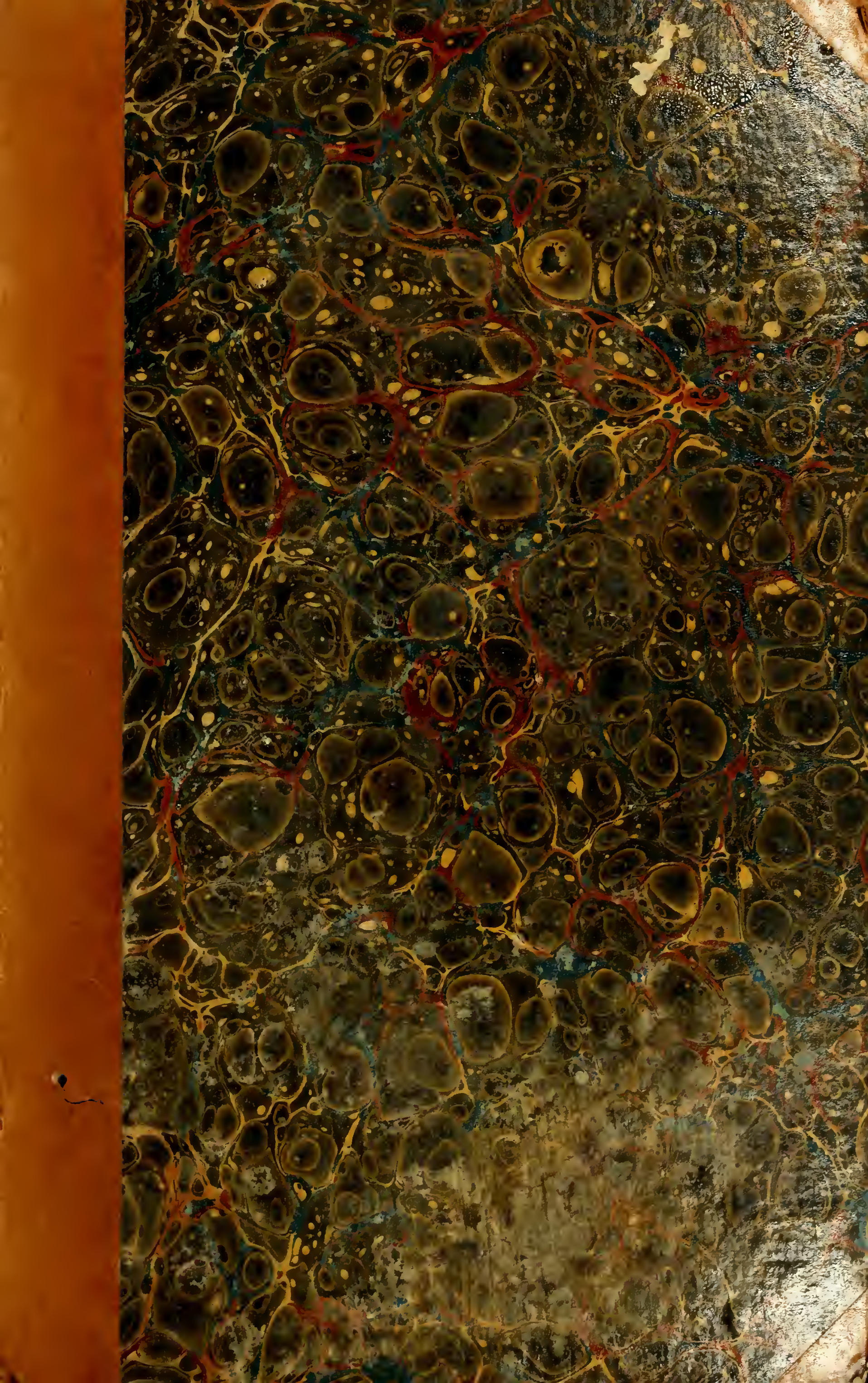




VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est
SANS DIEU RIEN







MAGELLAN
and the AGE of DISCOVERY



PRESENTED TO
BRANDEIS UNIVERSITY • 1961

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME X.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1821.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE

DE

L'EMBOUCHURE DE LA COLUMBIA

A SAINT-LOUIS, SUR LE MISSISSIPI, EN 1812;

Précédé d'un Voyage par mer de New-York à l'embouchure de la Columbia; de la relation de ce qui s'est passé au fort Astoria pendant plus d'un an (de 1811 à 1812), et d'un Voyage de Saint-Louis au fort Astoria;

Traduits et extraits des journaux manuscrits tenus par les voyageurs, en anglois (1).

La Columbia, fleuve de l'Amérique septentrionale, a son embouchure à la côte nord-ouest de ce continent, par 46° 19′ nord et 126° 14′ 15″

(1) Nous devons à l'obligeance de S. Exc. M. Gallatin,

ouest de Paris. Elle fut découverte, le 7 mai 1792, par le capitaine Robert Gray, commandant le navire *la Columbia*. Se trouvant à la distance de six milles de terre, il y aperçut une ouverture dont l'apparence annonçoit un port; aussitôt il fit mettre un canot à la mer pour chercher un mouillage, on n'en trouva pas; mais le navire s'étant approché de la côte, on découvrit du haut du mât une entrée au milieu d'une barre sablonneuse. Ce ne fut que le 11 que *la Columbia*, ayant surmonté les courans, passé les bancs de sable et franchi les brisans, entra dans un grand fleuve dont l'eau étoit douce. Le capitaine Gray y mouilla; il remonta ensuite le fleuve jusqu'à la distance de quinze milles, où son lit se rétrécit tellement qu'il étoit presque impossible d'y naviguer; ainsi le capitaine Gray pensa qu'il n'avoit pas suivi la bonne route pour parvenir plus haut; ayant terminé ses opérations et pris connoissance du pays, il nomma le fleuve *Columbia*, la pointe au nord de l'entrée *cape Hancock*, et celle du sud *Adams point*. Ensuite il repassa heureusement la barre, et remit en mer le 20.

Pendant tout son séjour dans les eaux de la Columbia, le navire avoit été environné par les pirogues des Indiens Tchinouks.

ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France, et de M. J. J. Astor, négociant de New-York, la communication de ces manuscrits intéressans pour la géographie.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer nous ont paru nécessaires, parce que des livres de géographie ont attribué à tort à des navigateurs anglois la découverte de ce fleuve. Ceux que nous donnons sont tirés d'un extrait authentique du Log-Book ou journal du capitaine Gray. Il suffit d'ailleurs de faire attention aux noms qu'il a donnés, pour se convaincre qu'ils n'ont pu être imposés que par un navigateur américain : celui de Colomb est fréquemment employé par les citoyens des États-Unis depuis l'époque de leur indépendance ; ceux de Hancock et d'Adams rappellent deux fondateurs de la liberté américaine. Au reste, on trouve dans le voyage de Vancouver des renseignemens précieux sur la découverte de la Columbia. Ce capitaine anglois, à qui la géographie a de si grandes obligations pour sa reconnoissance de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, rencontra, le 29 avril 1792, près l'entrée de Juan de Fuca, par 48° 24′ nord, le capitaine Gray qui l'instruisit de sa découverte ; mais, à cette époque, il n'étoit pas encore entré dans le fleuve ; il avoit seulement reconnu son embouchure : il ajouta que, pendant neuf jours, la force du courant qui en sortoit et celle du reflux l'avoient empêché d'y entrer. Vancouver continua ensuite sa route au nord, et Gray fit voile

au sud (1). Vancouver, ayant terminé sa première campagne au nord, revint au sud, et, le 19 octobre, se trouva vis-à-vis le cap Disappointement, « qui, dit-il, forme la pointe nord de l'entrée du fleuve nommé la Columbia par M. Gray (2). » Il voulut entrer dans le fleuve, à la suite du *Chatam*, sa conserve; le vent contraire, les brisans et la force du reflux mirent obstacle à l'exécution de son dessein; il fut contraint de l'abandonner, persuadé que M. Broughton (3), qui commandoit *le Chatam*, ne négligeroit rien pour reconnoître l'étendue navigable de la Columbia, et acquérir, sur l'intérieur du pays, tous les renseignemens qu'il lui seroit possible de recueillir. Broughton, en effet, remonta le fleuve jusqu'à 84 milles de l'entrée, et il en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne, parce qu'il croyoit que les sujets d'aucune puissance civilisée n'y étoient entrés avant lui (4). Mais le capitaine Gray étoit

(1) Voyage de Vaucouver, traduction françoise, T. I, p. 252, in-4°.

(2) *Ibid.*, p. 473.

(3) C'est le même qui a fait un voyage de découvertes dans la partie septentrionale du grand Océan, et reconnu, après Lapérouse, la manche de Tartarie. Ce voyage a été traduit en françois. — Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8°, par le soussigné. (E.)

(4) T. II, p. 61.

le premier en date pour le droit de possession, et les traités ont confirmé les prétentions des États-Unis.

Vancouver fit aussi reconnoître un port découvert par Gray, au nord de la Columbia, et nommé *Gray's-Harbour* (1).

Mackenzie, à qui nous devons de belles découvertes dans la partie occidentale de l'Amérique du nord, a commis une erreur en marquant sur sa carte l'embouchure de la Columbia comme celle du Tacoutché-Tessé, dont il avoit suivi le cours pendant long-temps, et qu'il avoit quitté au milieu des montagnes. Ce fleuve se jette dans la mer vers les 50° nord; et, entre son embouchure et celle de la Columbia, le grand Océan reçoit vers 48° les eaux d'un autre fleuve, la Caledonia, nom qui prouve qu'on en doit la connoissance à des navigateurs de la Grande-Bretagne, natifs d'Écosse. Mais, si Mackenzie s'est trompé sur le cours de la Columbia, il a bien jugé les avantages que ce fleuve offre au commerce. « Quelque chemin que l'on suive, dit-il, » en partant des bords de l'Océan atlantique, il » faut aller joindre la Columbia pour se rendre » au grand Océan pacifique; ce fleuve est la ligne

(1) La carte n° 6 de l'atlas du Voyage de Vancouver offre le plan de l'embouchure de la Columbia et du Gray's-Harbour.

» de communication que la nature a tracée entre » ces deux mers, puisqu'il est le seul navigable » dans toute l'étendue de la côte examinée » avec tant de soin par Vancouver; ses bords » offrent aussi le premier pays plat qu'on trouve » sur la côte au sud de l'entrée de Cook, et par » conséquent le point le plus septentrional où » l'on puisse fonder une colonie et qui convienne » à la demeure d'un peuple civilisé (1). »

Ces réflexions judicieuses n'ont pas dû échapper aux citoyens des États-Unis de l'Amérique septentrionale; et l'embouchure de la Columbia se trouvant comprise dans les limites de l'Union qui s'étendent du 42° au 49° parallèle nord, ils ont naturellement songé à former des établissemens sur ce fleuve. Déjà les capitaines Lewis et Clarke avoient élevé à son embouchure un fort pour y passer l'hiver, en 1805, mais il fut totalement abandonné à leur départ; au lieu que le fort Astoria, construit sur la rive gauche de l'embouchure de Columbia, existe depuis 1811 et promet de devenir le chef-lieu d'une colonie. Il doit son nom à M. J. J. Astor, négociant de New-York, et directeur de la compagnie qui s'est formée dans cette ville pour le commerce des pelleteries à l'Ocean pacifique.

(1) *Voyages trough the continent of North America.* —London, 1802, 2 vol. in-8°, T. II, p. 309; traduction françoise, T. III, p. 350, 3 vol. in-8°.—Paris, Dentu.

En 1810, M. Astor expédia le navire *le Tonquin* avec une cargaison pour aller traiter des pelleteries à l'embouchure de la Columbia. Ce bâtiment portoit aussi un certain nombre d'ouviers, et des chasseurs, la plupart Canadiens, destinés à rester à l'établissement qui se formeroit. D'un autre côté, cinq des associés de la compagnie partirent de New-York par terre ; arrivés à Saint-Louis sur le Mississipi, à l'embouchure du Missouri, ils réunirent leur troupe composée d'une soixantaine d'hommes, et voyagèrent à l'ouest jusqu'à l'embouchure de la Columbia. Les journaux américains donnèrent dans le temps l'extrait de ce voyage et de celui qui fut entrepris plus tard par quelques-uns des associés pour revenir de la Columbia à Saint-Louis (1) ; ces extraits, dont le dernier est très-succinct, ont été traduits dans les *Annales des Voyages* (2) ; mais, comme les journaux originaux contiennent beaucoup de particularités intéressantes, nous avons pensé qu'un extrait plus étendu, notamment du *Voyage de l'embouchure de la Columbia à Saint-Louis*, feroit plaisir aux lecteurs des *Nouvelles Annales*, et nous y avons joint une carte dressée d'après les matériaux fournis par les voyageurs.

(1) *National intelligencer* de Washington. Juin, 1813.

(2) T. XXII, p. 274.

Le 6 septembre 1810, le navire *le Tonquin*, commandé par le capitaine Jonathan Thorn, partit de New-York. Indépendamment de son équipage composé de vingt-un hommes, il portoit quatre des intéressés de la compagnie, MM. A. Mackay, Duncan Macdougall; D. Stuart et R. Stuart; dix commis et dix-sept ouvriers de diverses professions, laboureurs et chasseurs. Les noms de la plupart prouvoient leur origine françoise.

Le 25 décembre, on doubla le cap Horn par un très-bon vent; le temps étoit assez beau, mais froid.

Le 11 février 1811, on mouilla dans la baie de Karacacoa de l'île d'Ovaïhy. On alla ensuite à Vahou, et l'on y embarqua, de leur consentement, dix-sept insulaires qui devoient servir, soit comme matelots, soit comme ouvriers.

Le 22 mars, *le Tonquin* arriva devant l'embouchure de la Columbia. Le mauvais temps l'empêcha de passer la barre avant le 25. On avoit perdu, le 22, par la violence des brisans, un canot monté par un maître, un matelot et trois canadiens; le 24, un autre canot avoit aussi chaviré, et, sur cinq hommes, trois, dont un insulaire de Sandwich, avoient aussi perdu la vie.

Ces deux accidens furent occasionnés par l'entêtement du capitaine.

Le 28, on débarqua les bestiaux qui consistoient en un bélier, une brebis, trois boucs, une chèvre, quatre verrats et dix truies. Plus tard, on choisit, à la rive méridionale du fleuve, un emplacement pour y bâtir un fort. Le terrain étoit si couvert de souches à moitié pourries, de grands arbres abattus et des broussailles touffues, que l'on eut beaucoup de peine à le nettoyer. Cependant les charpentiers s'occupoient à couper et à façonner les bois nécessaires pour la construction des logemens et des magasins, et pour celle d'un navire. En même temps on bêchoit la terre pour y semer du maïs, des herbes potagères, des légumes, et y planter des pommes de terre.

Le 2 juin, *le Tonquin*, après avoir débarqué la partie de sa cargaison destinée pour l'établissement, partit pour traiter des pelleteries plus au nord le long de la côte. M. Mackay s'y embarqua comme supercargue adjoint au capitaine. La destinée de ce navire fut malheureuse. Vers le milieu de juillet, l'on apprit confusément par les Indiens que l'équipage avoit été massacré; l'on n'ajouta aucune foi à ces bruits; mais, le 11 août, après midi, un Tchinouk vint au comptoir américain et donna des détails dont il ne fut plus possible de douter. Il les tenoit d'autres Indiens récemment arrivés du pays des Niouetians. Sui-

vant leur récit, la cause de la catastrophe devoit être imputée au capitaine Thorn. Les Niouetians étant venus à bord pour trafiquer, il n'avoit voulu leur donner que deux couvertures de laine pour une peau de loutre marine. Les Indiens en furent très - mécontens, et un chef parla insolemment au capitaine, qui lui frotta la figure avec une peau de loutre. Le chef, outré de rage, renvoya tout son monde à terre. Le lendemain, *le Tonquin* fit voile pour Noutka, suivi d'une soixantaine de canots de Niouetians. Ceux-ci allèrent aussitôt trouver le chef de Noutka, pour le prier de se joindre à eux. Il finit par y consentir, et, le lendemain, ils accostèrent le navire avec des pelleteries; ils les vendirent pour deux couvertures et deux couteaux la peau de loutre, et eurent l'air fort content. Le commerce alloit grand train; leur nombre augmentoit à chaque instant; à un signal donné, quatre d'entre eux tombèrent sur le capitaine Thorn, et un cinquième lui perça le cou; d'autres voulurent se jeter sur M. Mackay, mais il se retira sur le gaillard d'avant où, avec son poignard, il tua trois de ces furieux; ils finirent néanmoins par venir à bout de lui, et il reçut au front un coup de massue qui l'abattit. Sur ces entrefaites, chaque homme de l'équipage avoit été attaqué par deux Indiens et massacré, à l'exception de quatre matelots qui descendirent dans la soute aux poudres, y mirent le feu et ter-

minèrent leur vie d'une manière héroïque, en faisant sauter le navire en l'air avec une centaine de sauvages qui étoient à bord (1).

Les Américains du comptoir s'aperçurent que les Tchinouks, leurs voisins, savoient depuis quelque temps tous les détails de cette triste affaire. « Concomby, leur chef, avoit enjoint strictement de n'en rien dire, sous prétexte de ne pas nous affliger, dit le narrateur M. Macdougall; mais nous avons de bonnes raisons pour croire que l'amitié dont il fait profession pour nous n'est que feinte; en effet, sa conduite depuis quelque temps et diverses circonstanees suspectes nous firent penser que son seul but, en ne nous apprenant pas cette nouvelle, avoit été de nous inspirer une fausse sécurité, afin que, ne nous tenant pas sur nos gardes, nous pussions être plus aisément attaqués quand l'occasion s'en présenteroit. Je suis persuadé que, depuis le départ du *Tonquin*, ils n'attendoient qu'un moment favorable. En conséquence je faisois exercer tout mon monde, et j'avois soin que les armes fussent tenues en bon état. »

Au reste, les Indiens donnoient des nouvelles qui ne se vérifioient pas toujours. Le 30 avril, il

(1) Les détails de ce récit diffèrent en quelques points peu essentiels de celui qu'on lit dans les *Annales des Voyages*, T. XXII, p. 287.

en arriva un des rapides de la Columbia ; il annonça qu'il avoit vu une compagnie de trente blancs qui bâtissoient des maisons, etc., près des seconds rapides. On supposa que ces blancs, d'après la description qu'il en fit, étoient des agens de la compagnie angloise du nord-ouest, et en conséquence on expédia un détachement pour recueillir des informations à cet égard, et prendre des mesures dans le cas où l'on auroit à craindre des obstacles à la formation de l'établissement. Le détachement étoit commandé par MM. Mackay et D. Stuart. A leur retour, le 15 mai, ils racontèrent qu'ils étoient allés jusqu'aux grands rapides, où ils avoient rencontré des Indiens qui habitent ordinairement près des *Rocky-Montains* (Monts Rocailleux). Ceux-ci, de même que ceux qui demeurent dans les environs des grands rapides, avoient assuré les Américains qu'aucun homme blanc n'avoit paru dans le voisinage: mais ils avoient appris, de quelques Indiens venus d'au-delà des monts, qu'une compagnie de blancs, semblables à ceux qu'ils avoient vus avec les capitaines Lewis et Clarke, étoient en chemin pour venir à la Columbia. Les Américains supposèrent que c'étoient des personnes appartenant à leur association ; car il n'étoit pas probable que d'autres pussent songer à s'établir sur ce fleuve.

Une autre fois, ce fut le 14 juin que Kemakiah,

chef des Clatsops, informa les Américains que deux Indiens, venus de très-loin dans l'intérieur, étoient au village des Cathlamets; et il ajouta, sur les motifs de leur voyage, une longue histoire dont on ne comprit pas un mot. Le lendemain, les deux Indiens, c'étoient un homme et une femme, arrivèrent dans une pirogue avec sept autres naturels, la plupart Clatsops. Il remit une lettre adressée à M. Stuart, au fort d'Estekakamac. M. Macdougall l'ouvrit. Elle étoit datée du fort Flathead, le 5 avril. Ni son contenu, ni les questions que l'on fit à l'Indien, ne purent fournir des lumières sur la cause de son voyage. Mais on s'aperçut bientôt que cet étranger parloit la langue des Knisténaux, ce qui fit soupçonner qu'il étoit un métis des nations du nord-ouest et un espion de la compagnie de même nom. Peu de jours après, l'étranger encourut la haine des Tchinouks. Ils le menacèrent de le tuer, et le pauvre diable auroit bien voulu s'en aller; mais tous les Indiens du voisinage lui en vouloient. « Nous fîmes tous nos efforts pour le rassurer, dit M. Macdougall, quoique nous fussions bien convaincus que ses craintes étoient fondées. Si nous ne l'avions pas pris sous notre protection dès l'instant de son arrivée, il auroit été victime de leur crainte qu'il ne leur donnât la petite vérole. Il avoit eu l'imprudence de se vanter d'en avoir

le pouvoir. Les chefs des Tchinouks et des Clatsops venoient souvent nous prier de le leur livrer, ainsi que sa femme, pour qu'ils en fissent leurs esclaves, ou de les garder nous-mêmes comme tels. Nous feignîmes de consentir à ce dernier parti, sachant bien que, si une fois ces malheureux étoient en leur pouvoir, leur mort étoit inévitable. La peur rendit cet Indien plus communicatif sur les habitans et les productions de l'intérieur, et surtout sur la distance des établissemens de la compagnie du nord-ouest aux grands rapides de la Columbia. Nous apprîmes, à notre grande surprise, qu'ils n'en étoient éloignés qne de quatorze journées de marche à cheval. Les divers rapports qu'il nous fit sur la partie supérieure du fleuve, la manière favorable dont il peignit les tribus nombreuses répandues le long de ses rives, enfin la crainte qu'il ne s'échappât et ne nous fît perdre ainsi l'occasion d'acquérir des connoissances certaines sur le pays, car trois d'entre nous entendoient son langage, nous décidèrent, après mûre délibération, d'envoyer M. D. Stuart avec huit hommes aux bords de l'Ouahnadihi, ou du Djaaggama-Nibi, comme l'Indien l'appeloit. On devoit y former un petit établissement, si le caractère des habitans et l'aspect du pays y invitoient, et engager l'Indien à rester avec eux, ou bien à retourner au fort, parce que la connoissance

qu'il acquerroit du pays le rendroit très-utile dans une autre occasion. M. D. Stuart se mit en route le 22 juillet ; sa petite troupe s'embarqua dans trois pirogues d'écorce qui portoient aussi un assortiment de marchandises. On partit de compagnie avec M. Thompson, agent de la compagnie du nord-ouest du Canada. Celui-ci étoit arrivé le 15, dans une pirogue d'écorce de cèdre montée par huit hommes. Il avoit traversé les Rocky-Mountains dans les mois de décembre et de janvier précédens. »

Le 11 août, jour auquel l'on apprit la catastrophe du *Tonquin*, plusieurs Indiens étoient venus au fort ; il y avoit parmi eux un Tchinouk, qui, peu de jours auparavant, étoit arrivé du sud. « Il nous raconta qu'à peu près un an auparavant, ajoute M. Macdougall, il étoit allé au nord dans un navire de Boston, mais qu'au retour le temps fut si mauvais que le capitaine n'osa pas entrer dans le fleuve, et fit route pour Canton. Il y vendit sa cargaison, et revint en Amérique, où il se mit à trafiquer avec les colonies espagnoles ; il rencontra sur cette côte d'autres navires américains. Le capitaine d'un de ceux-ci débaucha le Tchinouk et dix Niouetians du navire où ils étoient, et fit voile pour la Columbia. Mais à peine avoit-il quitté les établissemens espagnols, qu'un ouragan de neige s'éleva ; pendant la nuit, le navire donna sur des rochers et fut brisé ; tous les

blancs périrent. Le Tchinouk et les autres Indiens, s'étant mis dans un canot, gagnèrent heureusement la côte; elle étoit déserte; ils la suivirent pendant plusieurs jours sans pouvoir se procurer ni alimens ni feu. A la fin, ils rencontrèrent des cabanes dont les habitans leur offrirent à manger; les voyageurs refusèrent, par la crainte d'être empoisonnés, et préférèrent de se nourrir de coquillages et de grenouilles. Au reste, les naturels de cet endroit ne faisoient guère meilleure chère. Après s'être reposés deux jours, les voyageurs reprirent leur marche. Au bout de quelques jours, l'aspect du pays devint moins aride, ils le trouvèrent plus peuplé; mais les habitans paroissoient féroces et mal disposés pour les étrangers. Ils attaquèrent les pauvres voyageurs, en tuèrent sept, et retinrent les quatre autres en esclavage. Enfin, Dhaickouan, un des chefs des Clemaks, étant venu dans ce canton pour trafiquer une quinzaine de jours auparavant, les racheta. Le Tchinouk donna quelques détails curieux sur la côte qu'il avoit parcourue. Il parla entre autres de l'embouchure d'un grand fleuve qu'il avoit eu beaucoup de peine à traverser. »

Les Tchinouks et les Clatsops étoient, depuis le commencement, venus tous les jours visiter les Américains. Très-souvent ils apportoient des peaux, rarement en quantité considérable. Ils avoient chez eux du saumon en abondance;

mais une idée superstitieuse les empêchoit d'en approvisionner les Américains en quantité suffisante. Ils croient que, si l'on coupe ce poisson en travers, et si on le fait bouillir, il n'en reviendra pas dans le fleuve. Ils insistoient donc pour qu'on les laissât le préparer et le rôtir. Voyant qu'ils en apportoient si peu, on supposa d'abord qu'ils avoient formé le projet d'affamer l'établissement, et l'on fut agréablement surpris quand on eut appris le véritable motif de leur conduite.

Mais, comme on l'a déjà vu, les Tchinouks, malgré leurs protestations d'amitié, donnoient lieu de suspecter leur sincérité. « Nous savions, dit le narrateur, qu'ils avoient eu le dessein de nous attaquer après le départ du navire. Un accident vint à notre secours. Gassagass, fils de Concomby, blessa dangereusement, en jouant à la balle, un chef Ichitchilich. Les Tchinouks, appréhendant que ce malheur ne leur attirât une guerre avec cette peuplade, dans le cas où la blessure seroit mortelle, nous témoignèrent plus de bonne volonté qu'à l'ordinaire. Quelques-uns vinrent même nous avertir que les Ichitchilichs, rassemblés dans une baie voisine pour la pêche des esturgeons, avoient de mauvais desseins contre nous. Nous sûmes, en effet, d'antre part, qu'une cinquantaine de pirogues étoient attendues du nord, et autant du sud ; cette coïnci-

dence d'avis nous fit penser qu'il s'étoit formé un plan général d'attaque contre nous. Le seul moyen de pouvoir tenir tête à un si grand nombre d'hommes, étoit de bien nous fortifier ; c'est ce que nous fîmes autant que nos moyens nous le permirent. »

« Deux jours après, quelques Tchinouks étant venus nous voir, n'eurent pas l'air satisfait des préparatifs de défense qu'ils aperçurent. Il nous falloit des pieux pour nos palissades. Nous en allions couper ; les Indiens nous en fournissoient aussi. Kamakiah, chef des Clatsops, Concomby et son fils, nous en apportoient. Nous fîmes accroire à Concomby que nous les destinions à bâtir une maison pour le forgeron, parce que l'idée de nous aider à nous entourer d'une clôture lui étoit désagréable.

« Vers la fin d'août, quelques Ichitchilichs vinrent nous voir et nous apportèrent des castors et des esturgeons. Nous leur demandâmes pourquoi leur peuplade ne nous apportoit pas les produits de sa chasse et de sa pêche, au lieu de nous les envoyer par les Tchinouks ; ils nous répondirent que ces derniers les avoient avertis de ne pas se présenter devant nous, parce que nous étions courroucés contre eux à cause de leur conduite envers d'autres Américains qui étoient venus auparavant commercer sur cette côte, et en consé-

quence ils ne se soucioient pas de se mettre en notre pouvoir. Nous les convainquîmes de la fausseté de ce rapport, que les Tchinouks n'avoient inventé que pour accaparer le commerce ; et nous ajoutâmes que, s'ils se conduisoient bien, loin de leur témoigner de l'antipathie, nous aurions beaucoup d'amitié pour eux. »

Outre les peuplades qui viennent d'être nommées, l'établissement étoit aussi fréquenté par les Cathlamats, les Clemaks, les Tchilouits, les Cathlaminimims et les Ouakikours. On faisoit de temps en temps des excursions dans le pays des Indiens les plus voisins, et on visitoit leurs villages, afin de rassembler le plus de pelleteries qu'il étoit possible, et de connoître ce que le commerce pourroit procurer dans les endroits où les peuplades indiennes se réunissent. M. R. Stuart alla ainsi avec Calpo, Indien Tchinouk, jusqu'à 47° 20′ nord et 124° ouest. Son absence dura dix-huit jours. Il avoit trouvé le pays abondant en castors, loutres, loutres de mer, élans, daims, ours et loups, enfin en poissons de diverses espèces. Les Indiens qui habitent cette contrée étoient peu nombreux, mauvais chasseurs et insolens. Il pensoit cependant qu'un établissement avec des Indiens de Kodiak, bons chasseurs, y seroit avantageux, parce que non seulement on tueroit facilement beaucoup d'ani-

maux, entre autres des loutres marines, mais aussi parce qu'on s'assureroit de la plus grande partie du commerce des pelleteries au nord de Niouétic ou du détroit de Juan de Fuca.

Les Indiens donnoient beaucoup d'embarras à l'établissement par les vols qu'ils commettoient sans cesse. Quelquefois les objets enlevés étoient rapportés par les chefs; ceux-ci montroient en général du zèle pour faire effectuer ces restitutions.

Le 7 septembre, on s'aperçut que les Indiens venoient en nombre moindre qu'à l'ordinaire: c'étoit l'époque vers laquelle ils commencent à se retirer dans leurs quartiers d'hiver. Ils se hâtoient de se défaire des peaux d'animaux qui leur restoient.

Le 26, la maison où l'on devoit demeurer fut prête, et l'on s'y installa. Elle étoit construite en bois et couverte en écorce de cèdre. On avoit fait du charbon et diverses provisions pour passer l'hiver. Le gibier ne manqua pas durant la mauvaise saison; elle amena des pélicans, des oies, des canards et des phoques; on tua aussi quelques ours noirs; quelquefois cependant on étoit à court de provisions.

Le 2 octobre, on lança à l'eau le petit navire que l'on construisoit; il fut nommé *Dolly*. Dès le 12 du même mois, on l'expédia pour remonter le

fleuve ; il fit plusieurs voyages ; il étoit entre autres très-utile pour le transport des grosses pièces de bois de charpente.

Le 5, on fut agréablement surpris par l'arrivée d'une pirogue qui venoit de l'établissement formé par M. D. Stuart sur l'Okannaaken ; elle ramenoit plusieurs de ses compagnons de voyage, un chasseur iroquois avec sa femme et deux enfans, et un chasseur américain, à qui M. Stuart avoit conseillé d'aller tenter fortune à l'établissement. Les voyageurs firent un rapport très-satisfaisant sur le caractère doux, hospitalier et honnête des Indiens qui demeurent au-dessus des chutes de la Columbia, ainsi que sur l'aspect et les productions du pays.

Les chefs de l'établissement étoient généralement contens de tout leur monde : cependant un certain Jérémie, homme d'un caractère turbulent, leur avoit causé des désagrémens. Dès le mois de juillet, on sut qu'ayant fait un paquet de ses effets, il les avoit cachés dans les bois, et avoit engagé quatre Indiens à le conduire à une certaine distance en remontant le fleuve. On le fit appeler, et on alla avec lui à l'endroit où il avoit déposé ses effets ; quand on les eut exposés au grand jour, on ne fut pas peu surpris d'y trouver beaucoup de choses appartenantes à diverses personnes et à la compagnie. On lui fit une réprimande, et on l'invita de signer une promesse de

mieux se conduire à l'avenir; mais, comme il persista dans son projet, on le mit aux fers et on enferma tous ses effets. Quelques jours après, il écrivit une lettre de repentir; on lui pardonna, il reprit ses occupations.

Il y a, dit-on, des hommes incorrigibles; Jérémie étoit de ce nombre. Le 10 novembre, on apprit que, de concert avec deux ouvriers nommés Pelleau, il s'étoit enfui, emportant les hardes de quelques-uns de ses camarades. On envoya aussitôt quatre personnes, avec deux Indiens, à leur poursuite, pour tâcher de les rattraper avant qu'ils pussent passer les rapides, à l'aide des naturels, auxquels on promit une forte récompense, s'ils les ramenoient. On sut, le 14, que les fugitifs étoient arrivés au village des Clatsops, avec l'intention de gagner les colonies espagnoles. Un Américain et un Indien furent mis à leurs trousses: le premier revint le lendemain, parce que l'Indien n'avoit pas voulu aller plus avant; d'autres tentatives pour engager à les poursuivre furent inutiles. Les premières personnes qui étoient parties pour les découvrir revinrent aussi, le 20, sans y avoir réussi: cependant, comme on leur dit, dans le village des Tchilouits, qu'on les avoit vus aux environs, ils y laissèrent deux d'entre eux pour guetter les fugitifs. Le 24, ils les amenèrent au fort. Ils les avoient trouvés emprisonnés dans le village des Cathlana-

minimis. Le chef de cette peuplade, qui les avoît arrêtés quelques jours auparavant, ne voulut les livrer que pour une récompense considérable. A leur arrivée, ils furent mis aux fers.

Le 18 janvier 1812, on vit arriver au fort deux pirogues où se trouvoient MM. Donald Mackenzie, R. Macclellan, J. Reed et huit chasseurs; ils faisoient partie de la troupe de M. Hunt, qu'ils avoient laissée, le 2 novembre précédent, en deçà des Rocky-Mountains chez les Indiens Snakes ou Serpens. Ils s'étoient séparés de la troupe pour chercher des chevaux; et, voyant qu'ils ne pouvoient être d'aucun secours à leurs camarades, ils avoient continué leur route. Ils avoient éprouvé des difficultés inouies, et pensaient que, si M. Hunt et les siens voyageoient pendant l'hiver, ils souffriroient de la disette des vivres. L'arrivée de M. Mackenzie et de ses compagnons fit beaucoup de plaisîr aux habitans du fort, dont le nombre étoit assez augmenté pour imposer aux Indiens.

Le 15 février, M. Hunt arriva avec six pirogues qui portoient trente hommes, une femme et deux enfans (1). Ils avoient laissé, chez les Indiens Snakes, M. Crooks et cinq hommes que la fatigue empêchoit de continuer le voyage; il étoit pro-

(1) On trouvera plus bas l'extrait de la relation de son voyage.

bable qu'ils passeroient l'hiver au milieu de cette peuplade. Comme on pouvoit craindre qu'ils n'eussent besoin de vivres, on fit partir une pirogue, le 22 mars, pour leur en porter, avec un assortiment de marchandises. M. Reed et les cinq personnes qui la montoient devoient ensuite gagner le Missouri, Saint-Louis, et enfin New-York, pour y porter des dépêches. Le même jour, M. R. Stuart s'embarqua aussi, avec M. Macclellan et d'autres personnes, pour l'établissement de M. D. Stuart; un troisième détachement remonta le fleuve dans une pirogue pour aller déterrer des marchandises que l'on avoit cachées en terre.

Au retour du printemps, on s'occupa de faire des excursions dans le pays, pour connoître les ressources qu'il pouvoit fournir; en conséquence, le 31 mars, M. Mackenzie partit avec sept hommes et deux pirogues; ils devoient examiner les environs de l'Oulamat. Tous les détachemens que l'on envoyoit dans l'intérieur étoient bien armés; car il falloit qu'ils fussent en état de résister aux Indiens, toujours disposés à attaquer.

Deux fois, depuis leur arrivée, les Américains fixés sur les bords de la Columbia avoient entendu des coups de canon du côté de la mer, mais n'avoient aperçu aucun navire; cependant ils savoient que M. Astor devoit faire de nouvelles expéditions chargées de leur apporter des marchandises de traite, des munitions et des provi-

sions; ils étoient donc constamment dans l'attente, lorsque, le 7 mai, ils apprirent qu'un navire étoit mouillé devant l'embouchure du fleuve. MM. Macdougall et Macclellan, accompagnés de cinq autres, descendirent la Columbia pour s'assurer de la vérité de ce rapport; il étoit bien fondé; car, le soir, les habitans du fort aperçurent le bâtiment. M. Macdougall, de retour, raconta qu'il l'avoit vu manœuvrer pour gagner l'entrée du fleuve, et avoit entendu un coup de canon. Le 8, le vaisseau en tira plusieurs auxquels on répondit. On lui envoya *la Dolly* pour l'aider à passer la barre. M. Macdougall alla à bord, et reconnut que c'étoit *le Beaver* (Castor). Il mouilla ensuite dans le fleuve, débarqua les hommes destinés pour l'établissement, et mit aussi à terre les bestiaux qu'il apportoit.

Depuis le départ de M. R. Stuart et de sa troupe, l'on en avoit eu plusieurs fois des nouvelles indirectes : l'on avoit d'abord dit que tout le détachement avoit été tué aux premiers rapides, ensuite qu'il y avoit seulement eu une escarmouche avec les Indiens, et que ceux-ci avoient été mis en fuite. Enfin, M. Pillet, qui avoit été envoyé avec deux hommes chez les Cathlapouttes pour en ramener un Américain, nommé Pelton, qui se rendoit au fort et qu'ils retenoient prisonnier depuis près de deux mois, revint avec ce Pelton le 28 avril. Il raconta qu'un peu au-dessous des

rapides, M. D. Stuart et son détachement ayant conclu avec les Indiens un arrangement pour transporter ses ballots au-dessus des chutes, ceux-ci chargèrent leurs chevaux et s'enfuirent. M. Stuart leur dit de revenir; ils n'en tinrent compte, et poursuivirent leur route vers les montagnes: alors il les menaça de faire feu, et tira un coup de fusil qui tua un des chefs; il s'ensuivit une escarmouche; M. Stuart fut blessé au cou, mais peu dangereusement, et poursuivit son voyage. M. Pillet dit que le vol avoit été commis par les Tchilouits, peuplade puissante et féroce. Le 11 mai, quatre pirogues venant de l'établissement de M. D. Stuart, arrivèrent au fort avec lui et M. R. Stuart; le vol commis par les Indiens les avoit forcés à revenir, car ceux-ci avoient emporté deux ballots de marchandises. Ils avoient aussi blessé M. Reed, et lui avoient enlevé un paquet qui contenoit les papiers importans confiés à ses soins. Du reste, M. Stuart avoit traité plus de mille peaux de castor qu'il avoit laissées avec deux de ses compagnons. Il avoit rencontré et amenoit M. Crooks et un autre Américain, auxquels on avoit volé leurs marchandises, et qui, depuis, demeuroient parmi les Indiens.

M. Mackenzie et ceux qui étoient allés reconnoître l'Oulamat revinrent le 11 mai; ils firent un rapport très-satisfaisant du pays voisin; le gibier, les castors, le poisson y abondent.

Depuis l'arrivée du *Beaver*, l'activité avoit redoublé au comptoir américain. On mit sa cargaison à terre, on le chargea de toutes les pelleteries traitées ; on s'empressa de terminer les ouvrages du fort, et l'on s'occupa de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage que MM. R. Stuart, R. Crooks et R. Macclellan devoient entreprendre à travers les Rocky-Mountains pour retourner à Saint-Louis, puis à New-York.

Ils partirent le 29 juin 1812.

Voyage de M. Hunt et de ses compagnons de Saint-Louis à l'embouchure de la Columbia par une nouvelle route à travers les Rocky-Mountains.

Le 18 juillet 1811, MM. Hunt, Mackenzie, Crooks, Miller, Macclellan et Reed, accompagnés de cinquante-six hommes, une femme et deux enfans, qui étoient allés par eau de Saint-Louis au village des Aricaras, sur le Missouri, en partirent avec quatre-vingt-deux chevaux chargés de marchandises, de munitions, de vivres, de piéges pour prendre des animaux. Tout le monde alloit à pied, excepté les associés de la compagnie et la femme ou squâh. On fit route au sud-ouest, et l'on arriva sur les bords du Ramparré, petite

rivière qui tombe dans le Missouri, au-dessous du village d'Aricaras. Le nom de *Ramparré* vient sans doute des chasseurs françois, car il signifie garni de beaucoup de forts. Le 18, on campa près d'un petit torrent à peu de distance de son confluent avec le Big-River ou Ouenned-Poréhou que l'on traversa le 21, et l'on campa le 24 sur les bords d'un de ses affluens. On avoit parcouru 67 milles, en se dirigeant un peu plus à l'ouest dans des prairies où l'herbe alloit jusqu'aux genoux, et où les chevaux pâturoient à leur aise. Le pays étoit nu. Quelques peupliers seulement croissoient le long des rivières.

Plusieurs personnes de la troupe étant incommodées, on resta en place jusqu'au 5 août. M. Hunt fit, dans l'intervalle, une visite à un camp des Indiens Châhays ou Cheyennes. « J'y achetai trente-six chevaux, dit M. Hunt, à bien meilleur marché que chez les Aricaras. Le camp étoit au milieu de la prairie, près d'une petite source. Les Indiens se chauffoient avec de la crotte de bison. Leurs tentes sont faites de peaux de cet animal bien préparées, proprement cousues ensemble, et soutenues par des perches qui se joignent au sommet; elles peuvent contenir cinquante personnes. Ces Indiens sont honnêtes et propres; ils font la chasse aux bisons; ils élèvent beaucoup de chevaux qu'ils vont échanger tous les ans chez les Aricaras contre du grain, des

haricots, des potirons, et quelques marchandises. Ils avoient une douzaine de peaux de castor; mais il ne paroît pas qu'ils sachent prendre ces animaux au piége.

« Ayant changé la disposition de notre bagage pour que chaque cheval ne fût pas trop chargé, nous nous sommes remis en route le 6. Nous avions assez de chevaux pour que deux hommes en pussent monter un alternativement; et six étoient destinés aux chasseurs chargés de poursuivre les bisons. Nous avons traversé plusieurs monticules ou tertres isolés, composés d'une terre rouge de la consistance de la brique; d'autres marques indiquent aussi qu'ils ont subi l'action du feu; à la base de plusieurs, on voit des cendres et des pierres ponces. Ce pays, inégal, n'est pas abondant en herbe.

« Il paroît que, dans ces plaines, il y a eu autrefois des arbres épars; on en trouve des restes en putréfaction; quelques souches sont encore debout; on reconnoît, à ces restes, que c'étoient des pins et des chênes. Le 6, on campa sur un affluent de l'Ouenned-Porehou; le 7, dans la plaine, près d'une flaque d'eau; la crotte de bison servit de chauffage. On tua plusieurs de ces animaux, on en étoit entouré; comme c'étoit le temps du rut, ils faisoient un bruit affreux qui ressembloit à celui du tonnerre dans le lointain;

les mâles déchiroient la terre avec leurs pieds et leurs cornes.

« Nous avions parcouru 42 milles le 6 et le 7. Ensuite nous ralentîmes un peu notre marche, afin que nos chasseurs, qui étoient restés en arrière, pussent nous rejoindre. Le pays devint montueux, et l'eau rare. Les collines étoient composées de rochers de grès blancs, et se dirigeoient du sud-est au nord-ouest. Nous y aperçûmes des big-horns. Nous faisions des feux sur les sommets, pour guider nos chasseurs. Nous nous servîmes d'abord de crotte de bison, ensuite nous pûmes employer du bois de pin (40 m. S. O.). »

Le 11, on traversa uue chaîne de montagnes semblables aux précédentes; la route fut fatigaute à cause de sa roideur et du grand nombre de pierres; le 12, on passa deux affluens de l'Ouenned-Porehou, qui venoient du sud-ouest. L'un parut être la branche principale. On aperçut beaucoup de pétrifications, plusieurs personnes en ramassèrent pour des pierres à aiguiser (27 m.).

« Comme nous supposions que nos chasseurs étoient restés à notre droite, nous avons, le 13, marché plus à l'ouest, et nous avons traversé un affluent du petit Missouri, large de trois cents pieds, rapide, bourbeux et rempli de tourbillons. Dans l'ouest, les montagnes sembloient barrer

notre route. Trois de nos chasseurs revinrent au coucher du soleil (12 m.). »

Le 14, on campa sur un affluent du petit Missouri. La soirée fut très-froide. On avoit, au nord, des montagnes couvertes de pin ; on les traversa le 15 ; le pays étoit extrêmement inégal ; il le devint davantage le 17, et l'on ne put trouver un passage pour sortir de ces montagnes. On tua un big-horn ; la chair en est bonne et ressemble beaucoup à celle du mouton. On trouve généralement ces animaux sur les montagnes où aucun autre ne peut aller ; on en avoit aperçu plusieurs courant et sautant sur le bord des précipices. On vit aussi des cerfs à queue noire ; ils sont plus gros que les cerfs rouges et ont de très-grandes oreilles. Leur chair n'est pas si bonne que celle du cerf rouge. Ils ont le bout de la queue noircie ; on ne les trouve que dans les pays montagneux (43 m. S. O.).

Il fallut, le 18, quitter les montagnes et retourner vers le pays inégal. On y retrouva les chasseurs qui avoient tué huit bisons. Quand on eut campé à gauche de montagnes couvertes de pins, M. Hunt et M. Mackenzie gravirent les plus voisines ; leur vue s'étendoit dans toutes les directions ; ils voyoient, dans l'ouest, à une grande distance, des montagnes qui paroissoient blanches dans plusieurs endroits ; ils supposèrent que c'étoit le mont Big-Horn couvert de neige. Au-des-

sous d'eux, des troupeaux nombreux de bisons parcouroient la plaine (10 m.).

Le 19, on campa au milieu de collines près d'un étang d'eau limpide. Tout autour croissoient des roseaux, des groseillers, et des groseillers épineux à fruits jaunes et rouges. Les halliers de cerisiers offroient la marque des routes pratiquées par les ours noirs; de sorte qu'au moindre vent qui agitoient les buissons, on éprouvoit malgré soi un mouvement de crainte. Cependant on n'avoit encore vu que trois de ces animaux (21 m. S. O.).

On s'arrêta, le 20, sur une branche du petit Missouri, que l'on regarda comme la plus grande. Le temps étoit froid et désagréable. Il gela pendant la nuit, la glace étoit de l'épaisseur d'un dollar; le pays étoit haut et inégal; c'est le point qui partage les eaux qui tombent dans le Missouri, de celles qui se rendent dans la Pierre-Jaune (34 m. O.).

Le 22, on rencontra une route que l'on supposa avoir été pratiquée par les Crows ou Absarokas en venant de chez les Mandanes. La petite rivière sur laquelle on campa, et qui couloit au nord, étoit sans doute un affluent du Powder-river. Le 23, on en trouva une autre branche; mais, avant d'y arriver, on passa par des montagnes et des ravines arides. La grande chaleur, le mauvais chemin, le manque d'eau, firent beaucoup souffrir; plusieurs personnes furent sur

le point de perdre courage. Un chien de M. Mackenzie mourut de fatigue. Depuis que l'on voyageoit dans ces montagnes arides et nues, on ne tuoit plus de bisons qui se tiennent toujours près de l'eau. Cependant, le 25, on en aperçut dans le voisinage; les chasseurs les poursuivirent et en tuèrent cinq. La veille, quelques voyageurs avoient mangé un loup qu'ils avoient trouvé très-bon. On étoit campé sur un troisième affluent du Powder-river (58 m. O.).

On suivit ses bords pendant deux jours, il rouloit des eaux plus claires que le précédent affluent. Comme on tua beaucoup de buffles, on s'arrêta le 28 et le 29 pour faire sécher leur chair au feu (18 m. S. O.).

On quitta la rivière le 30, et l'on campa près du mont Big-Horn, que nous avions devant nous depuis si long-temps. Nos chasseurs avoient aperçu la veille des traces d'Indiens; depuis plusieurs jours nous étions aux aguets; ils nous découvrirent les premiers. Le 30 au soir, deux Absarokas vinrent à notre camp. Le lendemain matin, il en arriva un plus grand nombre; ils étoient tous à cheval; les enfans même ne vont pas à pied. Ces Indiens sont si bons cavaliers, qu'ils gravissent et descendent les montagnes et les rochers, comme s'ils galopoient dans un manége. On les suivit à leur camp; il étoit près d'un ruisseau limpide, sur le penchant de la mon-

tagne. Le chef vint à notre rencontre, nous accueillit amicalement, nous conduisit à ses tentes, et nous indiqua un endroit convenable pour y camper. Je lui fis présent de tabac, de couteaux et de diverses bagatelles pour ses gens; et je lui donnai pour lui un morceau de drap écarlate, de la poudre, des balles et d'autres choses (26 m.).

On passa la journée du 1er septembte à acheter des robes et des peaux; on échangea les chevaux fatigués et blessés contre des chevaux frais; quelques voyageurs en achetèrent, ce qui en augmenta le nombre jusqu'à cent vingt-un, la plupart bien portans et capables de traverser les montagnes.

Le 2, on continua de voyager le long des montagnes, et on s'arrêta près d'une petite rivière qui est, dit-on, un affluent du Powder-river. On essaya, le 3, pendant la moitié de la journée, de sortir des précipices et des montagnes arides; il fallut rebrousser chemin et regagner les bords de la petite rivière. On avoit tué plusieurs élans très-gros (21 m.).

« Nous avions dans notre troupe, dit M. Hunt, un chasseur nommé *Rose;* c'étoit un tres-mauvais sujet plein d'audace. On nous avoit averti qu'il avoit formé le projet de nous quitter lorsque nous serions près des Absarokas, d'emmener autant de nos gens qu'il en pourroit débaucher, et d'enlever nos chevaux. Ainsi nous faisions bonne garde

pendant la nuit. Craignant ensuite que si, malgré notre vigilance, il réussissoit à effectuer ses mauvais desseins, il ne causât un tort considérable à notre expédition, et que, de plus, ses plans ne fussent plus étendus que nous ne le soupçonnions, nous résolûmes de le prévenir. Nous avions, le 2 septembre, reçu la visite de quelques Absarokas, d'une horde différente de celle que nous venions de quitter, et qui étoit campée dans la montagne. Je proposai donc à Rose de rester avec ces Indiens, lui offrant la moitié d'une année de ses gages, un cheval, trois piéges pour les castors et d'autres marchandises. Il accepta ces conditions, et quitta aussitôt ses associés, qui, n'ayant plus de chef, continuèrent le voyage. »

En conséquence, Rose alla joindre les premiers Absarokas que nous rencontrâmes. Leur chef, sachant que nous avions pris une mauvaise route, envoya, le 4, Rose pour nous le dire, et nous remettre dans le bon chemin qui traversoit les montagnes, et qui étoit plus court et meilleur. Nous rencontrâmes bientôt les Absarokas, qui alloient du même côté que nous ; ce qui me fournit l'occasion d'admirer l'activité de ces Indiens à cheval ; elle étoit réellement inconcevable ; il y avoit entre autres un enfant attaché sur un poulain de deux ans ; il tenoit les rênes d'une main, et se servoit fréquemment de son

fouet. Je m'informai de son âge ; on me répondit qu'il avoit vu deux hivers ; il ne parloit pas encore.

On campa à la source de la petite rivière de la veille, et l'on y resta le 5, parce qu'on vouloit attendre le retour des chasseurs ; ils revinrent le soir. On tua des bisons et un ours gris. On étoit au milieu du mont *Big-Horn*, ainsi nommé à cause de la rivière du même nom qui coule le long de ses flancs ; ils se prolongent du nord-est au sud-est ; c'est une branche avancée des Rocky-Mountains ; ils sont couverts de pins, de beaucoup d'arbrisseaux et de plantes qui étoient actuellement en fleur (16 m.).

Nous fûmes rejoints, le 6, par huit Indiens et trois familles qui étoient de la nation des Flatheads et de celle des Snakes. En continuant notre route à l'ouest à travers les montagnes et les rochers, nous avons rencontré plusieurs beaux paysages, des sources abondantes, des pelouses verdoyantes, des groupes de pins, des quantités innombrables de plantes en fleur, et cependant il geloit continuellement. Nous avons campé le long d'un ruisseau qui coule au nord et se jette dans le Big-Horn. Le terrain étoit couvert de groseilles des deux espèces, les meilleures que j'aie jamais mangées. Un de nos gens m'apporta des fraises qu'il venoit de cueillir. Nous avons tué un élan et plusieurs cerfs à queue noire. Les bisons

ont été très-communs dans ces montagnes, qui par là ressemblent à une cour de grange continue, mais ensuite l'on n'en voit plus un seul. Nous apercevions distinctement la troisième montagne qui est couverte de neige; nous avions évité la première en nous dirigeant au sud (20 m.).

Etant descendus dans la plaine le 7, nous y avons marché jusqu'au 9, que nous sommes arrivés sur les bords du Big-Horn, nommé ici *Wind-river*, parce qu'en hiver le vent y souffle continuellement, ce qui empêche la neige de rester sur la terre. Nous avons campé deux fois le long de cette rivière. Le 8, au matin, les Indiens ayant reçu le prix d'un cheval qu'ils nous ont offert, nous ont quittés pour aller chez les Arrôpolous, tribu des Panis qui vivent le long de Plate-river. Un de nos gens laissa un fusil au camp; les Indiens l'emportèrent avant qu'il pût y retourner. Le soir, nous étions sur les bords d'une petite rivière qui reçoit les eaux d'un ruisseau abondant en castors.

Le Big-Horn, dans l'endroit où nous étions campés, est rapide, clair et large de 300 pieds. Nous pouvions voir au-dessous de nous l'ouverture dans les montagnes par laquelle il s'échappe. C'est un col très-étroit bordé des deux côtés de précipices (45 m. O.).

Nous avons, le 10, suivi les bords du Wind-river, en remontant, à travers une belle plaine; quelques

arbres croissent le long de la rivière, dans laquelle il n'y a pas de castors : ses débordemens ont couvert ses rives de gravier. Nous vîmes deux ours, dont nous ne pûmes pas approcher. On pêcha des poissons qui ressembloient beaucoup au hareng. Le 11, nous avons traversé un affluent considérable du Wind-river venant des montagnes qui commencent au sud. Dans la plaine, nous avons souvent employé, pour faire du feu, l'absinthe qui y parvient à une dimension considérable ; j'en traversai un hallier qui étoit de ma hauteur à cheval et extrêmement touffu. Les deux espèces de groseilles étoient très-communes; nous avons vu des volées nombreuses de rouge-gorges et d'autres petits oiseaux. Nous avions, le 12, des montagnes au nord et au sud; elles sembloient se rejoindre à l'ouest. Nous avons traversé le Wind-river; la route a été montueuse (38 m.).

Du 13 au 15, on a passé et repassé le Wind-river, ainsi que deux de ses affluens, dont le plus gros venoit du nord-ouest. La terre produisoit en abondance du chanvre sauvage qui ressemble beaucoup au nôtre par sa taille, par la texture de l'écorce et par le calice de sa graine ; mais celle-ci est plus petite et d'une couleur plus claire. Les montagnes se rapprochoient, par conséquent le pays étoit très-raboteux, le chemin très-tortueux entre les hauteurs. Le 15, on a quitté le Wind-river.

et l'on a suivi au sud-ouest un chemin des Indiens dans les montagnes. Un de nos chasseurs, qui a été sur les bords de la Columbia, nous a montré trois cimes d'une hauteur immense et couvertes de neige qui sont, dit-il, situées sur les bords d'un affluent de ce fleuve (50 m. S. O.).

Le 16, on a fréquemment rencontré de la neige; il y en avoit des couches considérables sur le sommet et sur les flancs des montagnes exposés au nord. On a fait halte le long du Spanish-river, qui est un grand fleuve, sur les bords duquel, suivant le rapport des Indiens, habitent les Espagnols; il coule à l'ouest, et tombe, à ce que l'on suppose, dans le golfe de Californie. Nous étions entourés de montagnes, dans lesquelles s'ouvrent de belles vallées verdoyantes où paissent de nombreux troupeaux de bisons, ce qui les rendoit bien plus intéressantes pour nous ; car, depuis plusieurs jours, nous n'avions pas vu un seul de ces animaux. J'observai trois différentes espèces de groseillers épineux; le commun à fruît rouge, arbuste bas, très-épineux; un autre à fruit jaune, excellent, tige non épineuse; le troisième à fruit rouge foncé, dont le goût ressemble à nos raisins d'hiver ; il en a à peu près la grosseur, tige très-épineuse. Je vis aussi trois sortes de groseillers à grappe; un à fruit rouge, très-gros et savoureux , arbuste de huit à neuf pieds de haut; un autre à fruit jaune de la grosseur des groseilles ordinaires,

arbuste de quatre à cinq pieds de haut; le troisième, à fruit d'un beau rouge, ayant à peu près la douceur de la fraise, ou plutôt insipide; buisson bas (20 m.).

On a continué, le 17, à suivre le cours du fleuve jusqu'à l'extrémité opposée des montagnes; il paroît abonder en castors et en loutres : en effet le pays, à une certaine distance en descendant, passe pour être très-favorable à la chasse aux castors. Les oies et les canards sont très-communs (15 m. S. O.).

Le 18, on a quitté le fleuve; et, marchant au nord-ouest, on a remonté une petite rivière sortant des montagnes. L'on s'y arrêta pour faire sécher du bison qui pût durer jusque sur les bords de la Columbia et des rivières, où nous espérions de nous procurer du poisson. Quelques-uns de nos gens, en chassant, rencontrèrent des Indiens qui eurent l'air extrêmement alarmé, et prirent aussitôt la fuite. Je courus après eux avec M. Mackenzie, M. Macclellan et deux autres personnes; ce ne fut qu'au bout de huit milles que nous les découvrîmes à une certaine distance qui poursuivoient un bison : dès qu'ils nous eurent aperçus, ils s'enfuirent; nous les suivîmes, et nous atteignîmes deux jeunes gens dont les chevaux ne galopoient pas aussi bien que ceux de leurs camarades; ils parurent d abord très-inquiets, mais nous les eûmes bientôt tranquillisés; ils nous

conduisirent à leur camp. C'étoit une troupe de Snakes venus dans ce canton pour y faire sécher de la viande ; ils en avoient une grande quantité qui étoit très-grasse. Ils habitent sous des tentes de peau, et possèdent beaucoup de chevaux. Plusieurs d'entre eux n'ayant jamais vu de blancs, ils furent très-contens de notre visite, nous donnèrent à manger, et nous firent en tout un très-bon accueil. Ils n'avoient d'autres peaux que celles des bisons et une douzaine de castors que nous achetâmes, en les encourageant à tuer davantage de ces animaux. Nous leur dîmes que nous reviendrions chez eux pour traiter; ils parurent satisfaits. Nous leur avons acheté près de deux milliers de viande de bison séchée, ce qui, avec plus de quatre milliers que nos gens avoient préparé, fera la charge de tous nos chevaux, à l'exception de six (8 m.).

Ayant ensuite franchi une petite montagne, on est arrivé par un bon chemin à un affluent de la Columbia à son entrée dans la quatrième chaîne, qui est celle des montagnes de ce fleuve. Nous avions de la neige de chaque côté et devant nous sur toutes les hauteurs (15 m. O.).

Le ruisseau dont nous suivions le cours en reçoit plusieurs autres et forme une petite rivière ; nous l'avons souvent traversée à gué le 25 et le 26 : sa rapidité est si grande, que l'on ne peut y marcher sans aide. Notre route a été très-tor-

tueuse au milieu des petites montagnes et sur le bord des précipices qui nous entouroient. Un de nos chevaux tomba dans la rivière, avec sa charge, d'une hauteur de près de deux cents pieds, et ne se fit pas de mal (20 m.).

Nous sommes sortis de ces montagnes le 27, et nous avons fait halte au confluent d'une petite rivière avec celle que nous avons vue dernièrement. Les Américains l'ont nommée *Mad-river*, à cause de sa rapidité. C'est sur ses bords, et un peu au-dessus de ce confluent, que sont situées les trois cimes que nous avions vues le 15. Nous aurions dû alors continuer à suivre le Wind-river, et traverser une des montagnes, parce que nous serions arrivés à la source de cette rivière; mais le manque de provisions nous avoit fait gagner les bords du Spanish-river (12 m. O.).

Comme c'étoit le lieu où l'on nous avoit fait espérer que nous pourrions continuer notre voyage par eau, nous avons, le 28, cherché des arbres propres à construire des pirogues. Ayant remonté, avec un homme, à douze milles de l'autre côté de la rivière, je vis de nombreux indices de castors, des traces d'ours gris et une troupe d'élans. Le soir, à mon retour, j'appris que personne n'avoit été plus heureux que moi dans ses recherches pour le bois; les arbres étoient trop minces; c'étoient des espèces de peupliers dont la feuille ressembloit à celle du saule; il y

avoit aussi des sapins, mais si remplis de nœuds, que nous désespérions que nos haches pussent en venir à bout. Les autres arbres que nous avons aperçus étoient des cerisiers, de petits pins, des sorbiers et des cèdres.

Ainsi nous avons transporté notre camp plus bas le 29, parce que les arbres y étoient plus convenables, et nous nous sommes préparés à travailler; mais je pensai que nous serions obligés de faire quelques pirogues de deux pièces. Le 30, on se mit à l'ouvrage, et on abattit beaucoup d'arbres qui ne convenoient pas; cependant, comme je craignois que la rivière ne fût pas navigable au-dessous du point où elle rentre dans les montagnes, M. Reed, suivi de deux hommes, alla l'examiner à la distance de quatre journées de marche en descendant.

Le 1er octobre, il plut dans la vallée, et il neigea dans la montagne. Plusieurs de nos gens partirent pour aller prendre des castors. La veille, deux indiens Snakes qui nous suivoient depuis les Absarokas étoient venus à notre camp; ils nous firent craindre que nous ne pussions pas naviguer sur la rivière. Le 2, M. Reed fut de retour. Au bout de deux jours de marche, il avoit été obligé de quitter ses chevaux qui ne pouvoient pas lui aider à franchir les montagnes et les rochers. Après une heure d'efforts pour y pénétrer à pied le long de la rivière,

il fut contraint de renoncer à son entreprise ; vouloir y arriver en faisant le tour à travers les hauteurs, eût été un travail sans fin. La rivière devenoit très-étroite ; son lit tortueux étoit barré par de nombreux rapides. Il fallut donc chercher plus bas du bois pour les pirogues, et l'espérance de naviguer ; car, autant qu'il put le voir, la rivière continuoit à couler dans le cœur des montagnes ; il avoit d'ailleurs distingué des indices de castor et aperçu deux ours, un noir et un gris.

Il tomba, toute la journée du 3, de la pluie et de la neige mêlée de pluie ; tout étoit préparé pour passer la montagne que l'on regardoit comme la dernière. La tempête avoit cessé le 4 ; mais toutes les montagnes autour de nous étaient couvertes de neige. On passa le Mad-river, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre, et on campa au pied de la montagne (4 m.). Le 5, on franchit la montagne par une route facile et battue, la neige blanchissoit le sommet et le flanc septentrional des hauteurs. Les Snakes nous servoient de guides, quoique deux de nos chasseurs fussent venus, l'année dernière, dans ce canton (18 m.).

On fit halte près d'un petit ruisseau qui baigne le côté nord-ouest d'une belle plaine où l'on voyagea le 6, et l'on s'arrêta sur une rivière qui couloit au nord-ouest, on la passa le 7 ; elle en reçoit plusieurs autres et grossit beaucoup ; après

s'être jointe à un autre d'un volume égal au sien, elle coule à l'ouest. On vit des troupes nombreuses d'antilopes; les cerises sauvages étoient communes, elles sont de la grosseur des cerises rouges ordinaires; elles n'étoient pas encore mûres. A douze milles au nord-ouest de notre camp, il y a une source chaude; j'y allai avec M. Mackenzie; elle n'est pas brûlante et répand constamment de la fumée (12 m.)

Il fit très-froid pendant toute la journée du 8; le vent d'ouest souffloit avec force, il tomba un peu de neige. Nous sommes arrivés au fort de M. Andrew Henry. Ce sont quelques petits bâtimens qu'il a élevés pour y passer l'hiver dernier, sur un affluent de la Columbia, large de 300 à 450 pieds. Nous espérions que nous pourrions y naviguer. Nous trouvâmes des arbres propres à construire des pirogues. Le 9, on en avoit déjà commencé huit, toutes en bois de peuplier; cet arbre, le tremble et quelques petits saules sont les seuls qui croissent en cet endroit.

M. Miller nous quitta le 10 avec quatre chasseurs et quatre chevaux pour aller prendre des castors. Ils emmenèrent les deux Snakes, et descendirent le long des montagnes, dans l'espoir de trouver une troupe d'Indiens dont ils espéroient obtenir des renseignemens utiles pour leur chasse.

Tous les soirs, on prenoit quelques castors et de petites truites saumonnées. Le 14, nous reçûmes

la visite d'un Snake à demi mort de faim, et couvert de haillons.

Le 17, tout étant prêt pour notre embarquement, nous avons enterré nos selles dans un endroit que nous avons montré aux deux jeunes Snakes qui ont promis d'en prendre soin, ainsi que de nos soixante-dix-sept chevaux, jusqu'au retour de l'un de nous. Le pauvre diable que nous avions vu le 14 est revenu avec son fils encore plus déguenillé que lui; nous leur avons donné à manger, ils ont ramassé les pattes et les entrailles des castors et nous ont dit adieu. Les habitans de ce pays doivent souffrir beaucoup par le manque de gibier. Les bisons viennent ici dans certaines saisons, leurs traces sont nombreuses; il y a aussi des élans et des antilopes extrêmement farouches. Durant notre séjour, le vent a soufflé constamment de l'ouest, et souvent avec beaucoup de force; j'avois observé que c'est le vent dominant dans ces montagnes où il cause des dégâts considérables en renversant de grands arbres sur un vaste espace, et emportant leurs branches à des distances prodigieuses.

Les cargaisons étant placées dans nos pirogues, nous nous y sommes embarqués le 19. La force du courant nous a fait voyager avec rapidité, et nous n'avons pas tardé à passer la petite rivière dont j'ai parlé, le 7. Après son confluent avec le Mad-River, elle devient assez considérable pour

que les embarcations de toute dimension y puissent naviguer ; son eau est d'un vert léger. Comme elle n'a pas de nom, je lui donnai celui de *Canoe-River*. Ses bords sont couverts de petits peupliers. Plusieurs indices me firent penser que les ours gris avoient, depuis peu de jours, visité les halliers ; les castors, les canards et les oies y sont très-communs. Il a fait froid et neigé toute la journée (30 m. S.).

A mesure que nous avancions, la rivière devenoit plus belle et s'élargissoit; un espace de 1200 à 1800 pieds séparoit les deux rives. Nous avons parcouru 40 milles le 20; mais, pendant les vingt derniers, le lit de la rivière étoit entrecoupé de rapides; il y en a deux autres un peu plus bas. En y passant, deux pirogues s'emplirent d'eau, il fallut s'arrêter de bonne heure ; j'envoyai ma pirogue et un autre à leur secours. Les hommes furent sauvés, beaucoup de marchandises et de provisions, ainsi qu'une pirogue, furent perdues. On continuoit à avoir à gauche les montagnes parallèles avec la rivière. Il faisoit froid. On avoit encore en vue le Pilot-Knob, (sommet du pilote), aperçu le 15 septembre (40 m. S. E.).

Après avoir passé deux rapides, le 21, on est arrivé à un portage d'un mille et un quart; on a transporté par terre les marchandises, et traîné les pirogues. La rivière est resserrée entre deux montagnes à pic qui, pendant près d'un demi-

mille, ne lui laissent que soixante pieds de largeur en quelques endroits, et quelquefois moins. (6 m.)

On fit passer les rapides aux pirogues que l'on conduisoit avec une corde, et l'on ne tarda pas à se rembarquer le 21. Ce fut une suite de rapides, à deux desquels il fallut renouveler la manœuvre du portage. Une des petites pirogues s'emplit et chavira; des marchandises furent perdues (6 m.).

On allégea les pirogues pour passer un rapide rocailleux le 23; on en rencontra ensuite plusieurs qui ne furent pas dangereux, mais le courant étoit très-fort. Les castors, les oies, les canards étoient communs; on ne vit d'autres bois que des peupliers et des saules; il y avoit dans la plaine des poiriers sauvages. Les prairies offroient des traces de bisons; elles étoient anciennes. On aperçut de temps en temps des volées nombreuses de pies et de rouge-gorges. Les montagnes continuoient dans différentes directions. (75 m. S.)

Le courant diminua de force vers la fin de la journée; le Canoe-River reçoit, de chaque côté, une petite rivière. Une troupe de Snakes et de Chochonis a pris la fuite à notre aspect. Nous avons trouvé dans leur camp des petits poissons qui n'avoient pas plus d'un pouce de long, des racines et des graines qu'ils faisoient sécher pour l'hiver, des vaisseaux tressés en osier et en herbe pour contenir l'eau, un filet à pêcher

très-bien fait, en chanvre ou en ortie. Nous y avons laissé quelques menues marchandises, et deux couteaux. Ayant rencontré un peu plus bas trois de ces Indiens sur un mince radeau de roseaux, nous les avons accostés ; ils étoient entièrement nus, à l'exception d'un morceau de robe de peau de lièvre sur leurs épaules; leurs arcs et leurs flèches étoient artistement façonnés ; l'arc est de bois de pin ou de cèdre ou d'os, renforcé par des nerfs d'animaux ; la flèche est de roseau ou de bois bien dressé, et armée à la pointe d'une pierre verte. On a fait halte à une chute de trente pieds de hauteur perpendiculaire (70 m.)

Nous avons passé le 25 à la rive méridionale, et marché par terre pour éviter le saut au-dessous duquel il y a de petits rapides. Au bout de six milles, un rocher barroit la rivière d'une rive à l'autre ; mais, comme il étoit moins haut à la rive méridionale, nous avons fait descendre les pirogues à la cordelle ; plusieurs s'emplirent d'eau en passant à travers une suite de rapides ; nous perdîmes encore des marchandises. La rivière étoit tortueuse, le pays inégal et rocailleux; les montagnes s'avançoient jusqu'au bord de l'eau à la rive gauche ou méridionale (12 m.).

Le 26, les rapides furent encore assez nombreux, mais peu dangereux ; l'eau dans plusieurs endroits étoit tranquille. Nous sortîmes des montagnes, et nous fîmes route au N.O. Ayant mis pied

à terre pour visiter un camp d'Indiens, ces pauvres gens s'enfuirent à notre approche. À force de faire des signes d'amitié, j'en engageai un à revenir; il étoit à cheval, et paroissoit mieux pourvu que ceux que j'avois vus auparavant. Il avoit des truites et de la viande séchée, il en échangea contre des couteaux; mais sa frayeur étoit si grande, que je ne pus l'engager à m'indiquer par signes la route que je devois prendre; il n'étoit occupé qu'à me prier de ne pas lui ôter son poisson et sa viande, et à se recommander à la protection du bon esprit (70 m.).

Le temps fut nébuleux, et il plut le 27 après midi. On n'avoit rencontré que deux rapides dans la matinée. La rivière avoit près d'un demi-mille de largeur; les castors étoient nombreux (40 m. S. O.).

Notre voyage fut moins heureux le 28. Après avoir passé plusieurs rapides, on parvint à l'entrée d'un défilé. La pirogue de M. Crooks avoit chaviré, un de ses gens s'étoit noyé; beaucoup de marchandises furent perdues (18 m.).

J'allai, le 29, à la découverte avec trois hommes, pour examiner si nous pourrions faire passer nos pirogues du côté du nord. Je suivis pendant 35 milles les bords de la rivière, qui continue à se frayer un passage au nord-ouest à travers les montagnes. Son lit n'a pas plus de soixante à quatre-vingt-dix pieds de largeur; il est plein de

rapides et entrecoupé de chutes de dix à quarante pieds de hauteur perpendiculaire. Les rives sont escarpées partout, excepté dans deux endroits où je suis descendu pour me procurer de l'eau. Nous n'avons eu pour souper que des fruits de rosier, puis nous nous sommes couchés près du feu. Nous revînmes au camp le 29, très-fatigués et très-affamés. Ceux que j'avois envoyés au sud avoient trouvé un endroit où ils supposoient que nous pourrions faire passer nos pirogues en les portant pendant six milles.

Notre position devenoit critique, nous n'avions plus que pour cinq jours de vivres. M. Reed et trois hommes descendirent la rivière le 31, pour essayer d'obtenir des Indiens des chevaux et des provisions, et tâcher de savoir si, au-dessous de l'endroit où j'avois été, il y avoit impossibilité de naviguer. Seize hommes, avec les quatre meilleures pirogues, allèrent tenter le passage. Ensuite nous mîmes de côté les objets qui nous étoient le plus nécessaires, et nous commençâmes à creuser des trous pour cacher le reste; car l'état de nos provisions ne nous permettoit pas de différer notre marche. La pluie tomboit si abondamment que nous ne pûmes pas finir les trous.

Le 1er novembre, nous changeâmes nos plans. Nos seize hommes avoient perdu une de leurs pirogues et leurs marchandises, en essayant de lui

faire descendre les rapides à la cordelle ; les autres étoient restées engagées au milieu des rochers. Ne voyant aucun moyen de continuer notre voyage par eau, nous nous sommes préparés à aller de divers côtés à la recherche des Indiens. La pluie mit encore obstacle à notre travail; il ne put être terminé que le 2, et nous déposâmes dans six cachettes notre bagage et nos marchandises. M. Mackenzie, avec quatre hommes, se dirigea au nord vers les plaines, dans l'espérance de trouver le Big-River. M. Macclellan et trois hommes ont descendu le long du Canoe-River; M. Crooks et trois hommes sont remontés vers sa source. Je restai avec trente-un hommes, une femme et deux enfans. Nous avions tendu un filet, on n'y trouva qu'un poisson. Je fis charger nos quatre pirogues, et l'on remonta la rivière. Nous perdîmes une pirogue, en doublant une pointe au milieu des rapides; la cargaison fut sauvée. Nos chasseurs, que nous rejoignîmes le 4, avoient pris huit castors; ce fut un petit soulagement. M. Crooks revint; il avoit trouvé la distance par terre plus grande qu'il ne l'avoit supposé; il conclut qu'il ne pouvoit pas atteindre au fort Henry et être de retour cet hiver; il abandonna donc l'entreprise. Je fis halte à mon camp du 27 octobre.

Je passai la journée du 5 à prendre toutes les dispositions nécessaires pour nous procurer

des vivres pour quelques jours, jusqu'à ce que nous eussions des nouvelles de M. Reed. On prit quatre castors, on sécha la queue et les ventres; je fis visiter et exposer à l'air la viande sèche. Malgré nos efforts, il ne se trouva, le 6, qu'un poisson dans le filet. Deux des hommes de M. Reed revinrent. Après avoir marché pendant deux jours, ils avoient reconnu que la rivière n'offroit pas de changement. Ainsi nous jugeâmes, avec M. Crooks, que le meilleur parti à prendre étoit de partager notre monde en deux troupes, et d'aller chacun de notre côté. En conséquence, j'enterrai encore plusieurs objets, et je fis des plus nécessaires des paquets de vingt livres.

Le 7, je retournai à notre camp du 28 octobre, ayant ainsi passé neuf jours à perdre notre temps à des tentatives infructueuses. Nous avons pris huit castors; mais nous avons mangé de la viande sèche pour une valeur plus considérable que celle de ces animaux.

Je fis encore enterrer des marchandises le 8, et je distribuai entre tout le monde ce qui nous restoit de vivres. Chacun eut cinq livres un quart de viande. Nous avions en outre quarante livres de blé, vingt livres de graisse, et à peu près cinq livres de tablettes de bouillon. Voilà ce qui devoit servir à l'entretien de plus de vingt personnes.

Je m'acheminai au nord de la rivière, le 9,

avec dix-neuf hommes, une femme et deux enfans; M. Crooks, avec dix-neuf autres, marcha au sud. Il plut dans l'après midi; nous avons campé sous des rochers au bord de la rivière, et nous avons eu beaucoup de peine à nous procurer de l'eau (28 m.).

Nous avons marché, toute la journée du 10, sans pouvoir boire d'autre eau que celle que nous rencontrions dans des creux de rochers; enfin on parvint à un endroit où il étoit possible de descendre à la rivière : partout ailleurs ses bords sont formés par des rochers perpendiculaires hauts de 200 à 300 pieds; son lit est entrecoupé de rapides; mais, dans l'espace qui les sépare, l'eau est tranquille : aujourd'hui l'on auroit pu naviguer pendant trente milles. Quelques saules croissoient le long de la rivière (32 m. N. O.).

Ayant trouvé, le 11, une route frayée par les chevaux au bord de l'eau, j'ai préféré la suivre plutôt que de grimper de nouveau sur les rochers. Bientôt nous avons rencontré deux Chochonis. Ils me montrèrent un couteau qu'ils avoient reçu de quelqu'un de nos compagnons. L'un d'eux nous mena par un chemin qui nous éloigna de la rivière; on traversa une prairie, et l'on atteignit un camp de sa nation. Les femmes s'étoient enfuies avec une telle précipitation, qu'elles n'avoient pas eu le temps d'emmener ceux de leurs enfans qui ne pouvoient pas mar-

cher ; elles les avoient couverts de paille : les pauvres petites créatures eurent une frayeur horrible quand je la levai pour les regarder. Les hommes trembloient de peur, comme si j'eusse été un animal féroce. Ils nous donnèrent un peu de poisson sec que nous trouvâmes très-bon, et nous vendirent un chien. Un de ces Indiens nous accompagna ; nous retrouvâmes bientôt la rivière ; elle étoit bordée de leurs tentes ; nous fîmes halte auprès. Une cinquantaine d'hommes vinrent nous voir ; ils furent très-honnêtes et très-obligeans. La rivière étoit, comme la veille, entrecoupée de rapides (26 m. N. O.).

Je visitai quelques cabanes le 12 ; il y avoit beaucoup de saumons : ces cabanes sont en paille et en forme de meules de blé ; elles sont chaudes et commodes ; on voit à la porte de grands tas d'absinthe qui servent de chauffage. J'achetai deux chiens ; nous en mangeâmes un à déjeuner. Ces Indiens avoient de bonnes robes de peau de bison. Ils me dirent qu'ils les obtenoient en échange de leur saumon. En les quittant, nous avons marché à une certaine distance de la rivière, et nous avons passé un petit ruisseau. On voyoit des montagnes au nord (16 m. N. O.).

On a campé, le 13, à un endroit où un petit ruisseau sort des montagnes (25 m. N. N. O.).

Le 14, nous avons rencontré un camp d'Indiens de trois cabanes ; on voyoit tout autour

une immense quantité de têtes et de peaux de saumon auxquelles tenoient encore des morceaux de chair, les meilleurs étant enterrés. Aucun de ces Indiens ne s'est enfui à notre approche : les femmes sont mal vêtues, et les enfans plus mesquinement encore. Cependant chacune a une robe, soit de peaux de bison, de lièvre, de blaireau, de renard, de loup, ou peut-être de peaux de canard cousues ensemble. Ces animaux, à l'exception des lièvres, sont rares dans ces plaines ; l'on n'y a pas vu de bisons depuis long-temps (22 m. N. O.).

Nous avons acheté deux chiens et un peu de saumon le 15. Devant nous étoit une montagne couverte de neige ; la rivière sembloit y pénétrer ; ses bords étoient couverts de cadavres de saumons qui répandoient une puanteur horrible ; son lit, autant que ma vue s'étendoit, étoit sans rapides ; nous vîmes quelques chevaux ; leurs maîtres mirent grand soin à les tenir hors de notre chemin. Les Indiens nous parlèrent de quelques-uns des nôtres qui avoient passé par cet endroit (28 m. N. O.).

Bientôt le lit de la rivière se montra de nouveau le 16, resserré, rempli de rapides et bordé de rochers escarpés. Nous n'eûmes pour nourritiure que notre grain desséché et le reste de notre viande. Nous approchions des montagnes. Heureusement, le 17, j'achetai un cheval pour une

vieille marmite, les Indiens ne voulant aucune autre de mes marchandises : j'obtins aussi deux chiens. Le pays étoit dégarni de bois ; l'absinthe même avoit disparu. Nous avons campé sur le bord de la rivière (35 m. N. O.).

On mit le bagage sur le cheval. Il nous restoit un quart (un litron et demi) de grain et un petit morceau de graisse par homme : on continua, le 18, à marcher au nord-ouest en suivant la rivière (30 m.).

Nous nous sommes éloignés, le 19, d'après les conseils de quelques Indiens que nous rencontrâmes, et nous avons traversé la prairie où nous n'avons pas trouvé d'eau : tout sembloit annoncer que nous ne serions pas plus heureux le lendemain. Quelle contrariété pour des hommes dont la nourriture se composoit principalement de poisson sec! par bonheur, nous avons acheté un cheval (25 m. N. E.).

Le 20, la pluie, qui avoit commencé à tomber depuis la veille, nous a donné un peu d'eau; ce soulagement est arrivé à temps ; car plusieurs Canadiens avoient commencé à boire leur urine (33 m. N.). Il a continué à pleuvoir toute la nuit. Le 21, au lever du soleil, nous avons aperçu devant nous une rivière qui couloit à l'ouest ; ses rives étoient bordées de peupliers et de saules. Des Indiens y avoient établi leur camp ; ils avoient beaucoup de chevaux et étoient mieux vêtus que

ceux que nous avions vus jusqu'à présent. Ils nous dirent que, plus haut, les castors sont communs dans cette petite rivière ; dans les environs du camp, il y en a fort peu. En arrivant aux cabanes, je perdis mon cheval ; un Indien me dit qu'on le lui avoit volé : il falloit pourvoir à nos besoins ; j'achetai du poisson et deux chiens (12 m.).

Le temps étoit constamment à la pluie ; nous ne pûmes pas faire beaucoup de chemin. Le 22, nous avons rencontré quelques Indiens. D'après mes observations et le peu de mots que je pus entendre, la distance de ce lieu au Big-River étoit très-considérable ; mais les Indiens ne m'apprirent rien sur la route que je devois suivre. Nous nous sommes procuré du poisson, sept chiens et deux chevaux. On a suivi la rivière (35 m. O.), nous l'avons passée le 24 un peu au-dessous de notre Canoe-River, qui continuoit à couler au nord. Les montagnes devant nous étoient partout couvertes de neige (18 m. N. O.). Le 25, malgré la rigueur de la saison, notre lassitude et notre foiblesse, nous avons traversé à gué une autre rivière qui venoit de l'est ; nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture (27 m.).

Les collines commencèrent à se montrer le 26 ; elles se dirigeoient à travers les montagnes neigeuses. Nous avons passé une autre petite rivière qui coule du même côté que les autres ; elle nous

a menés, le 27, à un défilé si étroit qu'il laissoit à peine l'espace nécessaire pour passer. Nous fûmes souvent obligés d'ôter le bagage de dessus nos chevaux et de marcher dans l'eau. On avoit pris la veille un castor qui nous fournit un mince déjeuner; nous avions soupé avec des tablettes de bouillon. Je fis donc tuer un cheval. Mes gens en trouvèrent la chair très-bonne. Je ne la mangeai qu'à regret à cause de l'attachement que j'avois pour le pauvre animal (33 m. N. O.).

Nous sommes arrivés, le 28, de bonne heure, à des cabanes de Chochonis. Ils venoient de tuer deux jeunes chevaux pour les manger. C'est leur seule nourriture, avec la graine d'une plante qui ressemble au chenevis et qu'ils broient très-fin. J'en achetai un sac, ainsi que des morceaux de viande de cheval qui étoit grasse et tendre. Craignant de rester plusieurs jours dans ces défilés, je campai près des Indiens, afin d'obtenir un cheval en échange de marchandises; mais, malgré tout ce que j'offris, je ne pus réussir. Quand les femmes virent que j'insistois, elles poussèrent des cris affreux, comme si j'eusse voulu les voler. Les Indiens me parlèrent de blancs qui avoient suivi le même chemin que nous, et d'autres qui avoient passé d'un côté différent, ce qui me tranquillisa beaucoup sur M. Croocks et sa troupe, surtout quand j'eus appris qu'il avoit encore un de ses chiens, puisque j'en pouvois conclure qu'il n'avoit

pas trop souffert de la disette. Les Indiens ajoutèrent que je dormirois encore trois nuits dans les montagnes, et qu'après six nuits de route, j'arriverois aux chutes de la Columbia. Toutefois, j'ai eu peu de confiance à ce discours, parce qu'il m'a paru qu'ils étoient impatiens de me voir partir (10 m. N.).

Le mauvais chemin nous obligea, le 29, d'ôter la charge des chevaux, et quelquefois de nous éloigner de la rivière. Nous gravissions des montagnes si hautes, que je n'aurois jamais cru que nos chevaux pussent les franchir. Le 30, les montagnes resserrèrent encore davantage le cours de la rivière. Les sommets des hauteurs offroient des pins et étoient couverts de neige. Nous éprouvions les plus grandes difficultés pour avancer, car les rochers escarpés et les précipices s'avançoient jusqu'au bord de la rivière qui se dirige au N. E. et au N. N. O. On tua un cerf à queue noire, qui nous fit un repas splendide (28 m.).

Le 1er décembre, il plut dans la vallée, il neigea sur les montagnes; les ayant gravies pour chercher un passage, la neige m'alloit à mi-jambe. Je vis beaucoup de cerises noires, qui étoient excellentes, parce que la gelée les avoit dépouillées de leur âpreté. La neige tomboit en si grande abondance sur les montagnes où nous devions passer, que nous ne pouvions rien voir à un demi-mille devant nous. Il fallut donc rester

en repos le 2. On avoit pris, la veille, un petit castor; nous n'avions plus rien à manger, je tuai un autre cheval (13 m.).

Il plut et neigea le 3 toute la journée. Nous ne pûmes parcourir que 9 milles. Nos chevaux furent déchargés pour pouvoir passer le long de la rivière; le bagage fut porté à bras. Nous marchions au nord-est. Le 4, il fallut quitter les bords de la rivière, et gravir les montagnes; elles s'étendoient tout autour de nous et étoient couvertes de neige; des pins et d'autres arbres verts croissoient sur les flancs de quelques-unes. La neige nous alloit au-dessus du genou; il faisoit un froid excessif; nous étions près de succomber à sa rigueur, quand nous eûmes le bonheur d'atteindre un bouquet de pins au coucher du soleil. Nous fîmes un bon feu qui nous soulagea. Quoique nous eussions marché toute la journée, nous n'étions qu'à 4 milles de notre halte de la veille à cause des sinuosités de la rivière.

L'abondance de la neige qui tomba le 5 ne nous permettoit pas de voir à trois cents pieds en avant de nous; nous réussîmes pourtant à parvenir au bord de la rivière en nous laissant glisser. Le bruit du courant nous guidoit. Un cheval tomba à quelques centaines de pieds de profondeur avec sa charge et ne se fit pas mal. Le climat étoit bien moins rude dans la vallée que sur les hauteurs; il y pleuvoit, la neige n'alloit

que jusqu'à la cheville. Je tuai un autre cheval (6 m.).

Nous venions de partir le 6.[e] Quels furent mon étonnement et mon chagrin! j'aperçus M. Crooks et sa troupe de l'autre côté de la rivière. Aussitôt je retournai au camp; je fis faire une pirogue avec la peau du cheval tué la veille, et j'envoyai de quoi manger à nos compagnons affamés. M. Crooks et un de ses gens vinrent à nous; pauvre homme! il étoit presque épuisé de fatigue et de besoin: il m'apprit qu'il étoit allé à trois journées de marche plus bas; les montagnes y sont encore plus élevées et s'approchent davantage de la rivière; elle y est resserrée dans un canal qui n'a pas plus de soixante à cent pieds de largeur, entre des rochers escarpés: il étoit impossible à des gens dans leur état de la passer, car depuis six jours ils n'avoient eu pour toute nourriture animale qu'un de leurs chiens. M. Mackenzie et M. Reed, avec leur troupe, avoient passé; M. Crooks leur avoit parlé peu de jours auparavant: ils lui avoient dit que M. Macclellan, en quittant la petite rivière, avoit traversé les montagnes, espérant rencontrer les Flatheads. La rivière, dans l'endroit où nous étions, coule presque à l'est; M. Crooks me dit qu'elle continue à suivre cette direction.

Je passai la nuit à réfléchir à ma position. J'avois à pourvoir aux besoins de plus de vingt individus affamés, et de plus à aider de tout mon

pouvoir M. Crooks et sa troupe. Malgré tous les rapports décourageans que l'on m'avoit faits du pays au-dessous, j'aurois continué ma route par les montagnes, si la profondeur de la neige n'eût rendu l'entreprise impraticable, ainsi que je l'avois déjà éprouvé. Il fallut donc, à mon grand regret, retourner sur mes pas, cependant avec l'espoir de rencontrer des Indiens sur une des trois petites rivières au-dessus des montagnes : je comptois leur acheter une quantité suffisante de chevaux pour nous nourrir jusqu'à notre arrivée au Big-River, ce que je me flattois de pouvoir effectuer cet hiver. Je craignois néanmoins que M. Crooks et plusieurs de ses gens ne fussent pas capables de nous suivre. Quelle perspective ! nous devions nous attendre à ne rien avoir à manger pendant quelques jours ; car, en deçà des cabanes d'Indiens que nous avions quittées le 29 novembre, on ne trouve que des cerises, et peut-être ne s'en présenteroit-il plus dans les mêmes endroits.

La pirogue de cuir s'étoit perdue ; on fit un radeau pour que M. Crooks et ses compagnons pussent passer de l'autre côté avec le reste de la viande ; la tentative ne réussit pas. Nous fûmes réduits, le 7, à marcher lentement, parce que M. Crooks étoit si affoibli qu'il avoit beaucoup de peine à suivre. La plupart de mes gens avoient marché de l'avant.

Le 8, on fit un autre radeau ; mais, après des

tentatives réitérées, M. Crooks et son homme ne purent pas passer à cause de la violence du courant. Je fus donc obligé de les attendre. Alors mes gens murmurèrent, disant que nous allions tous mourir de faim, et m'excitèrent de toutes les manières à aller de l'avant. Pour ajouter à mon embarras, M. Crooks se trouva très-mal à son aise le soir. Voyant que cet accident différeroit de deux jours mon arrivée chez les Indiens, je laissai trois hommes avec lui, et je partis le 9 avec deux autres pour rejoindre ma troupe. J'avois trois peaux de castor, je leur en laissai deux. Nous soupâmes avec la troisième. Le temps étoit extrêment froid.

Je rattrapai mes gens, le 10, de bonne heure. Il ne nous restoit plus qu'un cheval qui appartenoit à Dorion, l'un de nos Canadiens. Ou proposa de le tuer; Dorion n'y voulut pas consentir: on jugea qu'il valoit mieux le laisser vivre jusqu'à ce qu'on se fût assuré si les cabanes des Indiens étoient encore au même endroit. J'approuvai ce parti d'autant plus volontiers, que le pauvre animal n'avoit plus que la peau et les os. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin quand nous rencontrâmes des cabanes de Chochonis descendus des montagnes depuis notre passage. Je m'approchai avec précaution, pour les empêcher de cacher leurs chevaux ; ils en avoient vingt ; ils nous en vendirent cinq ; j'en fis tuer un sur-le-

champ, et je dépêchai un homme à M. Crooks avec une portion de la viande. Plusieurs de mes gens n'avoient pas mangé depuis le 7, jour auquel ils m'avoient quitté.

Le 11, il nous arriva un nouveau malheur; un des hommes de M. Crooks se noya en passant la rivière dans une pirogue qui chavira avec beaucoup de marchandises. Je fis tuer un autre cheval; j'en laissai deux à M. Crooks avec une partie de la chair d'un autre, espérant qu'à l'aide de ce secours il pourroit se rendre chez les Indiens d'en haut.

Arrivé, le 13, aux cabanes que nous avions vues en descendant, les Indiens me cédèrent un cheval pour une vieille marmite d'étain et quelques grains de verroterie; ils avoient refusé une carabine.

Le 16, nous avons fini de sortir des montagnes, et nous avons campé sur les bords de la rivière que nous avions passée le 26 du mois dernier; ainsi, nous nous sommes fatigués inutilement pendant vingt jours à chercher un passage le long de la partie inférieure de la rivière. Le jour précédent, il avoit tombé de la pluie et de la neige; la rivière charioit de la glace; le temps étoit très-froid. Par bonheur pour nous, il y avoit en cet endroit une douzaine de cabanes de Chochonis arrivés depuis que nous y avions campé. Ils m'ont dit qu'il nous auroit été

possible de passer en suivant la rivière : cette nouvelle augmenta mes inquiétudes pour M. Mackenzie et sa troupe. Je remontai le long de la petite rivière le 17; je campai près d'un camp de Chochonis, auxquels j'achetai un cheval et un chien. Le 18, je me procurai un autre cheval, un peu de poisson sec, des racines, et des cerises broyées et séchées. Je passai la plus grande partie de la journée à prendre des informations sur notre route et sur le temps qu'il nous faudroit pour arriver chez les Sciatogas : ces Indiens différoient d'avis; ils s'accordèrent pourtant à dire que la route étoit bonne, qu'il nous faudroit dix-sept à vingt-une nuits pour arriver, et que, dans les montagnes, nous aurions de la neige jusqu'à la ceinture. J'offris un fusil, des pistolets, un cheval, etc., à quiconque voudroit me servir de guide : tous me répondirent que nous gelerions, et m'exhortèrent à rester avec eux pendant l'hiver.

J'essayai de nouveau, le 19, de me procurer un guide; j'envoyai à toutes les cabanes le long de la rivière; mes tentatives ne réussirent pas : je ne pouvois cependant pas m'en passer; c'eût été courir un risque certain de périr avec tout mon monde; rester en ce lieu étoit pire encore, après avoir marché si long-temps et tant dépensé. Je finis par dire aux Indiens qu'ils parloient avec une langue fourchue, c'est-à-dire qu'ils mentoient; je leur dis qu'ils étoient des femmes; en un mot,

j'employai les expressions les plus propres à les piquer ; enfin, il s'en trouva un qui fut assez résolu pour entreprendre de nous guider jusque chez les Sciatogas : suivant le récit de nos Chochonis, ces Indiens habitent sur le revers occidental des montagnes et ont beaucoup de chevaux.

Je recommençai donc encore une fois mon voyage. Le 21, deux autres Indiens se joignirent à notre guide, qui nous conduisit sur-le-champ à notre Canoe-River. Il n'y trouva pas de pirogues de roseaux pour la traverser ; alors on tua deux chevaux : on en fit une avec leur peau, et l'on passa. Je trouvai de l'autre côté treize des hommes de M. Crooks ; ils me dirent que, depuis que nous l'avions quitté, ils ne l'avoient pas vu, non plus que les deux hommes qui étoient avec lui. Quand nous fûmes tous passé, ce qui ne fut effectué que le 23, mes gens reprirent courage ; ceux de M. Crooks étoient extrêmement affoiblis et épuisés, et notamment quatre ; ils me remirent un cheval et diverses marchandises. Trois hommes ayant témoigné le désir de rester parmi les Snakes, je leur donnai la pirogue et des marchandises ; ils traverseront demain la rivière, et j'espère qu'ils ne tarderont pas à rencontrer M. Crooks et son monde.

Ma troupe comprenoit actuellement trente-deux blancs, une femme enceinte de plus de huit mois, ses deux enfans et trois Indiens. Nous

n'avions que cinq chevaux chétifs pour nous nourrir pendant le passage des montagnes. Je quittai, le 24, le Canoe-River, dont nous conserverons tous un bien triste souvenir. Nous avons marché à l'ouest jusqu'au 29, traversant des collines par un chemin parfois assez uni, plus généralement inégal, mais toujours bon. Il tomba peu de neige, et un peu de pluie. Nous traversâmes, le 28, un ruisseau qui couroit au nord; les montagnes s'écartoient de chaque côté; à gauche, nous avions celle que nous devions franchir; elle se prolongeoit du nord au sud; elle étoit bien boisée et couverte de neige. Le 29, on eut un bon chemin dans une vallée unie, et l'on passa la rivière deux fois (106 m. O.).

Le 30, après avoir quitté la petite rivière dans l'endroit où elle s'enfonce dans les montagnes au nord, nous sommes arrivés daus une autre belle vallée, large de plusieurs lieues et très-longue. Un joli ruisseau y serpente, et les castors paroissent y être communs. Nous y avons heureusement rencontré six cabanes de Chochonis qui avoient beaucoup de chevaux. Ils nous en vendirent quatre, trois chiens et quelques racines. Ils me dirent que nous avions encore à dormir trois nuits avant d'arriver chez les Sciatogas, et me montrèrent l'ouverture dans les montagnes par laquelle nous devions passer: ils ajoutèrent qu'il n'y avoit pas beaucoup de neige; mais ils

m'ont si souvent fait des rapports erronés, que je ne me fiai pas beaucoup à cette nouvelle, car de tous les côtés la neige blanchissoit les montagnes. La femme grosse étoit acouchée la veille au matin. Dorion, son mari, resta avec elle au camp pendant un jour; puis nous rejoignit le 31. Sa femme étoit à cheval avec son enfant nouvellement né dans les bras; un autre, âgé de deux ans, enveloppé dans une couverture, étoit attaché à son côté. On auroit dit, à son air, qu'il ne lui étoit rien arrivé (21 m. O.).

Mes gens me demandèrent à ne pas voyager le 1er janvier 1812, afin de célébrer la nouvelle année; j'y consentis volontiers, parce que la plupart étoïent très-fatigués de ne faire par jour qu'un maigre repas de viande de cheval, et de porter sur leurs épaules leur paquet à travers les montagnes.

Du 2 au 7 janvier nous avons traversé la vallée, suivi pendant quelques milles dans les montagnes une petite rivière, et franchi beaucoup de collines couvertes de pins. Sur les hauteurs, nous avions de la neige jusqu'à la moitié de la jambe, quelquefois nous y tombions jusqu'à la ceinture, et nous manquions d'eau. Le 4, nous étions sur un point aussi élevé que les montagnes qui nous entouroient de toutes parts. Quelques-unes étoient boisées; la neige les couvroit toutes. Le temps étoit couvert et froid. Le 6, nous vîmes le soleil

pour la première fois depuis notre entrée dans les montagnes ; la neige diminua beaucoup : nous pûmes apercevoir à l'ouest un pays qui avoit l'apparence d'une plaine. Le 7, nous avons rencontré un petit ruisseau qui nous a menés à un passage très-étroit entre des montagnes d'une hauteur immense. On voyoit de tous les côtés des routes de cheval, pratiquées par les Indiens, pour chasser le cerf qui doit être très-commun, car nous en avons vu des troupes nombreuses à queue noire. La neige avoit entièrement disparu. L'enfant de Dorion mourut. Le soir, plusieurs hommes n'étoient pas arrivés au camp (68 m. O.).

La petite rivière va en joindre une autre plus considérable, près de laquelle nous aperçûmes, le 8, un camp de Sciatogas et de Toustchipas, composé de trente-quatre cabanes. Ils avoient au moins deux mille chevaux. Leurs cabanes sont en nattes. Ils sont vêtus de bonnes robes de bison ou de cerf, ont des chemises et des chausses de cerf, et, à tous égards, leurs habillemens valent ceux des nations indiennes les mieux pourvues. Ils ont dans leur ménage des marmites et des pots de cuivre, ainsi que d'autres objets qui annoncent des communications indirectes avec les habitans de la côte maritime. Ils ont aussi des haches : un maillet en pierre, artistement travaillé, leur sert à broyer les racines, les cerises et d'autres fruits, ainsi que le poisson : des

morceaux pointus de ramure d'élan leur tiennent lieu de coins pour fendre le bois. Les femmes ont des bonnets de rameaux de saule très-proprement faits, et ornés de figures. Les vaisseaux pour contenir l'eau sont aussi en saule; ils y font cuire la viande en y jetant des pierres rougies au feu; actuellement, les marmites de cuivre ont la préférence; il y en a toujours trois à quatre suspendues dans la cabane (15 m. O.).

Ces Indiens me firent bien plaisir en me disant que des blancs étoient arrivés au Big-river, qui est à deux journées de marche. Il paroît que, dans cet endroit-ci, l'herbe croît pendant tout l'hiver, car les flancs des montagnes étoient verdoyans.

Tous mes gens me rejoignirent, à l'exception du canadien Carrière. On l'avoit vu, la veille après midi, à cheval derrière un Indien Snake, devant la loge duquel nous avions passé à quelques milles de notre camp de la nuit dernière, etc.

Je ne puis assez exprimer ma gratitude envers la providence pour nous avoir fait arriver ici; car nous étions tous très-fatigués et affoiblis. Il nous restoit deux chevaux qui n'avoient que la peau et les os. Le soir, nous n'eûmes à manger qu'un peu de viande de cerf assez maigre et des racines.

Je restai six jours dans cet endroit. J'y achetai huit chevaux et deux poulains; nous en man-

geâmes deux, et j'en remis deux à nos guides à-compte de ce que je devois leur payer. Quelques-uns de mes gens en achetèrent aussi; plusieurs hommes étoient malades, ceux-ci pour avoir trop mangé, ceux-là pour s'être nourris de racines; d'autres étoient boiteux. Le dernier jour chacun se fit des mocassons et se prépara pour la continuation du voyage. J'avois envoyé deux hommes à la recherche de Carriere; ils ne le trouvèrent pas. Ce malheureux avoit peut-être pris une route de chasse des Indiens et s'étoit ainsi égaré. Les Snakes ayant transporté ailleurs leurs cabanes, mes gens ne purent recueillir aucune information sur son compte. Les Sciatogas portèrent aussi leurs huttes à une journée de marche plus bas le long de la rivière.

Nous nous remîmes en route le 15, et nous atteignîmes le camp des Sciatogas sur le bord de l'Euotalla. Ils nous parlèrent d'une rivière située plus haut; ils la nommoient *Oualla-Oualla*. Je suppose, d'après la carte de Clark, que c'est la petite rivière dont il place le confluent avec la Columbia, près de bancs de coquillages. D'après ce que j'ai appris, le Canoe-River est le *Kemoenoum* de Lewis (15 m. N. O.).

Ces Indiens avoient du cerf; mais ils vouloient le vendre si cher, que je ne pus pas en acheter. Ils chassent ces animaux en les poursuivant à cheval et les entourant; ils se servent de

l'arc et des flèches avec une dextérité singulière, et sont excellens cavaliers.

Il plut si abondamment durant notre séjour sur les bords de l'Euotalla, qu'il gonfla avec une rapidité prodigieuse. Nous fûmes obligés de lever notre camp avec précipitation. Trois de nos chevaux, attachés à des pieux dans le terrain le plus bas, furent noyés. Les Indiens furent aussi contraints de porter leurs cabanes plus haut. Je leur achetai quatre chevaux. Je désirois en avoir un certain nombre, parce que les Indiens me dirent que, sur le Big-river, je pourrois acheter une pirogue pour un de ces animaux. Ils ajoutèrent que, dans six nuits, je serois aux chutes.

Le 19, je continuai à descendre l'Euotalla. Les castors doivent y être communs, car divers endroits sont remplis de leurs digues. Plusieurs de mes gens voyagèrent à cheval, j'en fis autant. Nous vîmes, de l'autre côté de la rivière, des cabanes des Indiens Akaïtchis qui demeurent sur le Big-river. Un d'eux vint à la nage à notre camp. Il m'apprit, sur les blancs qui avoient précédemment descendu la rivière, des particularités qui me satisfirent beaucoup (15 m. N. O.).

J'achetai encore un cheval aux Sciatogas qui avoient de nouveau porté leur camp plus bas, et je pris congé d'eux. Ce sont les plus propres des Indiens que je connois; de même que tous les autres, ils sont très-fiers. Ils ne mangent ni

chiens ni chevaux ; ils ne souffroient pas que l'on portât dans leurs cabanes la chair d'aucun de ces animaux. Je leur fis grand plaisir en leur disant que je reviendrois chez eux avec des marchandises pour les échanger contre des castors. Ils en ont déjà quelques peaux, et racontent une histoire fort confuse de blancs qui viennent traiter, leur donnent du tabac et fument avec eux. L'un d'eux a, disent-ils, une maison sur le Big-river. Mes Canadiens supposent qu'il est question d'un agent de la compagnie du nord-ouest. Nous nous sommes éloignés de l'Euotalla (12 m. O.).

Enfin, le 21, nous sommes arrivés sur les bords de la Columbia, depuis si long-temps l'objet de nos vœux. Nous venions de parcourir 1751 milles, nous avions supporté toutes les fatigues imaginables. J'exprimerois difficilement notre joie à la vue de ce fleuve. Il avoit trois quarts de mille de largeur. Ses bords étoient dénués d'arbres et formés par des cailloux, et en quelques endroits par des rochers escarpés (10 m.).

Ils étoient habités par les Akaïtchis, Indiens misérables qui n'ont ni mocassons ni chausses ; leur vêtement ne consiste qu'en un morceau de robe de peau de bison, de cerf, de lièvre ou de renard, ou bien de canard. Ils y ajoutent quelquefois une paire de manches en peau de loup. Leurs cabanes sont bien faites en nattes, et de la

forme du toit d'une maison; elles sont très-légères et chaudes. Des trous, creusés dans le sol et garnis de nattes, sont le poste des femmes. Elles sont généralement nues; quelques-unes ont un lambeau de robe qui leur couvre les épaules, mais toutes ont autour de la ceinture une bande de cuir qui leur passe entre les cuisses et prouve qu'elles aspirent à être décentes. Au reste, ces Indiens sont mieux pourvus de vivres que les Snakes, car il paroît que le saumon séché abonde chez eux. Ils nous donnèrent beaucoup de truites saumonnées fraîches; ils les prennent à l'embouchure de l'Euotalla. Ce poisson est excellent. Leurs pirogues sont en troncs de pin fendus en deux; par conséquent elles ne sont pas élevées de l'avant ni de l'arrière. N'ayant aucune espèce d'outil, ils ont recours au feu pour creuser ces arbres.

Je traversai le fleuve, parce qu'on me dit que la route passoit le long de sa rive droite ou septentrionale. Je partis le 23, après avoir acheté du poisson frais et neuf chiens. La route le long du fleuve étoit fort bonne. Nous avons campé près d'un camp d'Indiens qui avoient une cinquantaine de pirogues. J'achetai neuf chiens qui étoient fort gras; nous fîmes un repas délicieux. Leur chair nous parut savoureuse, saine et fortifiante, tandis que la chair de cheval, quoique bien rôtie, ne nourrissoit pas, quelque quantité qu'on en mangeât. Le temps étoit beau et

fort doux, semblable aux beaux jours du mois d'octobre (12 m.).

Du 24 au 28, nous suivîmes le fleuve qui couloit à peu près droit à l'ouest. Ses bords étoient généralement nus. Nous rencontrions fréquemment des cabanes d'Indiens ; ils nous vendirent des chiens ; ils mettoient un si haut prix à la viande d'élan et de cerf, que je ne pus pas en acheter. Ils nous causoient d'ailleurs de grands embarras, parce qu'ils voloient les liens des chevaux qui s'échappoient et nous faisoient perdre beaucoup de temps pour les rattraper ; quelquefois ils emmenoient ces animaux et les cachoient. Ces Indiens mangeoient des glands ; ils me dirent qu'à une petite distance du fleuve, on trouve beaucoup de chênes blancs (57 m. O.).

Le 28, le pays devint très-montueux. Les Indiens me parurent moins malheureux. Ils me parlèrent de blancs qui avoient bâti une grande maison à l'embouchure du fleuve, l'avoient entourée de pieux, etc. Ils n'y étoient pas allés, mais ils me contèrent que les blancs étoient dans un grand chagrin, qu'ils attendoient un grand nombre de leurs amis, et regardoient sans cesse du côté de Big-river; que, lorsque nous serions arrivés, ils essuieroient leurs larmes, chanteroient et danseroient.

Les montagnes et les rochers le long du fleuve devinrent plus fréquens le 29. Les Indiens que

nous vîmes avoient beaucoup de chevaux; nous commençâmes à faire la garde pendant la nuit (15 m.).

Nous avons campé, le 30, vis-à-vis de l'embouchure du Chochoni-river, nommé par les Indiens *Tou-et-Ka*. Ceux-ci s'étoient rassemblés en très-grand nombre pour danser en honneur de notre arrivée. Mais cette foule nombreuse me déplaisoit; je prétextai donc une indisposition, et je les priai de me laisser tranquille. Ils se conformèrent à mes désirs au bout d'un certain temps (14 m.).

Le 31, nous avons passé devant les chutes de la Columbia que nous avions aperçues la veille. La principale étant à la rive méridionale, je ne pus pas la voir. Le cours du fleuve est barré par des rochers à travers lesquels l'eau se précipite avec violence par plusieurs canaux.

Un village, nommé Ouaïoumpoum, est situé à la rive septentrionale du fleuve, au point où commence la chute. Les Indiens ont un nom particulier pour chaque camp composé de plus d'une cabane, et aiment beaucoup à le dire aux étrangers.

J'arrivai de bonne heure au village d'Ouichram, à l'entrée du long défilé dans lequel le fleuve s'est ouvert, dans le roc, un canal large de 200 à 240 pieds, et long de plusieurs milles. C'est le lieu de la grande pêche de la Columbia; il res-

semble aux petits ports de pêche de la côte orientale des États-Unis. On voit des deux côtés du fleuve de grands échafauds fort propres en claies, pour faire sécher le poisson; la terre est couverte d'arêtes et de têtes de poissons. Au printemps, quand les eaux du fleuve sont hautes, les saumons arrivent en troupes si nombreuses, que les Indiens les prennent avec des filets en poches ajustés au bout de perches; ils se placent, à cet effet, sur la pointe des rochers les plus saillans.

Les Indiens de ce lieu sont les plus spirituels que j'aie rencontrés jusqu'à présent. L'un d'eux savoit quelques mots d'anglois: il m'a raconté que M. D. Stuart étoit allé sur un des affluens septentrionaux de la Columbia pour y passer l'hiver; il l'a vu dans son établissement. Il me raconta la catastrophe de M. Mackay et du navire le *Tonquin*.

Nous avons vu aujourd'hui de petits chênes blancs. Le pays devenoit plus inégal, les montagnes étoient plus considérables. Un peu au-dessous des chutes à la rive gauche, il y a une cime couverte de neige, que j'avois commencé à voir le 20 de ce mois, je suppose que c'est le Mont Hood de Vancouver (12 m.).

1er février. Un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent hier au soir près de mon camp; ne trouvant pas l'occasion de voler des chevaux ou des marchandises, ils s'avisèrent d'un singulier stratagême pour obtenir quelque chose. Ils nous

racontèrent qu'une quarante d'Indiens venoient du bas du fleuve pour nous attaquer et prendre nos chevaux. Nous fîmes peu d'attention à leurs discours; ensuite des chefs du village arrivèrent armés de couteaux, de lances, etc., répétant la même chose, et ajoutant qu'ils vouloient rester avec nous. Je les reçus très-froidement, et leur donnai une pipe à fumer; puis je réunis tout mon monde, et je plaçai des sentinelles sur différens points. Cette mesure produisit l'effet que j'avois désiré. Les Indiens s'en allèrent bientôt, et l'on m'amena un homme qui, me dit-on, étoit le chef du village dont les habitans devoient nous attaquer; on lui donnoit tout l'honneur d'avoir dispersé la foule. Je fumai encore avec eux; et, un peu avant le jour, ils s'en retournèrent tous chez eux. Les coquins s'imaginoient qu'en m'effrayant, je leur aurois donné deux à trois chevaux pour m'assurer le reste. Comme il s'en étoit échappé un la soirée précédente et qu'on ne l'avoit pas retrouvé le matin, je le vendis pour deux ballots de saumon sec et broyé, pesant chacun soixante-dix livres. Nous avons campé sur les collines au milieu de broussailles, de pins et de chênes (10 m.).

Je ne pus me procurer qu'une pirogue pour laquelle je payai un cheval. Les Indiens en ont un grand nombre; elles sont très-bien faites, en bois

de pin, élevées à l'avant et à l'arrière; quelques-unes peuvent porter trois milliers. Malgré mes injonctions pour que l'on fît bonne garde, les Indiens nous avoient volé une hache : encouragé par ce succès, plusieurs nous suivirent le 2, et nous dérobèrent deux carabines ; et, quoique nos chevaux fussent dans notre camp, ils en enlevèrent un à onze heures du soir. Je m'embarquai le 3 dans la pirogue avec toutes nos marchandises, et j'envoyai mes chevaux en avant.

Je rencontrai mon monde à un village à l'embouchure de l'Oatarack, à la rive droite; j'y achetai trois pirogues qui me coûtèrent chacune un cheval. Pendant que je traitois, les Indiens volèrent un tomahâk et notre dernière hache. Ils enlevèrent aussi le cheval de Dorion, qui paissoit près de sa tente, ce Canadien ayant eu la simplicité de la placer à une certaine distance des nôtres (9 m.).

La violence du vent m'obligea, le 4, de rester, bien malgré moi, parmi cette race de voleurs; j'achetai encore une pirogue pour un cheval. Le lendemain j'échangeai, à un village où j'arrivai, les trois chevaux qui me restoient pour deux pirogues. Il paroît que la route se termine à ce village; les collines deviennent des montagnes qu sont la plupart couvertes de neige; on y voit des pins; elles bordent le fleuve des deux côtés; des

peupliers, des chênes et des frênes croissent sur le rivage, des chênes sur les collines les plus proches.

La pluie extrêmement abondante et la tempête me retinrent plusieurs jours vis-à-vis d'un village d'Indiens. Un Clatsop vint nous voir, et me parla de l'établissement à l'embouchure du fleuve, ainsi que du malheur de M. Mackay; c'étoit le troisième qui me donnoit cette nouvelle affligeante. Cet Indien, qui savait quelques mots d'anglois, me demanda des nouvelles de MM. Lewis et Clark et de quelques-uns de leurs compagnons; cependant il avoit appris la mort de M. Lewis (26 m.).

Le vent s'étant appaisé le 10, on s'embarqua de bonne heure. Arrivé au commencement des grands rapides (15 m.), j'examinai le portage à la rive gauche; la route étoit bonne sur la longueur d'un mille; on mit toutes les pirogues à terre, à dix heures, et, avant une heure, nous étions au-dessous des rapides; ils sont très-considérables; l'eau, en se brisant contre les rochers, produit des vagues très-hautes. Aucun bateau ne pourroit passer, au moins dans l'état actuel du fleuve, qui est très-resserré entre les collines et les rochers. Depuis cet endroit, les chênes et les frênes deviennent plus communs; on voit une quantité de noisetiers. Il y a à ces rapides une seconde pêcherie de saumons, un village à la rive droite et

trois cabanes au côté opposé. La verroterie bleue est la marchandise que ces Indiens préfèrent. Les nombreux ruisseaux qui se précipitent du haut des montagnes par-dessus les rochers ajoutent à la beauté du paysage (16 m.).

Le 11, des rapides qui occupoient un espace de deux milles nous forcèrent encore de tirer nos pirogues à terre ; enfin, à huit milles du grand rapide, on rencontre le dernier ; au-dessous, le fleuve reprend sa largeur ordinaire, qui est de trois quarts de mille ; les collines s'abaissent et s'éloignent de ses bords ; l'espace intermédiaire est couvert de pins, de chênes, de frênes, de peupliers, d'érables, de coudriers et de saules (12 m.).

Je passai, le 13, devant l'embouchure du Quicksand-river ; il se jette à la rive gauche de la Columbia par deux embouchures qui forment une grande barre sablonneuse. Vingt milles plus bas et du même côté, la Columbia reçoit une autre rivière qui a près de 1800 pieds de largeur. Une grande île est devant son embouchure ; il y en a plusieurs petites un peu au-dessous. La Columbia a maintenant un mille et un quart de largeur. On voit des deux côtés de vastes espaces couverts de joncs, quelquefois de petites prairies, et souvent des étangs. Les phoques étoient nombreux. Nous avons vu bien plus distinctement qu'auparavant la montagne dont j'ai parlé plus

haut, et je ne doute plus que ce ne soit le mont Hood de Vancouver. Depuis deux jours, le vent souffloit de l'est avec violence ; il tomboit de la grêle, de la pluie et de la neige (52 m.).

Le 14, les montagnes se rapprochèrent de nouveau. Nous avons campé à l'embouchure d'une petite rivière à la rive droite. Les Indiens nous parlèrent de l'établissement de nos compatriotes, ajoutant que nous n'avions plus qu'une nuit à dormir avant d'y arriver (36 m.).

Nous avons passé, le 15, devant plusieurs grandes îles. Le terrain, à la rive gauche, étoit couvert de chênes et de frênes, mais tout étoit inondé. Je m'arrêtai à des cabanes d'Indiens où je trouvai quatre de nos compatriotes qui traitoient de l'esturgeon, et pêchoient de petits poissons excellens qui ont à peu près six pouces de long. Les Indiens les nomment *othlecan*, et en prennent beaucoup au printemps. Nous avons campé sur deux îles basses à la rive gauche (27 m.).

Nous avions, dans notre navigation, rencontré fréquemment des cabanes d'Indiens qui nous avoient vendu des chiens, du saumon séché, des peaux de castor, de la racine d'ouapatou, qui est l'ouapasippin du Mississipi, enfin des othlecans.

Le 16, nous partîmes de bonne heure; il avoit plu pendant toute la nuit. Le brouillard étoit si épais, que nous ne pouvions voir que les terrains

bas et de petites îles. Tout étoit inondé. La brume se dissipa l'après midi à la marée haute. Je reconnus que nous naviguions le long d'une grande baie, et bientôt après j'aperçus le fort d'Astoria à la rive méridionale (30 m.).

J'eus le plaisir d'y retrouver MM. Mackenzie et Macclellan, qui étoient arrivés depuis plus d'un mois, après avoir souffert des fatigues incroyables.

J'avois marqué le 16 février dans mon journal; on ne comptoit ici que le 15. Ce fut une bien vive jouissance pour des voyageurs harrassés de fatigue de se reposer tranquillement, entourés d'amis, après une course si longue au milieu de peuples sauvages dont il est toujours prudent de se défier.

Nous avions parcouru 2073 milles depuis le village des Aricaras.

Voyage de l'embouchure de la Columbia à Saint-Louis, sur le Mississipi, par M. R. Stuart.

Le 29 juin 1812, après midi, je partis du fort Astoria dans une pirogue avec MM. Crooks et Macclellan et quatre engagés. Ayant beaucoup de choses à arranger pour la longue course que nous allions entreprendre, nous nous arrêtâmes à quatre milles au-dessus d'Astoria.

MM. Hunt, Macdougall et Soule, capitaine du

Beaver, nous avoient accompagnés jusqu'à une certaine distance ; nous voyagions de compagnie avec MM. Mackenzie, D. Stuart et Clarke ; ils avoient deux grands canots et neuf pirogues, et alloient, avec sept commis, trente-deux Canadiens et douze insulaires de Sandwich, former un établissement dans l'intérieur en remontant le fleuve.

MM. Lewis et Clarke avoient construit, en 1806, sur les bords de la Columbia, le fort Clatsop pour y passer l'hiver. Il étoit au sud-est du lieu où nous sommes ; il est tombé en ruines ; on n'en a pas tiré parti, à cause de sa situation désagréable au milieu de marais et de bourbiers ; mais l'immense quantité d'élans et d'oiseaux aquatiques sauvages qui fréquentent ce lieu en hiver compense bien cet inconvénient.

La largeur de la Columbia, devant Astoria, est de six milles ; mais, au-dessus et au-dessous, elle est du double plus considérable. Ce fort est extrêmement bien situé à l'extrémité sud-est de la pointe George, sur une éminence, à 150 pieds d'un port excellent pour les navires au-dessous de 200 tonneaux. Nos fortifications sont entourées de palissades longues de dix-sept pieds ; deux bastions, dont les feux se croisent, ajoutent à la force des remparts. La place forme un parallélogramme de 80 pieds sur 75. L'intérieur renferme un magasin à deux étages avec une

bonne cave et un magasin à poudre, une maison à un étage, une boutique de forgeron et un grand hangar pour les charpentiers ; on doit, l'hiver prochain, agrandir les fortifications, élever une seconde maison et un autre magasin.

Les Tchinouks et les Clatsops sont les tribus les plus voisines du fort. Les premiers comptent 214 combattans, les autres 180. A quarante milles au nord, le long de la côte, habitent les Tchéilichs, qui ont 234 combattans, et, à peu près à la même distance au sud, les Callemax qui en ont 200. Ces quatre peuplades viennent directement au fort avec les pelleteries qu'elles ont à vendre, qui sont généralement des loutres de mer, des castors, des loutres ordinaires, des ours, des peaux d'élan et d'ondatra passées ; elles apportent aussi du saumon et des racines. Cependant les Tchinouks sont plus spécialement les agens intermédiaires entre les blancs et les tribus de l'intérieur, notamment celles du nord.

On trouve des bêtes fauves et quelques ours dans les environs du fort ; mais l'élan est presque le seul animal qui habite le pays le plus proche de la côte ; et, tant qu'il y existera des broussailles, il y restera. Le canton est d'ailleurs tellement inégal et couvert de bois, qu'il est souvent difficile d'apercevoir quelque chose à plus de trois cents pieds de distance, et les broussailles touffues procurent au gibier un asile impéné-

trable, de sorte que les efforts des chasseurs sont rarement couronnés de succès ; enfin, du milieu d'octobre au milieu de mars, les pluies continuelles empêchent de tenir les armes en bon ordre dans les forêts.

Tout le pays, le long de cette côte, est singulièrement raboteux et montagneux ; je pense que les nuages qui se rassemblent sur ces hauteurs, en se réunissant à celles qui viennent de l'Océan, doivent occasionner l'abondance des pluies ; elles sont fréquemment accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. Pendant le reste de l'année, le temps est très-beau et très-sec. Les rosées sont abondantes pendant le printemps, l'été et l'automne, et suppléent alors au manque de pluie. Cependant l'atmosphère est, durant ces saisons, chargée d'humidité qui ne diminue en rien sa salubrité, car les indigènes et les étrangers dorment en plein air sans en éprouver le moindre inconvénient. Les brouillards sont très-communs dans le voisinage de la côte, surtout au printemps et en automne, toutefois ils ne durent que quelques heures de la matinée ; et, comme ils ne sont composés que de particules aqueuses, il m'a semblé qu'ils ne sont pas, comme les nôtres, nuisibles, soit à la santé des hommes, soit à la végétation. Les vents du sud et du sud-est amènent généralement de la pluie, et ceux du nord au

sud-ouest du beau temps ; ce sont des indications infaillibles qui servent aux indigènes à prédire l'état de l'atmosphère. Depuis la mer jusqu'à la chaîne des Rocky-Mountains, il tombe peu de neige en hiver, elle fond presque toujours à l'instant même ; il est très-rare de la voir rester sur la terre plus de deux à trois jours, excepté sur les plus hautes cimes des montagnes. Celles-ci en sont constamment couvertes, et on les distingue de très-loin à leurs flancs blanchis qui offrent un coup d'œil remarquable.

La douceur de la température dont ce pays jouit presque constamment doit beaucoup dépendre de la suite des vents qui se font sentir sur le grand Océan du 20e au 30e parallèles nord. Leur effet n'est pas moins agréable en été, car ils rafraîchissent l'air au point qu'à l'ombre on n'est jamais incommodé par une transpiration trop forte, et que l'habillement des habitans est le même dans cette saison que pendant l'hiver.

La différence de la végétation entre les cantons voisins de la côte et ceux de l'intérieur dépend moins de la diversité du climat que de celle du sol. Celui de la côte est généralement maigre, d'une couleur brune tirant sur le rouge, friable, et, dans quelques parties, argileux, mêlé de gravier. Dans l'intérieur, ou plutôt dans les vallées des Rocky-Mountains, le terrain est généralement de couleur noirâtre, jaune dans quelques

endroits, et fréquemment mélangé de marne et de substances marines en état de décomposition; cette qualité de sol atteint à une grande profondeur, comme on le reconnoît dans les ravines et sur les bords des rivières. La végétation est naturellement plus vigoureuse et plus abondante dans ces vallées que dans le voisinage de la côte.

Les arbres que j'ai aperçus dans mes promenades sont la sapinette noire et le hemlock-spruce (1), le cèdre rouge et le cèdre blanc (2); tous acquièrent des dimensions prodigieuses; j'en ai vu qui avoient 35 pieds et même 47 pieds de circonférence, et 250 à 300 pieds de hauteur: on trouve aussi le chêne blanc, le frêne blanc et à feuilles de sureau (3), le peuplier de Canada, le saule et quelques noyers. Les arbustes aromatiques et autres buissons sont très-nombreux, de même que les groseillers, les fraisiers, les framboisiers de deux espèces, l'une à fruit jaune, l'autre à fruits très-gros et très-savoureux; les sorbiers, les genevriers, les cerisiers sauvages, les airelles, les canneberges, et beaucoup d'autres arbres et arbrisseaux à baies. Les plantes grimpantes ou rampantes sont très-communes dans tous les halliers, entre autres une espèce de vigne qui a de belles fleurs à pétales rouges tachées de blanc

(1) *Abies nigra; abies Canadensis.*

(2) *Juniperus virginiana. Cupressus Thyoïdes.*

(3) *Fraxinus americana* F. *sambucifolia.*

en dedans, longues de trois pouces, et des feuilles ternées d'un beau vert, de forme ovale; elle grimpe sur les arbres comme le lierre, mais sans s'y attacher. Arrivée au sommet, elle en descend perpendiculairement, s'étend d'un arbre à un autre, et finit par ressembler aux cordages d'un vaisseau; elle est plus tenace et plus flexible que le saule; on en trouve des tiges qui ont 250 à 500 pieds de long. Les Indiens en font des paniers dont la texture est si serrée, qu'ils tiennent l'eau et servent à divers besoins du ménage.

Les principaux quadrupèdes que j'ai vus sont le mousou ou élan (1), le cerf du Canada, le cerf-mulet, le cerf de la Louisiane, l'ours noir et l'ours gris, l'antilope, le chamois, le castor, la loutre de mer et la loutre de rivière, l'ondatra, le renard, le loup, quelques jaguars, etc. Les Indiens n'ont d'autres animaux domestiques que des chevaux et des chiens.

Les oiseaux terrestres et aquatiques sont extrêmement nombreux; je citerai, parmi les plus remarquables, le cygne, l'oie sauvage, plusieurs espèces de canards, le pélican, le héron, les mouettes, la bécassine, le courli, l'aigle, le vautour, la corneille, le corbeau, la pie, le pic, le pigeon biset, la perdrix, le faisan, et une infinité d'oiseaux chantans.

(1) Ou *Moose deer* des Anglois.

Les rivières sont très-bien fournies de saumons, d'esturgeons, de truites, de congres et d'éperlans excellens.

Les reptiles sont rares; les seuls venimeux sont le serpent à sonnettes et un autre à raies noires, jaunes et blanches, mêlées quelquefois de brun; les plus grands que j'aie vus n'avoient pas plus de quatre pieds de long. D'autres serpens doivent sans doute habiter les marécages; mais ils ne sont pas dangereux : il y a aussi des grenouilles, des crapauds, et une espèce de lésard qui vit sous terre dans les plaines; il a, jusqu'à la naissance de la queue, neuf à dix pouces de long et trois pouces de circonférence; sa tête est triangulaire, couverte de petites écailles carrées; celles de la partie supérieure du corps sont vertes, jaunes, noires et bleues; il a, aux pieds, cinq doigts armés d'ongles très-forts; la queue est ronde, de même longueur et de même couleur que le corps.

La côte près de l'embouchure du fleuve est fréquentée par des loutres de mer et quelques castors épars. Les Indiens, soit inexpérience, soit indolence, ne s'occupent guère de la chasse de ces animaux, quoiqu'ils n'aient, pour se nourrir, que du poisson, des racines, et les animaux qu'ils peuvent tuer. On ne prend pas beaucoup de saumons avant la fin de mai; mais, depuis cette époque jusqu'au milieu d'août, on peut s'en pro-

curer une quantité très-considérable ; ce sont les meilleurs poissons que j'aie jamais mangés. Les Indiens les prennent dans les endroits peu profonds avec des filets faits d'orties. Depuis le mois d'août jusqu'en décembre, est la saison du *Dog tooth Salmon (saumon à dents de chien)*, très-inférieur à l'autre; nous l'avons nommé ainsi, parce qu'il a un double rang de dents extrêmement aiguës et longues d'un demi-pouce au moins. On les tue ordinairement à coups de lance dans de petits ruisseaux; on les fume, et on les garde pour la provision pendant les mois de disette, qui sont janvier et février; ensuite vient le temps des esturgeons et othlécans. Les premiers se prennent quelquefois avec la lance, plus souvent à l'hameçon et à la ligne; les derniers se pêchent au filet en poche. L'othlécan est long de six pouces et ressemble un peu à notre éperlan; il est d'un goût exquis et si gras, qu'il brûle comme une chandelle, et que les Indiens s'en servent souvent pour s'éclairer.

Je n'ai pas eu des occasions suffisantes ni une connoissance assez profonde du langage des Indiens de ce pays pour m'instruire parfaitement de leur religion, ou plutôt de leurs superstitions. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'ils se représentent l'Être-Suprême comme un oiseau prodigieux qui habite le soleil, et qu'ils nomment *Oth-lath-gla-gla ;* ils le regardent comme un

esprit bon et tout-puissant; ils le considèrent comme le créateur de toutes choses, et lui attribuent le pouvoir de prendre à son gré toutes sortes de formes et de figures; mais ils pensent que, dans les occasions extraordinaires et importantes, il revêt celle d'un oiseau, planant dans les régions de l'atmosphère, et versant dans sa colère le tonnerre et les éclairs sur les mortels coupables: ils lui offrent en sacrifice annuel les premiers saumons qu'ils prennent, des bêtes fauves, etc. Ils regardent aussi le feu comme un être puissant; il leur cause une crainte continuelle; ils lui offrent constamment des sacrifices, le supposant doué également du pouvoir du bien et du mal; ils recherchent extrêmement son appui, parce que lui seul peut intercéder auprès de leur protecteur ailé et leur procurer tout ce qu'ils peuvent désirer, comme des enfans mâles, une pêche et une chasse abondantes, en un mot ce qui constitue la richesse et le bien-être.

Quand ils supposent qu'un de leurs chefs est près de rendre le dernier soupir, les savans de la nation se rassemblent; le grand-prêtre et le médecin apportent et consultent chacun la figure de la divinité, c'est-à-dire de l'esprit bienfaisant de l'air et de celui du feu; ces figures sont en bois, artistement taillées, et représentent un cheval, un cerf, un castor, un cygne, un poisson, etc.; tout autour sont suspendues des dents de castor, des

griffes d'ours et d'aigles. Leurs maîtres se placent avec elles dans un coin écarté de la cabane pour les consulter ; il existe ordinairement entre eux une rivalité de réputation, d'autorité, de crédit ; s'ils ne tombent pas d'accord sur la nature de la maladie, ils frappent violemment ces idoles les unes contre les autres jusqu'à ce qu'une dent ou une griffe en tombe : cette perte prouve la défaite de l'idole qui l'a éprouvée, et assure par conséquent une obéissance formelle à l'ordonnance de son compétiteur. Si le malade guérit, on fait aussitôt un sacrifice à la divinité bienfaisante, et son serviteur est libéralement récompensé ; mais si le malade meurt, il n'y a ni sacrifice ni rétribution, et le mauvais succès est entièrement attribué au déplaisir de la divinité offensée.

Un ou deux jours après le décès, quelques amis du défunt emportent le corps et le déposent, avec ce qu'il avoit de plus précieux, dans une pirogue faite exprès et couverte de jolies nattes de paille ; on le place ensuite sur un tréteau, ou bien on le suspend entre deux arbres dans une partie de la forêt très-écartée. Tous les amis du défunt se coupent les cheveux en signe de douleur, et, pendant plusieurs jours, ne boivent ni ne mangent ; ils courent dans le village en hurlant et pleurant le défunt. Le temps du deuil passé, ce qui dure ordinairement un mois, le partage des esclaves et du reste du bien a lieu d'après la

volonté exprimée par le défunt à ses derniers momens.

Quant à leur mariage, lorsqu'une belle a inspiré de tendres sentimens à un jeune homme, il épie le moment de l'entretenir en particulier, et, s'il est bien reçu, il va bientôt après à la cabane du père avec un présent considérable qu'il jette négligemment aux pieds du vieillard; alors il déclare ses intentions ordinairement par l'entremise d'un ami. Le père s'informe si la proposition est agréée par sa fille; on lui répond affirmativement; il demande tant d'esclaves, de chevaux, de pirogues, etc., suivant la beauté et les talens de sa fille, et promet un équivalent lorsqu'elle entrera en ménage. Ces préliminaires conclus, le reste du jour est consacré aux divertissemens et à la joie: on se sépare tard, et tout le monde s'en va, excepté l'amoureux, qui se glisse chez sa belle, et y reste jusqu'au matin; s'ils sont contens l'un de l'autre, le mariage est définitivement arrêté; s'ils veulent rétracter leur engagement, ils le peuvent; le présent que l'amoureux a fait à son beau-père projeté est regardé comme un équivalent suffisant de l'atteinte portée à la vertu ou à la réputation de la jeune fille. Les deux sexes paroissent également incapables de former un tendre attachement; les femmes sont très-infidèles à leurs époux. La pire des maladies est profondément enracinée chez ces peuples;

elle y a été introduite par quelques-uns de nos compatriotes, qui probablement l'ont apportée des îles Sandwich, où elle a été connue de temps immémorial; mais les effets n'en sont pas si désastreux qu'on auroit pu le craindre.

La polygamie est non seulement permise, mais aussi regardée comme honorable: plus un homme peut entretenir de femmes, plus il a de pouvoir et de crédit. La première femme est toujours respectée comme l'épouse véritable et légitime par toutes les autres, qui ne sont appelées que secondes épouses; elle règle et gouverne l'intérieur du ménage : le mari a quelquefois beaucoup à faire de maintenir la paix entre tant de femmes qui ont de grandes dispositions à la jalousie; ordinairement il annonce à souper le choix qu'il a fait de celle qu'il veut honorer de sa couche, en lui disant d'aller la préparer.

L'emploi de chef n'est pas héréditaire : quiconque l'emporte par le nombre de ses femmes, de ses enfans mâles et de ses esclaves, est élu.

Dans un état social aussi imparfait que celui de ces sauvages, la justice criminelle ne peut être que très-défectueuse : les crimes regardés comme dignes de la peine capitale sont la trahison, le meurtre prémédité, et le vol d'un objet de prix ; cependant quiconque est convaincu du second de ces crimes peut échapper au châtiment en composant avec les parens du défunt ;

mais si l'assassin ne montre aucune disposition à faire une réparation ou un arrangement, la famille lésée s'arroge souvent le droit de le poursuivre et de le punir, ou de se venger sur quelqu'un de sa parenté, parce que l'on se regarde comme tenu par les obligations les plus sacrées de soutenir, même par la violence, les droits du sang.

Un père ou un époux n'encourt aucune peine pour le meurtre de ses femmes ou de ses enfans, les lois de ce peuple le regardant comme maître naturel et absolu de leur vie. Toutefois le pouvoir de juger les différends et de punir les offenses est confié aux chefs. Leurs inférieurs les regardent comme doués de la science universelle, et investis du droit incontestable d'user de ce privilége. Mais peut-on supposer qu'un grossier habitant des forêts et des montagnes, dépourvu de principes et de connoissances, résoudra convenablement des contestations embarrassées, ou appliquera exactement les peines aux délits? Au contraire, plus il suit son caprice, plus il tient ses sujets dans la soumission. C'est pourquoi l'innocence, sans la faveur du chef, ne met pas en sûreté, et les crimes, même les plus atroces, ne font courir aucun danger quand le juge est décidé à absoudre.

Leurs principales armes sont l'arc et les flèches, ainsi que des masses d'os et de fer, et quelques

fusils qu'ils recherchent beaucoup. Tous ces Indiens qui n'en ont qu'un petit nombre redoutent tellement les effets de cette arme, qu'une douzaine suffit pour décider les combats les plus opiniâtres. Quand il s'élève une querelle entre deux tribus, elles fixent le jour et le lieu où la difficulté sera décidée en bataille rangée; ils choisissent généralement les bords d'une rivière; le nombre des tués et des blessés n'excède jamais une demi-douzaine. Si un nombre égal tombe de chaque côté, la guerre est terminée; autrement le vainqueur doit recevoir une compensation en esclaves, etc. : les hostilités recommencent un autre jour. Ils font rarement des prisonniers; quand cela arrive, ils les traitent bien, et ne les réduisent jamais en esclavage. Les esclaves leur viennent des tribus de l'intérieur qui sont beaucoup plus féroces. Mais, fort heureusement, leurs troupes ne sont qu'un ramas d'hommes indisciplinés incapables de tenir tête à des Européens cinq fois moins nombreux. En général il y a peu de sang répandu dans tous ces engagemens; quelquefois ils durent deux et même trois jours entre deux corps de 600 hommes, et se terminent par une déroute complete.

Les excursions de pillage sont les exploits que ces peuples aiment le mieux; ils se réunissent à cet effet en troupes qui excèdent rarement une soixantaine d'hommes, et tombent sur leurs en-

nemis et quelquefois même sur leurs amis. Quand ils ont le bonheur de surprendre un parti peu nombreux, ils massacrent tous les hommes, et emmènent les femmes et les enfans en esclavage. Ils emportent le reste de leur butin sur des chevaux, chaque homme en ayant deux ou trois pour ces sortes d'expéditions.

Quoique les peuples des contrées que nous avons traversées aient, dans mon opinion, une origine commune, ils offrent des différences très-grandes de taille et de physionomie. Ceux que leur bonne étoile, car on peut se servir de ce terme, a placés à l'est de la chaîne des montagnes dans les plaines à bison, sont généralement très-grands, bien proportionnés, extrêmement forts et actifs ; leur taille est de cinq pieds huit pouces à six pieds deux pouces, tandis que les Indiens misérables qui habitent à l'ouest des montagnes sont communément au-dessous de la taille moyenne, indolens et maladifs ; leur complexion est évidemment altérée par leur mauvaise nourriture habituelle et le manque de bons vêtemens; toutefois il est très-rare de trouver parmi eux des individus contrefaits, non, comme l'ont prétendu quelques écrivains, qu'ils aient la cruelle coutume de faire mourir les enfans qui naissent difformes, mais parce que, suivant mon sentiment, ils laissent à la nature le soin de les former,

sans gêner ses opérations par un emploi impropre de bandages, de corps, de corsets, etc.

Ils ont le visage rond, les yeux petits et vifs, le nez large et aplati, la bouche jolie, les dents unies et blanches, la jambe bien faite, les pieds petits et plats. Dans leur enfance, on leur aplatit le sommet de la tête et le front par le moyen d'une planche taillée exprès qu'on leur attache sur la tête ; c'est, à leurs yeux, une grande perfection, et par conséquent quiconque a la tête la plus large et la plus plate passe pour le plus beau. Ils n'ont presque pas de barbe, et l'on voit très-rarement le moindre poil sur leur visage, par le soin extrême avec lequel ils arrachent tous ceux qui paroissent. Ils regardent comme grossier et impoli d'avoir de la barbe, et, par manière de reproche, nomment les blancs *longues barbes.* Ils ne souffrent pas non plus le moindre poil sur les autres parties de leur corps, où il est plus abondant qu'au visage. Leurs cheveux sont touffus, noirs et rudes ; ils les laissent croître à une grande longueur, et les portent, soit en queue plate, soit en tresses roulées autour de la tête ; ils sont aussi fiers et aussi soigneux de leur chevelure, qu'ils sont ennemis de la barbe, et on ne peut pas leur faire un plus grand affront que de la leur couper.

Ceux qui habitent l'intérieur du pays vivent principalement de la chasse, et mènent par con-

séquent une vie errante dans les plaines. Ils n'ont pas d'habitations fixes, tandis que ceux qui demeurent près de la mer ne mangent que du poisson et ont de grands villages épars sur les bords des principales rivières. Leurs cabanes sont en planches de cèdre fichées en terre, et appuyées contre de gros pieux perpendiculaires unis par des traverses qui servent aussi à soutenir le toit. Leurs maisons sont assez larges pour la demeure de trois à quatre familles; la porte est placée à une extrémité; c'est une planche carrée, ou une peau de phoque tendue sur un châssis. Le foyer est au milieu de la cabane, au-dessous d'un trou dans le toit qui sert ainsi pour laisser échapper la fumée et donner du jour. De chaque côté sont des compartimens pour s'asseoir et dormir, couverts de nattes d'herbe très-propres. Les principales maisons ont un petit appartement contigu qui sert pour les bains de vapeur; on y place des pierres chaudes dans un trou creusé au centre, et l'on en élève la température en versant sur ces pierres de l'eau qui se résout en vapeur.

Ils passent une grande partie de leur vie à se divertir et à s'amuser; le chant, la danse, le jeu, forment leur diversions ordinaires. Leur chant mérite à peine ce nom, tant par la défectuosité de leurs instrumens que par leur manière de chanter; il a en soi quelque chose de dur et de désagréable à l'oreille. Leurs chansons sont la

plupart improvisées ou relatives à des sujets peu importans qui frappent l'imagination. Ils ont plusieurs espèces de danses ; quelques-unes sont vives, agréables et assez variées. Les femmes obtiennent rarement la permission de danser avec les hommes ; elles forment leur partie à part, et dansent au son du même instrument en chantant.

Leurs jeux sont nombreux et la plupart ingénieux. Ils s'y livrent avec une fureur inconcevable ; on en a vu qui ont perdu tout ce qu'ils possédoient au monde, même leur femme, leurs enfans et leur cabane. A cet égard, ils ressemblent à la plupart des sauvages de l'Amérique.

Ce sont des voleurs déterminés. Quiconque vole assez adroitement pour ne pas être découvert reçoit des applaudissemens et acquiert une grande célébrité ; mais le malheureux qui se laisse prendre sur le fait, subit un châtiment rigoureux et quelquefois perd une oreille : cette mutilation passe pour si déshonorante, qu'elle ravale l'homme qui l'a essuyée à la condition des femmes ; il est privé à jamais de la qualité de guerrier. Ceux dont la famille jouit d'un grand crédit, obtiennent par faveur la permission d'être les porteurs de vivres d'un parti de guerriers.

Ils chassent généralement l'élan et le cerf avec l'arc et les flèches ; car les fusils sont encore rares parmi eux, et la plupart ne savent pas s'en servir ; ils se réunissent en grandes troupes, en-

tourent les animaux lorsqu'ils paissent dans un endroit convenable, tels qu'une petite prairie environnée de bois ; ils se placent aux différentes avenues ou sentiers qui conduisent à ce lieu, lâchent leurs chiens qui répandent parmi les animaux effrayés une telle confusion, qu'ils se dispersent de tous côtés, et fournissent ainsi au chasseur la plus belle occasion d'exercer son adresse; car ils ne peuvent s'échapper que par les sentiers gardés par une embuscade. Les meilleurs guerriers tirent leur flèche avec une si grande force, qu'ils percent un élan ou un bison à la distance d'une vingtaine de pas. En certaines occasions ils se servent de dards, dont la nature diffère suivant les divers objets de la chasse; pour les quadrupèdes, ils n'ont qu'une pointe barbelée ; pour les oiseaux, la pointe est en os légers, triple, large et barbelée ; pour les phoques et les loutres de mer, la pointe est insérée dans une cavité à l'extrémité du dard ; elle s'en détache au moindre effort que l'animal fait pour plonger, et reste enfoncée dans le corps. Un cordon très-long tient à cette pointe barbelée, et est noué autour de la hampe du dard qui sert de bouée pour diriger du côté où est l'animal. Celui-ci ayant à traîner cette hampe se fatigue bientôt et ne tarde pas à être pris. Il faut néanmoins, pour se servir de cet ustensile, une adresse peut-être égale à celle que requiert chez nous la pêche à la ligne. On se

sert, pour lancer ces dards, d'une planche creusée en gouttière ; ce qui met à même de les pousser avec une grande précision à une distance considérable.

La plupart de leurs pirogues sont en cèdre ; quoiqu'ils n'aient pour outil qu'un petit ciseau, aucun blanc, n'importe l'instrument dont il fait usage, ne peut les égaler pour ce travail ; car, si la parfaite régularité de la surface, la symétrie des parties, l'exactitude des proportions constituent le mérite de ces sortes d'ouvrages, ceux de ces sauvages possèdent ces qualités au plus haut degré. J'ai vu quelques-unes de ces pirogues aussi transparentes qu'un papier huilé, et au travers desquelles on distinguoit les différentes parties de l'intérieur. Les Indiens de ce fleuve et des environs sont les plus habiles rameurs que j'aie jamais vus. Deux à trois de ces hommes peuvent, par le temps le plus orageux, naviguer sûrement dans une petite pirogue ; car, dès que celle-ci s'emplit d'eau ou chavire, ils sautent à l'eau, la redressent, la vident, y rentrent fort tranquillement et continuent leur route.

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une petite robe faite de peau de cerf ou d'ondatra, et jetée négligemment sur leurs épaules; les femmes y ajoutent une frange d'écorce de cèdre attachée autour de la ceinture et descendant à deux pouces au-dessous des genoux.

On ne rencontre pas deux tribus qui parlent la même langue; mais chaque peuplade comprend ordinairement l'idiome de la peuplade avec laquelle elle confine de chaque côté, de sorte que l'on peut dire que chaque horde entend trois langages différens.

Ils habitent leur pays de temps immémorial; ils ne sont jamais tourmentés de maladies épidémiques ou contagieuses, excepté la petite-vérole, qui, de nation à nation, a pénétré à travers les Rocky-Mountains. Ses effets sont quelquefois si désastreux, qu'elle emporte les trois quarts des infortunés qui ont le malheur d'en être attaqués.

Leur manière de vivre ne leur assure pas la jouissance constante d'nne bonne santé ni ne les expose à aucune maladie particulière. On suppose généralement que les hommes vivent plus long-temps dans les pays où ils ne peuvent pas se livrer à la sensualité; néanmoins j'ai trouvé peu d'exemples de longévité parmi ces Indiens; ils vieillissent en mangeant leur saumon fumé tout comme les habitans riches des grandes capitales de l'Europe en se nourrissant des mets les plus délicats. On cite souvent des exemples de longévité parmi ces Indiens; mais les blancs à qui on les raconte sont, à mon avis, plus disposés à les croire qu'à les examiner.

Ces Indiens nous ont raconté que le capitaine

Gray, commandant *la Columbia* de Boston, fut le premier blanc qui entra dans le fleuve : la vue de ce vaisseau, quand il se présenta devant l'embouchure, leur causa non moins d'alarme que de surprise ; mais quand il eut mouillé en dedans de la barre, leur consternation fut si grande, qu'ils abandonnèrent leur village, n'y laissant que quelques vieillards qui n'étoient pas en état de les suivre. Les uns s'imaginoient que le navire étoit un monstre prodigieux ; d'autres supposoient que c'étoit une île flottante habitée par des cannibales que le grand esprit envoyoit pour les détruire et ravager leur pays. Un canot du navire étant venu à terre, ceux qui le montoient réussirent, par leur conduite humaine et par le don de quelques bagatelles, à persuader les vieillards de leurs intentions pacifiques ; ceux-ci en instruisirent les fugitifs, et des relations amicales s'établirent aussitôt ; elles n'ont, depuis cette époque, éprouvé aucune interruption.

A présent, je vais reprendre le récit de notre long et pénible voyage.

Le 30 juin, au point du jour, chacun étoit à son poste ; les pirogues ne tardèrent pas à être chargées. Un échange de souhaits pour notre santé et notre prospérité mutuelles eut lieu entre les personnes qui nous accompagnoient et celles qui faisoient partie de notre expédition : nous partîmes. A deux heures après midi, nous pas-

sâmes devant le village des Cathlamets qui contient 94 guerriers; de l'autre côté du fleuve est celui des Ouakicoms, qui en a 66. Ces derniers ne formoient dans l'origine qu'une même tribu avec les Tchinouks; mais, il y a à peu près deux générations, une dispute qui s'éleva entre le chef et son frère Ouakicom, occasionna une scission : par respect pour la mémoire de ce dernier, ses partisans prirent son nom. Quand nous eûmes fait halte et campé à la rive méridionale sur un terrain élevé, les Indiens nous apportèrent du saumon et quelques peaux de castor (15 m.).

1er juillet. — Le courant du fleuve étoit bien plus rapide que nous ne l'avions supposé; les eaux avoient beaucoup baissé, mais pas encore assez pour que nous pussions camper sur les terrains bas. D'une colline à l'autre, le pays ressembloit à un marais immense. Nos journées de marche sont par conséquent très-irrégulières, étant souvent obligés de nous arrêter de bonne heure ou de dormir dans nos pirogues, sans avoir la possibilité de trouver un espace de terre assez grand pour y allumer du feu afin de cuire nos alimens. Deux heures avant le coucher du soleil, nous sommes arrivés au poste établi, au printemps de 1810, par le capitaine Wineship, de Boston; il est à la rive gauche ou méridionale du fleuve, dans une belle position, sur une élévation de la rive, entouré de chênes blancs, de frênes, de

peupliers et d'aunes qui ne parviennent pas à une grande hauteur. Ce capitaine avoit le projet d'y laisser quelques hommes avec un chef; mais j'ignore si c'étoit pour y former un établissement permanent ou simplement pour trafiquer avec les Indiens jusqu'à son retour de la côte. L'eau monta si haut, qu'elle inonda une maison qu'il avoit déjà bâtie; il s'éleva une dispute entre lui et les Tchilouits, parce qu'il en avoit mis plusieurs aux fers, les prenant pour des Tchichilichs qui, peu de temps auparavant, avoient tué l'équipage d'un cutter russe de Novo-Arkhangel. Le gouverneur de cette colonie l'avoit chargé de s'assurer de ceux de ces brigands qu'il pourroit rencontrer. Les Tchilouits firent de vigoureux préparatifs de défense, et engagèrent leurs voisins à leur prêter leurs secours pour délivrer leurs compatriotes. Le capitaine, instruit de ces démonstrations, ainsi que de l'erreur qu'il avoit commise, relâcha ses captifs, embarqua tout son monde, puis quitta, sans perte de temps, et pour toujours, les bords de la Columbia.

A la distance de trois milles plus bas, habitent les Tchilouits, peuplade de 200 hommes. Leur pays abonde en castors et en ouapatou, racine plus petite que la pomme de terre, mais qui d'ailleurs lui ressemble en tout point. On la trouve dans les marais, il n'est pas facile de l'en retirer. C'est ici que sont les meilleures et presque les

seules pêcheries d'othlecans et d'esturgeons. Les Indiens prennent des quantités immenses du premier de ces poissons avec des filets en poche, depuis le milieu de mars jusqu'au milieu de mai ; pour les autres, ils se servent de l'hameçon et de la ligne pendant le printemps, qui est la saison du frai. La longueur de ceux-ci est de six pieds, quelques-uns n'en ont que quatre, mais on en a vu qui arrivoient à la taille énorme de neuf à dix pieds : c'est aussi dans ce canton qu'au printemps et en automne, est le grand rendez-vous des cygnes, des oies et des canards sauvages. Nous avions en conséquence posté au village des Tchilouits un commis et quelques chasseurs, qui, combinant la pêche avec leur occupation habituelle, nous procurèrent des vivres en abondance pendant la dernière saison (22 m.).

Le 2, nous sommes arrivés à dix heures du matin, par un vent favorable, devant le Caoulitsic, rivière large de 600 pieds. L'hiver dernier, je l'ai remontée avec six hommes pendant 260 milles, tant pour diminuer le nombre des bouches au fort Astoria que pour explorer l'intérieur du pays et traiter avec les Indiens. Pendant les premiers 50 milles, l'aspect du pays indique que l'on est encore dans le voisinage du grand fleuve ; mais, de ce point jusqu'à l'extrémité de la région

que j'ai découverte, ce sont de belles prairies hautes, couvertes çà et là de quelques chênes, de noyers et de pins; elles fournissent des pâturages abondans à de nombreux troupeaux d'élans et de cerfs que des ours viennent quelquefois inquiéter. Cette rivière prend sa source au mont Rainier; à peu de distance du détroit de Juan de Fuca, elle coule au sud avec une grande rapidité, et n'est navigable que dans un espace de 190 milles. Les castors y sont assez communs et beaux; n'ayant pu m'en procurer que deux cent soixante peaux des Lecaoulitsics, peuplade de 250 hommes, je pense que ces Indiens ignorent entièrement la manière de les prendre; ce sont des gens pacifiques, moins pillards que les habitans de la côte, mais tant soit peu fiers et insolens.

Au coucher du soleil, nous avons campé sur l'île Puget ou Gass'deer qui est très-haute, inondée pourtant dans les grandes eaux, sans quoi ce seroit un endroit très-convenable pour un établissement permanent (25 m.).

Le 3, nous avons prolongé la côte méridionale de l'île jusque vis-à-vis l'embouchure de la première branche de la belle et grande rivière nommée *Ouallamat* par les Indiens, *Moltnômah* par Lewis et Clarke, et *Mackay's - river* par M. D. Mackenzie qui l'a récemment remontée pendant 500 milles. Nous avons ensuite passé à l'île des

Cathlapoutles. John Day, un de nos engagés, montroit depuis deux jours des symptômes de folie; il avoit même voulu attenter à sa vie. Voyant que ce malheureux avoit réellement l'esprit aliéné, je conclus un marché avec quelques Cathlapoutles pour le reconduire au fort. Il fut désarmé; et le chef de ces Indiens, que je connoissois particulièrement, l'embarqua en ma présence.

Cette première branche de l'Ouallamat a 600 pieds de largeur. Les Cathlakamaps demeurent à son embouchure, ils sont au nombre de 120 guerriers; vis-à-vis habitent les Cathlapoutles, qui en comptent 180. Sur une île longue de 10 milles, et située un peu plus haut, habitent les Cathlanaminimins, jadis tribu puissante, aujourd'hui réduite, par la petite vérole, à une soixantaine de guerriers. La partie supérieure de l'île est occupée par les Mathlanobes, forts de 130 guerriers. De même que les tribus que je viens de nommer, ils ont beaucoup de peaux de castor et d'élans passées.

La branche principale de la rivière qui se joint ici à la rive méridionale de la Columbia, a 1500 pieds de largeur; à 45 milles de son confluent, l'Ouallamat n'en a que 300; resserrées entre des montagnes, ses eaux se précipitent d'une hauteur de 30 pieds par-dessus un banc de rochers per-

pendiculaires et unis; bientôt il reprend à peu près la largeur qu'il a au-dessous de la chute, et la conserve jusqu'à une grande distance; mais, après avoir passé devant l'embouchure de beaucoup d'affluens, M. Mackenzie trouva le volume de l'Ouallamat extrêmement diminué; il fut obligé de renoncer à son entreprise, parce que quelques-uns de ses gens devinrent malades: cette rivière, n'étant pas interrompue par des rapides, coule avec une grande vitesse. Le pays voisin de la chute ressemble à celui qu'arrose la Columbia; mais, plus haut, il est d'une beauté ravissante; le sol est excellent, orné de bocages de chênes blancs, de frênes, de peupliers, de noyers noirs, de bouleaux, de coudriers et d'aunes; des collines, en pente douce, offrent, sur leurs flancs et leurs sommets, une quantité de pins suffisante pour répandre de la variété sur les plus magnifiques paysages qu'il soit possible d'imaginer. Les vallées sont habitées par des troupeaux innombrables d'élans, et les hauteurs par des cerfs et des ours non moins nombreux. Le poisson est très-rare au-dessus de la chute; les saumons et les esturgeons ne remontent que jusqu'à la première; au reste, leur absence est bien compensée par la quantité incroyable de castors qui vivent sur les bords de l'Ouallamat. Il paroît qu'elle surpasse tout ce que l'on a découvert

jusqu'à présent dans telle partie que ce soit de l'Amérique septentrionale.

La première peuplade que l'on rencontre au-dessus de la chute est celle des Cathlapouyeas, que l'on suppose forte de 300 guerriers; un peu plus haut, sur un affluent oriental, habitent les Cathlacklas qui en ont 80, et au-dessus, jusqu'au point où M. Mackenzie est arrivé, les Indiens sont très-nombreux et désignés par le nom général de Chochonis; ils n'ont ni chevaux ni pirogues; quand ils veulent traverser la rivière, ils font un gros paquet de roseaux sur lequel ils se jettent, et passent ainsi à la nage; ils s'habillent principalement de peaux de castor et de cerf; ils n'ont ni villages ni habitations fixes; ils demeurent dans des cabanes qu'ils construisent pour un temps sur le bord des rivières. M. Mackenzie me raconta que leur conduite envers lui avoit été extrêmement respectueuse et obligeante.

Le cours général de la rivière est du S. S. E. au N. N. O. Nous avons passé la nuit sur un terrain haut, vis-à-vis de son embouchure.

Le courant de la Columbia avoit été extrêmement fort (25 m.) le 4. A huit milles de notre dernière station est la pointe Vancouver, où se trouve un des plus beaux points de vue de la Columbia. Une prairie magnifique qui se prolonge jusqu'aux bords du fleuve est ceinte de hautes

montagnes sur lesquelles sont éparses des touffes de diverses sortes de pins. Au milieu de la prairie, un grand étang, dont l'eau est pure et limpide, abonde en poissons de différentes espèces; au printemps et en automne, sa surface est couverte d'oiseaux aquatiques.

Le Quicksand-river s'unit, 23 milles plus haut, à la rive gauche de la Columbia. C'est une rivière rapide, large de 240 pieds. Les blancs n'en connoissent pas la longueur; mais, d'après les rapports des Indiens, elle est considérable et abonde en élans, castors et cerfs. Au milieu du lit de la Columbia, vis-à-vis de son embouchure, s'élève un banc nommé *Seal-Rocks* (rochers à phoques), sur lequel ces animaux viennent se reposer, et que l'on n'aperçoit que lorsque l'eau est à une hauteur moyenne. Un peu au-dessous, la Columbia reçoit à droite une petite rivière où les castors et d'autres animaux à fourrure précieuse sont communs (33 m.).

Le 5, nous nous sommes arrêtés à une petite île, à cinq milles au-dessous des rapides, afin de tout préparer pour le portage. A peu près à douze milles au-dessous de cet endroit, un promontoire escarpé s'avance à la rive gauche de la rivière; deux petites cascades se précipitent de 150 pieds d'élévation; la surface des rochers de ce précipice est unie jusqu'à cette hauteur; mais,

au-dessus, elle est bizarrement découpée par des ravines, ce qui les fait ressembler à de vieilles fortifications avec des tours.

Le pays que nous avons vu aujourd'hui est extrêmement âpre, montagneux, stérile, à l'exception d'un petit nombre de prairies que fréquentent les élans et les ours.

(La suite à une prochaine livraison.)

MÉMOIRE

SUR

LES PEUPLES QUI HABITENT LA TURQUIE D'EUROPE ;

PAR M. P....., NATIF DE CE PAYS.

(SUITE ET FIN.—*Voyez* Tome VII, pag. 51.)

DIFFÉRENTES circonstances nous ont forcé d'intervertir l'ordre des matières, et nous avons parlé de la littérature des Grecs modernes avant d'exposer leur état actuel, ainsi que celui des autres peuples de la Turquie d'Europe : nous allons à présent compléter notre objet.

Nous avons commencé par les Albanois, parce qu'ils sont moins connus, et parce que les événemens qui se sont passés récemment dans leur pays attiroient l'attention publique. Leur voisinage avec les Vallaques du Pinde nous a conduit à parler de ceux-ci ; leur identité avec les Daces modernes nous a forcé de parler des Vallaques et

des Moldaves qui habitent au-delà du Danube ; ils parlent une langue dérivée du latin, avec cette différence cependant qu'au lieu d'être un mélange du latin et du teuton, comme le françois, et jusqu'à un certain point l'espagnol et l'italien, le vallaque s'est formé du latin et du slave.

Je n'ai pu donner que des aperçus très-succincts de l'histoire des Vallaques et des Albanois, parce que celle des derniers est très-peu connue, et que d'ailleurs mon but a été seulement de constater leur existence actuelle. C'est par les mêmes raisons que je suivrai une marche semblable pour les autres peuples qui habitent la Turquie d'Europe.

Entre les Daces modernes et les Albanois, ou, d'après des limites prises dans la nature entre la Save, le Danube et le mont Hémus, les pays connus sous les noms de Croatie turque, de Bosnie, de Serbie et de Boulgarie, sont habités, à peu d'exceptions près, par une race d'hommes identiques, et dont les dialectes, les usages et les mœurs sont à peu près les mêmes. Ces peuples sont tous d'origine slave, de même que les Illyriens modernes, les Monténégrins, les Esclavons, qui se sont établis dans l'ancienne Illyrie, la Dardanie et la Mœsie, et d'autres qui, sous diverses dénominations, sont soumis à l'empire d'Autriche, et forment à peu près la moitié de sa population.

Les Slaves de la Turquie se divisent en trois peuples : les Boulgares, les Serbiens et les Bosniaques. Quant aux Croates turcs, ils sont peu nombreux, et ils ressemblent beaucoup aux Croates autrichiens.

De ces trois peuples, ce sont les Serbiens qui ont le caractère le plus prononcé et qui paroissent avoir été plus civilisés, parce que leur dialecte a été plus cultivé, et qu'ils continuent même à présent de s'en servir exclusivement dans leurs affaires civiles et religieuses.

Les Bosniaques sont robustes et braves ; mais leur division en trois religions et leurs guerres continuelles avec les Vénitiens et les Autrichiens ne leur ont pas permis de cultiver leur esprit.

Les trois religions sont la mahométane et les deux branches du christianisme, la grecque et la romaine. Il paroît que les Grecs sont les plus nombreux et forment la moitié de la population, les mahométans plus d'un quart; le reste appartient à l'église latine; mais, chrétiens ou mahométans, ils sont tous également ignorans et superstitieux.

Les Serbiens sont presque tous de l'église grecque, à l'exception de quelques mahométans qui se trouvent dans les villes et les forteresses.

Les Boulgares sont à peu près comme les Serbiens ; il y a parmi eux quelques colonies grec-

ques; ils emploient le grec dans le service divin, surtout dans les villes.

Les Boulgares sont moins braves que les Serbiens et les Bosniaques, mais d'un autre côté plus civilisés, plus humains et de meilleure foi. Sans les guerres continuelles qui ont ravagé leur pays, ils auroient fait encore plus de progrès dans la civilisation, et ils auroient employé plus souvent le grec moderne, le seul moyen pour ces peuples de sortir de la barbarie. Ils emploient souvent le slave littéraire; mais il faut qu'ils l'étudient; et, quoique ce moyen leur soit plus facile, il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il puisse leur offrir les mêmes avantages pour s'éclairer, et c'est par cette raison que les meilleurs esprits, chez ce peuple, cultivent la langue grecque.

Ces trois peuples, ou même ces quatre, parce que les Croates ressemblent plus à leurs voisins de la ci-devant Dalmatie vénitienne; tous ces peuples, dis-je, sont bien faits et robustes, et, sous le rapport moral, estimables à beaucoup d'égards; mais, sans être aussi grossiers que les Albanois ni aussi avancés que les Vallaques dans quelques parties de la civilisation, on peut les ranger parmi les nations barbares, et, d'après leur état politique actuel, peut-être attendront-ils encore long-temps un législateur. Les Serbiens ont seuls une espèce de littérature, mais qui n'est presque uniquement composée que d'ouvrages

ascétiques. S'ils parviennent à consolider leur indépendance, tout porte à croire qu'ils pourront prendre rang parmi les peuples civilisés et exercer une grande influence sur leurs voisins, les Bosniaques et les Boulgares.

Le reste de la Turquie d'Europe qui est compris, d'un côté, entre le mont Hémus, le Pinde septentrional et la chaîne des Acrocérauniens, et, de l'autre, entre la mer Ionienne, la mer Egée, la Propontide et la mer Noire, c'est-à-dire les provinces connues à présent sous le nom de Thrace, Macédoine, Thessalie, Acarnanie, Etolie, Livadie, Attique, Morée, l'île de Candie et celles de la mer Egée; ce pays, dis-je, est habité et à peu près entièrement occupé par les Grecs, à l'exception de quelques Vallaques du Pinde qui se grécisent de jour en jour, d'Albanois répandus en Epire, en Livadie et dans quelques parties de l'Attique, de la Morée et quelques petites îles des environs, et surtout de quelques Serbiens et Boulgares qui sont répandus en Macédoine et dans les parties septentrionales de la Thrace. Vers la partie nord-ouest de la Macédoine, ou trouve encore quelques Albanois; mais, comme tous ces étrangers sont de l'église grecque, et que, dans le service divin, ils n'emploient que le grec, on peut les ranger au nombre des Grecs dont ils ont imité les mœurs et les usages, et avec lesquels ils s'identifient continuellement. Si jamais les cir-

constances favorisoient l'émancipation politique de ces contrées, en moins d'un demi-siècle on n'y rencontreroit que des Grecs.

Quoique mon objet ne soit que de parler des peuples qui habitent la Turquie d'Europe, il n'est cependant pas hors de propos d'ajouter qu'outre les pays que je viens de nommer et toutes les îles de l'Archipel, les Grecs habitent aussi l'île de Cypre et toutes les côtes de l'Asie-Mineure depuis l'ancienne Carie, puis celles de l'Ionie, de l'Eolie et de la mer de Marmara, et, à peu d'exceptions près, tout le littoral de l'Asie-Mineure sur la mer Noire jusqu'au-delà de Trébisonde.

Les hellénistes voient par là que les Grecs modernes habitent les mêmes pays que leurs ancêtres occupoient avant les désastreuses conquêtes d'Alexandre en Asie.

Dans toutes ces contrées, on parle le grec moderne; c'est en Ionie surtout que, dans ces derniers temps, l'instruction a fait les plus grands progrès. L'école de Cidonie, de Smyrne et de Chios se trouve sur les bords de l'antique Ionie. Plût à Dieu qu'il naisse de nouveau dans ce pays un Pythagore, un Anaximandre, un Hérodote, un Homère, un Hippocrate, et tant d'autres génies sublimes qui ont illustré l'Ionie ! peut-être le progrès des connoissances ne laisseroit à ceux de nos jours rien à envier à ces grands hommes,

et leur assureroit même une supériorité égale à celle de l'Europe moderne sur l'antique Egypte.

On sera peut-être étonné de ce que je n'indique aucune contrée de la Turquie d'Europe comme occupée entièrement par les Turcs ; la raison en est exactement simple.

Les Turcs se trouvent partout dans la Turquie d'Europe, et pourtant ils n'ont aucune province en particulier. Si l'on excepte les villes dans lesquelles ils sont quelquefois en plus grand nombre que les Grecs et les peuples slaves, il y a peu de cantons où les Turcs habitent comme agriculteurs et véritables possesseurs.

On trouve une colonie turque venue du fond de l'Asie-Mineure dans les environs de Tempé, et quelques autres dans la chaîne de l'ancien Rodope; mais ces Turcs sont peu nombreux en comparaison de leurs voisins, Grecs ou Boulgares. Dans la Macédoine occidentale, quelques Grecs ont embrassé le mahométisme par politique; mais ils ne font pas cause commune avec leurs coreligionnaires.

Les Boulgares du long du Danube qui avoient aussi embrassé le mahométisme et qui avoient appris le turc, ont beaucoup diminué par les guerres, soit intestines, soit avec la Russie, et surtout par la dernière peste qui les a presque entièrement détruits.

Ceux de Belgrade et des autres villes fortifiées de la Serbie ont la plupart péri. Les mahométans de cette province vont devenir nuls pour la Turquie, si l'émancipation des Serbiens se réalise. Au reste, ils ne passent pas pour de vrais croyans, bien purs, non plus que les mahométans albanois. Ceux de Bosnie sont beaucoup plus nombreux.

Dans la Grèce méridionale et en Candie, on ne trouve que des renégats chrétiens qui sont bons tout au plus pour opprimer les chrétiens ; mais ne sachant pas le turc et conservant les défauts de leur ancien état, on ne peut les assimiler aux véritables Turcs.

Je puis donc dire, avec un auteur françois, que les Turcs campent en Europe (1), et les compter en quelque sorte parmi les autres peuples vagabonds ou étrangers qui se trouvent aussi dans la Turquie d'Europe : ces peuples sont les juifs, les Arméniens, et les Zingaris ou Bohémiens.

Les juifs, comme partout ailleurs, demeurent dans les grandes villes, et ils endurent les vexations inséparables de leur manière d'être : ceux des villes méridionales sont presque tous d'origine espagnole et parlent un mauvais castillan ;

(1) « Les Turcs sont campés en Europe », expression de M. de Bonald citée par M. de Châteaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, T. I, p. 24).

il n'y a que les juifs de Janina, capitale de l'Epire, et de quelques autres villes voisines, qui ne savent pas l'espagnol.

Les juifs, en Moldavie et en Valaquie, sont d'origine polonoise; ils parlent un patois allemand, comme leurs coreligionnaires en Pologne, mais les juifs polonois sont en petit nombre; ceux d'origine espagnole les méprisent. L'homme sensé rira sans doute de cette prétention ridicule qui se retrouve au milieu de l'Europe civilisée, où les juifs espagnols ou portugais affectent du dédain pour ceux de leurs coreligionnaires qui emploient la langue allemande. Peut-être la différence du langage en a amené quelqu'une dans leurs rites; mais, en Turquie, tous étant vexés également, la religion, qui est au fond la même et le malheur commun, devoient les réunir.

Mais laissons les juifs avec leurs prétentions, et sachons compatir à leurs infortunes et à leurs souffrances perpétuelles.

Les juifs, ne vivant que dans les villes, se mariant très-jeunes et dépensant beaucoup dans leurs cérémonies religieuses, sont généralement pauvres. La pauvreté et les vexations continuelles les rendent peu délicats dans leurs transactions, et leur nom est, en Turquie, synonyme de fourbes et d'usuriers.

Les Arméniens sont en plus petit nombre, et,

à l'exception de Constantinople, où l'on en voit beaucoup, il s'en trouve peu dans les autres villes de la Turquie d'Europe.

En général, les Arméniens sont économes et amis du gain. Depuis quelques années, ils sont devenus les premiers banquiers de l'empire : leurs immenses richesses leur ont fait abandonner leur ancien systême, de ne jamais étaler de luxe qui, en décelant une grande fortune, attire la rapacité du gouvernement. On connoît la rigidité des carêmes arméniens. Les riches de Constantinople ont demandé quelque relâchement à ces austérités ; n'ayant pu rien obtenir, ils ont prêté l'oreille aux missionnaires catholiques, et ont formé une église moitié arménienne, moitié catholique. Ce mélange les a plus rapprochés des peuples civisés, et ils ont tout-à-fait oublié la réserve nécessaire sous un gouvernement despotique : celui-ci, pofitant de leurs querelles avec leurs compatriotes les Arméniens rigides, en a décapité quelques-uns, et a rançonné les autres. Cet état des choses continue encore, et peut être fatal au plan de quelques amis des lettres parmi les Arméniens qui avoient commencé à cultiver leur littérature, et à la rapprocher de celle des peuples civilisés de l'Europe.

Les Zingaris, ou Bohémiens, ce peuple errant, répandu dans toute l'Europe et l'Asie-Mineure, et, si on en croit quelques auteurs, éparpillé

même en Perse, dans la grande Tartarie et le nord de l'Afrique, est esclave en Dacie, vagabond et misérable dans le reste de la Turquie européenne. Dans les provinces au-delà du Danube, il est chrétien, de même que dans la Grèce propre. Dans les autres provinces, les Zingaris ont embrassé le mahométisme ; mais ils sont partout pauvres, diseurs de bonne aventure, et partout maltraités. Leur mahométisme affecté ne les a point mis au-dessus du mépris public. Dans la Grèce propre, je n'ai pas rencontré de Zingaris qui parlassent une langue particulière. Ils emploient le patois grec des pays où ils habitent ordinairement. Dans les provinces orientales de la Turquie, ils parlent ordinairement le turc et un jargon particulier. En Valaquie et en Moldavie, ils sont divisés en deux classes : les esclaves domestiques, qui ne parlent que le valaque, et les scenites ou vagabonds, qui sont censés esclaves du gouvernement, mais qui ne payent qu'une capitation. J'ai eu occasion de demander à une de ces familles vagabondes un jeune garçon, pour l'instruire et avoir l'occasion d'apprendre leur langue ; mais, malgré les offres les plus séduisantes, elle n'a jamais consenti à se soumettre au joug des hommes civilisés : on ne doit cependant pas tirer de ce fait la conséquence qu'ils ne sont pas aptes à se civiliser. Dans l'Epire, j'ai rencontré un jeune Zingari

qui, pour les connoissances, étoit au niveau des meilleurs élèves d'une école, et j'ai observé aussi une conduite régulière et beaucoup de sagacité parmi diverses familles de Zingaris : si ce peuple continue à être étranger à notre civilisation, la faute en est à notre apathie et à l'imprévoyance des gouvernemens.

Tels sont les divers peuples de la Turquie d'Europe.

Une petite colonie de Zabrovans russes, qui, pour sauver sa barbe du temps de la réforme de Pierre-le-Grand, s'étoit enfuie en Turquie, et, établie à l'embouchure du Danube, a émigré en Asie-Mineure, à l'époque de la dernière guerre, en 1809 : s'il en reste quelques débris, comme elle est peu nombreuse et d'origine russe, on peut la ranger parmi les peuples de race slave, qui est identique avec celle des Russes, des Cosaques, des Polonois et des Slaves établis en Allemagne et en Prusse.

Le petit nombre d'Européens, ou de Francs, comme on les appelle en Turquie, qui se trouvent à Constantinople et dans quelques autres villes, ne peuvent se compter comme formant un peuple particulier. Ceux de Constantinople, qui y sont établis depuis long-temps, sont un mélange de Grecs et de différens peuples de l'Europe civilisée; quoiqu'ils diffèrent et des premiers et des seconds, ils n'ont cependant aucun trait caractéristique

qui les distingue, et en conséquence on ne peut les regarder comme un peuple particulier. Ils ne se font remarquer que par leur fanatisme et leurs disputes continuelles avec les Grecs et les Arméniens. Ils y sont excités sans relâche par les missionnaires italiens, qui sont parvenus à établir dans l'archipel une fabrique de théologiens ignorans et disputeurs, et qui exploitent à Constantinople l'ignorance de ces hommes provenus du mélange de tant de nations.

On est donc fondé à dire qu'il n'y a dans la Turquie européenne d'autres peuples que des Valaques, des Slaves, des Grecs, des Albanois et des Turcs. Quant aux Arméniens, aux Juifs, aux Francs et aux Zingaris, on peut les regarder comme tout-à-fait étrangers à ce beau pays.

Il seroit sans doute intéressant de connoître le nombre relatif de ces différens peuples; mais, quand on connoît la défectuosité des statistiques des peuples civilisés de l'Europe, comment ajouter foi à celle de la Turquie d'Europe?

Toutefois je vais hasarder un calcul approximatif qui servira plutôt comme moyen de classer les différens peuples de la Turquie européenne, que comme une base statistique.

En supposant que le nombre entier des habitans de ces contrées, y compris les îles de l'archipel grec et celle de Candie, s'élève à 12 millions, ce nombre, que je regarde comme beaucoup au-

dessous de la vérité, peut être réparti de cette manière : 4,000,000 de Grecs, c'est-à-dire d'hommes parlant le grec moderne, n'importe leur origine ; 3,000,000 à peu près de Slaves ; 2,000,000 Turcs ; 1,200,000 Valaques, Moldaves et autres de même origine, répandus en Macédoine, en Epire et en Thessalie ; 1,200,000 Albanois ; les Juifs, les Arméniens et les Zingaris complètent le reste pour former les 12 millions.

Les dernières guerres civiles et étrangères, et la peste terrible qui a ravagé dernièrement l'empire turc, ont beaucoup diminué la population ; de sorte que les nombres que j'ai énoncés plus haut doivent être réduits d'un quart, et peut-être de plus encore. Quant à la proportion entre les sectateurs des différentes religions, les trois quarts des Albanois ou au moins les cinq septièmes sont Mahométans, peut-être un tiers des Slaves suit la même religion ; mais les Valaques qui la professent sont très-peu nombreux ; à peine un dixième des Grecs l'a embrassée. Si on y ajoute les Zingaris mahométans, on peut calculer que le tiers de la population de la Turquie d'Europe, en y comprenant les Turcs d'origine, observe les préceptes du Coran. Le reste, en déduisant les Juifs, est chrétien ; et, à l'exception de quelques Arméniens et d'un petit nombre de Grecs réunis à l'église latine, tous les chrétiens sont de l'église grecque.

Quant à l'état moral et intellectuel des différens peuples de la Turquie d'Europe, ce que j'ai dit sur la littérature des Grecs modernes, et le peu de mots que j'ai ajoutés sur celle des Serbiens et des Valaques suffisent pour s'en former de justes idées.

Je me bornerai, pour les Turcs, à observer que ces Tartares, en embrassant le mahométisme, ont dû former leur littérature d'après celle des Arabes et des Persans, leurs frères aînés en civilisation. Malheureusement l'alphabet arabe est très-défectueux, les Turcs l'ont appliqué à leur langue ; et, ayant un besoin infini de mots, ils les ont empruntés aux langues arabe et persanne ; mais ils les ont si mal choisis, qu'un Turc est obligé d'étudier l'arabe et le persan pour parvenir à bien comprendre sa langue lettrée.

Cet état des choses ne pouvant être simplifié par les sciences que les Turcs ignorent entièrement, ou dont ils ne connoissent que la partie scolastique du moyen âge, ils n'étudient aucune langue savante; ne profitant pas des bienfaits de l'imprimerie, ils n'ont aucun moyen de sortir de leur scolastique, et ainsi consomment toute leur jeunesse à apprendre les rudimens de leur langue, de celle des Persans et des Arabes, et surtout la jurisprudence théologique. De plus, ils sont orgueilleux par éducation et par religion, et leur état de vrais croyans les porte à avoir un profond

mépris pour quiconque n'est pas Mahométan ; ainsi leur instruction est nulle, et leur littérature pauvre et extrêmement bornée. Voilà pourquoi leurs sultans ont toujours échoué dans leurs efforts pour introduire dans leur pays au moins la tactique militaire des Européens ; telle est la source de la fatale persévérance des Turcs à persister dans leur ancien mode d'administration, et à éloigner toute amélioration (1) ; obstination

(1) Il n'y a, dans le livre de Mahomet, ni principe de civilisation ni précepte qui puisse élever le caractère : ce livre ne prêche ni la haine de la tyrannie ni l'amour de la liberté...... Les Turcs ne sont pas des oppresseurs ordinaires, quoiqu'ils aient trouvé des apologistes. Un proconsul romain pouvoit être un monstre d'impudicité, d'avarice et de cruauté; mais tous les proconsuls ne se plaisoient pas, par système et par esprit de religion, à renverser les monumens de la civilisation et des arts, à couper les arbres, à détruire les moissons même et les générations entières : or, c'est ce que font les Turcs tous les jours de leur vie. Pourroit-on croire qu'il y ait au monde des tyrans assez absurdes pour s'opposer à toute amélioration dans les choses de première nécessité?..... retrouver à la fois, dans le même homme, le tyran des Grecs et l'esclave du grand-seigneur; le bourreau d'un peuple sans défense, et la servile créature qu'un pacha peut dépouiller de ses biens, enfermer dans un sac de cuir et jeter au fond de la mer? C'est trop aussi, et je ne connois point de bête brute que je ne préfère à un pareil homme. (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Châteaubriand, T. I, p. 273, etc.)

à laquelle est due la décadence visible de leur empire.

Après ce coup d'œil rapide sur les différens peuples qui habitent la Turquie d'Europe, il seroit naturel de dire quelque chose du gouvernement sous lequel vivent ces différentes races d'hommes, et ces sectateurs de deux religions diamétralement opposées; mais des raisons particulières me forcent à ne pas m'étendre sur ce sujet délicat (1), et à renvoyer le lecteur à ce que dit Montesquieu sur la nature et les effets du gouvernement despotique, funeste également aux gouvernés comme aux gouvernans (2), et qui a transformé le beau pays de la Grèce en une vallée

(1) Vous voyez toujours autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître...... Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux; ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, qu'un janissaire égorge....... Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude; c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. (*Itinéraire*, etc., T. II, p. 65-67.)

(2) Si jamais j'avois pensé, avec des hommes dont je respecte d'ailleurs le caractère et les talens, que le gouvernement absolu est le meilleur de tous les gouvernemens, quelques mois de séjour en Turquie m'auroient bien guéri de cette opinion. (*Ibid.*, T. I, p. 261.)

de larmes et un désert inhabitable (1). Cependant on peut dire, à l'honneur de l'humanité, que le despotisme rencontre, dans les mœurs et dans la religion d'un peuple, des obstacles à quelques-uns de ces événemens. Le sultan le plus puissant, qui peut massacrer impunément et par inspiration jusqu'à quatorze personnes par jour, ne peut pas enfreindre quelques idées généralement reçues par ses esclaves; car la révolte arrive, et le sultan est étranglé (2).

En exceptant l'Albanie, qui n'a jamais été complétement conquise par les Ottomans, et qui vit sous un gouvernement tantôt anarchique, tantôt municipal, en exceptant encore les habi-

(1) Les voyageurs qui se contentent de parcourir l'Europe civilisée, sont bien heureux; ils ne s'enfoncent point dans ces pays jadis célèbres, où le cœur est flétri à chaque pas, où des ruines vivantes détournent à chaque instant votre attention des ruines de marbre et de pierre. En vain, dans la Grèce, on veut se livrer aux illusions: la triste vérité vous poursuit. (*Ibid.*, T. I, p. 261.)

(2) Quand je contemplois les arbres et les palais du sérail, je ne pouvois me défendre de prendre en pitié le maître de ce vaste empire. O que les despotes sont misérables au milieu de leur bonheur, foibles au milieu de leur puissance! qu'ils sont à plaindre de faire couler les pleurs de tant d'hommes, sans être sûrs eux-mêmes de n'en jamais répandre, sans pouvoir jouir du sommeil dont ils privent l'infortuné. (*Itinéraire*, etc., T. II, p. 71.)

tans de deux provinces de Valaquie et de Moldavie, qui sont plutôt tributaires que sujets de l'empire turc, qui se gouvernent par leurs lois, et qui jouissent du droit d'avoir un chef chrétien : tout le reste de l'empire turc est gouverné militairement. La justice est séparée du gouvernement civil; mais les lieutenans du grand-seigneur, sous le nom de pacha et de noeboda, réunissant la puissance civile et militaire, et étant chargés aussi de la police, jouissant en outre du droit de vie et de mort sur leurs administrés, empiètent toujours sur les droits des juges, et on peut dire hardiment que le gouvernement turc ressemble à celui d'un conquérant de la veille qui exerce toutes les rigueurs de l'arbitraire, et écrase les malheureux conquis sans distinction de religion ni de nation. Dans la Turquie d'Europe, comme tous les mahométans sont armés et forcés de faire le service militaire, ils sont exempts de la plupart des impôts, et ils aggravent le joug des chrétiens par des exactions et des injures continuelles. Il n'est donc pas étonnant de voir chaque jour la population diminuer; et on peut supposer que, dans un siècle, il n'en restera que la moitié.

Dans les îles de l'archipel, dans quelques montagnes de la Grèce, les habitans ont su composer un gouvernement municipal, sous lequel ils peuvent répartir également les impositions arbitraires, et devant lequel ils débattent leurs diffé-

rends ; s'ils les portoient devant les cadis et les pachas, ce seroit la ruine des plaidans. C'est dans ces cantons que l'existence du Grec est un peu supportable, et c'est là qu'ils conservent encore un reste de vie (1).

(1) Je n'ai point assez vu les Grecs modernes pour oser avoir une opinion sur leur caractère. Je sais qu'il est très-facile de calomnier les malheureux; rien n'est plus aisé que de dire, à l'abri de tout danger : « Que ne brisent-ils le joug sous lequel ils gémissent? » Chacun peut avoir, au coin du feu, ces hauts sentimens et cette fière énergie.... Je pense seulement qu'il y a encore beaucoup de génie dans la Grèce; je crois même que nos maîtres en tous genres sont encore là. (*Itinéraire*, etc., T. I, p. 272.)

VOYAGE AU-DELA DE L'HIMALAYA.

En 1818, M. Gerard, lieutenant d'infanterie au Bengale, est allé de Soubêt'hou à Chipké dans la Tartarie chinoise; son voyage a duré du 22 septembre au 22 novembre.

Soubêt'hou est situé par 30° 58′ de latitude nord, et 77° 2′ de longitude à l'ouest de Greenwich, à 4200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le 26 septembre, M. Gerard atteignit Ghedjindie dans le Navar, petit territoire du Bouchour, fameux par ses mines de fer. Il ne renferme qu'un petit nombre de cantons propres à la culture. Les habitans, qui sont mineurs, vivent principalement de leur commerce de fer. Ils ne travaillent aux mines que pendant trois mois; ils commencent leurs fouilles au mois de mars, quand la neige est suffisamment fondue.

Le 2 d'octobre, il dressa sa tente sur la cime du col de Broueng, à 15,095 pieds au-dessus du niveau de la mer, et situé par 31° 23′ de latitude nord, et 78° 12′ de longitude est. Le pays est isolé, haché, stérile, et les villages très-peu habités. Les habitans portent un sarrau de gros drap

blanc, souvent doublé, qui descend jusqu'aux genoux, des pantalons et une ceinture de la même étoffe, un bonnet en drap noir et à forme haute; la semelle de leur soulier est en cuir, le reste en laine. Ils ont le teint brun et sont très-sales. Les villages sont généralement grands, les maisons vastes et même élégantes, bâties en pierre ou en bois, et plus souvent à toits aplatis qu'à toits inclinés. Les temples des deotas ou divinités sont magnifiques et surchargés d'ornemens. Les récoltes sont extrêmement maigres dans le Kounavor. Dans les temps de disette, on y a recours à de petites poires et aux marrons d'Inde, après qu'on les a fait tremper dans l'eau pour les dépouiller de leur amertume, puis sécher, et réduire en farine. Les ours sont très-communs; les chiens grands et féroces, leur poil ressemble à de la laine : on les enchaîne ordinairement pendant le jour; autrement il seroit très-dangereux d'approcher des villages. La langue diffère beaucoup de l'indoustani. La plupart des substantifs se terminent en *eng* et en *oung*, et les verbes en *mig* et *nig*.

M. Gerard vit les premiers lamas à Rispé; près de cet endroit, il rencontra plusieurs tombeaux longs de dix à quarante pieds, larges de deux, hauts de quatre. Ils sont en pierres sèches, sans mortier, et surmontés de morceaux d'ardoises de toutes sortes de formes et de dimensions, sur lesquels sont

gravés des caractères singuliers. On les nomme *Mané;* ils désignent la sépulture des lamas. Une route passe toujours de chaque côté; les habitans du pays, par une coutume superstitieuse, les laissent toujours à droite, et feroient plutôt un détour d'un demi-mille que de passer du mauvais côté.

M. Gerard avoit voyagé dans la direction du N. E. de Broueng à Chipké; il arriva dans ce dernier endroit le 12 octobre.

Chipké est un grand village situé dans le territoire de Rongzhoung, et soumis à la juridiction du deba ou gouverneur de Tchébroung, ville ou plutôt amas de tentes sur la rive gauche du Setledje, à huit jours de marche à l'est. Les maisons de Chipké sont éparses, et construites en pierre avec des toits plats. Chacune a devant la façade un jardin bordé de groseillers épineux, ce qui leur donne un aspect très-propre. M. Gerard et son frère étoient les premiers Européens que les habitans eussent vus. Ceux-ci plurent beaucoup aux deux Européens. Ils n'ont rien de cette férocité dont le nom de Tartares réveille l'idée; leurs traits tiennent un peu de ceux des Chinois; ils ont les yeux petits; ils vont nue tête, même par les temps les plus froids; leurs cheveux sont partagés en plusieurs tresses qui se terminent par une queue longue de deux à trois pieds. Leur habillement consiste en un sarrau de gros

drap, des pantalons d'étoffe de laine rayée qui ressemble un peu à de la bure ; enfin, des chausses ou bottes de drap rouge, auxquelles sont cousus des souliers de cuir. La plupart portent des colliers, où étoient enfilés des morceaux de quartz ou d'os. Ils ont aussi des couteaux dans des gaînes d'argent ou de cuivre, et tous portent des pipes en fer de la même forme que celles dont se servent les ouvriers en Angleterre. Les femmes, dont la mise ressemble à celle des hommes, gémissent, on peut le dire à la lettre, sous un poids d'ornemens, la plupart en fer ou en cuivre, incrusté d'étain ou d'argent, et en verroteries autour du cou, des poignets et de la cheville, et attachés à presque toutes les parties de leur ajustement.

Tandis que M. Gerard et son frère étoient à Chipké, les officiers chinois, dont il s'y trouve un certain nombre qui gèrent le gouvernement de ce pays, lui firent présent d'une trentaine de livres de farine. Quelque temps après, le chef de ces officiers leur montra un grand morceau de parchemin écrit en caractères qu'ils supposèrent chinois ; il leur dit qu'il venoit du garpan de Garou, sous les ordres duquel sont tous les débas, et contenoit la défense de laisser entrer des étrangers dans le pays. Il observa en même temps que M. Gerard avoit avec lui trop de monde pour qu'il pût l'empêcher de passer; en effet, sa

troupe étoit forte d'une centaine d'hommes ; mais il ajouta qu'il lui en coûteroit la tête s'il leur procuroit les moyens de continuer leur voyage, et en conséquence il refusa de leur fournir des provisions.

Chipké est situé par 31° 48′ de latitude, et 78° 48′ de longitude. Les habitans sont d'un caractère doux et affable. M. Gerard échangea un bouton d'or contre une chèvre qu'il amena avec lui à Soubêt'hou. Sa laine étoit d'une finesse extrême et presque égale à celle qui s'emploie dans la fabrication des châles. Il apprit que la plus belle venoit de Garou ou Ghertop, lieu plus oriental, qui est le marché le plus fameux pour les laines : il paroît que leur belle qualité dépend presque entièrement de l'élévation du pays et de la froideur de la température. A Soubêt'hou, à 4.200 pieds au-dessus du niveau de la mer, la laine est un peu meilleure que dans les plaines de l'Indoustan ; elle devient plus fine à mesure que l'on s'élève, et, dans le Kounavor, où les villages sont à plus de 8.000 pieds d'élévation, elle convient pour faire des châles grossiers. On dit que Ghertop est à onze journées de marche à l'est de Chipké.

Les voyageurs, en passant le col de Gountoung, mettent une si grande quantité de vêtemens pour se défendre de la rigueur excessive du froid, qu'ils peuvent à peine marcher. Ils portent un grand

surtout, fait de peau de mouton, avec la laine en dedans, des pantalons et des bas, une sorte de gros gants d'étoffe de laine très-épaisse, un bonnet et des souliers de gros drap; ils s'enveloppent aussi, à l'occasion, de trois à quatre couvertures, et, ainsi accoutrés, entreprennent le périlleux voyage. Pendant deux jours, on ne rencontre pas un brin d'herbe. Leh ou Leo est la capitale du Ladak, et à peu près à moitié chemin entre Cachemyr et Ghertop.

L'Ouangtou djhoula ou pont de cordes sur le Setledj, est composé de six cables joints ensemble, et sur lesquels est posé un morceau de bois de pin long de deux pieds, creusé et muni de chevilles pour l'empêcher de tomber; on y suspend une ganse faite de trois à quatre cordes, sur laquelle le voyageur s'asseoit, et que l'on tire d'une extrémité à l'autre par deux morceaux de cordeau pourri qui, se cassant très-souvent, rendent cette manière de transporter les bagages très-ennuyeuse. Pour le voyageur, elle est assez sûre, mais très-alarmante pour les novices; car le djhoula est élevé de vingt pieds au-dessus du torrent, qui coule avec une rapidité extrême et un bruit assourdissant.

Le Setledj porte différens noms dans les diverses parties de son cours, tels que Setloudj, Setoudra, Semedroung, Sampon, Langa-Hing, Kampa, Mouksoung et Tzoung-Ti. Celui de Se-

toudra est le plus communément employé depuis sa source jusque dans les plaines. D'après le rapport de plusieurs personnes qui l'ont remonté jusqu'à sa source, il sort du lac Ravanhrad, nommé aussi Ravathad et Lanka; les assertions positives de tous ces voyageurs convainquirent M. Gerard que le lac Ravanhrad communique avec le lac Manassarovar, quoique M. Moorcroft n'ait pas pu découvrir d'issue à ce dernier (1). La circonférence du Ravanhrad est estimée généralement à sept journées de route; mais il est probable qu'il faut comprendre celle des deux lacs dans cette évaluation.

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, Tom. I, p. 345.— *Voyez* aussi *la Description de Gortop*, *Ghertok* ou *Ghertop*, ibid., p. 313.

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Lettres sur la Sicile, écrites pendant l'été de 1805; par M. le marquis de Foresta. — Paris, 1821, deux volumes in-8° (1).

« Dans une conjoncture où tous les regards semblent se tourner vers la Sicile, dit l'auteur de ce livre, j'ai pensé que ces lettres pourroient offrir quelque intérêt. » Il avoit vingt-deux ans quand il les écrivit; il convient qu'à cette époque il étoit loin de prévoir les événemens qui, peu de temps après son départ de la Sicile, donnèrent à cette île une célébrité en politique qu'elle avoit perdue depuis long-temps. Au reste, il observe avec raison que de plus habiles que lui ont vu leur perspicacité en défaut, soit sur ce point du globe, soit sur un autre.

C'est surtout de la Sicile ancienne que M. de Foresta s'est occupé; il a pris plaisir à fixer son imagination sur l'époque brillante où cette île, habitée par un peuple actif et libre, comptait plusieurs villes, dont une seule étoit à peu près aussi peuplée que la Sicile entière l'est aujourd'hui. Séduit par la magnificence de ses édifices, la stature

(1) Chez Pillet aîné, rue Christine, n° 5.

colossale de ses héros, l'éclat de ses souvenirs, le prestige de ses mille merveilles, il a parcouru ce beau pays, Thucydide, Cicéron, Diodore, Plutarque à la main; en vingt-deux jours il a fait le tour de la Sicile, depuis Messine jusqu'à Palerme.

Catane et Syracuse ont principalement fourni matière aux observations de M. de Foresta: la première de ces villes, malgré les nombreux désastres auxquels elle a été en proie, est encore grande, magnifique, bien peuplée; entièrement renversée par la terrible éruption de l'Etna, en 1693, elle a été reconstruite sur un plan régulier, et chaque jour elle s'embellit encore; elle renferme près de cinquante mille habitans. Le goût de l'étude des monumens antiques y est extrêmement vif : c'est surtout le prince de Biscari qui a réveillé chez ses compatriotes ce goût si louable; par ses soins, les principaux monumens de la cité antique ont été retrouvés; par ses soins, les plus beaux édifices de la cité moderne se sont élevés. Vivant pour ainsi dire dans un commerce intime avec les anciens, il en avoit contracté tous les nobles sentimens, ce patriotisme sans bornes, ce zèle ardent pour la gloire, pour la prospérité d'un pays auquel il consacra de rares lumières, des talens distingués, une fortune immense. Deux mille ans plus tôt, ses concitoyens lui eussent élevé des temples, lui eussent décerné des couronnes. Catane l'eût proclamé son bienfaiteur; on verrait sa statue sur tant de monumens de sa munificence. L'hommage qu'on lui rend n'est pas moins doux, sans doute. Son nom est gravé dans tous les cœurs; mais la postérité qui le réclame le recherchera sur tous les marbres, et s'étonnera de ne pas l'y trouver.

Cet éloge si juste fait regretter que tant d'autres barons siciliens ne cherchent pas à en mériter de semblables. S'ils faisoient servir leur autorité, leurs richesses im-

menses au bonheur de leurs concitoyens, la Sicile, dont le sol est peut-être le plus fertile de l'Europe, dont le climat est si favorable à toutes les productions de la nature, offrirait-elle tant de campagnes désertes? M. de Foresta avoue qu'à peine un quart de son étendue est défriché. Les places publiques des villes n'offrent pas le spectacle d'un peuple laborieux; elles fourmillent de mendians et d'oisifs; l'œil du voyageur n'aperçoit pas le vêtement de l'aisance ni celui du travail; il n'y voit que la dorure du faste ou le haillon de la misère; enfin, c'est l'assemblage d'un luxe révoltant et de la pauvreté la plus hideuse.

C'est surtout à Syracuse que l'on est frappé du triste spectacle des vicissitudes des choses d'ici-bas. M. de Foresta eut bien de la peine à y trouver un grabat dans une mauvaise hôtellerie, la seule de cette ville si renommée jadis par le luxe de ses habitans, par l'affluence des étrangers qui venoient admirer ses merveilles. Syracuse n'a ni musée ni collections particulières. Cependant il suffit de gratter la terre pour trouver des médailles, des pierres gravées, des camées, des chapiteaux, des fragmens de toute espèce. Le prestige du grand nom de Syracuse impose au voyageur; mais que voit-on dans la ville moderne? des édifices sans élégance, sans noblesse, sans solidité; des rues sales, tortueuses, étroites, peuplées par la misère, par l'oisiveté, par tous les vices qu'elle engendre. Ses murs renfermoient jadis douze cent mille citoyens; à peine lui en reste-t-il treize mille.

Taormina, qui remplace l'ancien Tauromenium, afflige, comme Syracuse, les regards du voyageur. « C'est, dit M. de Foresta, une bourgade dont les habitans, en proie à la plus affreuse misère, n'ont pas même un pauvre cabaret pour un peu se divertir le dimanche; et, ce qui n'est pas moins édifiant, c'est que, pour trois mille qu'ils

sont, leur ville renferme trente-trois églises, monastères ou confréries! » Taormina, comme Syracuse, comme beaucoup d'autres villes, comme beaucoup de familles, est « héritière d'un grand nom qui l'accable, n'est qu'un grand village sans police, sans industrie et fort pauvre. » M. de Foresta ne peut deviner pourquoi, car les campagnes d'alentour sont très-fertiles. Puisqu'il ne peut lever ce doute après avoir parcouru la Sicile, ce seroit trop de présomption à quelqu'un qui n'a pas vu cette île de prétendre assigner les causes de cette décadence.

Ce fut à peu de distance de Taormina que M. de Foresta faillit à éprouver une aventure fâcheuse. Une douzaine de soldats vouloient s'emparer de son cheval; il essaie de défendre la légitimité de ses droits, et montre son passe-port, visé par le gouverneur de Messine, qui enjoint de prêter main-forte au voyageur en cas de besoin. La lecture du passe-port apprend à ces brigands que M. de Foresta est François. A ce nom abhorré des Siciliens, il est accablé des imprécations les plus horribles; les sabres, les baïonnettes, les stylets se dirigent contre lui : il se défend de son mieux, avec une lame d'épée montée dans un bambou, contre des mains forcenées habituées au meurtre : heureusement un vieil officier le tira d'affaire, puis lui conseilla, s'il vouloit éviter de pareilles scènes, de ne pas trop se prévaloir de sa qualité de François. M. de Foresta devint donc très-circonspect sur ce point : « Je cessai pour un temps, dit-il, de me vanter de ma chère patrie, tout fier que j'en suis d'ailleurs »

La rancune des Siciliens contre les François date depuis long-temps; elle remonte à l'époque des Vêpres siciliennes, en 1282. Aujourd'hui encore, les habitans de Sperlinga font seuls profession d'aimer les François. Ils ont conservé les sentimens de leurs ancêtres, qui refusèrent de prendre

part au lâche complot tramé contre les François, et sauvèrent les malheureux réfugiés dans leurs murs. M. de Foresta n'est pas allé à Sperlinga, mais il a passé à Calatafimi. Cette ville avoit pour gouverneur, sous Charles d'Anjou, Guillaume de Porcelet, Provençal, qui, en considération de sa justice et de sa modération, fut excepté de la proscription générale. Comme Provençal, M. de Foresta a dû se rappeler de cette exception avec un certain plaisir : je partage entièrement ses sentimens sur ce point.

En admirant les restes de la magnificence des Romains dans les pays qu'ils conquirent, M. de Foresta se demande : « Nous, François, qu'avons-nous laissé dans les contrées où nos soldats moissonnèrent des lauriers? « Puis il répond... des monceaux de cendres, des tas de décombres, et tout au plus quelques châteaux forts, quelques tours hérissées de créneaux. » Il me semble que M. de Foresta a oublié que, pendant notre courte domination en Italie, nous avons beaucoup avancé les travaux de la cathédrale de Milan; nous avons déblayé avec succès des décombres de ruines dans Rome; enfin, nous avons fait les deux belles routes du Mont-Cénis et du Simplon, qui avoient semblé jusqu'alors défier les efforts des hommes. Certes, ces sortes d'ouvrages valent bien des arcs de triomphe, des temples et des mausolées; d'ailleurs, ils ne sont pas les seuls qui attestent notre présence dans les pays où nous avions porté nos armes triomphantes. Les renseignemens sur ce sujet se trouvent dans un livre intitulé : *Travaux des ponts et chaussées depuis* 1800, qui fut imprimé en 1812, et qui fait connoître tout ce que nous avions entrepris pour l'utilité des contrées régies par le même gouvernement que la France.

Quoique M. de Foresta se soit borné à faire le tour de la Sicile, il donne beaucoup de détails curieux sur le

climat, les productions, le commerce de cette île célèbre et sur le caractère de ses habitans. Il a eu le bonheur de gravir les hauteurs de l'Etna, et d'arriver sans accident sur les bords du cratère de ce volcan : on lit avec plaisir la relation de cette course, qui n'est pas exempte de dangers. On aime à le suivre dans ses excursions quand il décrit les ruines d'Agrigente, de Segeste, de Selinunte et des autres villes dont les monumens frappent encore d'admiration; il n'adopte pas aveuglément les traditions mises en vogue par quelques antiquaires, il les discute et fait des observations qui annoncent un homme nourri de la lecture des anciens.

Il n'y a pas beaucoup de différence entre un voyage dans la Sicile civilisée de toute antiquité et une excursion dans les forêts du Brésil habitées par des sauvages. La comparaison ne seroit peut-être même pas à l'avantage du premier pays, soit pour les désagrémens, soit pour le peu de sûreté des routes.

Quelquefois M. de Foresta entremêle son récit de boutades chagrines sur la politique ; s'il les avoit effacées, elles n'ôteroient rien à l'intérêt de son livre.

Le portrait qu'il trace des Siciliens n'est pas flatté, et, sur ce point il est d'accord avec tous les écrivains qui ont parlé de ce peuple. Il pense que ses vices sont ceux d'un peuple neuf, et que la barbarie du jeune âge l'a comme rajeuni. Souhaitons, comme lui, que cette nation sorte de sa léthargie, et, faisant un nouvel effort, appelle au milieu d'elle les arts et les lumières de ses voisins. M. de Foresta pense que l'essor qu'elle leur donneroit nous feroit rentrer dans l'oubli et fixeroit sur elle les yeux et l'admiration de l'Europe. C'est beaucoup, sans doute ; mais ce n'est pas assez, et tout homme sensé s'écriera avec notre auteur : « Pourquoi la nature, en donnant au Sicilien

« cette âme brûlante capable des plus grandes, des plus
« belles choses, cette imagination si brillante et si riche,
« cet esprit si vif et si pénétrant, ne l'a-t-elle pas égale-
« ment doué des qualités solides qui pouvoient donner
« du prix à tout cela? Que ne puis-je louer en lui
« l'austère probité, l'aimable franchise, cette simplicité
« de cœur qui ne soupçonne pas le mal, et cette éléva-
« tion d'ame qui le pardonne! Cet homme seroit le
« chef-d'œuvre de la nature. »

Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc., *during the years* 1817, 1818, 1819 *et* 1820, by sir Robert KER-PORTER. — London, 1821, in-4° (premier volume). — *Voyages en Géorgie, en Perse, en Arménie, dans l'ancienne Babylonie*, etc., *faits pendant les années* 1817, 1818, 1819 et 1820, par sir Robert KER-PORTER, etc.

Parmi les ouvrages qui offrent des recherches sur les pays où la mythologie grecque, les sciences, les arts et même l'histoire ont pris naissance, il en est peu qui méritent davantage de fixer les regards des savans que celui que nous annonçons. En effet, un auteur est toujours sûr d'intéresser en parlant des lieux regardés comme le berceau de la civilisation du genre humain, en décrivant les monumens, les ruines, les tombeaux, les derniers vestiges des plus anciennes nations du monde.

M. Porter partit de Saint-Pétersbourg le 18 août 1817, traversa la Russie, les steppes des Cosaques, le Caucase, et, arrivé à Tiflis, se dirigea vers la Perse.

En passant à Odessa, il fut instruit d'une particularité

très-remarquable. « L'on a établi, dit-il, sur la rive orientale de l'Ingoul, un chantier de la marine impériale. Lorsque je passai, on construisoit un vaisseau de soixante-quatorze et une frégate. Un arsenal de ce genre, constamment en activité, est nécessaire pour l'entretien d'une marine sur ces bords; car la mer Noire nourrit dans ses eaux un ver plus dangereux pour les flottes qu'elle porte, que ne peuvent l'être les batteries de l'ennemi le plus formidable. La marche de ce ver est aussi sûre et aussi prompte que celle du grain de sable dans une horloge. Il dévore le fond des bâtimens; et, quand une fois il s'y est établi, rien ne peut arrêter ses ravages. Les vaisseaux, doublés en cuivre, finissent même par céder à ses efforts, quand la plus petite fente permet à cet animalcule de percer le bois. »

Le tombeau d'Howard, à six verstes de Kherson, attire naturellement les regards du voyageur. L'empereur Alexandre en élève un plus flatteur pour sa mémoire, en adoptant les plans que ce philantrope avoit tracés pour l'amélioration des prisons de l'empire.

Le passage des gorges du Caucase est décrit à merveille. « En quittant Georgiesfk, nous gravîmes une hauteur, espérant atteindre Alexandroff avant la nuit; mais nous fûmes trompés dans notre attente, et il fallut nous arrêter au village de Severnaia, parce que l'on regarda comme impossible de voyager de nuit sur une route aussi dangereuse. Nous nous remîmes en route le lendemain de bonne heure; et, après avoir traversé un pays inégal pendant huit à dix verstes, nous parvînmes au bord d'une montagne très-escarpée, d'où j'aperçus pour la première fois les cimes prodigieuses du Caucase. je fus frappé d'étonnement. Il n'est pas en mon pouvoir de décrire les sensations subites que ce spectacle sublime

me fit éprouver. J'avois vu les chaînes les plus âpres, les plus gigantesques de l'Espagne et du Portugal; aucune ne m'avoit donné une idée de l'immensité et de la grandeur de celle que je contemplois en ce moment : je crus voir le rempart posé par la nature elle-même entre les nations de l'Europe et celles de l'Asie. L'Elbours, sur les rochers duquel la tradition veut que Prométhée ait été enchaîné, se montroit revêtu de neiges aussi anciennes que son front; il est lui-même une réunion de montagnes, il s'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure; son sommet brillant de blancheur se confond avec les cieux, tandis que les pâles et innombrables cimes de la chaîne inférieure très-élevées, mais n'atteignant pas à sa hauteur, s'étendent le long de l'horizon jusqu'à ce qu'elles se dérobent aux regards en se perdant au milieu des nuages. Des masses de rochers noirs, énormes, arides, s'élèvent de dessus la plaine intermédiaire; elles égalent les montagnes par leurs dimensions; mais, observées à côté du Caucase, comparées à ce colosse, elles ne paroissent que comme des collines; cependant le contraste qu'elles offrent est magnifique, leurs cimes rembrunies font ressortir avec plus d'effet les sommets éclatans qui les dominent. Non, ce n'est pas une fiction des poètes de parler du génie d'un lieu. Il me semble difficile que l'on puisse contempler le Caucase sans éprouver que l'esprit de ses solitudes sublimes pénètre l'ame d'une terreur religieuse. »

Des missionnaires écossois se sont établis dans le voisinage de Konstantinogorsk; mais c'est plutôt une société d'agriculture qu'une réunion de théologiens. Leurs efforts pour répandre l'instruction religieuse parmi les montagnards infidèles ont jusqu'à présent été infructueux; le petit nombre de ceux qu'ils ont convertis au christianisme ont été généralement massacrés par leurs compa-

triotes, quand ils sont tombés entre leurs mains. Un détachement de troupes russes est toujours posté près de cette colonie pour la protéger.

M. Porter, s'étant joint à un convoi, traversa les cols du Caucase, puis descendit de l'autre côté vers Tiflis. Il donne des détails intéressans sur les diverses tribus qui habitent le Caucase, entre autres sur les Tchetchinzes, qui ne sont pas les brigands les moins déterminés de ceux que l'on y rencontre.

Suivant la tradition des Géorgiens, l'arche de Noé, pendant que les eaux se retiroient, vint, en se dirigeant vers l'Ararat, frapper l'Elbours avec sa quille. La fente qu'elle produisit alors dans la montagne existe encore. Mais, pour donner une apparence de probabilité à cette légende, il auroit mieux valu dire que l'arche emporta la cime d'une montagne en allant à l'autre ; car autrement l'Elbours, qui, malgré sa hauteur, est aujourd'hui beaucoup plus bas que l'Ararat, n'auroit pas pu être touché par l'arche flottant vers une région plus haute. Au reste, les traditions païennes et les écrivains classiques ont aussi attaché une grande célébrité à l'Elbours; c'est sur ses flancs, dit-on, que Prométhée fut enchaîné; mais Eschyle a seul réussi à peindre la grandeur, la sublimité, l'horreur de cette ceinture de rochers qui entoure le monde, de cette carrière du globe d'où il semble que toutes les autres montagnes aient été tirées, ses abîmes prodigieux, ses flancs gigantesques et creusés, ses sommets de toutes les formes et de toutes les hauteurs qui se mêlent avec les nues. Les indigènes qui demeurent dans la vallée de l'Elbours conservent une tradition suivant laquelle les os d'un géant exposé en ce lieu à la colère divine se voient encore sur sa cime la moins élevée. Cette fable est tellement un objet de ferme croyance pour les tribus grossières de cette

partie du Caucase, qu'il se trouve parmi elles des gens prêts à jurer qu'ils ont vu ces débris immenses. Cette histoire, malgré son merveilleux, paroissoit si bien attestée, qu'il y a quelque temps un officier général européen prit ce prétexte pour essayer de pénétrer plus avant dans les montagnes qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors : on me dit qu'en conséquence, ajoute M. Porter, il partit pour cette expédition avec un détachement de deux cents hommes et une pièce d'artillerie légère pour vérifier un bruit si extraordinaire; mais le moment n'étoit pas encore arrivé pour un œil européen de contempler les restes du colosse : à peine les Russes s'étoient-ils enfoncés à une certaine distance dans les replis des monts, qu'une épouvantable avalanche se précipita avec fureur le long de ses flancs et engloutit tout le détachement, à l'exception de quelques hommes et du chef. Les Caucasiens pensent que le but de cette expédition étoit de donner la sépulture au corps du géant, et que la catastrophe fut un effet de la vengeance des esprits des montagnes chargés de veiller sur les reliques mystérieuses; montrant par là que le jugement qui avoit condamné ces ossemens à rester pour toujours sur ces rocs exposés aux injures de l'air, ne pouvait pas être révoqué. Mais les personnes qui me racontèrent cette histoire supposent que le motif réel de l'expédition, en alléguant ce prétexte, étoit de découvrir un lieu favorable pour établir de bonnes positions dans ces montagnes.

Les avalanches sont fréquentes dans ces régions; leurs ravages sont à craindre dans toutes les saisons, quand la force du soleil ou le poids de la neige font perdre à la masse son point d'appui sur les montagnes. Au mois de juin 1776, le cours du Terek fut arrêté par un de ces torrens de glace. Ses eaux s'élevèrent à la hauteur de 258 pieds;

et, s'ouvrant de force un passage à travers la barrière de rochers de ce terrible défilé, avec un bruit plus épouvantable que celui du tonnerre répété par mille échos, elles se précipitèrent en avant comme un déluge dévastateur.

Un accident non moins affreux étoit arrivé au mois de novembre 1817. On avoit vu la cime du mont Kasbek du côté où il penche sur la sombre vallée, entre Dariel et le village qui porte le nom de la montagne, se mouvoir brusquement; en un instant elle tomba: l'immense quantité de neige et de débris qui accompagnèrent cette chute épouvantable empêcha de rien apercevoir. Le bruit qui se fit entendre remplissoit d'effroi; il annonçoit une destruction certaine. L'avalanche, en se précipitant, arracha des flancs de la montagne des rochers énormes; des monceaux de neige et de glaces, accumulés depuis des siècles, tombèrent en masses informes, qui dérobèrent en un instant aux yeux des hommes les villages, les vallées et les habitans. Quel moment terrible quand tout fut tranquille, quand les cris lamentables des hommes et des animaux eurent cessé, quand l'avalanche eut répandu un immense voile blanc sur tous les environs!

On peut se faire une idée de ses ravages, en apprenant que la neige qui étoit ainsi tombée devant les habitans de la vallée, muets de terreur, avoit cent soixante-huit pieds de profondeur et une étendue de plus de six verstes. Elle arrêta soudainement le cours du Terek. Ces eaux, retenues par cet obstacle puissant, s'élevèrent en vagues prodigieuses qui venoient le frapper et sembloient quelquefois près de le renverser; mais, repoussées par la fermeté et la hauteur de la neige, elles retournèrent vers leur source, avec un mugissement qui se répandoit au loin. Elles formèrent un lac qui inonda toute la vallée au-dessus de cette barrière, et boucha toute communication avec Vladikaukas. Il se

passa près de douze jours avant que le Terek eût suffisamment miné la masse immense de neige solide pour se frayer une issue; mais lorsqu'il se fut ouvert un passage, l'énorme torrent se précipita avec une furie qui causa des ravages presque aussi affreux que ceux qu'avoit produits la cause à laquelle il devoit sa naissance. Les ponts, les forts, tout ce qui se trouvoit sur sa route fut entraîné.

Le convoi n'éprouva aucun accident et arriva sain et sauf à Tiflis. M. Porter eut la curiosité d'aller voir le bain des femmes pendant qu'elles y étoient; il croyoit éprouver de grandes difficultés pour satisfaire cette fantaisie, mais il n'en rencontra pas plus que s'il s'étoit agi de visiter un jardin public de l'Europe occidentale. Sa surprise fut extrême, en comparant ce qu'il venoit de voir avec les récits des voyageurs précédens, qui représentent les Géorgiens comme extrêmement jaloux, et tenant leurs femmes séquestrées à peu près comme celles des Turcs. La domination des Russes a changé les mœurs, et c'est surtout dans la classe inférieure que l'altération est la plus frappante.

(La suite à une autre livraison.)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Notice sur les îles de corail du grand Océan, par M. Adelbert de Chamisso.

Les groupes d'îles basses dont le grand Océan et la mer de l'Inde sont parsemés dans le voisinage de l'équateur,

sont le couronnement de montagnes soumarines dont la formation singulière et moderne semble appartenir à l'époque du globe à laquelle nous vivons.

Ces montagnes s'élancent à pic du sein de l'abîme : la sonde, dans leur proximité, ne trouve point de fond. Leur cime forme des plateaux submergés qu'une large digue élevée sur leur contour convertit en autant de bassins, dont les plus étendus semblent être les plus profonds. Les moindres se comblent entièrement, et produisent chacun une île isolée, tandis que les plus vastes donnent naissance à des groupes d'îles disposés circulairement et en chapelet sur le rescif qui forme leur enceinte.

Ce rescif, dans la partie de son contour opposée au vent, s'élève au-dessus du niveau de la marée basse, et présente, au temps du reflux, l'image d'une large chaussée qui unit entre elles les îles qu'elle supporte. C'est à cette exposition que les îles sont plus nombreuses, plus rapprochées, plus fertiles; elles occupent aussi de préférence les angles saillans du pourtour. Le rescif est, au contraire, dans la partie de son contour située au-dessous du vent, presque partout submergé, et parfois il y est interrompu de manière à ouvrir des détroits par lesquels un vaisseau peut, comme entre les deux môles d'un port, pénétrer dans le bassin intérieur à la faveur de la marée montante. De semblables portes se rencontrent aussi dans la partie de l'enceinte que des angles saillans et des îles protègent contre l'action des vents et des flots.

Quelques bancs isolés s'élèvent çà et là dans l'intérieur du bassin ; mais ils n'atteignent jamais le niveau de la marée basse.

Le rescif présente, comme les montagnes secondaires, des couches distinctes et parallèles de diverses épaisseurs.

La roche est une pierre calcaire composée de fragmens ou de détritus de lithophytes et de coquillages agglutinés par un ciment d'une consistance au moins égale à la leur. Le gisement est ou horizontal ou légèrement incliné vers l'intérieur du bassin. On observe dans quelques-unes de ces couches des masses de madrépore considérables dont les intervalles sont remplis par de moindres débris; mais ces masses sont toujours brisées, roulées; elles ont toujours, avant que de faire partie de la roche, été arrachées du site où elles ont végété. D'autres couches, dont les élémens de même nature ont été réduits en un gros sable, présentent une espèce de grès calcaire grossier. La plus exacte comparaison ne laisse aucun doute sur l'identité de cette roche et de celle de la Guadeloupe qui contient les anthropolithes. Cette même roche forme les soi-disant rescifs de corail qui, dans les mers équatoriales, bordent fréquemment les hautes terres, et de leur pied se plongent et se perdent sous les eaux, sans opposer aux flots ces murailles escarpées qui caractérisent les îles basses.

La crête de la digue opposée à l'Océan est fréquemment couronnée de brisans, de blocs de pierre renversés et amoncelés, contre lesquels se rompt l'impétuosité des flots. Le dos de la digue est, dans près d'un tiers de sa largeur, balayé, et pour ainsi dire poli par l'effet des vagues qui y déferlent. Il offre vers l'intérieur une pente douce qui se prolonge sous les eaux tranquilles de la lagune, et s'y termine le plus souvent par un escarpement subit. Quelquefois cependant les couches de la roche forment dans le bassin intérieur comme de larges gradins, et c'est à cette particularité que l'on doit les fonds d'ancrage que l'on trouve à l'abri des îles au vent. On rencontre çà et là, sur le talus du dos de la digue qui regarde

le bassin intérieur, des quartiers de roche roulés semblables à ceux qui, sur la crête, arrêtent la haute mer. C'est dans ces blocs que l'on remarque les plus grandes masses continues de madrépore. Les eaux déposent, sur le talus du côté de la lagune, un sable calcaire semblable à celui dont se composent les couches de roche d'un moindre grain, et, dans le bassin intérieur, la sonde rapporte généralement ce même sable.

Les polypiers vivans croissent, selon leur genre ou leur espèce, ou dans ce sable mouvant, ou bien attachés au rocher, et les cavernes que l'on rencontre dans le rescif sur les bords de la lagune offrent la facilité de les observer. Partout où les vagues se brisent avec violence, une espèce de nullipore de couleur rougeâtre incruste la roche, et c'est à cette singulière végétation animale qu'est due la couleur qu'a généralement le rescif vu de la haute mer au temps de la marée basse.

Des sables déposés et amoncelés sur le talus du rescif, vers le bord de la lagune, forment le commencement des îles. La végétation s'y établit lentement. Les îles plus anciennes et plus riches qui, sur une longueur indéterminée, occupent la plus grande largeur du rescif, sont assises sur des couches de roche plus élevées que le dos de la digue submergé à la marée haute. Ces couches ont en général une inclinaison marquée vers l'intérieur du bassin : le profil qu'elles présentent du côté de la haute mer est d'ordinaire masqué par une couche inclinée en sens contraire; cette couche, composée de plus gros fragmens de madrépore, est souvent rompue, et les blocs renversés en sont épars çà et là. Des couches d'une formation récente, composées d'un sable plus menu, et alternant avec des couches de sable mobile, semblent, en quelques endroits

revêtir les rivages des îles, et surtout leur rive intérieure que baignent les eaux de la lagune. Sur une base de roche s'élève, du côté de la haute mer, un rempart de madrépores brisés et roulés qui forme la ceinture extérieure des îles. Quelques arbustes (*Scævola Kœnigii*, *Tournefortia sericea*) croissent sur ce sol pierreux et mouvant; ils y forment un épais taillis, et opposent leurs branches entrelacées et leur épais feuillage à l'action du vent. Derrière cet abri, l'intérieur des îles en est la partie la plus basse, la plus fertile, la mieux boisée : on y rencontre des fonds marécageux et des citernes naturelles. La lisière intérieure au bord de la lagune offre un sol sablonneux plus élevé, et c'est là que l'homme habite sous les cocotiers que lui-même a plantés.

Il est à remarquer que des groupes d'îles basses de cette formation, situées à quatre ou cinq degrés de distance des hautes terres volcaniques, ressentent les secousses dont celles-ci sont agitées.

J'ai traité de la formation des îles basses avec plus d'étendue dans les Mémoires que j'ai eu l'honneur de présenter à S. Exc. M. le comte de Romanzoff, lesquels formeront le troisième volume de la Relation du voyage de M. de Kotzebue. (*Kotzebue's Reise beischreibung*, T. 3. (*Bemerkungen und Ansichten von Adelbert v. Chamisso*).

Dr Adelbert de Chamisso.

Berlin, ce 13 novembre 1820.

Voyage à Palmyre ou Tadmor dans le désert, accompagné de recherches succinctes sur le vent du désert nommé Samieli; *par le comte* W. S. Resdjweski.

Haleb, 20 août 1819.

Palmyre ou Tadmor, situé dans le désert aride et brûlant de l'Arabie, province du Hauran, présente trop d'intérêt pour ne pas exciter la curiosité de tout voyageur qui se plaît à reporter son imagination aux époques les plus reculées de l'antiquité, et à contempler sur des ruines majestueuses les vicissitudes du sort. Brillante jadis, célèbre par son luxe et son commerce, intéressante par le malheur de la belliqueuse et superbe Zénobie, Tadmor, dont le temple rivalisoit de richesses avec les édifices les plus imposans, et dont les édifices somptueux étoient ornés de colonnes qui, par leur nombre, sembloient correspondre à celui des astres, Tadmor n'offre plus aujourd'hui qu'un amas de colonnes renversées, de colonnades encore debout et isolées, de chapiteaux brisés, de portiques chancelans. Le Kochla et l'Ada, deux montagnes auxquelles Palmyre se trouve adossée, et que les Bédouins célèbrent souvent dans leurs poésies, ne retentissent plus des chants d'allégresse d'un peuple laborieux et favorisé de la fortune. Le silence morne, ce roi du néant, a succédé aux hymnes et aux cantiques. L'Arabe seul, armé de sa lance et monté sur son fier coursier, vient ranimer cette solitude : c'est là qu'appuyé sur les tombeaux qui couvrent les hauteurs, il médite l'attaque d'une caravane paisible et guette le moment favorable pour exécuter son dessein, ou bien cherche à surprendre les animaux qui partagent avec lui l'empire du désert.

Les statues qui ornoient les temples et les galeries reposent sous un sable profond que les vents amassent depuis des siècles ; le sanctuaire du soleil est devenu un misérable château ; ses murs servent d'appui aux baraques de quelques pauvres Arabes qui les abandonnent encore journellement pour n'y plus revenir. C'est au milieu de ces ruines que se développe à l'œil du philosophe la lutte inégale des temps contre le génie de l'homme. En effet, sur ces monceaux de décombres précieux, l'histoire et la tradition établissent leur triomphe contre le temps ; long-temps encore elles braveront sa faux dévastatrice. Alors, profitant d'un seul débris pour remplir les vides causés par l'oubli des événemens, l'historien, aidé de ce simple monument auquel s'attache un nom, fait revivre des peuples entiers : aussitôt le temps cède à la puissance de la mémoire de l'homme ; l'antiquité reçoit l'hommage qui lui est dû ; le philosophe sensible se rappelle le passé, prévoit l'avenir, compare les époques, réfléchit et gémit.

Il est des voyageurs qui préfèrent Baalbek à Palmyre. Je ne partage point leur opinion. Située dans la riche et féconde vallée de la Bequaa, renfermée dans un espace plus resserré, circonscrite dans une enceinte moins spacieuse, Baalbek offre des ruines dont l'ensemble est plus facile à saisir. Palmyre attaque tour à tour toutes les facultés de l'observateur ; l'immensité de ses débris lui rappelle une princesse guerrière et malheureuse, des époques de gloire et d'humiliation, les mystères d'un culte antique et naturel. Baalbek est uniquement l'ouvrage des Romains : l'histoire sainte, celle de Palmyre, malheureusement peu connue, celle des Romains, se rattachent à Tadmor. Tout est grand à Baalbek ; à Palmyre, tout est immense. Une vallée suffisoit à Baalbek ; le désert, cet océan terrestre, étoit réservé à Palmyre.

Ce fut le 17 juin 1809 que je partis d'Alep par le désert pour visiter Tadmor. Cette route n'a été suivie, au dire des Olebins, que par Cheikh-Ibrahim (Burckhardt). Je courus de grands dangers pendant les vingt-trois jours que je restai dans le désert, livré à des guides Quazé. J'avois pris pour nom Emir-Taqhé-el-Fakhr (*couronné de gloire*), traduction de mon nom de baptême polonois *Wenceslas*. La célébrité que je m'étois acquise parmi les Bédouins dans les différentes occasions où je les visitai m'attira des dangers: ils m'honoroient comme le grand émir des tribus bédouines du nord. Ma manière de vivre dure et active, la manière dont je me tenois à cheval, mon adresse à manier la lance et le sabre, exercices familiers dès l'enfance aux vrais Polonois, quelques traits de généroisité, une grande connoissance des races de chevaux du Nedjed et de leurs caractères distinctifs, prouvée par des examens que je fus obligé de soutenir devant les tribus de Hosuéh, de Veled-Aly, de Sebah et des Fidanès, tout enfin me fit comparer au héros favori des Arabes, au célèbre Antar. Des vers furent chantés à ma louange dans les tribus du désert, et ainsi mon nom se répandit dans sa vaste étendue; car, ainsi que je l'appris par la suite, il parvint jusqu'au fond de l'Arabie. A l'époque où je résolus de partir d'Alep, le désert étoit en combustion; la tribu de Veled-Aly venoit de tailler en pièces un corps de Delibachis du pacha de Damas. Les Vehabis avoient recommencé à agir offensivement; beaucoup de cheikhs de tribus avoient été arrêtés et détenus par le pacha de Bagdad, et ces tribus orphelines erroient de tous côtés. Mon apparition dans le désert mit toutes ces tribus en mouvement pour me saisir. J'avois été trahi à Alep; elles étoient instruites de mon départ de cette ville avant que je l'eusse quittée; elles vouloient s'assurer de moi; je devois leur servir de moyen d'échange

pour obtenir leurs cheikhs. Les négocians de Bagdad et MM. Picciotto, consuls, me prévinrent de ce qui se passoit : cependant, comptant sur mon heureuse étoile qui ne m'a jamais trahi, je résolus de partir. Je me mis en route, accompagné de mon drogman, M. Antoine Rossel, jeune homme attentif et intelligent, tenant aux premières familles d'Alep; je ne saurois assez me louer de ce jeune homme. Muni de dromadaires, je me rendis au campement des Aouazès-Fidanès à Tal-el-Sultan; j'en repartis, deux jours après, à neuf heures du soir, par la nuit la plus obscure, dirigeant ma marche sur les étoiles. L'époque que j'avois choisie pour faire ce voyage étoit si dangereuse, que quelques Anglois, malgré les secours que leur donnèrent le pacha de Damas et les Moutesellims, ne purent exécuter leurs projets, furent dépouillés, blessés même, et revinrent sur leurs pas sans avoir vu Palmyre. Ces mêmes Moutesellims eurent bien de la peine à croire que je fusse allé à Tadmor; s'en étant convaincus, ils trouvèrent mon expédition si audacieuse, qu'ils me surnommèrent *El-Fiddavi* (le dévoué).

J'avois eu plus d'un objet en vue en sortant d'Alep par le côté du désert : Tadmor étoit le principal; ensuite, en prenant cette voie, je me mettois à même d'observer le désert sous un aspect qu'il m'étoit nécessaire de connoître relativement à la géographie; je voulois voir aussi plusieurs campemens de Bédouins, m'en faire montrer les chevaux, enfin examiner le samieli, ce vent si fameux. Je voyageois à l'époque où il règne. Je ne parlerai point ici des ruines de Palmyre; je renvoie le lecteur à l'ouvrage de Robert Wood; je l'ai trouvé, ainsi que ses gravures, d'une grande exactitude, à quelques différences près que le temps a occasionnées. Ce voyageur a visité Tadmor en 1761. Depuis cette époque, le sable s'étant accumulé

l'aspect général des proportions a changé en partie, et différentes colonnes indiquées dans les planches n'existent plus.

Dans un mémoire ultérieur, je développerai au lecteur mes observations sur la coupe du désert. Dans une notice séparée, je traiterai des chevaux arabes; j'en ai ramené quatre des premières races. Il ne sera question ici que du vent du désert ou *samieli*.

Le vent pestilentiel qui se fait sentir dans les déserts de l'Arabie et qui cause la mort de tant de pélerins allant à la Mecque, se nomme, en arabe littéral, *sammoum*, qui veut dire *vent brûlant, soufflant à intervalles et de nuit;* on le nomme aussi *harrour*, le *vent brûlant de nuit.* La différence entre les dénominations *samoum* et *harrour* est que la première renferme une idée de poison. En effet, la racine de *sammoum* est *samma, administrer le poison; sammon* veut dire *poison; saammon* veut dire *empoisonné*. Les Arabes du désert le nomment *sumbuli*, qui me paroît composé de *sam, poison*, et de *bullaton*, qui veut dire *humidité, moiteur* ou *bullaton, vent humide*, qui *provoque la moiteur*. Je crois que telle est l'origine du mot *sumbuli*. Il me paroît qu'on devroit dire *saam ballaton*, c'est-à-dire *vent empoisonné, humide et donnant la moiteur*. Par humide, il ne faut pas entendre aqueux, qui porte la pluie, mais chargé de vapeurs, comme le bain-marie. Les Turcs le nomment *Samieli*.

Le samieli ou sumbuli se fait sentir dans le désert, à peu près depuis la mi-juin jusqu'au 21 septembre. On l'éprouve par un vent de sud-ouest très-fort, et dans les journées où le soleil est le plus ardent. Il est brûlant, souffle par bouffées plus ou moins chaudes, plus ou moins longues; chacune d'elles cependant, même la plus courte, excède le temps qu'un homme peut retenir son haleine. Ce vent consiste en une succession de bouffées brûlantes

et fraîches. Dans les premières, il y a quelquefois redoublement de chaleur et d'impétuosité. La différence des bouffées chaudes aux froides, d'après mon observation, est de 7 à 10 degrés. Le degré le plus considérable des chaudes a été de 63 de Réaumur; la température ordinaire au soleil, ayant alors été constamment de 43 à 47, j'ai cru observer que, lorsque ce vent souffle, il se répand dans l'atmosphère une teinte jaunâtre donnant sur le livide, et que, dans ses périodes les plus violentes, le soleil devient rouge-foncé. Ce vent a une odeur infecte et sulfureuse, il est épais et lourd; et, lorsqu'il augmente de chaleur, on en est presque suffoqué. Il m'a paru composé de trois combinaisons; 1° du vent lui-même, 2° d'un calorique excessif, 3° d'un gaz lourd et infect. Il provoque une assez forte transpiration, excitée en partie par l'angoisse que l'on éprouve, et la difficulté avec laquelle on le respire à cause de sa fétidité. Cette sueur m'a paru plus épaisse et plus visqueuse que la sueur naturelle; le vent lui-même dépose un fluide gras. Afin d'examiner encore mieux sa nature et ses effets, j'ai ouvert la bouche pour le respirer; mon palais et ma gorge ont été à l'instant desséchés; il produit le même effet, mais plus lentement, en le respirant par le nez. Pour s'en préserver et conserver sa respiration plus libre, on s'enveloppe le visage avec le *kefiéh*, mouchoir que les Arabes portent sur leur tête. Alors, passant à travers ce tissu, il perd une partie de son action et de son principe malfaisant; d'ailleurs l'haleine entretient l'humidité de l'air, et donne par là même plus de facilité à la respiration, et empêche que cet air brûlant ne s'introduise subitement dans la bouche et dans les poumons. C'est pourquoi les Arabes ont l'habitude, quelque chaleur qu'il fasse, même à l'ombre, de s'envelopper tout le corps et même la tête

de leur *mechlah* (manteau), quand ils veulent dormir. Le samieli donne au sang une agitation assez forte par la raréfaction qu'il cause. Ce mouvement augmenté amène bientôt la foiblesse. Le samieli produit en général sur l'homme deux effets bien marqués. Il le frappe d'une manière mortelle par une espèce d'asphixie, et lui donne une grande foiblesse. Dans le premier cas, la nature vient quelquefois au secours de l'homme par un pissement de sang, qui le soulage et le sauve. Le cadavre de l'asphixié offre une particularité remarquable : au bout de quelques jours, et même de quelques heures, selon ce que disent certains Arabes, les membres au moindre effort se séparent aux articulations, tant le venin pestilentiel agit avec énergie, même sur les parties musculaires, et donne à la putréfaction une activité étonnante. Un tel cadavre est réputé contagieux. Quant à la disposition des membres à se détacher, voici comment je l'explique: L'air putride attaque le corps par l'intérieur et l'extérieur, c'est-à-dire par la respiration et par l'absorption, ces pores étant extrêmement relâchés par l'excès de la chaleur. La corruption intérieure, qui commence au moment où la vie cesse, s'accroît encore par l'air respiré. La putréfaction agit donc intérieurement par deux causes; et le samieli, ne cessant de frapper de son souffle corrompu et chaud la surface d'un corps, pour ainsi dire, mortifié par une grande transpiration antérieure, doit nécessairement rendre le corps plus apte à tomber en dissolution. Je ne connois rien d'aussi terrible que ce vent; je l'éprouvai presque constamment dans le désert, à quelques interruptions près, entre autres pendant trois jours et trois nuits de suite. Mon drogman, M. Antoine Rossel, en fut frappé mortellement, mais échappa à la mort par un pissement de sang. Ce qui vient à l'appui de ce que j'ai dit

plus haut de la disposition des membres à se détacher du corps, c'est qu'ayant été frappé de cet air, je conservai pendant quelques semaines une extrême foiblesse, et qu'au moindre vent chaud qui venoit me frapper, je sentois intérieurement une grande défaillance, j'éprouvois dans mes articulations une espèce de relâchement.

On prévient les dangers du samieli en respirant de bon vinaigre, et en s'enveloppant le visage d'un *kefiéh.* J'ai demandé aux Arabes si, en se couchant à terre, on se préservoit des effets pernicieux de ce vent? Ils m'ont assuré que non. Je croirois même cette pratique nuisible, parce que cet air très-lourd tend sans cesse par son propre poids à tomber à terre. La description que M. de Volney donne du *samieli*, que l'on nomme en Egypte *khamsin* (*vent de cinquante jours*), ne m'a pas paru exacte. Niebuhr n'en parle pas d'une manière assez remarquable pour que je le cite ; j'ai décrit ce que j'ai observé et éprouvé.

Jamais le samieli ne souffle plus de sept jours de suite. Il s'écoule quelquefois des intervalles de trois jusqu'à dix et même quinze jours pendant lesquels il ne se fait pas sentir ; non pas qu'il cesse de souffler, mais parce que, étant porté dans différentes directions, il ne souffle dans un lieu qu'après en avoir visité un autre. La période du samieli coïncide avec celle de la crue des eaux du Nil, puisque j'ai dit plus haut qu'elle a lieu entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne.

Le soleil, pendant six mois, c'est-à-dire depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps, parcourt l'écliptique entre l'équateur et le tropique du capricorne, en visitant la partie du globe où se trouvent réunies les plus grandes masses d'eau. Alors son action augmente dans l'hémisphère méridional, à mesure qu'en raison de l'obliquité de ses rayons, elle diminue dans l'hémisphère

septentrional où il y a plus de terre. La prodigieuse évaporation, occasionnée par l'astre brûlant dans l'hémisphère austral, doit naturellement donner naissance à cette succession immense de nuages qui viennent se résoudre en pluie sur le plateau supérieur du bassin de l'Afrique, ou s'y condenser en neige sur les hauteurs qui entourent ce bassin dont le Niger occupe le point le plus bas. Ces pluies et la fonte des neiges sont la cause des crues du Nil, et mettent en même temps le Niger en communication avec ce fleuve.

On trouvera peut-être que je suis bien hardi d'ériger en principe les résultats d'un travail sur la géographie que je n'ai pas encore publié; mais je réclame l'indulgence et la patience de mon lecteur.

L'examen de l'Europe et de l'Asie m'a conduit au résultat suivant :

« L'intérieur de chaque continent est un vaste plateau,
« élevé, concave, renfermant par sa nature beaucoup de
« marais, de sources sulfureuses, ayant une pente vers
« un des côtés, et dont le contours correspond aux con-
« tours actuellement connus de ce continent. Le profil
« de ce continent se compose d'autant de terrasses prin-
« cipales qu'il y a eu d'époques principales dans l'abais-
« sement successif des mers. » J'avois soumis ce résultat à mon oncle, le comte Jean Potocki, qui voulut bien l'approuver; c'est ce qui m'enhardit à le présenter.

Le plateau supérieur de l'Afrique est donc un bassin entouré de hauteurs, dont le fond est parcouru d'occident en orient par le Niger, et dont la pente est par conséquent dans le même sens. La vallée du Nil est latérale à cette direction, c'est-à-dire que le Niger se trouve placé verticalement relativement au Nil. Il se trouve entre eux une ondulation de terrain qui, dans le temps

des basses eaux, empêche les eaux du Niger de se verser dans celles du Nil. L'Ouangara est le lac où se rendent toutes les eaux du bassin, y séjournent, et croupissent faute d'écoulement.

A l'époque où le soleil, depuis l'équinoxe d'automne, envoie vers ce plateau ces grandes pluies et ces grandes neiges, la masse des eaux, n'étant augmentée que par les pluies, n'est pas suffisante pour s'élever au-dessus de l'ondulation de terrain. Ainsi ce bassin se remplit, du côté de l'Ouangara, d'une immense quantité d'eau. La saison ainsi que l'extrême élévation de ces plateaux empêchent alors ces eaux, quoique stagnantes, de se corrompre et de développer leur gaz méphitique. Après l'équinoxe du printemps, la fonte des neiges ayant eu lieu depuis mai jusqu'au solstice d'été, la masse des eaux s'élève au-dessus de l'ondulation de terrain et établit la communication entre les deux fleuves, et c'est enfin au solstice d'été que le Nil commence à développer son phénomène. Cette évacuation de l'Ouangara dans le Nil seroit peut-être plus prompte, sans les vents du nord, qui, faisant refouler les eaux du Nil, retardent cette transfusion. Mais toutefois elle s'opère, le Nil reçoit la teinte verdâtre des eaux stagnantes, et cet écoulement découvre dans l'Ouangara d'immenses marais naguère submergés.

Le soleil, en revenant vers la ligne, occasionne un grand dégagement de gaz méphitique dans ce bassin de l'Afrique, échauffé et préparé, par le passage de l'astre du tropique à la ligne, à cette forte évaporation qui se consomme à son retour de la ligne vers le tropique. Parmi les causes qui corrompent l'air, combien n'y a-t-il pas, dans tout ce bassin de marais, d'insectes, d'animaux, de reptiles, qui périssent tous les jours? Nous savons par Hérodote que trois frères Nasamons, après avoir gravi le couronne-

ment septentrional de ce bassin, eurent de grands marais à traverser pour parvenir au Niger. Je suis d'ailleurs très-disposé à penser que ce bassin renferme quantité de volcans de boue et de sources minérales. Toutes ces causes doivent naturellement concourir à empester l'air à l'époque où les ardeurs du soleil accélèrent la putréfaction. Ainsi, quand cette corruption est dans la force de son action, il se forme dans les marécages de l'Ouangara une couche atmosphérique, pesante, puante et pestilentielle, qui se renouvelle à mesure qu'un vent fort l'a emportée. C'est un dégagement continuel de gaz méphitique et d'exhalaisons malsaines. Timbouctou et le haut Niger étant plus élevés que l'Ouangara, le gaz putréfié qui s'y développeroit, seroit, par sa pesanteur spécifique, entraîné par le courant du fleuve, ou même emporté par le vent d'ouest, et grossiroit ainsi la masse qui flotte sur l'Ouangara. Par conséquent Timbouctou est exempt de ce fléau.

Je ne saurois partager l'opinion du capitaine Maxwell, qui suppose que le Niger, après avoir traversé l'Ouangara, va se jeter dans l'Océan atlantique par le sixième degré de latitude méridionale, sous le nom de Congo ou de Zaire, ou entre les 5ᵉ et 6ᵉ degrés de latitude septentrionale dans le golfe de Guinée. S'il en étoit ainsi, le bassin supérieur ayant un écoulement régulier, les crues du Nil et le *Samieli* seroient inexplicables.

Or, voici ce qui se passe dans l'intérieur de ce bassin, suivant que le vent du sud ou le vent d'ouest soufflent. Un vent très-fort, arrivant dans le plateau supérieur de l'Afrique, enlève, pousse devant lui cet air échauffé par l'ardeur du soleil et empesté par toutes les exhalaisons fétides, et le porte tantôt en Arabie, dans l'Hedjas, où il fait périr les pélerins de la Mecque, tantôt dans la Syrie,

où je l'ai senti. Cet air, ainsi poussé par un vent violent, tantôt passe par-dessus les chaînes de montagnes de la Syrie, tantôt venant à les heurter et se trouvant comprimé d'un côté par leur masse, de l'autre par une colonne de vent, il s'échappe par la tangente et s'élève par-dessus les monts. Il tendroit, par sa pesanteur spécifique, à tomber sur le revers de l'obstacle franchi ; mais, poussé toujours par le même vent, il décrit une courbe et ne frappe le désert que dans un point éloigné à peu près d'une journée et demie. Ce qui prouve cette assertion, c'est qu'à la côte de Syrie on ne sent qu'un vent chaud et jamais le samieli puant, et que toute la lisière du pied de la chaîne du Liban et de l'Antiliban, sur une largeur de quinze à vingt lieues, en est de même exempte. Hama, Homs, Damas, etc., ne connoissent pas le samieli. Le mélange des bouffées brûlantes et froides provient de ce que le gaz méphitique échauffé passe le premier, et que le vent qui le pousse n'a pas pu s'échauffer. Les marais de l'Ouangara embrasés reproduisent à l'instant une masse ardente de gaz méphitique, qu'une nouvelle raffale de vent apporte en la poussant devant elle.

Telle est, je le présume, l'origine de ce fameux samieli. C'est, je crois, dans les marais de l'Ouangara, sur l'immense plateau de l'Afrique, qu'il faut en rechercher le vrai principe.

A Bagdad ce vent, venant du nord, se heurte contre la chaîne des montagnes qui passent près de Sohnèh, qui vont obliquement du nord au sud-ouest, et aboutissent à l'Euphrate, à trois jours de distance au nord de cette ville. Bagdad est dans le fond de la vallée de l'Euphrate ; la crête qui sépare ce fleuve de l'Oronte est très-haute ; le vent ne peut donc parvenir qu'en la franchissant et glissant par dessus le talus oriental de la vallée de l'Oronte,

et après avoir frappé la chaîne de Sohnèh, où il prend une direction analogue au cours de ces montagnes.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Figure 1.

A. Angle sous lequel le samieli se fait sentir en Arabie et en Syrie.

B. Le samieli, venant de l'intérieur de l'Afrique, est porté d'occident en orient vers l'Arabie.

C. Ce plateau, bassin intérieur, doit être humide.

D. Pays abondant en or. Plateau intérieur.

E. Crête intérieure et la plus élevée, formant le bassin intérieur; plateau supérieur de l'Afrique.

F. Route des trois Nasamons, d'après Hérodote.

Fig. 2.

Coupe profil du bassin supérieur; plateau. Terrasse la plus élevée au-dessus du niveau de la mer.

Fig. 3.

Profil des continens. Il s'y trouve autant de terrasses qu'il y a d'époques dans l'abaissement successif des mers. J'en ose fixer le nombre à trois; je développe cette assertion dans ma géographie militaire.

Fig. 4.

A B. Ligne directe que suit le vent.

A D. Ligne courbe que suit le gaz azote poussé par un vent très-fort; sa pesanteur spécifique le fait descendre.

A C. Ligne intermédiaire que suit le samieli, raréfié par un degré de chaleur.



Coupe du Desert d'orient en occident.

Fig. 5.

A B. Direction de sud-ouest qui porte le samieli en Syrie.

B. Point où ce vent frappe la chaîne DC, qui passe près de Sohnèh.

B C. Renvoi du samieli du côté du nord sur Bagdad ; ce qui fait croire qu'il vient du nord.

Fig. 6.

A. Niveau de la mer.

B. Point où le samieli heurte le mont, ou obstacle.

C. Chaîne du Liban.

D. Point dans le désert qui est à peu près celui où l'on ressent toute l'influence du samieli.

E. Palmyre ou Tadmor, point très-élevé.

A B. Samieli, air pestiféré et pesant, apporté par un vent fort.

B C. Ligne par laquelle il s'échappe et monte, étant comprimé par le mont et la force du vent.

C D. Direction que la force du vent lui donne.

C O. Ligne que le samieli suivrait, à raison de sa pesanteur spécifique.

D E. Elévation successive de l'Arabie jusqu'à la crête qui sépare l'Euphrate de la vallée de l'Oronte.

O. Vallée de l'Oronte, Homs, Hama, garantie du samieli.

(*Fundgruben der Orient.* Tom. VI, pag. 393.)

Le Chamkhal de Tarkhou (1).

Chamkhal est le titre du prince à qui appartient le

(1) La lettre de M. de Gamba, qui a été insérée dans le pré-

territoire de Tarkhou, et en général toute la partie du Daghestan habitée par les Tatars Koumuks; elle s'étend du nord au sud; depuis le bras droit du Koïssou inférieur, nommé *Koura-Koïssou* ou *Soulak*, jusqu'aux montagnes de Bouïnak et au ruisseau d'Ouroussaï-Boulak, elle est bornée à l'est par la mer Caspienne, et à l'ouest par les hauteurs du Caucase. On voit, par le Derbend-Naméh (1), que cette dignité fut établie vers l'an 734 de J. C., par Abou-Mouslem, général arabe; elle a conservé le nom de Chabalèh, le premier qui la revêtit; nom qui, par corruption, a été changé en Chamkhal. Jadis il étoit gouverneur de tout le Daghestan septentrional; les Lesghis orientaux, de même que d'autres tribus voisines, lui étoient soumis. Lorsque la puissance des kalifes commença à s'affaiblir, les chamkhals, dont l'emploi étoit déjà héréditaire, profitèrent de l'occasion pour se rendre indépendans. Protégés par la nature de leur territoire, ils ne s'attachoient qu'au parti qui leur paroissoit le plus fort, et dont ils espéroient tirer le plus d'avantages. Sous la dynastie des sofis de Perse, ils étoient encore très-puissans, et la plupart des Lesghis leur obéissoient; ils portoient le titre de *Vali-Daghestan* ou gouverneurs du Daghestan, et recevoient du chah un traitement annuel de 4,000 tomans (ou 160,000 fr.) (2). Le chamkhal avoit,

cédent volume des *Nouvelles Annales*, fait mention du *Chamkhal de Tarkou*, dont le nom a par erreur été écrit *Tchamkall*. Ce petit potentat du Caucase oriental étant peu connu dans les royaumes de l'Europe occidentale, nous avons pensé que des détails exacts sur ce prince et son pays intéresseroient les lecteurs des Annales, et nous les avons puisés dans la *Description du Caucase oriental*, par M. J. Klapproth.

(1) Histoire de Derbend, par Mohamed-Arabi-Ak-Tachi.

(2) Le toman du Caucase équivaut à l'impériale de Russie, dont la valeur est de 10 roubles ou 40 francs.

pendant sa vie, le droit de choisir pour son successeur un de ses fils ou de ses parens qui portoit alors le titre de Kérim-Chamkhal. Sa principale obligation envers le chah, étoit de s'opposer aux incursions fréquentes que faisoient en Perse les peuplades qui habitoient au nord du Caucase, ainsi que les Russes, les Lesghis et d'autres tribus des montagnes. La conquête du Daghestan par Pierre Ier mit un terme à la période brillante des chamkhals.

Avant cette conquête, le chamkhal, Adil-Gheraï, étoit déjà très-dévoué aux intérêts de la Russie, et l'on peut dire qu'il contribua beaucoup à la résolution de l'empereur d'entrer en Perse en 1722. Adil-Gheraï se mit sous la protection de la Russie, et alla trouver l'empereur dans son camp de Terki (1). Mais ensuite choqué de la construction de la forteresse russe de Sviatoï-Krest (Sainte-Croix) sur ses frontières, et vaincu par les insinuations des Turcs, il rassembla, en 1725, une armée de 80,000 hommes pour attaquer cette place: tentative malheureuse! le général Kropotoff le battit et détruisit Tarkhou. L'empereur supprima la dignité de chamkhal, et Adil-Gheraï fut transféré à Kola en Laponie, où il mourut bientôt. Cependant son fils Kazboulat obtint ensuite de la Russie la dignité de chamkhal, et un traitement annuel de 3,000 roubles en argent. Depuis cette

(1) J. Bell d'Antermony raconte que cette entrevue eut lieu le 2 d'août. Il confond le nom propre du Chamkhal avec celui de sa dignité, et les estropie l'un et l'autre, en disant que, le 26 juillet, l'empereur envoya un officier à l'*Aldiggherey*, communément appelé Chaffkal. Il donne d'ailleurs une notice exacte, quoique très-succincte, du Daghestan. (*Voyages depuis Saint-Pétersbourg, en Russie, dans diverses contrées de l'Asie*, traduits de l'anglois. —Paris, 1766, 3 vol. in-8°), T. III, pag. 220 à 240. (E.)

époque, il y a toujours eu des chamkhals; mais leur autorité n'est plus ce qu'elle fut jadis; cet abaissement est dû surtout à l'établissement de la ligne du Terek, et à l'agrandissement de Kizlar. Depuis 1786, le chamkhal est comme vassal de l'empire à la solde de la Russie. Le chamkhal actuel Mekhi, arrière petit-fils d'Adil-Gheraï, a le rang de conseiller intime ou lieutenant général, avec des appointemens de 6,000 roubles en argent. Il ne peut mettre en campagne que 2,000 hommes; mais les Lesghis d'Akoucha, avec lesquels il vit en très-bonne intelligence, peuvent lui amener 12 à 14,000 hommes quand il en a besoin.

Le territoire du chamkhal a 100 verstes de long du nord au sud, et 50 de large entre la mer Caspienne et les montagnes. Les plaines, le long de la mer, sont belles et fertiles; les montagnes, au contraire, rocailleuses et escarpées; du côté de la mer, elles sont composées d'une roche calcaire qui paroît entièrement composée de coquillages pétrifiés; cette roche se montre aussi sur les bords de la mer, qui, en plusieurs endroits, offrent de grandes crevasses occasionnées par les tremblemens de terre. Les Koumuks sont mahométans sunnites, et, comme tous leurs voisins, brigands déterminés et marchands d'esclaves. Ils ont de bons vignobles, des jardins, des champs et élèvent du bétail; ils cultivent aussi beaucoup de coton qui croît abondamment dans leur pays. Les deux principales rivières du pays sont le Torkali et le Manas; le premier porte aussi les noms de Tountorkali, Torkali-Osen ou Osen. Ce dernier mot signifie *rivière* en tatare-koumuk. Le Torkali prend sa source dans les hautes montagnes au sud-ouest, et se forme de deux branches qui se réunissent à Kamtchougaï; un mille plus bas, il se partage de nouveau à Totkali, le

bras méridional coule sous son ancien nom jusqu'à la mer; le septentrional prend celui de Bakas, et forme des marais dans le terrain salé le long de la mer. Au sud du Torkali, l'Oulou (grand) Manas prend sa source dans les plus hautes montagnes du territoire d'Akoucha; ses deux branches se réunissent avant d'entrer dans les états du chamkhal. Après des détours innombrables, cette rivière, qui, de même que le Torkali, est très-rapide, surtout au mois de mai, temps de la fonte des neiges, entre dans la plaine, après avoir reçu à gauche le Kitchi (petit) Manas qui vient également du sud-ouest, et se jette dans la mer Caspienne par une embouchure principale et quelques canaux latéraux.

Tarkhou, autrefois Sémender, est situé à 5 verstes à l'ouest de la mer Caspienne, et à la même distance au nord de la petite rivière de Tcherkas-Osen, dans une grande vallée entre des rochers immenses qui entourent cette ville de trois côtés, et ne laissent ouvert que celui de la mer. Le château du chamkhal est dans la plus haute partie de la ville, et la domine entièrement. Les rues sont assez irrégulières, et les maisons, au nombre de 1,080, bâties à l'asiatique avec des toits plats. On y remarque surtout les aqueducs qui conduisent l'eau des plus hautes montagnes voisines au château du chamkhal, et de là dans toutes les cours et les écuries; ils emplissent aussi des bassins dans des chambres où l'on se tient en été pour jouir de la fraîcheur, et enfin approvisionnent toutes les maisons de la ville. Le nombre des habitans se monte à 10,000, tant Koumuks qu'Arméniens et Géorgiens. Ils commercent avec la Russie et la Perse, exercent l'agriculture, cultivent le coton, élèvent des vers à soie. A trois verstes au nord de Tarkhou, on voit trois murailles en pierre, un peu éloignées l'une de l'autre, qui s'étendent

des montagnes à la mer, et paroissent avoir servi, dans tous les temps, à la défense de la ville. Ces remparts ont deux verstes de longeur et une toise d'épaisseur; ils tombent en ruines. A peu de distance de Tarkhou, on voit le grand lac salé de Tourkalay, où les Koumuks font leur provision de sel; au sud-est est la haute montagne de Chevkhan, de laquelle sort le ruisseau de Tcherkas-Osen.

Les autres lieux remarquables du territoire du chamkhal sont : Amirkhan-Kend, à trente verstes à l'ouest de Tarkhou, place fortifiée à la rive droite de la branche droite supérieure du Torkali - Osen; Albour - Kend, sur une haute montagne au nord de Tarkhou, a 300 maisons; Atiboïoun, dans les montagnes à vingt-deux verstes à l'ouest de Tarkhou, sur un ruisseau qui se jette dans l'Osen, est renommé pour la beauté de ses habitans du sexe masculin, et de ses excellens fruits; Karaboudakh ou Karabdoukh, chef-lieu de plusieurs villages voisins, est situé dans l'angle formé par l'Oulou Manas et le Kitcki-Manas à leur confluent. Les habitans de ces cantons sont riches, ont de nombreux troupeaux de moutons, et des femmes laborieuses. La quantité de jardins et les fruits excellens qu'ils produisent, augmentent le bien-être de cette tribu qui compte 3,000 familles; mais les Lesghis, ses voisins, aident à la consommation. Au sud-est, dans les montagnes et à cinq verstes de la mer, on trouve Bouinak, ville moins grande que Tarkhou; elle est, d'après un antique usage, l'apanage et la résidence du kerim-chamkhal ou héritier présomptif du Chamkhal, qui fait précéder son nom de celui de cette ville, en guise de titre. A peu de distance au sud de Bouinak (1), dans les montagnes, on voit les

(1) Jean Struys fait mention du Chamkhal, qu'il nomme *Semkal*.

ruines d'une ville ancienne, et auprès une inscription en arabe sur le tombeau d'un cheîkh de la famille de Mahomet, décédé en 1235 de J. C. Le ruisseau d'Ouroussaï-Boulack (source des Russes) forme la limite du canton de Bouinack et du terrritoire du Chamkhal; il tire son nom de ce qu'en 1734 les Russes bâtirent à son embouchure un petit fort qu'ils abandonnèrent bientôt. Dans plusieurs endroits des environs de Bouinak croît une herbe mortelle pour les chevaux; elle les étourdit, puis les fait mourir. C'est pourquoi l'on traverse ce canton à la hâte; et l'on attache de petits paniers d'osier devant la bouche des chevaux pour les empêcher de brouter (1).

La partie la plus occidentale du territoire du Chamkhal, dans les hautes montagnes, est partagée entre plusieurs petits princes, ses parens, qui lui paient des tributs, et lui fournissent des troupes auxiliaires; autrefois ils n'étaient que gouverneurs sous son autorité. Ces petits souverains sont :

1° Le prince d'Erpeli, gros village dans les montagnes sur la rive gauche du bras septentrional supérieur du Torkali-Osen.

2° Le prince de Goubden, petit canton situé plus haut, sur l'autre bras de la même rivière; au sud, il confine avec Akoucha; ces deux états, en diminutif, se font souvent des

et le représente comme le plus puissant des petits princes du Caucase. Il fut pris par les Koumuks et mené à Osmin, lenr prince, qui résidoit à Bouinak. (*Voyages*, Tom. II, pag. 89, éd. d'Amsterdam, 1718, 3 vol. in-12.) (E.)

(1) Bell dit que c'est une espèce d'absynthe : les chevaux de l'armée du czar en mangèrent avec beaucoup d'avidité; le lendemain, on en trouva cinq cents de morts. Cet accident fut attribué à l'absynthe.

guerres sanglantes. Les habitans sont koumuks; la population est de 3,000 familles.

3° Le prince de Kasanich, ville bien peuplée sur le bras méridional de l'Osen. Une grande partie des habitans s'occupe de la fabrication de longs manteaux de feutre, nommés *bourkis* par les Russes, et *iapindji* par les Tatars; ils en fournissent tout le pays voisin, et même la Perse et l'Arménie. Ils savent fondre la mine de fer nommée hématite-brune qui se trouve dans leurs montagnes, et se servent à cet effet de fourneaux bas, dont l'air est entretenu par des soufflets que font mouvoir des roues hydrauliques; et en d'autres endroits, par des trompes. Après avoir fait fondre plusieurs fois la loupe ou masse ferrigineuse, ils obtiennent du fer très-pur et très-malléable; ils en font leur acier dont ils fabriquent des fusils, des sabres, des poignards et autres objets.

4° Le prince de Djingoutaï, nommé Ali-Sultan, est un proche parent du chamkhal. En 1784, il a acheté, de son frère Ahhmed-Khan, la possession du Dougreli. Il peut, en temps ordinaire, mettre 1,000 hommes sous les armes; mais quand il entreprend une expédition de pillage, il peut, au moyen des Lesghis et d'un ramas de brigands de ce genre tripler ce nombre. Son territoire confine à l'est avec celui du Chamkhal, au nord avec le Kasanich, à l'ouest avec le Goubden, au sud avec Akoucha. Djingoutaï, capitale située à la rive gauche du bras supérieur du Manas, renferme 500 maisons; et de même que tout le territoire a des champs et des jardins bien cultivés; l'éducation du bétail n'y est pas non plus négligée. Beilerkend est un bourg de 200 maisons. Kitchi-Djingoutaï, sur le même bras du Manas, a 130 maisons. Dougreli, petite ville florissante, est située plus bas.

Le Chamkhal prétend aussi à la suzeraineté de la république lesghienne d'Akoucha.

Le mot de Kend, par lequel plusieurs noms de lieux sont terminés, signifie château ou village.

République d'Akoucha.

Ce petit état, situé dans la partie du Caucase habitée par les Lesghis, est dans les montagnes schisteuses et couvertes de neiges à la source du Torkali-Osen, de l'Oulou Manas, et du Khamrou-Osen. Il confine au nord avec le territoire de Goubden, à l'ouest avec celui de Balkara aux Lesghis, dont il est séparé par les montagnes neigeuses, qui lui servent aussi de bornes du côté des Kasi-Koumuks; à l'est, il a pour voisins les Tatars d'Iotémich.

Les Akouchaniens parlent un dialecte lesghi particulier, qui est aussi usité dans d'autres territoires. Cette tribu étoit autrefois soumise à l'Ousmeï des Kaïbacs qui, en 1725, reconnut la suzeraineté de la Russie, et déclara les Akouchaniens ses sujets; mais ils ne voulurent plus lui obéir; alors il invita les Russes à venir soumettre ces rebelles par la force des armes. Aujourd'hui les Akouchaniens sont entièrement libres. Ils n'ont parmi eux ni prince ni aucune espèce de noblesse; chaque canton ou *boutta* a son ancien ou *darga*; c'est l'assemblée de ceux-ci qui soigne les intérêts de la république; ils n'ont, au reste, que le droit de conseiller, ils ne peuvent pas ordonner. Quaud un prince du Caucase ou une province voisine a quelque affaire à traiter avec Akoucha, il faut envoyer un agent à chaque boutta, ou au moins communiquer sa proposition à chaque canton en particu-

lier. Cette méthode est observée exactement par les Akouchaniens ; car leurs plénipotentiaires sont toujours en nombre égal à celui des cantons. Dans les occasions importantes ils envoient ces douze députés à la fois aux princes voisins. Ce peuple fournit des troupes au plus offrant, et combat contre quiconque ne le paie pas. Toutefois on n'a pas encore pu le faire marcher contre le chamkhal de Tarkou; il lui est sincèrement attaché, et a constamment pris sa défense. En revanche il peut faire paître gratuitement ses troupeaux dans les pacages du chamkhal quand les parties hautes des montagnes sont couvertes de neige. Feth-Aly-Khan de Kouba, qui mourut en 1789 et qui avoit soumis une grande partie du Daghestan, fut en partie redevable aux Akouchaniens de la grandeur à laquelle il parvint; ils restèrent ses alliès fidèles. Il sut reconnoître leur attachement; il leur faisoit tous les ans un présent de 1000 tomans (40,000 fr.), et payoit de plus leurs troupes qu'il avoit à sa solde.

La vigueur et la bravoure des Akouchaniens sont renommées dans tout le Caucase oriental; les autres tribus des Lesghis les redoutent, car ils comptent 18,000 familles, et ont su maintenir l'équilibre entre leurs voisins. Ils sont mahométans sunnites, cultivent peu la terre, mais élêvent beaucoup de bétail, surtout des moutons, dont la laine est plus fine que celles des cantons voisins. Ils en fabriquent une sorte de drap qui s'exporte dans tout le Daghestan, où les gens du commun s'en vêtissent; ils font aussi des manteaux de feutre, mais d'une qualité assez médiocre. Leur fromage est très-recherché dans tout le Caucase oriental.

La république d'Akoucha renferme trente-quatre villages situés prés de sources et de petits ruisseaux. Les

principaux sont : Akoucha, habité par 1000 familles, et situé dans les montagnes à l'ouest des sources du Kitchi-Manas : Ochoucha, à la rive droite du bras supérieur de l'Oulou-Manas, à 15 verstes au nord nord-ouest du précédent : Boutoul à la source de la limite droite supérieure du Torkali-Osen.

(*Beschreibung des Ostlichen Kaukasus*, *von. J. Klaproth.* — Weimar, 1814. 1 vol. in-8°).

Voyage de M. Rich dans le Courdistan.

M. J. C. Rich, résident anglois à Bagdad, a écrit, le 20 juillet 1820, à M. Sylvestre de Sacy, une lettre datée de Soleïmaniéh, capitale du Courdistan. Avant de parcourir cette province, il visita les ruines de Ctésiphon et de Séleucie; ensuite il parcourut le Zébah, territoire du Courdistan, et les frontières de Perse. Son principal objet étoit de déterminer astronomiquement les positions les plus importantes de cette ligne, et de prendre connoissance des restes d'antiquités que l'on disoit être répandus de côté et d'autre.

« Le premier endroit intéressant que je visitai, dit M. Rich, fut Chehraban, où je reconnus les restes d'une ancienne ville sassanide, qui ressemble beaucoup à Ctésiphon, et qui, à ma connoissance, n'a encore été visitée par aucun Européen. Je pense que c'est l'ancienne ville de Dastagherd. A une lieue de là est un édifice curieux dont quelques voyageurs ont, je crois, déjà parlé succinctement: les habitans du pays le nomment *Zendan;* c'étoit probablement une sépulture royale.

« J'ai ensuite examiné attentivement les ruines de Kas-

richirin ; je suis convaincu que jamais les murs qui forment l'enceinte n'ont renfermé une ville ; ce n'étoit qu'un lieu destiné au plaisir de la chasse, ou plutôt un pavillon d'une dimension assez bornée et un parc. Les monarques sassanides avoient un assez grand nombre de semblables lieux de plaisance sur toute l'étendue de leurs états ; souvent ils étoient fort rapprochés les uns des autres. La maçonnerie en est très-grossière, comme celle de tous les édifices sassanides que j'ai vus.

« Environ à trois lieues à l'ouest de Kasrichirin est Haouch-Kerré ou Haouch-Kerrek, autre ruine sassanide que j'ai également visitée, et qu'aucun autre voyageur n'a vue, parce qu'elle n'est pas située sur une route connue, et que souvent même on ne sauroit en approcher à cause des Courdes qui fréquentent ce pays. Haouch-Kerré ressemble beaucoup à Kasrichirin ; ce lieu offre de même un vaste enclos ; les dimensions du bâtiment sont peut-être plus petites ; mais l'édifice est mieux conservé, et nous a fourni les moyens de saisir parfaitement le plan et la distribution de ces constructions. Je pense que c'étoit aussi une maison de chasse ; la situation en est on ne peut mieux choisie pour ce genre de divertissement. Les Courdes croient que Nouchirévan et Khosrou y tenoient leurs haras. Les bâtimens peuvent avoir eu quelque beauté quand les murailles étoient couvertes de stuc et l'intérieur richement décoré. Dans leur état actuel, ils sont loin d'avoir un caractère imposant. »

De Haouch-Kerrek, M. Rich traversa, en marchant à l'ouest, la plaine qui s'étend de Badjélan à Ben-Koudréh, lieu situé sur la rivière de Diala, un peu au-dessus de Chirvanéh, qui est une colline artificielle ; il en attribue l'origine aux Sassanides. Beaucoup de collines semblables, mais de moindre dimension, s'offrent à la vue dans diffé-

rentes directions. On voit aussi à Ben-Koudréh quelques restes de décombres qui appartiennent, suivant les Courdes, au lieu où Nouchirévan tenoit ses mulets. M. Rich traversa la Diala sur un radeau, et, en descendant le long de sa rive gauche, dans une direction à peu près sud-ouest, il atteignit Zengabad, mauvais village qui est le principal du territoire du même nom; il est, dit-on, dérivé de celui des Atabeks. On y observe parmi les ruines une colliue faite de main d'homme, dont il est difficile d'assigner l'époque. M. Rich pense néanmoins que c'est un ouvrage sassanide.

Il alla ensuite au nord-ouest à Keser, laissant sur sa route quelques ruines insignifiantes qu'on appelle *Kiouski Zenghi* (le pavillon ou le kiosk de Zenghi); puis il revint à Bagdad par la route ordinaire en passant par Kara-Tepé, Adana, Keny et le territoire de Khalis.

M. Rich repartit le 16 avril 1820, et suivit la même route jusqu'à Kéfri. A Kara-Tepé, il découvrit un cimetière où l'on trouve des urnes de terre. A peu près à deux lieues au sud-ouest de Kéfri, il y a une colline artificielle que l'on nomme *Eski Kéfri* (*le vieux Kéfri*). On reconnoît aux urnes de terre et aux ossemens que c'étoit un lieu de sépulture des Sassanides. Quelques restes de muraille qu'on aperçoit à peu de distance sont certainement du même âge et du même style que Kasrichirin et Haouch-Kerrek. M. Rich découvrit à Kéfri les ruines d'une grande ville qu'il croit Sassanide, et quelques tombeaux taillés dans le roc. Il fit faire des fouilles, et trouva une construction qui lui offrit des ornemens curieux peints sur stuc, et dont les couleurs ont encore toute leur fraîcheur.

De Kéfri, M. Rich gagna Touzkourmati, où il vit les puits de naphte et de sel, puis Taouk, où sont quelques ruines du temps des khalifes. M. Olivier s'est trompé, en

attribuant à Touzkourmati les mines qui dépendent de Taouk. « Malgré cette méprise, ajoute M. Rich, le voyage d'Olivier est, sous bien des rapports, une excellente relation à laquelle on n'a pas assez rendu justice. Le tableau général qu'il trace de la structure géologique de cette contrée est un ouvrage de main de maître. Au contraire, la relation d'Otter, si souvent citée, est une assez mauvaise rapsodie; ce n'est qu'une compilation informe d'extraits du *Djéhan Naméh* (1). Il me paroît évident qu'Otter n'a pas rédigé sur les lieux le récit de son voyage. »

M. Rich quitta la grande route à Taouk, et, passant par Leïlan, Kara-Hasan, Tchemtchémal, le pas ou derbend de Basian, qui est la grande entrée du Courdistan, Dergbézin et Tepperech, il entra dans Soleïmaniéh le 8 de mai. Ayant avec lui de bons instrumens, il détermina astronomiquement la position de tous les lieux par lesquels il passa.

Mais le voyage de M. Rich n'aura pas seulement été utile à la géographie, il laissera dans l'esprit des Courdes le souvenir d'un bienfait inappréciable. « La présence de ma femme, ajoute-t-il, aura, suivant toute apparence, les plus heureux effets pour les grossiers habitans de ces montages. En employant constamment tantôt la persuasion, tantôt la distribution de petits présens à leurs femmes et à leurs enfans, elle a réussi à vaincre leur répugnance pour toute nouveauté et à introduire parmi eux la vaccine. A présent ils viennent en foule demander comme une charité que leurs enfans soient vaccinés. La famille du pacha est une de celles qui se sont soumises à cette opération; il y a même des Courdes qui ont témoigné le

(1) C'est l'ouvrage que d'Anville nomme *le Géographe Turc*.

désir d'apprendre la méthode de la pratiquer. Précédemment, la petite-vérole faisoit de grands ravages dans ces contrées. »

La chaleur est souvent très-forte à Soleïmaniéh : par un vent d'est, le thermomètre est monté à 37° (R.). M. Rich comptoit quitter Soleïmaniéh pour s'établir dans quelque endroit sauvage des montagnes et y rester jusqu'à la fin d'août, examiner ensuite tout ce qu'il y a de remarquable dans le Courdistan, puis retourner à Bagdad avant la fin d'octobre. Il espéroit visiter les antiquités de Ninive et de tout le pays entre Ninive et Arbelles, et déterminer, s'il le pouvoit, les positions de Gaugaméla et du champ de bataille.

« Tous ceux qui ont écrit sur la Perse, dit M. Rich, ont établi une distinction entre les tribus courdes et les tribus du Louristan, ayant ainsi l'air de croire que les Louris forment une nation tout-à-fait distincte. Cette opinion est erronée. Au contraire, les Bakhtiarys, les Zends, les Laks et autres tribus du Louristan appartiennent réellement toutes à la nation des Courdes, dont elles parlent la langue, comme je m'en suis convaincu par ma propre expérience. » (*Journal des Savans.*

On peut comparer les détails donnés par M. Rich dans la première partie de sa notice avec ceux qui se trouvent, pag. 81 à 100 de la *Description du Pachalik de Bagdad*, par M. Rousseau, ouvrage excellent publié par M. Sylvestre de Sacy.

Sur M. le marquis d'Etourville et sur ses voyages dans le centre de l'Afrique méridionale.

Plusieurs journaux quotidiens, hollandois, anglois et

belges, ayant donné quelques notions il y a environ deux ans et dix-huit mois sur M. le marquis d'Etourville, et ces notions ayant été accueillies dans certains recueils périodiques consacrés aux sciences ou aux progrès de la géographie, nous pensons qu'une notice plus détaillée sur cet intéressant voyageur ne peut qu'être à sa place dans nos Annales, en attendant que M. d'Etourville, de retour dans sa patrie pour ne la plus quitter, publie lui-même une histoire de ces longues courses, histoire dont les notes nombreuses et une partie des manuscrits entièrement en ordre ont été mis sous nos yeux.

D'une famille fort ancienne, originaire du comte d'Eu, alliée à ces Bethencours dont l'un fut conquérant des Canaries, mais qui depuis près de deux siècles est établie dans le midi de la France, M. le marquis d'Etourville, encore jeune au moment où éclata la révolution, émigra, vers 1790, avec son père qui avoit servi sous M. le comte d'Artois dans l'expédition de Gibraltar. Doué d'un esprit supérieur autant que sage, M. d'Etourville, le père, avoit donné lui-même à son fils une excellente éducation, et vit sans effroi la perte totale de sa fortune qui lui devenoit presque inutile, puisque, par ses talens, ce fils pouvoit aisément parvenir à se tirer d'affaire.

C'est à Madrid que MM. d'Etourville père et fils fixèrent d'abord leur séjour. Le jeune marquis, dont le goût pour l'histoire naturelle s'étoit développé dans un voyage qu'il avoit fait, l'année précédente, à Saint-Domingue, se décida pour l'étude de la médecine qui s'allie fort bien avec celui des autres sciences physiques.

La paix de 1795, ayant mis presque tous les émigrés françois qui se trouvoient en Espagne; dans la nécessité d'en sortir pour se rendre dans les îles Baléares,

M. d'Etourville le père ; sentant que son fils ne pouvoit y continuer ses études, se décida à passer en Portugal, où il mourut presque aussitôt son arrivée. Le jeune marquis étudia encore deux ans à Lisbonne, où le professeur Brotero en fit un botaniste du premier ordre. Son intention étoit, lorsqu'il se trouveroit en état d'exercer, de passer dans quelque colonie pour y réparer, par la pratique de la médecine, l'opulence qui lui avoit été ravie. Brotero saisit la première occasion favorable qui s'offrit pour combler les vœux de son élève. Un médecin, dont le fils suivoit ses cours, ayant fait fortune dans l'île de San Thomé, écrivoit à celui-ci qu'il eût à l'attendre à Lisbonne où il comptoit se retirer, en l'engageant à lui envoyer un jeune homme instruit auquel il laisseroit sa pratique, ne voulant pas abandonner la santé de ses amis à un premier venu. L'offre acceptée par M. d'Etourville, il fit ses adieux à son professeur, et s'embarqua au mois de septembre 1796, pour se rendre sous la ligne, malgré la réputation d'insalubrité de la nouvelle patrie qu'il y alloit choisir. Il relâcha d'abord à Madère, où il fut fort bien accueilli par un gentilhomme du pays qui se trouvoit aussi originaire du comte d'Eu, puis aux îles du cap Verd, où il eut occasion d'observer une éruption de l'île *do Fuégo*.

Heureusement arrivé à San Thomé, M. d'Etourville eut le bonheur de trouver un pays beaucoup plus beau et un climat beaucoup meilleur qu'il n'avoit osé l'espérer; il s'y fit si bien, que jamais il n'y a éprouvé la moindre maladie. Ses affaires ne tardèrent pas à prospérer ; et son goût pour les langues n'étant pas moins vif que celui qu'il avoit pour les sciences, il s'occupa de celles que parloient les esclaves de différentes nations qui se trouvoient dans l'île. C'est par ces moyens que M. d'Etour-

ville a pu, par la suite, s'entendre avec les diverses nations qu'il a visitées de gré ou de force, et composer un traité fort étendu sur la grammaire générale et particulière des habitans de l'Afrique équinoxiale.

La petite vérole ayant détruit presque tous les esclaves de l'île, et les habitans les plus riches ayant formé le projet d'aller faire une traite dans le pays de Congo, M. d'Etourville entra dans cette spéculation et voulut être du voyage. C'est dans cette circonstance qu'il eut occasion de guérir d'une blessure grave le prince régnant dont il est devenu l'ami le plus tendre.

L'Europe a sur le Congo les notions les plus fausses et les plus bizarres. D'ignorans missionnaires, ou des marins uniquement marchands d'hommes, ont seuls fourni les notions sur lesquelles les compilateurs, depuis Dapper, ont composé leurs histoires d'Afrique. Les Portugais seuls ont pénétré dans l'intérieur du pays, mais ont toujours caché soigneusement leurs relations avec les peuplades qui s'y trouvent. Il est même certain qu'ils traversent le continent, depuis la côte de Mosambique à celle d'Angole, avec autant de facilité au moins qu'un Européen peut aller par terre de Hambourg à Cadix. M. d'Etourville, devenu non seulement Portugais, mais presque Africain, n'a pas fait ce trajet, parce qu'il n'en a pas eu le dessein; mais il eût pu y parvenir fort aisément, si les circonstances n'eussent dirigé ses pas dans une autre direction.

Les détails qu'on nous a donnés sur les mœurs des peuples de tous ces lieux, ne sont guère plus exacts que ceux qui concernent la géographie. On sait, par exemple, qu'un roi ou mani de Congo fut autrefois converti à la foi chrétienne, qu'il devint un prince apostolique et romain, et l'on est persuadé que la religion européenne a jeté de profondes racines à San-

Salvador, capitale de l'empire. Cependant M. d'Etourville trouva le monarque abandonné aux pratiques du plus déplorable fétichisme ou paganisme. Son grand-père, au temps où la suppression des jésuites avoit donné lieu à quelques troubles chez les Portugais d'Angole, détruisit jusqu'aux moindres signes de la foi, et fut l'un des plus ardens persécuteurs des missionnaires. Il ne restoit pas une trace de christianisme dans le vaste bassin du Zaïre, quand notre voyageur y pénétra; mais une sorte de civilisation s'y remarquoit en quelques endroits. Des pratiques de mahométisme s'y sont introduites on ne sait trop à quelle époque, mais elles semblent bien défigurées.

M. d'Etourville, ayant reçu une éducation très-pieuse, et trouvé de grandes consolations dans les pratiques les plus scrupuleuses de la religion, profita de son crédit sur l'esprit du prince pour le rappeler aux sentimens chrétiens de ses aïeux. Il paroît qu'il ne fit pas moins près de lui l'office d'un missionnaire zélé, que d'un médecin habile. Il a souvent assuré qu'il travailloit à la cure de l'ame avec plus de zèle encore qu'à celle du corps; et, comme le mani de Congo n'étoit pas un Louis XI, il lui en tint compte après son rétablissement.

Nous ne suivrons pas M. d'Etourville dans les détails qu'il donne sur la conversion de plusieurs grands du pays due à ses soins, sur les missions qu'il est parvenu à y remettre en honneur, sur la solidité de l'établissement de la foi partout où le pouvoir du prince son ami peut s'étendre, encore moins sur la destruction totale des idoles et de leurs prêtres par quelques seigneurs près desquels ce voyageur avoit su se mettre en crédit. Le zèle édifiant de M. d'Etourville rappelle un peu au dix-neuvième siècle celui des Mérolla; et nous aimons mieux

occuper le lecteur de géographie et d'histoire naturelle.

M. d'Etourville fit cinq ou six voyages en assez peu de temps, de San Thomé au Zaïre, et du Zaïre à San Salvador. C'est pendant le séjour qu'il y fit pour les troisième ou quatrième fois, que le roi entreprit de visiter les frontières orientales de son empire, pour y vérifier d'où viennent des perles et de la poudre d'or qu'on en apporte. Il proposa au marquis de l'accompagner avec l'un des ecclésiastiques qu'il avoit introduit à sa cour. Cette proposition fut acceptée, et la relation que fait notre voyageur de cette partie de ses pérégrinations nous paroît l'une des choses les plus curieuses que nous ayons jamais lues. Il a traversé le pays du Dembo, et l'a ensuite parcouru du nord au sud dans presque toute sa longueur. Ce Dembo est comme le sommet très-uni d'une vaste chaîne de monts qui s'élève insensiblement pendant trois cents lieues et parallèlement à la mer. Il peut avoir de 1,000 à 1,200 toises au-dessus du niveau de l'Océan, près de cinquante lieues de l'est à l'ouest, et près de trois cents lieues du nord au sud. Un grand nombre de rivières presque parallèles en découlent de l'est à l'ouest, et se jettent dans le Zaïre ou dans l'Océan depuis ce Nil du midi jusqu'au Rio Bembar qui s'en échappe probablement encore.

C'est sur l'autre pente du Dembo, beaucoup plus brusque et moins élevée que celle qui s'étend vers la mer, que se trouve ce lac Aquitenda ou Aquitenga, tour à tour si agrandi ou si réduit sur les cartes. On en fit sortir autrefois jusqu'au Nil; et les nouvelles observations de M. d'Etourville prouvent que, si cette idée fut aussi absurde que celle qui fait du Niger et du Zaïre un même fleuve, quelques particularités ont pu la rendre un peu plus naturelle.

Ici nous rapporterons textuellement une note de M. d'Etourville, qui doit fixer nos idées à ce sujet : « En descendant assez doucement par les pentes orientales du Dembo, qui sont bien moins alongées que celles qui s'abaissent du côté de l'Océan, et voyageant toujours dans un pays boisé qui devenoit de plus en plus sec, nous arrivâmes au bord d'un amas d'eau que je ne nom-

merai pas une mer, parce que son onde n'est point salée, mais dont l'étendue égale, *au moins pendant une partie de l'année,* celle de ces lacs d'Asie auxquels les géographes anglois ont appliqué une dénomination qui tend à les confondre avec la Caspienne dont ils sont tout au plus une miniature. C'est par le 9e degré de latitude sud que je me baignai pour la première fois dans les eaux du *Zawilanda.*

Zawi, en dialecte du Congo, signifie eau; la racine de ce mot. est éthiopique. Le lecteur verra par la suite qu'*Awi*, et par abréviation *wi*, exprime également l'eau et l'humide chez tous les peuples nègres au nord du tropique du capricorne, et même chez les Abyssins, qui appellent leur Nil *Abawi*, par corruption ou faute des copistes européens, *Abavi* c'est-à-dire le *père des eaux.* Quand au *Z*, que nous plaçons au-devant d'un mot qui peut-être n'en devroit pas comporter, cette lettre exprime la manière adoucie dont les Moussi-Congos prononcent toutes les voyelles lorsque celles-ci se trouvent placées au commencement des mots; manière de parler qui, de l'idiome africain, est passé dans le jargon de nos colonies françoises, qu'on appeloit, avant la révolution, langage créole.

Lunda, qu'on prononce quelquefois comme *Landa*, signifie inconstant, sujet au changement. Ainsi *Awilunda*, désignant une onde qui n'occupe pas toujours les mêmes lieux, présente le vrai nom de l'amas de vagues intérieures, que j'appellerai cependant *Zawilanda*, pour me conformer à l'usage du Congo. Les Portugais, ayant entendu parler du Zawilanda dès les premiers temps où ils explorèrent les côtes occidentales d'Afrique, traduisirent à peu près son nom en leur langue, et le désignèrent sous l'appellation d'*Aquilonga*, qui peut signifier eau longue, et qui a été écrite sur quelques cartes *Aquilonda*, par le mélange qu'autorisoient le sens et la consonnance d'un mot d'Europe et d'un mot africain. Les noms de Zawilanda et d'Aquilonda conviennent également au lac qui les porte, et qui doit être situé dans une région fort élevée au-dessus du niveau de l'Océan; car, pour y parvenir, je n'ai pas été obligé de descendre autant à beaucoup près que j'avois eu à monter. L'abbé Prévost,

qui en défigure le nom, comme celui de mille autres lieux, l'appelle *Akhelonda*, et en fait, d'après l'ignorant Lopez et ses plus ignorans copistes, sortir la Coanza et une foule d'autres rivières. On en a fait même sortir le Nil; ce qui n'a pas le moindre rapport avec la réalité. »

On voit par ce passage que M. d'Etourville est tellement passionné pour l'exactitude des faits que, tout chrétien et charitable qu'il est, il traite sévèrement l'erreur et ceux qui la propagent; et, sans lui appliquer aucun vers de Boileau, nous le suivrons dans la magnifique description qu'il donne du lac Zawilanda ou Aquilanda et de ses bords orientaux.

« Le lac Zawilanda, dit-il dans une autre note que nous avons eue sous les yeux, peut avoir, dans les parties de son étendue sur lesquelles j'ai acquis des notions positives, un peu plus de cent lieues de longueur du nord au sud. Il est d'autant plus difficile de déterminer sa largeur qu'elle n'est pas constamment la même, et que ses rives orientales n'existent peut-être pas. C'est dans cette singulière partie de l'Afrique, sur laquelle j'appellerai l'attention du lecteur, que la nature ne ressemble plus à la nature du reste du monde, ou du moins qu'il n'en existe point encore de limites fixes entre les eaux, les airs, l'aride, la chaleur et la lumière. Les élémens y paraissent confondus comme au temps du premier chaos, et l'on diroit que l'Éternel n'a point fait participer les vagues déserts aux bienfaits de la création. Le *sens dessus dessous* de la Genèse, dont les esprits forts peuvent rire tout à leur aise, existe toujours ici; il s'y présente dans sa plus grande singularité, dans toute l'horreur de son caractère, comme pour rendre témoignage de la vérité des traditions sacrées. Aussi ne puis-je trouver de termes pour peindre un ordre de choses entièrement interverti et dont je dis avec l'Ecclésiaste : Toutes ces choses sont incompréhensibles, l'homme ne peut les figurer par ses paroles. »

« En effet, qu'on se figure, s'il est possible, des eaux sans fin, non pas majestueuses, comme la mer, et dont le flux et le reflux ne sont astreints à aucune règle; s'élevant ou s'abaissant, comme par caprice, en proportion des fontes de neige ou des déluges de pluie qui viennent grossir leur volume sur divers points. Que la pensée étende la masse

de ces eaux, tantôt troubles et superficielles, tantôt profondes et noirâtres, sur une immense plaine où elles présentent l'aspect d'un océan courroucé, ou celui d'un amas de bourbe dormante qui ne conserve que le degré d'humidité nécessaire pour ne pas devenir un désert de sable errant. Qu'on ajoute à ce tableau un horizon sans bornes, un mirage continuel qui dénature toute perspective, un frémissement d'ondulations atmosphériques, qu'on voit quelquefois règner au-dessus des sillons de nos champs pendant les ardeurs caniculaires, mais qui devient ici tellement considérable, qu'il est impossible d'y attacher ses regards sans éprouver une sorte de vertige; qu'on éclaire la scène par une lumière qui n'embellit rien, et à travers l'épaisseur de laquelle, si je puis m'exprimer ainsi, disparoît comme délayé le pâle disque du soleil; enfin, qu'on imagine un silence qui n'est point auguste, à travers lequel des particules d'arène, violemment poussées par je ne sais quelle haleine des vents, blessent les yeux, picotent la peau, et menacent le voyageur de l'engloutir sous le poids de nuages massifs. Quand on aura conçu la confection de toutes ces choses, qu'on parviendra à s'en imaginer le morne fracas, on n'aura encore qu'une foible idée du chaos actuel, du désordre auquel l'absence du jour n'accorde aucune sérénité; car, pendant que l'astre, autour duquel la terre est emportée, brille sur l'hémisphère opposé, le centre de l'Afrique méridionale demeure encore presque aussi éclairé qu'il l'étoit pendant le jour, et à peu près comme les anciens supposoient que l'étoient les régions polaires par la blancheur d'une neige éternelle. Ici, la lumière semble s'amonceler dans la masse du sol et de l'air, comme elle le fait dans certains corps qui la reproduisent après que le soleil a disparu. Aucune créature ne sauroit vivre dans ces espaces inhospitaliers, qui n'appartiennent ni à la terre, ni à l'eau, ni au jour, ni à la nuit: l'homme tenteroit vainement d'y établir son empire; tous les élémens conjurés lui seroient des causes irrésistibles de naufrage; la matière n'y est point encore animée par le doigt de Dieu, et semble y repousser toute organisation. Aussi les nègres du Dembo, qui sont toujours prêts à répondre à tort et à travers aux renseignemens qu'on leur demande sur les pays où ils n'ont même pas pénétré, les nègres, dis-je,

demeurent-ils muets quand on les interroge sur les bornes orientales du lac Zawilanda ; plusieurs de ceux qui nous accompagnoient vers ces bords parurent même surpris que je pusse supposer qu'il y eût des lieux habitables au-delà de ce qu'ils regardoient comme la barrière qui sépare la terre des régions éthérées. Pour la plupart des hordes parmi lesquelles je voyageois, le monde finit ou le Zawilanda commence. »

« La rive occidentale du lac est déterminée, parce que les racines d'assez hautes montagnes la forment d'un bout à l'autre. J'ai jeté la sonde en plusieurs endroits de sa longueur jusqu'à deux lieues des côtes ; j'ai trouvé constamment 100, 140 et 180 brasses de fond. L'eau n'étoit point teinte d'azur foncé ou d'émeraude, ainsi que l'est la mer, mais d'un bleu noirâtre et sombre comme le verre teint de safre ; cet effet doit venir et de sa profondeur et de la nature de la lumière qui règne à sa surface, lumière dont elle ne tire que peu de rayons brillans. A mesure que l'on s'éloigne de la côte, le fond s'élève insensiblement par le travers d'un endroit où j'avois trouvé 150 brasses ; après avoir fait une lieue et demie, je n'avois plus que 120 brasses à trois lieues, et 106 un peu plus vers l'est. Les Augongas riverains m'assurèrent que j'eusse pu voyager pendant six jours dans la même direction après la saison des pluies où le lac est immense sans en voir la fin ; tandis que, dans la sécheresse, je trouverois ce qu'ils nomment l'*arpoul* avant la fin du troisième soleil. Cet arpoul est une sorte de limon grisâtre qui a quelquefois l'épaisseur du miel, et dans lequel les hommes seroient engloutis sans retour s'ils basardoient d'y mettre le pied. Il est formé des parties les plus ténues dont l'eau s'est saturée et qui les tient en suspension.

« Les bords occidentaux du Zawilanda sont en général assez brusquement coupés, depuis ce point où ce lac reçoit la rivière d'Or dans le sud-ouest jusqu'à l'endroit où il se rétrécit au nord pour former la rivière de Congo, et sa profondeur y est tout-à-coup énorme. Lorsqu'on y voyage, on se trouve comme au faîte d'une immense muraille presque à pic, et l'on ne peut s'approcher de l'eau qu'au fond de quelques torrens descendus des montagnes parallèles ou de ces fissures de rocher que les Portugais

et les Espagnols appellent des *barancos*. Ces torrens et ces barancos forment en général des baies plus ou moins commodes par où l'on communique avec le lac, et au fond desquels s'établissent les Augongas riverains. »

« Ces Augongas riverains, moins nombreux que ceux des hautes régions, élèvent peu de bestiaux; ils en achètent à leurs compatriotes des plateaux élevés, en retour de quelques marchandises qu'ils leur fournissent et qui passent ensuite dans le Congo. Ils ne cultivent point la terre, elle leur est même presque inconnue; les pluies en ont dès long-temps dépouillé leur patrie pierreuse; le canton qu'ils habitent est formé d'une masse calcaire immense, qui paroît appuyée contre le noyau schisteux et primitif du Dembo dans toute sa longueur. Ce n'est guère qu'à 200 toises au-dessus du niveau du lac, à peu près à une lieue de distance, qu'on commence à trouver des plantes, et bientôt après des bois qui deviennent plus épais et plus vigoureux à mesure qu'on s'élève. Les crues d'eau et leur diminution souvent réitérées ont comme diminué le sol inférieur sur lequel l'Augongas riverain promène des cases mobiles, toujours établies au point où atteignent les vagues du lac. »

M. d'Etourville a soigneusement observé les couches calcaires de la base orientale du Dembo; il y a trouvé des pétrifications fort belles, et particulièrement des bancs entiers de madrépores parmi lesquels il prétend avoir observé diverses sortes d'éponges pétrifiées. La description qu'il donne des parties élevées du pays n'est pas moins curieuse, n'ayant point, quand il y pénétra, d'instrument bien exact à l'aide duquel il pût mesurer rigoureusement l'élévation du pays; il ne put l'estimer qu'approximativement. « Mais, dit-il, en comparant leur aspect avec les sommets de Saint-Domingue, des Pyrénées, du Guadarama, de la Sierra de Guadaloupe et des îles Santiago et San Thomé, que je connais bien, en comparant la température ordinaire à la latitude de ces lieux avec celle du point où j'étois parvenu, ainsi que les productions animales et végétales que j'y observai, je suis porté à évaluer la hauteur moyenne des plateaux du Dembo à 1200 ou 1400 toises environ. Celle de l'Ourala-Dembo (Dembo au-delà du Zaïre) est encore plus élevé. Rendus

sur le plateau central du Dembo, le roi dirigea la marche vers le sud, en tirant un peu vers l'est, pour côtoyer les limites orientales d'Orando. Les eaux qui s'écouloient vers la gauche tomboient vers la rivière de Zépandre, par la vallée de laquelle nous sommes revenus au Congo, et vers les sources de laquelle nous nous élévions de plus en plus. Le Dembo pouvoit avoir ici de vingt-cinq à trente lieues de largeur. Après quatre jours de marche, nous avions déjà vu plusieurs chefs de peuplades, qui, ayant appris l'arrivée du prince, s'empressoient de lui offrir des présens et l'assurance de leur soumission. Le roi les reçut avec bonté et les garda tous près de lui; car on ne sauroit prendre trop de précautions chez les peuples africains, quelque réputation de bonne foi et de douceur qu'ils aient acquis. »

« On arriva dans la journée du 26 août en un lieu beaucoup plus agréable que tous ceux que nous avions parcourus, et qui, par quelque disposition particulière du sol que je n'ai pas reconnue, présente quelque bois, un peu de terre végétale, et reçoit de temps en temps les rayons du soleil dégagés des brumes qui les absorbent le plus souvent. Ce lieu se nomme Tounin, etc..... Comme le lendemain étoit précisément un dimanche, on montra aux barbares de ce pays la pompe de nos cérémonies chrétiennes en célébrant la sainte messe, ce qui parut les toucher. Le roi ordonna ensuite que l'on se reposeroit à Tounin pendant dix jours. Ce repos était bien nécessaire; la pluie et le frais nous avoient tous plus ou moins dérangés; il y avoit des malades dans la troupe et les gens de la suite; j'étois obligé d'en laisser plusieurs dans les libates (villages) où les habitans en prenaient à la vérité le plus grand soin.

Lorsque le roi partit du village où il s'étoit arrêté, la saison des pluies sembla recommencer. M. d'Etourville raconte des effets étonnans de l'abondance de celles-ci qui causèrent beaucoup de mal aux voyageurs: cependant les habitans du Dembo annonçoient que les pluies alloient bientôt cesser; ils ont des idées singulières à ce sujet, ils prétendent que ces redoublemens d'eau sont dus à la dernière ouverture de ce que M. d'Etourville traduit par les cataractes du ciel, après l'épuisement desquelles ces nuages et les brouillards demeurent en possession du pays. « Je demandai, dit notre voyageur, à l'un des Au-

gongas qui, s'étoit chargé de satisfaire à mes questions, ce qu'il entendoit par ces cataractes du ciel; il me répondit sans hésiter qu'il ne savoit point où elles étoient, ni comment elles étoient faites, mais qu'un *kouqueque* (chef de tribu), qui avoit beaucoup voyagé, assuroit que le ciel étoit le réservoir des eaux; qu'une croûte transparente séparoit ces eaux de l'air, et qu'il y avoit quatre trous ou cataractes à cette croûte, placés vers les quatre points cardinaux. Il ajoutoit qu'un *mohise* (sorte de dieu) tenoit la porte de chacun de ces trous, et n'ouvroit celui dont il avoit la garde qu'au temps des pluies, d'après l'ordre que lui en donnoit le grand *manygachis* (grand roi du ciel); que, selon que le trou du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest étoit ouvert, l'averse venoit de ce côté; que, lorsque toutes les cataractes étoient fermées, l'eau qui étoit de l'autre côté de la croûte transparente filtroit toujours un peu à travers, comme elle fait dans les vases de terre, et que de là provenaient l'humidité, les brouillards et les nuages d'été, d'autant plus abondans dans un pays, que ce pays est plus près du ciel. »

Nous ne pensons pas, avec M. d'Etourville, qu'il y ait dans cette singulière opinion le moindre rapport avec les traditions sacrées, et nous croyons qu'il y a quelque danger à voir ainsi les saintes Ecritures partout; mais nous trouvons quelque chose de fort original dans ce système de physique sauvage qui procure quelques observations.

Après avoir pénétré plus avant vers les parties centrales du grand plateau sur lequel un prince africain conduisoit un voyageur d'Europe, on s'aperçut qu'on étoit parvenu au-dessus de la région des gros nuages, et que l'on arrivoit sur une chaîne de montagnes qu'éclairoit le soleil le plus pur. « Je ne puis rendre, dit M. d'Etourville, le magnifique tableau qui s'offrit à mes regards, et qui frappa d'admiration jusqu'à notre troupe barbare. Nous étions environnés comme d'une mer de lait qui paroissoit sans limites; le ciel étoit pur, et n'avoit plus cette couleur terne et plombée qu'il présente pendant les jours ardens de l'équateur, il se montroit ici paré d'azur, comme dans les zones tempérées, et il étoit facile de juger de la grande élévation où nous étions parvenus par la disparition totale de la végétation ligneuse. Nous n'aperçûmes pas un

seul arbre à la plus grande distance où nos regards pénétroient sans obstacle. Des gazons de jonquilles, de lichens et de mousses formoient la seule verdure de ces lieux. Le terrain étoit assez accidenté, mais n'offroit ni crêtes sourcilleuses ni précipices rapides; le sphagne des marais, en tout semblable à celui d'Europe, formoit dans des trous humides comme de petites tourbières spongieuses sur lesquelles végétoient quelques jolies petites plantes d'un aspect alpin. La seule roche qui se présenta à mes recherches étoit disposée par tables et se délitoit en couches minces comme de l'ardoise; elle étoit composée d'un schiste bleuâtre fort dur que mes compagnons de voyage portugais, qui n'étoient pas minéralogistes, prirent d'abord pour de la mine d'argent, parce qu'il brilloit beaucoup à l'œil; ce brillant lui venoit de la quantité de mica dont elle étoit remplie. »

La nature de cet ouvrage et la discrétion ne nous permettent pas de fouiller dans les notes de M. d'Etourville autant que nous le désirerions; nous suivrons une autre fois ce voyageur dans quelque autre partie de l'Afrique, et nous nous bornerons ici à donner quelques détails généraux sur les motifs qui, en 1815, l'appellèrent en Europe.

Toujours dans l'intérieur de l'Afrique, ou dans l'île San Thomé, où l'on a fort peu de rapports avec l'Europe, ce n'est que très-tard, vers 1810, que M. d'Etourville apprit que la révolution avoit changé de marche, et l'avénement au trône du chef de l'ancien gouvernement. Vers la fin de 1814, il apprit le nouveau changement qui replaçoit sur le trône de France la dynastie pour laquelle il avoit quitté son pays. La nouvelle de la restauration lui inspira le désir de revoir sa patrie. Ayant réalisé une somme assez considérable, et s'étant embarqué pour le Brésil, il arriva avec assez de difficulté en Europe, et débarqua à Nantes, précisément le 20 mars; il trouva les moyens de passer à Gand, dans l'espoir d'y être présenté à Monsieur; la singularité de sa mise, car M. d'Etourville avoit repris, en débarquant en Europe, ses habits de 1790, causa de l'ombrage à un commissaire de police, auquel M. Fauche Borel lui-même en avoit causé. M. le marquis d'Etourville fut arrêté, de sorte qu'il semblait n'être venu du fond de l'Afrique que pour se faire mettre en prison dans les Pays-Bas. Sa captivité ne dura cependant que le temps néces-

saire pour une explication; notre voyageur fut bientôt traité avec autant d'égards qu'il l'avoit été d'abord légèrement. Après un séjour de quelques mois en France et aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qu'on lui avoit ordonné pour le rétablissement de sa santé, M. d'Etourville est repassé au Brésil, et de là à San Thomé, dans le dessein de réaliser des capitaux assez considérables, dont il veut consacrer les revenus à la publication de ses découvertes en histoire naturelle. Des notes données à ce sujet dans divers journaux étrangers font monter à un nombre prodigieux les espèces, dont les travaux de M. d'Etourville enrichiront l'histoire naturelle dans les trois règnes.

B. D. St. V.

Antiquités de Djeyn.

M. Francklin, colonel anglois, écrit, en date du 28 décembre 1819, du col de Kouraindji dans le district de Bhâghelpore, qu'il a gravi le mont Parous-nâth-ichvara, principal lieu d'adoration des Djeyns. Il est situé sur les confins des districts de Ramghour et de Behar, à 136 milles au sud-ouest de Bhâghelpore. La hauteur et l'escarpement de cette montagne en rendent la montée extrêmement pénible; car de la plaine de Nedhou-Bar, qui est en bas, on compte six milles anglois jusqu'au sommet, nommé par les habitans du pays *Asmid Sikour*, ou le *Pic de la Félicité*. La route est excessivement difficile et fatigante. M. Francklin mit six heures à atteindre au sommet de la montagne. Elle est plus haute que le Pira Zoun dans le midi de la Perse, ou que le Balkan ou mont Hémus de la Thrace. M. Francklin a obtenu dans les temples voisins du Parousnath des renseignemens précieux sur les dogmes et la doctrine des Djeyns; il doit les insérer dans l'ouvrage qu'il compte publier sur les Djeyns et les Boudhs. (M. Francklin est le même qui a fait, en 1787 et 1788, un *voyage du Bengale à Chyraz*, dont M. Langlès a donné la traduction.)

Asiatic journal, 1820.

III.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Voyage de M. Amédée Jaubert en Arménie et en Perse.

On regrettoit que M. le chevalier Amédée Jaubert, maître des requêtes, privât le public du fruit des observations qu'il a faites durant son *Voyage en Arménie et en Perse, entrepris dans les années* 1805 *et* 1806. Nous annonçons avec plaisir que cet ouvrage paroîtra incessamment. Il sera accompagné de divers dessins et de deux cartes dressées par M. Lapie, d'après les renseignemens les plus récens et les plus authentiques.

Ce livre offrira peut-être un genre d'intérêt nouveau, parce que l'auteur qui, comme on sait, s'est livré de bonne heure à l'étude des langues orientales, s'est particulièrement attaché à reproduire avec la plus scrupuleuse exactitude les entretiens qu'il a eus avec les habitans du pays, toutes les fois que ces conversations étoient propres à donner une idée exacte du caractère des orientaux.

La première des cartes de M. Lapie paroîtra en même temps que l'ouvrage, et contiendra particulièrement l'itinéraire de Constantinople à Téhéran; elle offrira le résultat de ce qui a été recueilli de plus positif sur la géographie de l'Asie-Mineure, y compris quelques-unes des Sporades, ainsi que sur l'Arménie, le Courdistan, l'occident et le nord de la Perse.

M. Amédée Jaubert est le même voyageur qui a trouvé chez les Kirghis et les Calmouks l'espèce de chèvre dont la toison sert à la fabrication des châles de Cachemyr. Les lecteurs des Annales n'apprendront pas sans intérêt que le nombre de ces chèvres, depuis leur arrivée en France, est plus que doublé; ainsi, en ce moment, il est à peu près de mille. Cette race prospère et donne une laine aussi belle et aussi abondante que dans l'Oundès. Les princi-

pales divisions du troupeau sont dans les Pyrénées, notamment sur le Canigou et à Perpignan, en Provence, dans les Ardennes, et à Saint-Ouen, près Paris.

Traduction du voyage de M. de Krusenstern autour du monde.

Le voyage de M. de Krusenstern autour du monde, le premier que les Russes aient fait, est, parmi ces expéditions hardies, une de celles qui méritent le plus de fixer l'attention. Entreprise sous les auspices d'un monarque éclairé, elle a été conduite avec une habileté qui place le nom de M. de Krusenstern parmi ceux des marins les plus distingués. On connoît l'heureuse issue de ce voyage qui a fait faire des pas importans à la géographie. M. de Krusenstern, répondant dignement à la confiance de son auguste souverain, a, partout où il s'est arrêté, déterminé par des observations soignées, la position des lieux. Il a décrit l'aspect et la nature des pays, les mœurs et les usages des habitans. Sa relation de l'île Noukahiva, une de celles qni composent le groupe de Washington, voisin des Marquesas de Mendoça, fait bien apprécier ces insulaires régardés faussement comme des modèles d'innocence et de candeur. Son séjour dans la rade de Nangasaky l'a mis à même de recueillir, sur cette ville et sur l'empire du Japon, des détails intéressans. Ces notions sont d'autant plus précieuses que ce pays, constamment fermé aux étrangers, excepté aux Hollandois et aux Chinois, ne nous est encore qu'assez imparfaitement connu. La navigation de M. de Krusenstern le long de la côte occidentale du Japon, sa reconnoissance des côtes orientales de Sakhalin ou Tchoka, et celle de la partie septentrionale de cette île si rapprochée dans ce point de la Mandchourie, complètent les belles découvertes de l'infortuné La Pérouse. M. de Krusenstern a examiné en observateur judicieux ces pays si éloignés de nous; il a vu les habitans de ces contrées, que les Européens ont si rarement occasion de visiter, et leur portrait tracé avec vérité plaît par sa singularité. Dans ses différentes relâches au Kamtchatka, M. de Krusenstern a pris, sur cette portion lointaine du vaste empire de Russie, des renseignemens qui ajoutent à la connoissace de cette presqu'île.

La relation de M. de Krusenstern est accompagnée d'un atlas qui représente les ports principaux dans lesquels l'expédition a jeté l'ancre, les sites les plus remarquables, les costumes des divers peuples.

Depuis long-temps on a rendu justice à la relation de M. de Krusenstern; on a reconnu qu'elle est écrite d'un style noble et simple, et que l'auteur avoit su la rendre intéressante pour toutes les classes de lecteur. Ce que l'on admire le plus, c'est sa modestie (1).

Tous ces motifs donnoient lieu de remarquer que cette relation manquoit à la collection des ouvrages, soit écrits, soit traduits en françois, qui décrivent les navigations autour du monde. Les circonstances avoient empêché que la traduction de ce voyage si intéressant fût entreprise. Enfin, elle est terminée et ne tardera pas à paroître. Elle a été faite sous les yeux d'un des compagnons de voyage de M. de Krusenstern, et de l'aveu de ce navigateur. Le manuscrit a été revu et corrigé à Paris par M. Eyriès. Ainsi l'on peut compter sur l'exactitude de la traduction.

L'impression de ce travail est déjà assez avancée; M. Gide, qui l'a entreprise, n'a rien négligé pour que l'édition françoise méritât les suffrages du public.

Observation bibliographique.

La Ruche d'Aquitaine, journal qui s'imprime à Bordeaux, avoit publié comme inédite une *Notice sur l'île Graciosa, une des Açores*, par M. le vicomte de Châteaubriand. D'autres ouvrages périodiques ont fait paroître ce morceau en répétant qu'il étoit inédit. M. Beuchot, rédacteur du Journal de la librairie, a relevé avec raison cette assertion inexacte, et prouvé que ce morceau inédit avoit déjà été réimprimé plusieurs fois. Nous ajouterons une nouvelle indication à celles que ce savant bibliographe a données. La *Notice sur l'île Graciosa* a été insérée dans une *Description des îles Açores* que M. Eyriès a traduite du suédois. Cette description se trouve à la suite du *Voyage au Brésil* par Mawe, traduit par M. Eyriès, et donnée au public, en 1816, par M. Gide fils, en deux volumes in-8°.

(1) *Annales des Voyages*, T. IX, p. 383.

ESQUISSE DE L'HISTOIRE

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA SERVITUDE CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS;

PAR M. MALTE-BRUN.

(SUITE.—*Voyez* Tome VII, pag. 310.)

CHAPITRE IV.

De l'état des peuples serfs en Grèce, et particulièrement de celui des Hilotes.

Nous avons déjà indiqué une distinction importante entre les *esclaves* achetés individuellement, ou nés d'individus achetés, et les *serfs* ou membres de peuplades réduites en vasselage par d'autres peuplades plus puissantes ou plus belliqueuses.

On doit sentir combien cette distinction est essentielle sous le rapport moral et politique. L'esclave, originairement étranger au sol, tou-

jours étranger à toute espèce de propriété foncière, dépendoit entièrement des volontés d'un maître, et ne comptoit pour rien dans les institutions politiques. Le serf, faisant partie de la majorité des habitans indigènes, jouissant d'un droit limité de propriété, dépendoit des lois de l'état, et, quoique opprimé, formoit un degré de l'édifice politique. Le sort de l'esclave étoit souvent par circonstance plus heureux ou du moins plus gai que celui du serf; mais il étoit, en principe, plus précaire et plus humiliant. Le rapport du serf, soit envers l'état, soit envers son seigneur particulier, n'étant pas contraire aux principes du droit naturel, pouvoit, sous une législation douce (comme l'exemple de l'Arcadie et de la Crète le prouvent), produire une sorte de bonheur, approprié aux facultés intellectuelles de grossiers campagnards; mais, lorsqu'il étoit fixé par des lois oppressives, lorsque des institutions inhumaines interdisoient aux maîtres toute affection personnelle et tout penchant à l'indulgence, on voyoit naître cet affreux *ilotisme* que les Barthélemy même et tous les autres panégyristes de la Grèce ancienne n'ont pu s'empêcher de condamner.

Les Ilotes n'étoient ni les seuls ni peut-être les plus anciens serfs de la Grèce. Quand on sait de combien d'invasions et de migrations l'histoire primitive de la Grèce indique les traces

obscures, on ne peut guère douter que, dès la première formation des états réguliers, il n'y ait eu des tribus conquérantes, et par conséquent des tribus vassales. Les peuplades, vivant de troupeaux parmi les montagnes, durent être les premières à subjuguer d'autres tribus pour s'en faire des vassaux, tandis que les peuples maritimes aimoient mieux acheter des esclaves. Les Grecs éoliens ou doriens nous paroissent avoir dû de très-bonne heure réduire en vasselage des tribus grecques de race ionienne, et surtout des tribus pélasgiques et illyriennes.

Mais Homère, qui est notre seul guide authentique dans ces siècles reculés, ne nous apprend rien à cet égard ; peut-être la critique historique nous autorise-t-elle à supposer que le grand poète, lorsque, sa lyre à la main, il parcouroit, en humble pélerin, les côtes de la Grèce, n'eut pas l'occasion de pénétrer dans l'intérieur de ce pays, et que, fidèle peintre des Ioniens et des Achéens, il n'a pas connu intimement les Doriens, habitans pour la plupart des montagnes de l'intérieur.

Quoi qu'il en soit, c'est chez les peuplades doriennes de Thessalie, de Laconie et de Crète, que nous voyons la servitude remplacer l'esclavage.

Les Spartiates sont, parmi les Doriens, les

premiers chez qui la servitude, comme institution politique, prit un grand développement. De là, l'erreur des auteurs que Pline a copiés, en disant « que les Lacédémoniens avoient inventé l'*esclavage.* »

Lorsque la colonie dorienne, amenée dans la Laconie par les Héraclides, eut consolidé son pouvoir, elle commença tout de suite à imposer aux habitans achéens indigènes le joug d'une dure soumission au lieu de l'égalité qu'on leur avoit promise. La ville de *Hélos*, la principale de la Laconie maritime, en appela aux armes; mais, vaincue, elle vit ses habitans réduits en servitude. Le nom de *Hélotes*, d'abord appliqué à ces infortunés, devint commun à tous ceux parmi les anciens Laconiens qui partageoient le même sort. Voilà les faits sur lesquels on est d'accord; mais, si on veut les analyser en détail, il se présente de graves difficultés.

D'abord, l'orthographe grecque d'*Hélotes*, habitans d'Hélos, et d'*Heilotes*, esclaves ou prisonniers, offre une différence notable. En outre, l'époque de la conquête de Hélos n'est rien moins que certaine. Strabon dit « que les « Hélotes furent vaincus en guerre et réduits en « servitude sous Agis, le deuxième Eurysthe- « nide. » Pausanias, au contraire, affirme que « la ville de Hélos fut prise et détruite sous Al-

« camène, le huitième roi de Sparte, après que « son prédécesseur Teleclus eut déjà presque « chassé les Achéens des autres villes de la « Laconie maritime. » La différence est d'un siècle et demi. Comment choisir entre ces deux données? comment les concilier?

Si on vouloit choisir, l'autorité d'un observateur aussi exact que Pausanias sembleroit devoir être d'un grand poids. De plus, n'est-il pas naturel de croire qu'il a fallu quelque temps à la foible colonie des Doriens pour subjuguer successivement toutes les peuplades indigènes? Auroit-elle déjà, sous Agis, pu exécuter une expédition aussi décisive contre une ville aussi florissante que Hélos? Mais, d'un autre côté, le système politique tout entier de Lycurgue étant fondé sur l'îlotisme, il y a dû exister à Sparte des Ilotes avant le règne d'Alcamène.

Voici une explication de ces contradictions que nous soumettons au jugement des savans :

La Laconie se compose de deux chaînes de montagnes, le Zarax et le Taygète, d'une longue vallée qui s'étend entre ces chaînes, et d'une plaine maritime, séparée de la vallée supérieure par une montagne transversale. Ces divisions physiques indiquent les limites entre les anciennes tribus. La Laconie avoit été peuplée par les *Lélèges*, tribu asiatique, et par les *Étéocares*, branche des Cariens, avant de l'être par les

Achéens, race grecque. Ces faits sont connus; mais les historiens ne nous disent pas si les Léléges et les Cariens occupoient toute la Laconie? Il est certain qu'étant venus par mer, ils durent d'abord s'établir dans la basse Laconie. D'un autre côté, les conquérans doriens, vainqueurs des Achéens, ne paroissent avoir d'abord occupé que la haute Laconie jusques et compris les villes de Sparte et d'Amyclès. La partie maritime méridionale obéissoit probablement à la ville de Hélos, du moins en grande partie. Cette ville maritime et commerçante étoit-elle habitée par des Grecs ou par des Cariens? Dans l'un et l'autre cas, elle a dû faire le commerce des esclaves avec les Phéniciens et les Thasiens. Il y a eu des esclaves en Laconie dans les temps les plus anciens. Plus tard, une longue guerre entre les Hélotes, c'est-à-dire tous les habitans des plaines maritimes, et les Spartiates, unis aux anciens Lacédémoniens, dut produire aux derniers un grand nombre de prisonniers de guerre (ʽειλωται), qui, d'après le droit des gens d'alors, furent réduits en esclavage. Pendant cette époque ou pendant les premiers cent quatre-vingts ans du royaume des Héraclides, les *Periœques* ou anciens Lacédémoniens, dans la haute Laconie, avoient formé une sorte d'alliance avec les Spartiates, et obtenu une liberté relative tant politique que civile; mais il dut déjà exister une nombreuse

classe de prisonniers esclaves et d'esclaves achetés. Pourquoi ces esclaves ne se retrouvent-ils pas dans les temps postérieurs? C'est que Lycurgue, en législateur sage, en aura fait des serfs, attachés à l'état et au sol, sans l'être à un maître particulier. Enfin, Alcamène conquit tout l'état de Hélos ou la Laconie méridionale, et réduisit toute la population, non pas en esclavage, mais en servitude, conformément au système lycurgien. Dès-lors le nom de *Hélotes*, habitans des marais de la côte (ἑλειοι ou ἑλοτες), dut se confondre avec celui de *Héilotes*, prisonniers de guerre (εἱλωτες).

La classe politique des Hilotes auroit ainsi eu une triple origine. 1° Les esclaves anciens des Laconiens, tels que nous les voyons dans Homère; 2° les prisonniers de guerre, faits par les Doriens, lors de leur invasion, sur les Achéens de la haute Laconie; 3° des habitans asiatiques de la basse Laconie, et particulièrement de la ville de Hélos. Il faut y ajouter à une époque postérieure les Messéniens vaincus.

Rien, nous le savons, ne donne à cette hypothèse la force de la vérité positive; mais elle seule unit les faits historiques détachés, elle seule concilie les passages contradictoires des anciens, elle seule explique quelques particularités embarrassantes dans tout autre système. Par exemple, on se demande : Pourquoi les Hilotes étoient-ils

particulièrement employés au service maritime? Nous répondons, parce que la masse primitive des Hilotes se composoit des habitans de la côte. Pourquoi les Lacédémoniens, tributaires des Spartiates (les *Périœques*), avoient-ils, à la bataille de Platée, des Hilotes à leur suite? C'étoit un reste de l'ancien esclavage en Laconie, antérieur à la conquête de Hélos.

Quoi qu'il en soit de l'origine de l'ilotisme, les lois et institutions de Lycurgue en firent la base du système politique de Lacédémone. L'Hilote exécutoit tous ces travaux grossiers qui assurent l'existence matérielle de la société; il labouroit les champs, construisoit les maisons et les chemins, élevoit les digues pour contenir l'Eurotas, coupoit du bois et amenoit des vivres à la capitale, tandis que l'orgueilleux Spartiate s'occupoit exclusivement de la guerre, de la chasse ou des affaires de l'état (1). On ignore les détails de l'organisation des Hilotes; mais il est probable que la république les distribuoit à chaque possesseur d'un lot territorial, et qu'ils y travailloient sous la surveillance d'une espèce

(1) Plut. in Lycurg. 24. *Corn. Nepos* in Paus. 3, 6; Liv. XXXIV, 27. L'historien romain les appelle « *castellani, agreste genus,* » et *castellum* signifie village fermé, comme *Schlæger* l'a montré dans sa *Dissertatio de Helotibus*, p. 23.

d'inspecteurs nommés *monomœtes* (1). Rien ne prouve que les Spartiates aient eu, outre les serfs publics, d'autres esclaves appartenant à des maîtres particuliers; l'esprit de la législation de Lycurgue s'y oppose (2). Comment préserver l'égalité, s'il avoit été permis d'acheter des esclaves? A quoi auroient-ils été employés, puisqu'il n'y avoit ni fabriques ni commerce proprement dit? Sparte, sans fabriques et sans luxe, n'entassoit pas ses esclaves dans des ateliers, et ne les employoit pas non plus à former aux citoyennes une suite imposante. Même dans les repas publics, le fier Spartiate ne se faisoit pas servir par des Hilotes, mais par des enfans des

(1) Hesych. in voce Μονομοιτος. C'étoit, dit-il, un *αρχων* des Hilotes. Comme il explique lui-même *μοιτος* par *εντιμος*, considéré, distingué, et, comme on trouve chez Thucydide et Polybe *μονη* dans le sens du latin *mansio*, demeure, je crois que les *monomœtes* peuvent être comparés aux *dorf-schultz's* ou maires de village qui, dans les pays allemands où la servitude est conservée, distribuent le travail à leurs coesclaves.

(2) Aristote, Strabon, Athénée, etc., ne parlent que *des esclaves de la nation*, *δημοσιοι δουλοι*. Cependant un savant Allemand, M. Schlosser, dans son excellente traduction de *la Politique d'Aristote*, vol. I, pag. 164, dit que les Spartiates avoient d'autres esclaves domestiques que les Hilotes; mais il n'en donne aucune preuve. M. Barthélemy allègue de même le fait sans le prouver.

Lacédémoniens, ou plutôt des Hilotes affranchis, qui, adoptés par la république, partageoient l'éducation des enfans spartiates (1). En temps de guerre, les Hilotes, armés à la légère, étoient employés dans les expéditions les plus dangereuses; ils portoient le bagage, travailloient aux fortifications des camps et remplissoient un grand nombre de fonctions basses et pénibles. On ignore comment étoit organisée l'espèce de conscription à laquelle ils étoient soumis. Dans la bataille de Platée, 5,000 *Spartiates* et autant

(1) On les nommoit *Mothaces* ou *Mothones*. Phylarque, cité par Athénée, lib. IV, c. 20, 271, dit: « Les Mothaces « sont les enfans adoptifs des Lacédémoniens. Chaque ci- « toyen, selon sa fortune, fait élever avec ses propres en- « fans un ou deux, ou plusieurs de ces Mothaces. Etant « des gens libres, mais non pas Lacédémoniens, ils parti- « cipent à toute l'éducation spartiate. » M. Manso (Histoire de Sparte, I, p. 231) croit que, par *Lacédémoniens*, il faut ici entendre *Spartiates* dans le sens propre; et, puisqu'après les citoyens de Sparte il n'y avoit d'autres gens libres, dit-il, que les Periæques ou Lacédémoniens, ce devoient être leurs enfans qu'on élevoit ainsi. Mais n'étoient-ce pas plutôt les enfans des *Néodamodes* ou Hélotes affranchis dont nous parlerons dans la suite? Ils étoient aussi libres; mais comme ils avoient été serfs, Hesychius a pu appeler leurs enfans δουλοι παιδες, « *enfans* « *serfs*; » expression qui seroit inconcevable, si elle s'appliquoit aux enfans des Periæques. Personne ne pourra mieux que M. Manso juger cette question.

de *Lacédémoniens* étoient accompagnés ; les premiers, de 35,000 ; les autres, de 5,000 Hilotes. Plus tard, c'étoit la classe des Hilotes qui, seule, formoit les équipages des flottes lacédémoniennes (1). Les Hilotes, en temps de paix, étoient des cultivateurs - vassaux chargés de nourrir leurs seigneurs ; et, tant que ceux - ci conservoient le goût du *brouet noir* et l'aversion pour les métaux précieux que Lycurgue leur avoit inculqués, leurs vassaux étoient probablement moins fatigués de travaux qu'abreuvés d'humiliations. La république fixoit même la quotité des produits de la terre qu'ils devoient livrer à leurs maîtres. Ils pouvoient donc amasser une petite fortune ; et, en effet, lorsque Cléomène III offrit la liberté à tout Hilote qui vouloit payer 5 mines attiques (450 fr.), il se trouva 6,000 qui profitèrent de cette faculté (2). Ils avoient sur les esclaves d'Athènes l'inappréciable avantage de pouvoir conclure des mariages légalement reconnus et de vivre en famille, avantage qui seul peut expliquer leur attachement général à une patrie si ingrate, leur fidélité habituelle envers des maîtres si tyranniques.

Car, malgré les avantages que nous venons

(1) Mylon, ap. Athen. VI, 20, 271 ; Eusthat. ad Iliad. XV, v. 433.

(2) Plut. in Cleom.

d'indiquer, leur situation étoit rendue extrêmement malheureuse, soit par la dureté des lois, soit par la barbarie des mœurs. Admettons que Sparte ait été calomniée par le reste de la Grèce, et certes elle l'a été, ou du moins elle a été jugée aussi durement que Rome l'eût été si elle eût sucombé sous les armes de Pyrrhus ou d'Hannibal ; toujours est-il vrai que des faits, historiquement prouvés, démontrent les maux extrêmes qui pesoient sur les Hilotes.

D'abord ils étoient condamnés à porter un vêtement particulier, fait de peaux d'animaux; ils ne pouvoient couvrir leur tête que d'un bonnet de peau de chien (κυνῆ) (1). On les forçoit à s'enivrer et à se donner en spectacle à la jeunesse spartiate à laquelle on vouloit inspirer l'horreur du vice de l'ivrognerie. Ils étoient, dit-on, dans ces occasions, obligés d'exécuter des danses lascives et d'entonner des chansons, soit obscènes, soit satiriques, dans lesquelles leurs mœurs étoient livrées au ridicule (2). Il leur étoit même en tout temps

(1) Athen. XIV, 657, D.

(2) C'est du moins ce que Plutarque raconte (in Lyc. 28, 2); mais si on admettoit notre conjecture sur l'origine asiatique d'une partie des peuplades de la Laconie, on seroit tenté de croire qu'à l'instar des Lydiens, des Cariens, des Phrygiens, les Hélotes anciens aimoient l'ivrognerie et les danses lascives : les Spartiates, dans cette suppo-

défendu de chanter les hymnes d'Alcman et de Terpandre, où respiroient des sentimens qu'il étoit de l'intérêt de leurs tyrans de ne pas laisser se répandre parmi eux.

Les Spartiates les sacrifioient sans scrupule dans les opérations militaires; ils se servoient d'eux pour préparer, en s'immolant, la victoire de leurs maîtres; ils les faisoient devancer le corps d'armée partout où il y avoit un poste difficile à enlever (1). Ils avoient pour maxime d'état, nous dit expressément Diodore, de compter pour peu de chose la perte d'un corps composé d'Hilotes (2).

Mais ce qui met au comble à la tyrannie exercée sur les Hilotes, c'est que Sparte paroît avoir érigé le meurtre prémédité de ces serfs, sinon en une institution politique formelle, du moins en un usage toléré. On voit que nous voulons parler de la fameuse *kryptia* ou massacre annuel des esclaves dont l'abbé Barthélemy a essayé de déguiser les horreurs, et que ce panégyriste des Grecs anciens voudroit même faire considérer comme un fait douteux.

Afin d'examiner une question aussi curieuse avec toute l'impartialité qui appartient à la cri-

sition, n'auroient fait que tirer parti des dispositions naturelles de ce peuple.

(1) Hérod. IX, 10 et 28; Thucyd. IV, 80.

(2) Diodor. XII, 67.

tique historique, repoussons d'abord les argumens vagues et les considérations générales.

Est-il croyable, dit-on, que des hommes civilisés, des Grecs, aient eu la barbarie d'organiser légalement, ou du moins de tolérer un massacre annuel des Hilotes? Cet argument n'aura pas le moindre poids auprès de nos lecteurs; ils ont vu quelle idée les Grecs avoient d'un esclave, quels traitemens ils lui faisoient subir, même au sein de la plus brillante et de la plus policée de leurs cités; les Grecs étoient, comme les colons anglois, françois, espagnols, des hommes civilisés entre eux, mais qui refusoient à un esclave les droits d'homme et de citoyen. Qu'on se rappelle d'ailleurs quelques faits incontestables de l'histoire moderne, les Indiens, dévorés par les chiens espagnols, les nègres marrons, traqués comme des bêtes féroces, non seulement à la Jamaïque, mais aux États-Unis; et on n'osera plus nier que le principe de l'esclavage peut conduire à toutes les horreurs imaginables.

Mais l'intérêt propre des Spartiates, dit-on, devoit leur défendre de laisser massacrer les serfs, qui étoient une propriété de l'état et une de ses sources de puissance et de richesse!.. Cet argument, bien approfondi, tourne contre ceux même qui s'en servent pour nier tout-à-fait la réalité de la *kryptia*. Il étoit de l'intérêt de la république d'avoir un grand nombre de serfs, mais ce nombre pouvoit

aussi devenir trop grand par rapport à celui des hommes libres qui devoient leur commander. Alors, un intérêt supérieur à tout autre, celui de sa propre conservation, inspiroit à la classe libre et dominante le vœu de diminuer, par tous les moyens possibles, l'excédant de la population esclave. Cette diminution auroit toujours pu se faire au moyen de la fondation des colonies, mais la politique de Sparte n'y songea que fort tard. La circonstance que les Hilotes étoient serfs de la république, et non pas esclaves des particuliers, facilitoit les cruautés qu'on exerçoit contre eux; l'intérêt privé des citoyens n'y pouvoit pas intervenir; c'étoit l'état lui-même qui, en laissant ou en faisant tuer un nombre de serfs, disposoit de sa propriété.

Nous devons maintenant nous demander s'il n'y a pas d'autres faits historiques bien constatés du même genre que la *kryptia*, et qui, une fois admis, doivent rendre moins étonnant cet horrible usage? Il y en a, et de la nature la plus grave.

Je veux bien abandonner l'accusation de l'historien Myron (1), d'après lequel les citoyens de Sparte étoient obligés par une loi à *mutiler* (2) ceux parmi les esclaves qui unissoient à une grande

(1) Ap. Athen. loc. cit.

(2) Επικόπτειν. Je ne crois pas que ce mot, employé absolument, puisse admettre le sens plus doux de *maltraiter*.

force de corps un caractère remuant et courageux. Je n'insisterai pas non plus sur un autre fait, attesté par le même auteur; savoir: l'usage de donner, tous les ans, à un certain jour, un nombre convenu de coups de verges à tous les Hilotes, afin de leur rappeler leur état de servitude. Quoique ces deux faits n'offrent rien d'incroyable, je ne veux pas m'engager dans les discussions qu'on pourroit susciter relativement au plus ou moins d'autorité d'un historien qui nous est seulement connu par fragmens. Mais voici un fait attesté par le plus grave des historiens grecs, par Thucydide:

« Les Lacédémoniens, sous le prétexte de soutenir leurs alliés, désiroient envoyer hors du pays un certain nombre d'Hilotes, afin qu'ils ne pussent exciter des troubles; car ils en craignoient la jeunesse et le nombre. Dans ce but, ils publièrent que celui parmi les Hilotes qui se croiroit assez brave pour combattre l'ennemi, seroit envoyé à la guerre et affranchi. Les Lacédémoniens, en publiant cet avis, pensoient que ceux d'entre les Hilotes qui se regardoient eux-mêmes comme les plus dignes de la liberté, seroient précisément les plus disposés à une insurrection. Deux mille s'enrôlèrent, et, couverts de guirlandes, furent présentés dans les temples comme citoyens libres. Peu de temps après, ils disparurent tous, et personne n'a su comment ils avoient péri (1). »

(1) Thucyd., Hist. IV, 80; comp. Plutarch., vit. Ly-

Une nation, capable de faire assassiner, par mesure de sûreté, les plus braves d'entre ses esclaves, pouvoit sans doute organiser comme institution légale le massacre de l'excédant de cette classe. C'est le même principe, le même sentiment, la même action. Pourquoi donc révoquer en doute la *kryptia*, lorsqu'on admet ce récit de Thucydide?

Pesons maintenant la valeur des témoignages qui affirment l'existence de cette institution sanguinaire, et cherchons à en démêler le sens.

Isocrate (quoi qu'en dise M. de Barthélemy), fait très-clairement mention de la *kryptie*. « Après » que les infortunés esclaves des Lacédémoniens » ont souffert tant de cruautés, les éphores ont » encore le droit d'en tuer autant qu'ils veulent, » sans procès; c'est un genre de meurtre que les » autres Grecs ne se permettroient pas même » contre leurs esclaves les plus vils (2). » Mais, quoique ce passage ait évidemment trait à la *kryptie*, il est trop dénué de détails pour nous éclairer sur la nature et le but de l'institution.

Platon en parle en deux endroits, mais sans en indiquer les excès sanguinaires. « Nous avons

curg., 28, 1. — Diodore de Sicile, en rapportant ce trait, ajoute « que chaque maître tua secrètement son esclave « affranchi dans l'intérieur de sa maison. »

(1) Isoc. Panathen., p. 396.

(c'est ainsi qu'il fait parler un Lacédémonien), nous avons un exercice, nommé *kryptie*, qui sert merveilleusement à nous familiariser avec les souffrances ; il nous oblige de marcher l'*hiver* nu-pieds, de dormir sans couverture, de nous servir nous-mêmes *sans le secours d'aucun esclave*, et de courir jour et nuit de côté et d'autre dans la campagne (1). »

Ce passage important nous apprend que la *kryptie*, quant au fond, n'étoit pas un abus toléré, mais une institution publique. Le but principal de cette institution n'est pas indiqué; l'auteur remarque seulement en passant une utilité accessoire qui en résulte. Tous les détails s'accordent pourtant assez bien avec l'idée d'une police secrète, exercée par les citoyens contre des serfs réfractaires fugitifs et cachés dans les forêts et sur les montagnes. On conçoit que cette inspection devoit se faire pendant l'*hiver*, parce qu'alors les arbres, privés de feuillage, ne déroboient pas les cabanes des esclaves fugitifs à l'œil de leurs persécuteurs. C'étoit aussi l'époque où la rigueur de la saison devoit forcer ces malheureux à sortir de leurs tanières pour chercher des vivres. Enfin, on sent le motif qui défendoit aux Spartiates de se faire accompagner par leurs Hilotes, puisque ceux-ci auroient pu faire cause commune avec leurs ca-

(1) Plat. de Legg. I, Opp., Tom. VIII, p. 21.

marades fugitifs ou les aider à échapper aux recherches.

Dans un second passage, Platon désire que les jeunes gens de sa république parcourent pendant deux ans la campagne, les armes à la main, bravant les rigueurs des saisons, menant une vie dure et soumis à une discipline. « Quelque nom, ajoute-t-il, qu'on donne à ces jeunes gens, qu'on les appelle *kryptes* ou *agronomes*, ils apprendront à bien connoître et à bien garder leur pays (1). »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce passage, c'est le rapprochement entre les *kryptes* de Sparte et les *agronomes*, ou inspecteurs des campagnes de quelques autres états grecs (2). Ce rapprochement suppose une analogie entre les fonctions des uns et des autres; il confirme donc l'hypothèse que nous venons d'émettre d'après le passage précédent, savoir que la *kryptie* étoit principalement et primitivement une espèce de police rurale contre les Hilotes vagabonds ou fugitifs.

Les renseignemens d'Héraclide de Pont et ceux de Plutarque sont identiques entre eux. La république, selon ces deux auteurs, ordonnoit *de temps en temps* aux jeunes gens de se répandre dans les campagnes, armés de poignards (ou de

(1) *Idem. ibid.*, lib. VI, Tom. VIII, p. 273.

(2) *Voyez* sur les *agronomes* Arist. Polit. VI, 7.

coutelas), de se tenir pendant le jour cachés dans des lieux couverts et d'en sortir la nuit pour égorger ceux d'entre les Hilotes qu'ils rencontreroient sur leur chemin. Plutarque ajoute, d'après un passage perdu d'Aristote (1), que les éphores, lorsqu'ils entroient en fonction, déclaroient solennellement la guerre aux Hilotes, afin que le meurtre d'un individu de cette classe ne pût être considéré comme un crime contre les dieux.

C'est dans ces passages connus que le savant Barthélemy croit voir des erreurs et des exagérations dont il essaie de tirer parti pour jeter du doute sur tout ce qu'on a dit à l'égard de la *kryptie*. Sans doute, prises isolément, les assertions de Plutarque et d'Héraclide paroissent présenter l'idée d'un massacre général des paysans-serfs, exécuté d'une manière si lâche qu'on voudroit pouvoir y refuser croyance. Mais la saine critique exige qu'on ne considère ces passages que dans leur liaison avec tous les autres témoignages des anciens et dans leurs rapports avec d'autres faits historiques connus.

(1) Ce passage a dû se trouver à la fin du chap. 10 du Livre VII de la *Politique*, où il y a une lacune évidente. Aristote annonce qu'il va traiter des mesures à prendre relativement aux esclaves-cultivateurs; mais cette discussion ne se trouve nulle part dans la suite de l'ouvrage. Ce n'est pas la seule grande lacune dans ce traité.

Si donc nous avons fait une juste application des deux passages de Platon cités plus haut, le meurtre des Hilotes n'étoit pas le but de la *kryptie*, mais devoit souvent en être la conséquence ; les *kryptes* ou inspecteurs secrets avoient probablement ordre de tuer les serfs qu'ils trouvoient errans hors des limites de leurs villages, parce que ces individus étoient nécessairement ou des fugitifs ou des amis des fugitifs. Ces meurtres, quelque barbares qu'ils fussent, n'étoient pourtant pas des actes de pur caprice; ils faisoient partie d'un système de police, vicieux sans doute, mais le seul auquel la classe dominante osoit avoir recours contre des serfs aussi nombreux et qui n'étoient pas toujours sans armes.

Nous savons par l'histoire que les Hilotes plus d'une fois tentèrent de reprendre leur liberté les armes à la main. Unis aux restes des Messéniens, et s'étant fortifiés sur la montagne d'Ithome, ils soutinrent avec tant de constance une guerre de dix ans, que la fière Lacédémone fut très-contente de leur accorder la libre sortie du Péloponnèse. Ce seul exemple suffit pour prouver combien les Spartiates devoient craindre la réunion d'une masse quelconque d'Hilotes dans les montagnes qui, presque de tous les côtés, bordent la Laconie. Les expéditions, désignées sous le nom de *kryptie*, servoient à découvrir promptement tout rassemblement illicite des serfs.

La déclaration de guerre, promulguée par les éphores, ne doit donc pas être considérée comme une cérémonie vaine et dérisoire. Ce n'étoit pas à ses serfs tranquilles et soumis que Sparte déclaroit la guerre, c'étoit à ceux parmi eux qui, en formant des rassemblemens, des attroupemens, annonçoient la prétention de rétablir l'indépendance des Hélotes. Paix aux *Hilotes* comme esclaves! guerre éternelle aux *Hélotes* comme nation! Tel étoit sans doute le sens de cette déclaration solennelle des magistrats de Sparte.

L'ensemble de la *kryptie* présente donc le tableau d'une police secrète, d'une maréchaussée, traquant, chassant et au besoin tuant les serfs vagabonds, fugitifs ou rebelles.

Nous sommes les premiers qui ayons entrepris à expliquer dans ce sens l'ensemble d'une institution qui jusqu'ici a été présentée sous des couleurs plus ou moins invraisemblables; les savans qui méditent l'antiquité découvriront peut-être des argumens qui nous auront échappé.

Les Hilotes, maltraités de tant de manières, pouvoient pourtant parvenir au rang d'hommes libres. Le service militaire étoit le chemin qui le plus souvent les y conduisit. Plus tard, la république vendit ces affranchissemens qu'elle seule pouvoit accorder; mais il n'est pas probable que tous les affranchis acquéroient tout-à-coup la plénitude des droits. je ne dis bas d'un Spartiate (supposition absurde);

mais d'un Lacédémonien ou *Periœque*. Les diverses appellations des affranchis qui nous ont été conservées (1) indiquent quelques-uns des devoirs et les fonctions qu'on leur imposoit. Les ερυκτηρες étoient obligés de former le cortége de leurs anciens maîtres, à l'instar des *liberti* à Rome; les δεσποσιοναυται étoient patrons et timonniers de galères armées par leurs maîtres. La distinction entre αφεται, émancipés, et αδεσποται, sans maître, paroît indiquer une classe de demi-affranchis, qui ne pouvoient plus être placés sous l'autorité d'un maître, mais qui remplissoient certaines fonctions subordonnées pour le seul compte de la république.

Dans un seul passage de Xénophon, on lit que les Spartiates envoyoient des Hilotes affranchis, comme *harmostes* ou proconsuls, dans les villes conquises. Mais comme cette assertion est mise dans la bouche des ambassadeurs de Thèbes, on peut la considérer comme une exagération dictée par la passion ou bien par la politique.

Il est impossible de décider, d'après les témoignages très-équivoques des anciens, si l'appellation *Néodamodes*, qu'on traduit ordinairement par *nouveau peuple* ou *nouvelles levées*, embrasse tous les affranchis ou seulement ceux qui avoient mé-

(1) Athen. VI, 20, 271; Eusthath. ad Iliad. XV, p. 1031.

rité la liberté par le service militaire. Mais cette discussion intéresse plus l'histoire de la constitution de Sparte que celle de la servitude (1).

L'étendue de ces recherches sur les Hilotes peut en quelque sorte nous dispenser de nous livrer à l'entreprise inutile de remplir par des conjectures les lacunes immenses qu'offre l'histoire des autres peuples serfs de la Grèce, tels que les *Klérotes* dans l'île de Crète, les *Prospélates* en Arcadie, les *Pénestes* parmi les Thessaliens.

En retraçant les *mœurs et les lois de l'Arcadie*, nous avons donné une idée des bergers-serfs de cette contrée devenue si célèbre parmi les poètes

(1) *Voyez* MANSO, Histoire de Sparte, I, 234, 237.

Il y avoit dans la république lacédémonienne les classes politiques suivantes:

A. *Spartiates*, divisés en

1. *Homœes* ou pairs: c'étoient les citoyens des plus anciennes familles.
2. *Hypomeiones* ou inférieurs : c'étoit la masse des citoyens.

B. *Hommes libres non Spartiates*, formant trois divisions.

3. *Mothakes* ou *Trophimi*, fils d'affranchis, élevés avec les fils des Spartiates.
4. *Periœques* ou *Lacédémoniens*, habitans des villes et des cantons de la Laconie.
5. *Néodamodes* ou affranchis.

C. *Les serfs*, formant, selon nous, une seule division.

6. *Hilotes*.

latins et modernes. Leur sort paroît avoir été tolérable ; l'histoire ne parle pas des soulèvemens parmi eux. Il en est de même des divers genres de serfs dans l'île de Crète, sur la classification desquels il ne nous reste que des indices insuffisans. Les Thessaliens maltraitoient leurs *Penestes* et les vendoient même aux étrangers ; aussi ils en avoient à craindre les fréquentes insurrections.

La ville d'*Héraclée*, du Pont-Euxin, dut en partie sa brillante prospérité à la domination qu'elle acquit sur la peuplade asiatique des *Mariandyni*, dont l'état différoit peu de celui des Hilotes. Ils labouroient les champs et fournissoient des troupes légères. Ainsi partout les Grecs fondoient leur liberté républicaine sur l'esclavage ou sur la servitude.

Si nous considérons que, d'après le témoignage unanime des anciens, les travaux de l'agriculture et le soin des troupeaux dans les grandes et fertiles provinces de l'ancienne Grèce étoient exclusivement réservées aux serfs, nous ne pouvons pas nous refuser à cette vérité évidente que le nombre des serfs a dû être aussi considérable dans les états agricoles que celui des esclaves proprement dits dans les états commerciaux. On ne peut pas accuser d'exagération le savant historien de Sparte, M. Manso, lorsqu'il estime le nombre des Hilotes

à plus de 300,000, en supposant qu'il y avoit, l'un portant l'autre, huit individus attachés à chacun des 39,000 lots dans lesquels Lycurgue divisa la Laconie. Il y eut à la bataille de Platée 40,000 Hilotes; et, en supposant que tous les hommes capables de porter les armes y fussent présens, le nombre total des Hilotes des deux sexes dut être de 320,000 à cette époque qui n'étoit pas celle de la plus haute prospérité de Sparte. Le nombre des serfs dans la Crète, vu le rapport de superficie de cette île, devoit être le double de celui des Hilotes. Il n'est certainement pas invraisemblable que la population, vivant en servitude dans toute la Grèce, ait formé au moins un total d'un million et demi. Lorsqu'à la suite des lois données par les empereurs chrétiens, cette masse de serfs vient se confondre avec la masse non moins considérable des esclaves proprement dits, dans les rangs des hommes libres, des citoyens romains, la nouvelle nation qui se forma, tira des élémens moins vicieux et moins vils de la classe des serfs que de la classe des esclaves; car les premiers étoient du sang grec, ou du moins des peuples anciennement établis en Grèce; ils avoient l'habitude de travaux rustiques, ils connoissoient les liens de famille et de domicile, tandis que les seconds, rebut de la Syrie et de la Phrygie, ou descendans d'une souche aussi impure, avoient nécessaire-

ment tous les vices et tous les goûts déréglés qui accompagnent l'esclavage et même la simple domesticité dans les villes.

Dès le quatrième siècle, dès la fondation de Constantinople, la ville d'Athènes, abandonnée du peu d'anciennes familles qui pouvoient avoir survécu à tant de révolutions, devoit déjà, comme aujourd'hui, être remplie d'une race abatardie. Les montagnes de la Thessalie, de la Laconie et de la Crète ont, au contraire, pu conserver quelques restes de l'ancien sang.

Nous allons passer aux Romains.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

RAPPORT

Fait à S. Exc. M......., Gouverneur de la vingt-troisième Division militaire sur quelques cantons maritimes de la côte orientale de l'île de Corse, *et notamment sur ceux du* Fiumorbo *et d'*Aleria ;

Par le colonel............., ch. de l'e. m. g.

Monsieur le gouverneur.

Je suis parti de Bastia le 10 avril dernier pour me rendre, d'après vos ordres, à *Aleria* et dans le canton du *Fiumorbo.* Je me suis conformé, dans mes recherches et dans mes observations, à vos instructions qui avoient pour but de connoître la figure du terrain des cantons que je devois traverser, leurs produits actuels et ceux qu'on peut en espérer, la force et l'importance du fort et de la position d'*Aleria*, l'état de la vaste plaine de ce nom, le genre de culture dont elle est susceptible; d'étudier la position de *Prunelli*, les dispositions des habitans du *Fiumorbo;* de reconnoître

le parti qu'on peut tirer de ce pays fertile et de la belle plaine du *Migliacciaro;* de voir dans quel état se trouvent les bains du Fiumorbo si célèbres du temps des Romains, et ce qu'on pourroit faire pour les rétablir; et enfin de déterminer l'état des routes et les moyens les plus convenables de faire parvenir jusqu'à la mer les bois de construction qui couvrent les sommets des montagnes au-dessus de l'*Isolaccio* et de *Poggio di Nazza.* Le choix des lieux propres à la culture du chanvre devoit être aussi un des principaux objets de mes recherches.

J'ai eu occasion d'observer, dans ce Voyage comme dans ceux que j'ai faits dans l'intérieur de l'île, que les cartes du pays, même celles qui existent entre les mains de la direction du génie, sont extrêmement défectueuses, et que le système de la chaîne des montagnes de cette île n'a pas été saisi, ou a été mal exprimé. Il paroît que les ingénieurs qui ont été chargés pendant plusieurs années du cadastre de la Corse, se sont contentés de lever avec soin les environs des villes maritimes et de fixer quelques points importans de la triangulation, qui devoit servir de base à une carte exacte et topographique de cette île.

Comme dans cette île montueuse la connoissance de la grande chaîne et des contre-forts qui s'en détachent est l'objet le plus essentiel pour avoir une idée parfaite du pays, il seroit néces-

de déterminer avec exactitude la direction de la chaîne centrale, l'élévation de ses pics au-dessus du niveau de la mer, les mouvemens de ses contre-forts, leurs hauteurs respectives ainsi que le cours des eaux. Mais, en attendant que ce travail soit ordonné et exécuté, je vais exposer le résultat de mes observations sur les montagnes de la Corse.

La grande chaîne qui coupe cette île en deux parties connues sous les dénominations particulières, et encore existantes d'en-deçà et d'au-delà des monts, commence au nord de la Balagne entre Saint-Florent et l'île Rousse, et continue dans une direction à peu près N. N. O. et S. S. E. jusque du côté de *Porto-Vecchio* et au nord du golfe de ce nom. Le point le plus élevé de cette chaîne est le pic du *Monte-Rotondo*, lequel a 1560 toises au-dessus du niveau de la mer. Ce pic, qui est composé en grande partie de matières volcaniques, est le point central de cette chaîne, qui tend à s'abaisser tant au nord qu'au sud depuis ce point culminant vers les deux mers, où elle forme à l'ouest les côtes escarpées qui séparent l'île Rousse de Saint-Florent, et à l'est le rivage élevé qui se trouve au nord du golfe de Porto-Vecchio.

Les plus grands contre-forts qui se détachent de cette chaîne doivent être nécessairement ceux qui partent des points les plus élevés, c'est-à-dire du Monte-Rotondo et des autres pics (*Monte-d'Oro* et *Monte-Cinto*), qui en sont voisins.

Les montagnes de *Niolo* et de *Giovellina*, qui sont couvertes de neige jusque vers la fin de juillet, commencent près du Monte-Rotondo et suivent une direction à peu près E. N. E., toujours en s'abaissant jusque vers la mer. La montagne de *Santo-Pietro*, dont la hauteur majestueuse frappe les regards du voyageur qui entre dans le golfe de Saint-Florent, suit une direction semblable à celles des montagnes de Niolo et de Giovellina. Mais ce contre-fort, moins élevé que celui du Niolo et de Giovellina, cesse d'être couvert de neige au commencement de juin. Il se détourne près de la mer, forme du côté du nord les montagnes parallèles à la côte orientale jusqu'au Cap-Corse inclusivement, et va se joindre vers le sud et près de l'embouchure du pont du Golo, aux prolongemens des contre-forts du Niolo et de Giovellina, dont l'élévation, sur ce dernier point, se trouve réduite à 300 toises au-dessus du niveau de la mer.

Le contre-fort qui sépare les bassins étroits du Golo et du Tavignano et dont les versans forment, d'un côté, les cantons Vallerustie, Rostino, Cassacconi et la Porta, et, de l'autre, ceux de Corté, Bozio, Mercurio et Serra, est le plus étendu et le plus peuplé, et va se confondre du côté de Casinca, Tavigna, Moriani et Campoloro, avec la chaîne des montagnes tertiaires qui suivent une direction parallèle à la côte.

Le contre-fort qui sépare le bassin du Tavignano

de celui du Fiumorbo, est moins élevé et moins étendu que ceux que nous venons de nommer, parce que le point de son départ de la haute chaîne est beaucoup plus bas que le pic du Monte-Rotondo, et que celle-ci, se dirigeant du N. N. O. au S. S. E., tend à se rapprocher de la côte orientale, qui suit presque constamment une direction N. et S.

Les contre-forts qui existent entre le Fiumorbo et la Trave, entre cette dernière rivière et celle de Solenzara, entre celle-ci et le ruisseau de Sainte-Lucie, tendent à diminuer de plus en plus en longueur et en élévation, jusqu'à ce qu'au point où la chaîne centrale elle-même aboutit à la côte.

Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner avec soin les contre-forts qui sont à l'ouest de la grande chaîne. Ils sont moins longs, plus rapides et vont en général aboutir directement à la mer, où ils forment presque partout une côte haute, escarpée, et qui seroit inabordable sans les nombreux golfes qui s'y trouvent. Le contre-fort qui se détache à l'ouest du Monte-Rotondo présente, par son élévation, sa déclivité et la nature pierreuse du sol, une surface considérable, qui est inculte et inhabitée depuis Calvi jusqu'au golfe de Sagone. Les plus grands contre-forts de cette partie occidentale de la chaîne sont placés au sud et séparent les bassins des eaux qui coulent dans le golfe

de Valinco, des ruisseaux de Prunelli et Campodiloro qui se jettent dans la baie d'Ajaccio. Le Liamone qui coule avec une grande rapidité dans un bassin étroit et qui forme avec ses affluens la province de Vico, est placé entre deux contreforts, dont la grande déclivité les fait terminer promptement à la mer.

Cet exposé succinct suffira pour donner une idée générale du système des montagnes ou de l'ossature de cette île montueuse, mais il reste une autre observation géologique à présenter. Elle ne s'est offerte à l'esprit d'aucun des nombreux écrivains, qui ont écrit sur l'histoire naturelle et sur les révolutions de la Corse. Cependant elle peut servir à expliquer la raison de la forme différente des deux côtes orientale et occidentale de cette île.

Les vents nord - ouest et sud - ouest, que les Italiens connoissent sous les noms de *Maestrale* et *Lebeccio*, soufflent plus fréquemment et avec plus de violence que tous les autres dans les parages de l'île de Corse. Durant leur existence, une houle terrible, qu'aucun obstacle ne brise depuis les côtes d'Espagne, vient choquer avec fureur le rivage de la côte occidentale. Ses effets destructeurs, arrêtés ou affoiblis par les extrémités pierreuses des contre-forts, se font sentir dans les vallées intermédiaires, les rongent encore et

ont dû former à la longue les golfes profonds de San Fiorenzo, Calvi, Sagone, Ajaccio, Valinco et Porto-Vecchio (ce dernier golfe est situé à l'ouest de la grande chaîne). Les vents d'est et sud-est (*Levante* et *Scirocco*), moins violens que ceux du nord-ouest et sud-ouest, sont en général pluvieux. Leur effet est de retenir sur la côte orientale les parties sablonneuses ou terreuses que les eaux pluviales enlèvent aux montagnes et aux collines, tandis que rien ne s'oppose à l'entrée dans la mer de tous les affluens de la côte occidentale. C'est à cette raison qu'on doit principalement attribuer les attérissemens toujours croissans et ces vastes plaines, qui s'étendent depuis Bastia jusqu'auprès de Porto-Vecchio, ainsi que le peu de profondeur de la côte et le manque de ports dans toute cette partie de l'île, tandis que par un motif opposé on ne trouve que des vallées assez étroites dans toute la partie occidentale, et que le rivage y est coupé et dentelé par des golfes nombreux et profonds.

Je vous prie, mon général, d'excuser cette digression géologique sur les montagnes de la Corse, et sur les causes qui ont pu produire ou coopérer à la différence frappante qui existe entre les côtes orientale et occidentale de cette île. Elle servira à rendre plus clair et plus utile

le rapport qui va suivre, ainsi que ceux que je serai dans le cas de vous présenter à la suite de nouvelles reconnoissances.

La ville de Bastia, lieu de mon départ, est bâtie à l'extrémité méridionale de cette péninsule montueuse, étroite et escarpée, qui est connue sous le nom de *Cap-Corse*, et peut être regardée comme le point où commence cette vaste plaine qui s'étend jusqu'aux montagnes de Porto-Vecchio. Cette plaine, très-étroite d'abord, s'élargit peu à peu, et a déjà plus d'une lieue de largeur à l'embouchure du Golo.

Au centre de l'espace, compris entre ce dernier point et la ville de Bastia, se trouve un vaste étang qui reçoit les eaux de Bivinco, et dont le bassin, peu profond, est un peu plus bas que le niveau de la mer avec laquelle il communique. Il paroît que cette masse d'eau, qui a deux lieues et demie de longueur sur une largeur moyenne de 7 à 800 toises, étoit autrefois un golfe profond et bien abrité. Mais les attérissemens successifs en ont exhaussé le fond, lequel n'a plus que deux pieds de profondeur moyenne, en ont considérablement diminué la surface, et travaillent tous les jours à agrandir l'île qui est au centre de cet étang.

La ville de *Mariana*, colonie romaine fondée par le célèbre consul Marius, étoit située, dit-on, sur le bord méridional de ce vaste golfe. Mais les

ruines de cette ancienne capitale en sont à présent éloignées de près d'une demi-lieue, et se trouvent plus près du cours actuel du Golo, dont toute la masse des eaux, ou bien une des branches, devoit, d'après l'apparence du terrain, se jeter autrefois dans le grand étang de Mariana.

Cet étang, étant environné de terrains marécageux, est nuisible, durant l'été, par ses exhalaisons dont la funeste influence se fait sentir jusque dans la ville de Bastia. Il seroit facile de réunir ses eaux marécageuses par des saignées profondes, et de rendre à la culture ce terrain d'alluvion. On y cultiveroit avec le plus grand succès le riz, et surtout le chanvre.

L'espace compris entre l'étang de Mariana et le Golo est une des parties les plus fertiles et les mieux cultivées de la Corse. Le blé a coutume d'y rapporter 12 à 14 pour un dans des terres qui n'ont jamais été fumées, et qui ne restent qu'un an sur trois en jachères.

On traverse le Golo sur un ancien pont composé de trois arches, dont les extrados, n'étant pas entièrement recouverts, forment un chemin inégal qui suit les ondulations des voûtes.

La position du pont du Golo est importante pour des troupes qui manœuvreroient au sud de cette rivière, attendu qu'elle est profonde, encaissée et non guéable depuis trois à quatre lieues au-dessus du pont jusqu'à la mer. Un ennemi,

qui seroit maître d'une des deux rives, empêcheroit facilement le passage de ce pont, lequel se trouve dans un enfoncement.

Le canton de *Casinca*, qu'on rencontre après avoir passé le pont du Golo, est le plus peuplé et le mieux cultivé de la Corse, en proportion de son étendue. C'est dans ce canton que se trouve l'établissement dit l'*Arena*, qui appartient au roi. Destiné à servir de pépinière et d'école d'agriculture pour les habitans de l'île, il se trouvoit sur un pied très-florissant avant la révolution de 1789. Abandonné depuis cette funeste époque à la surveillance de quelques propriétaires d'un village voisin dit *Vescovato*, il dépérit tous les jours. Ses édifices ne seront bientôt qu'un amas de ruines, si le préfet ne confie pas l'administration de cet établissement utile à un capitaliste intelligent, qui consente à résider sur les lieux pendant une partie de l'année.

En sortant du canton de Casinca, on entre dans ceux de *Tavagna* et de *Moriani*. La plaine de ces cantons, dont les villages, ainsi que ceux de tous les cantons maritimes, sont situés sur les hauteurs voisines, se rétrécit à mesure qu'on approche de la ville de Cervione, laquelle est bâtie sur l'extrémité orientale du grand contrefort qui sépare les eaux du Golo de celles du Tavignano. Elle est moins bien cultivée que celle de Casinca; cependant elle est susceptible d'une

grande fertilité. Le lin y réussit à merveille ; le chanvre y est peu cultivé.

Après avoir dépassé *Cervione*, dont la plaine étranglée n'a guère qu'une demi-lieue de largeur, l'horizon s'étend, les montagnes s'éloignent, les collines s'affaissent; les rivières, par leurs sinuosités nombreuses, annoncent déjà que le terrain a acquis une déclivité moins rapide. Les contre-forts, qui se détachent de la chaîne centrale, s'abaissent et viennent déjà se confondre avec la plaine à une assez grande distance de la mer, parce que leurs points de départ sont très-inférieurs en élévation aux pics, d'où naissent les grands contre-forts du centre de l'île.

Après avoir passé le ruisseau d'*Alistro*, on laisse à gauche la *Giustiniana*, belle propriété appartenant au général Casalta, qui dirige par lui-même les travaux champêtres de cet établissement trop long-temps négligé. Des vignobles nouvellement plantés y ont eu les plus grands succès. Des terres récemment défrichées ont donné des produits très-avantageux. Deux vallées d'environ six cents arpens de terre, qui, étant un peu marécageuses et traversées par des ruisseaux d'eau vive, sont couvertes de beaux aunes, seroient très-convenables, par leur fécondité et par l'humidité du sol, à la culture du chanvre.

Le ruisseau du *Bravone* sert de limite à cette belle propriété de la Giustiniana. Après l'avoir

traversé, on s'approche du bassin de Tavignano, en laissant à droite les montagnes et les collines qui paroissent fuir devant vous. Le fort d'Aleria ne se trouvant pas sur la route directe de Bastia au Fiumorbo, on se détourme sur la gauche pour s'y rendre, en s'approchant insensiblement du *lac de Diana.*

Ce lac a conservé le nom d'une déesse, qui étoit regardée autrefois comme la divinité tutélaire de la ville d'Aleria, dont les environs, favorables à la chasse, sont encore à présent peuplés d'une quantité considérable de gros et de menu gibier. De gros anneaux de fer, qui existent encore sur les bords de ce lac, annoncent qu'il étoit autrefois employé comme port, et que des bâtimens assez considérables pouvoient y mouiller.

Il paroît que la même cause, qui agit sur l'étang de Mariana près de Bastia, élève le fond du lac de Diana, lequel cesse de communiquer avec la mer lorsque les vents d'est et de sud-est ont soufflé pendant quelque temps avec violence dans ces parages. Mais les barres sablonneuses, nouvellement formées, cèdent facilement à la pression du lac, lorsque les eaux pluviales de la saison d'hiver en ont grossi le volume.

Le *Tavignano*, qui prend sa source près du pic de Monte-Rotondo, et à peu de distance du Golo, doit être regardé comme la rivière la plus considérable de la Corse. Son bassin, plus large

et moins rapide que celui du Golo, lui permet de parcourir de nombreux détours, et le rend navigable pour des bateaux sans quille à plus de trois lieues au-dessus de son embouchure.

Le versant du contre-fort de *Venaco*, qui borde sa rive méridionale, est couvert dans les environs de Vezzani, Antisanti et Rospiglione, de pins larix, et d'autres bois propres à la mâture et à la construction des vaisseaux du roi. Ces bois, qui forment la forêt connue sous le nom de *Rospa*, sont situés à une distance d'environ cinq à six milles du Tavignano, où ils pourroient être transportés par un chemin d'environ deux lieues, assez facile à construire. Les eaux de ce fleuve, étant grossies par la fonte des neiges des montagnes dans les mois d'août et de septembre ou pendant les pluies d'hiver, serviroient à faire flotter ces bois depuis le point de Rospa jusqu'à la mer, sur une longueur de près de cinq lieues communes.

La ville d'*Aleria*, ancienne colonie romaine fondée par Valerius-Sylla, qui lui a donné le nom de *Valeria*, changé depuis en celui d'*Aleria*, étoit bâtie sur une colline isolée composée de tuf calcaire qui longe, sur un espace de cinq à six cents toises, la rive droite du Tavignano et celle d'un ruisseau nommé le *Tajone*, lequel se jette dans ce fleuve. Cette colline est divisée en deux parties par un ravin profond, qui se confond avec la plaine. Le plateau occidental, sur

lequel existent la maison actuelle de Casa Bianca et les ruines de celle de Matra, n'offre presque aucun vestige d'ancienne habitation. C'est sur le plateau oriental de cette colline qu'on voit distinctement les ruines de cette ancienne ville, dont des traditions populaires et incertaines font élever la population, au moment de sa plus grande prospérité, à plus de 50,000 ames.

Une maison prétoriale, que les habitans du pays nomment avec emphase *la Casa Reale*, offre quelques vestiges et des caves voûtées et profondes qui sont assez bien conservées. Un cirque de forme elliptique, dans lequel on aperçoit à peine quelques gradins en très-mauvais état, paroît avoir pu convenir par ses dimensions à une ville d'environ douze à quinze mille ames. Les murs de la partie septentrionale de la ville du côté du Tavignano étoient bâtis sur les bords d'un escarpement haut et presque perpendiculaire et étoient flanqués par des tours très-rapprochées. Ceux de la partie méridionale ayant peu de commandement sur la plaine voisine en étoient séparés par un fossé qui existe encore. Un mur intermédiaire, dont il est facile de suivre les traces, coupoit en deux cette ville dont le plateau supérieur contenoit la maison prétoriale, le cirque et le *presidium*.

C'est sur le penchant de la partie inférieure du plateau d'Aleria, que les Génois ont fait construire le fort actuel de forme carrée, dont une énorme

tour flanque la porte d'entrée. L'avantage de protéger à la fois le cours du Tavignano, son embouchure dans la mer et la côte voisine a engagé probablement les ingénieurs génois à préférer le site actuel, quoique plus bas, à celui où étoit placé l'ancienne citadelle, qui avoit une vue plus étendue sur la plaine environnante.

Le fort actuel d'Aleria, construit avec beaucoup de solidité, a reçu quelques réparations l'année dernière (1816). La citerne, qui étoit desséchée, conserve l'eau que lui fournissent les terrasses supérieures. Celles-ci ont été mal réparées à cause du peu de fonds destiné à ce travail.

Ce fort, qui peut être facilement défendu par une garnison de cinquante hommes, n'est pas flanqué sur deux de ses faces. Des machicoulis, établis sur le milieu de ces faces et une guérite saillante et spacieuse sur chacun des angles, paroissent devoir suffire à ce fort dans son état actuel.

Les Romains, dont la sagesse se fait remarquer surtout dans le choix des sites de leurs colonies et des camps retranchés de leurs légions, avoient choisi ce plateau isolé et dominant au milieu d'une vaste plaine, pour y établir la ville capitale de la Corse, et pour y fixer le séjour du préteur de la province.

Une rivière navigable pour leurs bâtimens de moyenne grandeur, le lac de Diana, où il paroît que ces derniers trouvoient un refuge assuré contre

les orages, la position centrale de la plaine d'Aleria, sa vaste étendue, sa fertilité offroient des avantages frappans en faveur de la nouvelle colonie. A ces considérations importantes se joignoit un avantage qui n'a pas été apprécié par aucun des auteurs, et même, ce qui est plus étonnant, par aucun des généraux françois qui ont fait la guerre en Corse, celui de pouvoir pénétrer facilement en suivant la large et facile vallée du Tavignano jusqu'au centre de l'île, à Corté, et de se trouver par-là en état de couper toute communication entre les cantons situés au nord de cette rivière et ceux de la partie méridionale.

Si, dans les chances d'une guerre maritime, l'île de Corse se trouvoit exposée à une invasion étrangère, 12 à 1500 hommes campés et retranchés sur le plateau de l'ancienne ville d'Aleria y seroient presque à l'abri de toute attaque, et pourroient menacer avec avantage dans tous ses mouvemens un corps d'armée qui chercheroit à pénétrer jusqu'à Corté, soit par la vallée du Golo, soit en suivant les crêtes du grand contre-fort, sur le versant duquel cette ville centrale est située, ou bien en venant du sud par les défilés de la grande chaîne.

Si le gouvernement françois avoit le projet de former quelque colonie dans l'île de Corse, ce seroit le plateau de l'ancienne ville d'Aleria qu'il conviendroit de choisir pour y faire le nouvel établissement. Les avantages qui militoient en faveur

de cette colonie du temps des Romains, existent encore en grande partie. Un sol fécond et vierge promet de récompenser au centuple les travaux d'un agriculteur actif et intelligent. Il seroit même facile de rendre l'étang de Diana un port sûr et commode pour des bâtimens de 50 à 60 tonneaux, en établissant un canal de communication entre ce lac et le Tavignano. Ce canal, qui n'auroit qu'une demi-lieue de longueur, pourroit être séparé de ce fleuve par une écluse de manière à laisser à celui-ci une masse d'eau suffisante pour rompre la barre que les vents d'est travailleroient à former à son embouchure.

Au sud-est du fort d'Aleria se trouve l'étang du sel, qui doit sa naissance à un fossé creusé par les Génois vers le commencement du siècle dernier, afin de détruire les salines que les Corses insurgés avoient établies dans cette partie de l'île. Ce fossé, communiquant avec le Tavignano et servant d'écoulement à une partie des eaux de ce fleuve, a détruit entièrement ces salines, et a formé le lac actuel qui existe encore, quoique le canal auquel il doit son origine ait été bouché presque aussitôt par ceux qui en avoient fait l'excavation.

Des plantes dont on tire par combustion de la soude d'assez bonne qualité croissent naturellement et en abondance sur les bords de ce lac. La culture en grand de ces plantes, dont on pour-

roit améliorer l'espèce, ouvriroit une nouvelle source de prospérité pour l'île de Corse.

La plaine d'Aleria, qui a près de trois lieues de largeur dans cette partie, n'est cultivée que sur les bords des rivières et des ruisseaux qui la traversent. Ces terres, qui ne sont jamais engraissées et qu'on laisse rarement en jachères, donnent en général une récolte moyenne de 12 à 14 pour un.

Mais des bois épais composés de myrtes, d'arbousiers, de bruyères et de quelques chênes-liéges, et qui sont connus en Corse sous le nom de *maquis*, couvrent les neuf dixièmes de cette plaine et servent de refuge à un nombre de cerfs, de sangliers, de liévres, de faisans, de perdrix et d'oiseaux de toutes espèces.

On reproche à la plaine d'Aleria d'être malsaine et inhabitable pendant les mois d'été. Il paroît que les Romains avoient trouvé le moyen de lui ôter ces qualités pernicieuses en cultivant les bas fonds, et en réunissant les eaux marécageuses dans de nombreux fossés employés à l'irrigation.

M. de Barral, directeur des ponts-et-chaussées en Corse avant la révolution, et auteur d'une Histoire minéralogique de cette île, prétend que la transition rapide des fortes chaleurs du jour à l'humidité pénétrante des nuits dans le fond des vallées et sur les bords de la mer, cause en général des fièvres intermittentes à ceux qui s'y exposent sans précaution, et qu'on peut éviter

facilement ce malheur, même en plein air, comme il l'a éprouvé lui-même en allumant de grands feux et en se couchant à peu de distance du brasier. Cette précaution est très-praticable dans un pays où il est facile de se procurer partout sans frais et sans beaucoup de peine le bois nécessaire à de pareils feux.

Les hommes qui conviendroient le mieux pour former un établissement dans la plaine d'Aleria, seroient des Alsaciens ou des Suisses dont le caractère tranquille donneroit peu d'ombrage aux Corses, ainsi que des Luquois et des Parmésans pris parmi ceux qui ont coutume de venir tous les ans dans cette île pour y faire des défrichemens. En mariant une grande partie de ces nouveaux colons avec des filles du pays, on les attacheroit davantage au sol; et on les empêcheroit de former, comme les Grecs venus de la Morée, une peuplade distincte et séparée.

En quittant le fort d'Aleria pour se rendre dans le canton du *Fiumorbo*, on arrive à *Vadina*, ferme assez considérable, qui est située à environ deux lieues du Tavignano. Cet établissement, qui étoit assez florissant avant la révolution, fut acheté, à cette époque, par le conventionnel Salicetti, et est maintenant entièrement négligé. Les bâtimens sont en ruines, les vignobles sont presque détruits; les bestiaux qui s'y trouvoient n'existent plus; l'aunaie qui couvre par des arbres de haute futaie le val-

lon formé par le ruisseau qui coule au pied de Vadina, est tout-à-fait négligée.

C'est dans un terrain appartenant à cette ferme dont les propriétés occupent une surface de près de *six lieues carrées*, qu'on a fait, avant la révolution, plusieurs expériences utiles sur la culture du chanvre. Cette plante avoit coutume d'y fournir des tiges de 14 à 15 pieds de hauteur sur une épaisseur moyenne de 4 à 5 lignes. Mais l'anarchie qui a bouleversé cette île depuis cette funeste époque, a fait abandonner la culture du chanvre, ainsi que tous les établissemens qui avoient été faits par nos rois pour améliorer le sort de la Corse.

L'*étang d'Urbino*, dans lequel coulent le ruisseau de Vadina et une grande partie des eaux pluviales de la plaine, est aussi étendu que le lac de Diana; mais ses eaux sont beaucoup moins profondes. Une barre de sable, formée par les vents d'est pendant les derniers mois du printemps, l'empêche de communiquer avec la mer durant l'été. Ses eaux sont poissonneuses. On en retire beaucoup d'huîtres, dont une grande partie est exportée pour Livourne.

La plaine, depuis Vadina jusqu'au Fiumorbo, est couverte de *maquis* et de marécages. Mais ce triste aspect change en approchant de la rive gauche du Fiumorbo, où des maisons disséminées le long de la rivière, et des terres ensemencées et travaillées par les habitans du canton de *Sorba*,

annoncent que la culture n'y est guère plus négligée que sur les deux rives du Tavignano.

La belle plaine du Fiumorbo, au sud de cette rivière, dans laquelle se trouve la ferme considérable et autrefois florissante du *Migliacciaro*, qui doit son origine à un marquis de Spinola, ancien gouverneur de la Corse, seroit susceptible d'une très-grande fertilité. Les arbustes qui composent les maquis de cette plaine ont plus de hauteur et de volume que dans toutes les autres parties de la Corse. Mais les bâtimens du Migliacciaro sont presque entièrement détruits. Quelques terres défrichées et trois ou quatre maisons en mauvais état annoncent la négligence des habitans et les désordres causés par leurs dispositions turbulentes.

La plaine de Fiumorbo, qui est très-propre à la culture du chanvre et à laquelle on reproche la même insalubrité qu'à celle d'Aleria, s'étend, en se rétrécissant, jusqu'à la tour de *Favone*. Sa largeur moyenne n'est que d'environ une lieue et demie, parce que le sommet de la chaîne centrale, laquelle, par sa direction N. N. O. et S. S. E., se rapproche en cet endroit de la côte et va aboutir au nord de Porto-Vecchio, n'est plus guère qu'à cinq lieues de l'embouchure du Fiumorbo.

Les villages de *Prunelli*, *Isolaccio*, *Ornaso* et *Ventiseri*, qui sont les principales communes du canton de Fiumorbo, sont situés sur le contre-

fort, qui se détachent directement de la grande chaîne, et vont aboutir et se confondre insensiblement avec la plaine de Migliacciaro.

Ces villages, dont la population est composée en grande partie de bergers, ne présentent que des groupes de cinq à six maisons près de l'église paroissiale. Les autres demeures, éparses sur les sommets et dans les versans des contre-forts, ne sont que des huttes temporaires pour abriter des familles entières, qu'on peut regarder comme nomades dans l'arrondissement de leur canton. Cependant les communes de Prunelli et d'Isolaccio, qui sont situées sur le même contre-fort et qui influent sur le reste du canton, contiennent l'une et l'autre près de huit cents hommes d'armes, lesquels ne laissent pas d'être redoutables dans ces pays montueux, coupés par des maquis hauts et épais, dont eux seuls connoissent les sentiers nombreux et difficiles.

C'est au courage intrépide de cette population peu civilisée, aux ravins nombreux des contreforts et à l'épaisseur presque impénétrable des bois, qu'on doit attribuer les revers qu'éprouva, en 1799, une colonne françoise de près de quatre mille hommes, laquelle, après avoir pris et brûlé les cinq à six maisons principales qui sont situées auprès des paroisses, crut avoir soumis et pacifié le pays, mais fut presque détruite elle-même par

les insurgés embusqués et devenus invisibles dans les *maquis*.

Les habitans du Fiumorbo passent pour être voleurs, turbulens et indociles. Leurs révoltes fréquentes, et l'asile qu'ils avoient coutume d'accorder aux brigands de l'île, donnoient quelque fondement à cette accusation. La sévérité cruelle du général M. . . . . . qui fit périr par les supplices près de 150 Fiumorbois, qu'il avoit réussi à arrêter par trahison, avoit exaspéré ce peuple, et l'avoit disposé à se tenir en défiance contre tous les agens de l'autorité souveraine.

Le souvenir de la conduite du général M. . . . . et les insinuations des malveillans causèrent les désordres qui eurent lieu dans ces cantons durant le printemps de l'année dernière, lorsque le marquis de Rivière, qui, par sa franchise et sa noble audace, les avoit désarmés d'abord, leur fut représenté comme disposé à punir, avec la plus grande sévérité, une seconde erreur qu'ils avoient commise par l'instigation des ennemis du gouvernement.

La conduite que vous avez tenue à leur égard, le pardon général que vous leur avez accordé après une faute aussi grave, et la confiance que vous leur avez montrée en formant parmi eux une compagnie franche, chargée de purger le pays de tous les brigands qui l'infestoient et de

conserver l'ordre, ont fait un très-bon effet dans l'esprit des habitans de ce canton.

Une tranquillité absolue règne dans ce pays depuis sa soumission volontaire à l'autorité du Roi : l'agriculture se ranime ; les assassinats, si fréquens autrefois, ont cessé, et les criminels des autres cantons n'osent plus y chercher un asile.

Je n'ai qu'à me louer de la conduite des habitans du Fiumorbo à mon égard. Attentifs, respectueux et hospitaliers, ils m'ont accompagné partout aux cris répétés de *vive le Roi !*

Je crois cependant que la conservation de la compagnie franche, qui, par son zèle et sa vigilance, est parvenue à rendre le calme, non seulement au Fiumorbo, mais encore à plusieurs cantons voisins, est une mesure qu'il ne convient pas d'abandonner avant que l'île soit purgée des nombreux malfaiteurs qui l'infestent. Ceux-ci, poursuivis ou condamnés par la justice, sont au nombre de près de douze cents dans toute l'île, et ne pourront pas être promptement atteints, détruits ou chassés du pays par la gendarmerie, quoique nombreuse, sans l'assistance des compagnies destinées à la seconder.

On a eu plusieurs fois le projet de faire occuper par des troupes la position de *Prunelli* et d'y établir des retranchemens. Le plateau de Prunelli étant placé sur le sommet du dernier versant d'un

contre-fort élevé, domine la plaine, les issues qui y aboutissent, et même la position d'Ornaso, dont il est séparé par la vallée de l'Albatesco. Un ravin profond le sépare de la commune plus populeuse de l'Isolaccio, qui est placée sur le même contre-fort à la distance d'une bonne lieue. Cette position seroit très-bonne à occuper (1)........

....

....

....

Mais je me suis fait un devoir de visiter avec soin, aussi d'après vos ordres, les fameux *bains d'eau minérale* qui existent dans ce canton. Il paroît que les Romains, qui en faisoient avec raison beaucoup de cas, avoient construit une route solide qui existe encore en partie depuis la mer jusqu'à ces bains, sur une longueur d'environ deux lieues et demie. Les ruines, qu'on voit encore sur les lieux, et les revêtemens intérieurs des bassins construits en pouzzolane bien conservée, annoncent que les Romains y avoient formé des établisemens considérables.

Le grand bassin est à moitié comblé. Les autres sont tout-à-fait dégradés; deux d'entre eux ne consistent que dans deux fossés ouverts tous les ans

(1) Nous supprimons ici quelques pages qui ont rapport aux détails du service militaire, et qui ne peuvent pas intéresser le public. (*Note du rédacteur.*)

près de la source chaude, qui doit les remplir. Un d'entre eux, destiné pour les maladies des yeux, est sur un plateau qui s'élève au-dessus de celui de l'emplacement des bains. Tous ces bains, qui doivent leurs eaux thermales à cinq sources de différente température, versent leurs eaux dans le ruisseau de l'Abatesco, auprès duquel ils sont sitnés.

La température moyenne des quatre principales sources varie entre 40 et 45 degrés du thermomètre de Réaumur. L'eau d'une partie de ces bains, qui filtre à travers le rocher et qui se jette directement dans l'Abatesco, n'a qu'une température moyenne de 35 degrés du thermomètre de Réaumur. C'est celle dont on se sert pour boire. Ces eaux ont été analysées par différens chimistes et apothicaires, et entre autres par M. Vacher, premier médecin des armées du roi, en 1776. Elles contiennent, outre le soufre avec lequel elles sont combinées, un peu de sel marin, de sélénite et de magnésie. Le soufre y est tellement volatilisé et s'exhale si promptement en hydrogène sulfuré, que, lorsque ces eaux thermales ont été refroidies, elles perdent en peu d'instans toutes leurs vertus, et ne donnent plus, dans l'analyse, aucun sédiment ou particule sulfureuse.

Cette extrême ténuité et la volatilisation des particules sulfureuses dans ces eaux thermales sont

cause de l'effet vraiment prodigieux que ces bains produisent sur ceux qui sont attaqués par des maladies cutanées ou affligés par des rhumatismes, quelque violens et invétérés qu'ils soient. Des hommes, dont tout le corps étoit couvert de dartres vives et rougeâtres ou de gale invétérée, ont été guéris radicalement après dix à douze bains. Des malades paralysés dans tous leurs membres par des rhumatismes ou la goutte, et qui avoient été portés en litière aux bains du Fiumorbo, ont été guéris et ont pu retourner à pied ou à cheval chez eux, après avoir fait pendant douze à quinze jours usage de ces eaux thermales. Des militaires estropiés par des coups de feu, et qui n'avoient pu être guéris par un long usage des eaux de Barrège, ont obtenu facilement une guérison totale, en ayant recours aux bains du Fiumorbo.

Tous ces faits sont constatés par des certificats délivrés par des officiers de santé. M. Vacher, ancien médecin des armées du Roi, qui a analysé ces eaux thermales, cite des exemples encore plus frappans des cures merveilleuses qu'elles ont produites.

Le célèbre Vacca, qui est regardé comme l'Hippocrate moderne de l'Italie, fait tous les ans des reproches amers aux Corses qui ont recours aux boues sulfureuses de Pise, tandis qu'ils possèdent chez eux les eaux merveilleuses du Fiumorbo.

Mais les bains du Fiumorbo sont dégradés, et il n'existe dans le voisinage aucune habitation pour mettre à couvert les malades. Ceux-ci sont obligés de coucher sous la tente, ou de se réfugier dans des baraques de branchage. Des rameaux et des feuillages entrelacés garantissent les bains des rayons brûlans du soleil, pendant que les malades y sont plongés. Ceux-ci doivent porter avec eux tous les vivres et les ustensiles dont ils peuvent avoir besoin pendant leur séjour dans ces lieux déserts et sauvages. Les chemins qui communiquent des bains aux villages de Prunelli, Isolaccio et Ornaso, sont trop longs, trop roides et trop difficiles pour permettre aux malades d'aller s'établir dans les maisons de ces communes. Ces maisons seroient d'ailleurs peu préférables aux baraques de branchage, auxquelles on a coutume d'avoir recours.

Les ministres du Roi, toujours disposés à accueillir tout projet tendant à améliorer le sort des sujets de sa majesté, et à ouvrir une nouvelle source à la prospérité publique, verront probablement avec intérêt le dessin ci-joint que j'ai tracé sur les lieux, de l'état actuel des bains du Fiumorbo, et des bâtimens qu'il conviendroit de construire pour y former un établissement utile (1).

(1) Nous n'avons pas eu communication de ce dessein.

Une somme de 40 à 50,000 francs suffiroit pour couvrir tous ces bains par des voûtes surbaissées, pour y bâtir sur les anciennes ruines une maison destinée aux officiers de santé, aux gardiens de l'établissement et à la pharmacie, pour élever une chapelle et pour construire un assez grand édifice destiné aux malades. Le voisinage du bois, des pierres, des matières propres à faire de la chaux et des briques rendroit la somme de 50,000 francs suffisante pour ces premiers établissemens. Dans le cas où le gouvernement seroit disposé à faire cette avance profitable, des particuliers aisés s'offrent de construire à leurs propres frais les trois maisons qui, dans le plan, sont désignées sur le plateau supérieur et immédiatement voisin de celui des bains. Le respect que les Corses ont en général pour la religion et pour ses ministres me porte à proposer de faire garder cet hospice, lorsqu'il sera construit, non seulement dans la saison des bains, mais encore pendant toute l'année, par cinq à six religieux (prêtres et frères laïques), qui seroient revêtus de l'habit de quelque ancien ordre mendiant et hospitalier. Une somme de 200 francs, que le gouvernement accorderoit à chacun d'eux sur les profits résultant des bains et du loyer des maisons attenantes, suffiroit pour leur entretien.

Leur séjour constant dans ce lieu et la cha-

pelle qu'ils seroient chargés de desservir seroient un moyen sûr de conservation pour les nouveaux établissemens.

Il n'est pas douteux que, si le gouvernement approuve le projet peu dispendieux que j'ai l'honneur de lui proposer, on verroit venir, en Corse de France et d'Italie, et surtout de ce dernier pays, une foule de malades, à qui les eaux thermales du Fiumorbo offrent une guérison plus prompte et plus certaine que toutes celles qui existent sur le continent.

Les habitans du Fiumorbo, qui savent apprécier les avantages immenses que leur canton retireroit du rétablissement de ces bains, proposent de réparer eux-mêmes l'ancienne route romaine, qui conduit depuis la mer jusqu'aux eaux thermales.

Après avoir visité avec soin les bains du Fiumorbo et les positions militaires de l'Isolaccio et de Prunelli, j'ai dirigé mon attention vers les belles forêts de pins larix, de sapins et de chênes, qui couvrent une partie de la haute chaîne et les sommets des contre-forts, sur lesquels sont établis les communes de *Lugo di Nazza* et de *Poggio di Nazza*. Ces forêts, qui appartiennent en partie au roi et en partie à ces communes, ont été exploitées avant la révolution par MM. Gauthier et Viale de Bastia. Ceux-ci avoient construit des routes carrossables depuis le pied de la

haute chaîne jusqu'au fleuve du Fiumorbo, en suivant les crêtes des contre-forts sur lesquels les communes de Poggio di Nazza et de Lugo di Nazza sont situées. Ces routes, négligées depuis vingt-huit ans, sont en très-mauvais état.

MM. Gauthier et Viale, qui avoient obtenu des profits considérables dans cette entreprise, avoient déjà coupé une partie des plus beaux arbres (pins larix) de la forêt de *Pietro Piana*.

Les jeunes arbres négligés alors ont acquis depuis un développement extraordinaire. Quelques-uns d'entre eux, qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, ont à leur base un diamètre de cinq à six pieds.

La forêt de *Barile* a été peu exploitée. Celle de la *Teja* est intacte et renferme des sapins de la plus grande beauté.

Les gros pins, coupés sur le versant de la haute chaîne, qui par son élévation jouit constamment d'une température convenable à la végétation des arbres résineux, sont précipités au pied de sa pente escarpée, et de là traînés jusqu'au lieu dit *Piazza d'Altana*, d'où partent les deux routes ci-devant carrossables, qui suivent la crête des deux contre-forts de Lugo et Poggio di Nazza juqu'au Fiumorbo.

Le premier de ces chemins, qui est le mieux conservé, passe au-dessus de Poggio di Nazza, et va aboutir à *Sala* sur le Fiumorbo. Le second

traverse la commune de Lugo di Nazza, et se termine à *Porciglione* sur le même fleuve. L'un et l'autre n'ont pas une lieue et demie de longueur depuis la Piazza d'Altana jusqu'à la rivière. Celle-ci, que la fonte des neiges et les pluies d'hiver grossissent quelquefois d'une manière prodigieuse, a presque toujours assez d'eau pour faire flotter les plus gros bois depuis les points de Sala et Porciglione jusqu'à la mer.

Lorsque les Anglois devinrent maîtres de la Corse en 1794, ils firent examiner soigneusement, par leurs ingénieurs constructeurs de la marine, toutes les forêts de cette île. D'après les rapports de ces derniers, ils négligèrent les forêts d'*Aëtone* et de *Vizzavone* à cause de leur trop grand éloignement de la mer et de la difficulté du transport, et firent exploiter pendant un an celle de *Pietro Piana* et de *Barile.*

La distance de ces dernières forêts à la mer n'est guère que la moitié ou le tiers de celle qui existe entre les forêts de Vizzavona et d'Aëtone et les golfes voisins d'Ajaccio et de Sagone.

Je pense que si le gouvernement vouloit traiter avec une compagnie qui se chargeroit de l'exploitation des bois de Pietro Piana, Barile et Teja, près du Fiumorbo, il pourroit obtenir des conditions plus avantageuses que celles qu'il a accordées pour la coupe et le transport des arbres de la forêt d'Aëtone.

Quoiqu'il n'existe pas de golfe sur la côte orientale près de l'embouchure du Fiumorbo, les bâtimens peuvent mouiller même à plus d'un mille de la côté sur 20 à 30 brasses de profondeur, et sur un fond bas qui se prolonge très-avant dans la mer. Ils n'ont rien à craindre des vents d'ouest et peuvent gagner facilement le large, lorsque les vents violens, mais assez rares, de l'est et du sud-est les forcent à quitter ce mouillage.

La flotte de l'amiral lord Hood mouilla tranquillement, en 1794, pendant les mois orageux de mars et d'avril, dans la rade ouverte et devant le port de Bastia. Les gros bâtimens que les Anglois envoyoient devant le Fiumorbo pour y chercher des bois de construction, ont toujours tenu dans ce mouillage, même pendant les mois d'hiver.

Je terminerai ma reconnoissance par mes observations sur le chemin depuis Bastia jusqu'au Fiumorbo, et par quelques réflexions générales sur les routes de la Corse. Le chemin depuis Bastia jusqu'au pont du Golo n'est autre chose que la grande route qui sert de communication entre cette ville et Corté. Cette route a été négligée pendant toute la révolution. Deux petits ponts d'une arche, que les pluies avoient emportés, en 1794, n'ont pas été rétablis depuis cette époque. Les réparations actives qu'on poursuit en ce moment avec zèle, malgré les embarras de nos finances, font sentir aux Corses les effets heureux du retour

de la dynastie légitime, à qui ils doivent la grande route qui devoit vivifier cette province sans les malheurs de la révolution.

Le chemin depuis le pont du Golo jusqu'au Fiumorbo traverse la plaine, n'offre de mauvais passages que dans quelques ravines produites par les pluies, et pourroit devenir facilement carrossable. Mais bordé de maquis épais dans les deux tiers de sa longueur, il est dangereux aux voyageurs et facilite l'exécution des projets criminels de ceux qu'anime la vengeance.

Ces maquis disparoîtront entièrement avec les progrès de l'agriculture. C'est sur les routes qu'il convient de diriger autant que possible les nouveaux défrichemens. M. de Saint-Genest, préfet de ce département, qui s'occupe avec zèle de tout ce qui intéresse le bonheur et la tranquillité du pays, a donné récemment l'ordre de couper les maquis à 40 toises de distance de chaque côté de la route depuis le pont du Golo jusqu'à Aleria. Cette mesure est exécutée avec assez d'empressement dans les cantons habités.

Dans plusieurs projets présentés au gouvernement, on a proposé de faire une route *carrossable* tout autour de l'île; mais la voie de la mer est préférable pour le transport des denrées à une grande route qui traverseroit les cantons maritimes. Ce projet est par conséquent peu urgent, et pourra être exécuté dans la suite par les com-

munes qui y sont directement intéressées. Je pense que, lorsque le gouvernement pourra employer des fonds pour construire de nouveaux chemins dans l'île de Corse, une route de communication entre Aleria et Corté par la vallée du Tavignano, et une autre entre cette dernière ville et Calvi, sont celles qui méritent plus particulièrement son attention. Ces deux routes seroient vraiment militaires et pourroient servir à vivifier un très-grand nombre de cantons dans l'intérieur de l'île.

Tel est, mon général, le résultat de mes observations et de mes recherches dans mon voyage d'Aleria et du Fiumorbo, d'après les instructions que vous m'aviez remises. J'ai consulté les personnes les plus intelligentes des cantons que j'ai dû traverser, j'ai comparé leurs rapports souvent contradictoires; et, pour mieux m'assurer de la vérité, j'ai cherché autant que possible à tout voir et à tout observer par moi-même.

Bastia, 15 mai 1817.

FRAGMENS SUR MADAGASCAR,

Extraits d'un ouvrage inédit de M. Epidariste Colin, *de la Societé d'émulation de l'Ile-de-France.*

I.

Du Cabare et du Tanguin.

Les *cabares* ou assemblées publiques des tribus *madécasses* ont toujours lieu dans une plaine.

Le plus grand silence y règne ; le peuple écoute attentivement les plaintes des parties ; chacun parle à son tour sans être interrompu ; la décence y est observée strictement, on y remarque une sorte de dignité qui étonne chez des peuples à demi civilisés.

Les orateurs ont une certaine éloquence naturelle qui ne laisse pas que d'avoir beaucoup d'énergie. On est surpris également de l'ordre qui règne dans leurs discours, et des pensées profondes qui leur échappent. Ailleurs nous présenterons quelques exemples qui viendront appuyer

ce que nous annonçons ici, et nous ne ferons connoître en ce moment que la manière dont se tiennent les cabares.

Tous ceux qui ont droit d'y voter, et ce sont les vieillards et les principales personnes de l'endroit, forment entre eux un cercle où ils se tiennent accroupis; ils posent devant eux leurs armes, un bout appuyé à terre.

Le président de l'assemblée est toujours le chef de la contrée, ou, à son défaut, le plus respecté d'entre ses sujets, ou bien le plus ancien. S'il s'agit de l'intérêt de l'état, de faire la guerre, d'accorder la paix, de demander des conditions plus avantageuses pour le commerce, de faire le serment de sang avec une autre peuplade, celui qui veut parler élève sa sagaie, il expose son opinion, il combat les raisonnemens présentés par ceux qui ont ouvert un avis contraire; lorsque la matière a été suffisamment discutée, l'*orateur*, car il y en a toujours un dans ces réunions, dont les fonctions ressemblent beaucoup à celles du ministère public dans nos tribunaux, l'*orateur*, dis-je, prend la parole et rapporte succinctement tout ce qui a été dit; on va ensuite aux voix, et la décision est rendue. Quand elle est pour la paix, chacun baisse sa sagaie jusqu'à terre; quand elle est pour la guerre, ils croisent leurs armes.

Lorsqu'il est question d'affaires particulières, la partie qui se prétend lésée demande et obtient le

cabare, l'autre est obligée de s'y trouver aussi. Là, le demandeur établit ses droits, et fournit les preuves à l'appui. La défense de la partie poursuivie tend uniquement à réfuter les moyens émis par son adversaire et à atténuer la force des preuves qu'il a produites. Aussitôt que les plaidoiries sont terminées, l'*orateur* présente brièvement les moyens dont les parties se sont étayées. Après qu'il a été entendu, le chef les invite à se retirer, ce qu'elles exécutent à l'instant, après quoi les voix sont recueillies. Lorsque le résultat en est connu, le chef s'adresse à l'assemblée et dit : « En tel temps, une cause à peu près semblable à celle que vous venez d'entendre a été jugée par *tel* chef, de *telle* et *telle* manière ; ce jugement a été généralement approuvé, il a été reconnu juste par tout le monde et exécuté sans aucune restriction : en conséquence, j'estime qu'en cette occasion nous ne pouvons que rendre la même décision ; et si les parties se croient mal jugées, elles pourront recourir à d'autres voies, c'est là mon opinion. »

L'assemblée ne manque guère d'applaudir, et on rappelle les parties. L'*orateur* leur dit alors : « L'assemblée, après avoir mûrement réfléchi sur votre affaire, croit devoir, avant de vous faire connoître son jugement, vous rappeler des faits presque semblables à ceux que vous lui avez offerts » (il en fait le récit, et il reprend ensuite) ; « ces

faits ont été dans le temps discutés et jugés de la manière suivante (Ici l'*orateur* continue sa narration, et enfin il termine en disant) : L'assemblée n'a donc pu mieux faire que de fonder son jugement sur celui rendu par *tel* chef dans l'espèce dont on vient de vous parler ; mais comme le cas présent est cependant plus ou moins grave que celui que le cabare prend pour règle, il déclare condamner un *tel* à payer à un *tel* une amende de *tant* de bœufs ou d'esclaves, en réparation du tort ou de l'injustice qui lui a été faite, ou à lui payer la dette qu'il réclame comme lui étant légitimement due. »

Si c'est un chef renommé qui préside le cabare, il est rare que les parties appellent du jugement ; car, dans ce cas, la crainte de déplaire à un homme puissant force la tribu à exécuter la décision qu'il a rendue ; mais lorsque l'affaire a été jugée par des chefs de moindre importance, la partie qui se prétend lésée ne manque guère d'en interjeter appel devant un autre cabare, ne fût-ce même que pour gagner du temps.

Il est des circonstances, qui malheureusement ne se présentent que trop souvent, où, soit par l'absence de preuves, soit parce que celles qu'on administre ne sont pas assez concluantes, les juges indécis ne peuvent prononcer, et cela arrive notamment lorsque celui qu'on accuse persiste à nier le délit.

C'est alors qu'on fait usage du *tanguin* pour reconnoître sa culpabilité ou son innocence.

Il est nécessaire d'abord de faire connoître ce poison dont l'effet peut être comparé à celui du *bohon-upas* si célèbre dans l'île de Java (1).

Le tanguin est un arbre qui croît dans presque toutes les parties de l'île de Madagascar; sa grandeur et sa grosseur sont semblables au manguier; ses feuilles sont à peu près de même, mais d'un vert plus foncé; ses fleurs sont disposées en grappes à l'extrémité de ses branches, et ressemblent assez à celles des papayers mâles. Son fruit a du rapport avec la mangue, mais il est un peu plus

(1) Voici la description du tanguin, par feu M. Chapelier :

Le *tanguin* (*Pentandrie monogynie*): Fleurs terminales et paniculées; corolle infundibuliforme à cinq divisions obliques et rases; gorge fermée par cinq écailles garnies d'un duvet blanchâtre; tube très-long, cannelé et velu intérieurement, étamines sessiles; anthères portées sur des espèces de filets qui font corps avec le tube de la corolle, et ayant à leur sommet une saillie en forme de crochet, sur laquelle le stigmate est soutenu; style grêle de la longueur de la corolle; stigmate en tête et velu à son sommet; calice à cinq divisions blanchâtres, pointues, dont trois extérieures, grandes et deux intérieures, plus petites; pédoncule long et verdâtre; chaque bifurcation de la panicule est enveloppée à sa base d'une bractée concave et blanchâtre.

Feuilles épaisses, pétiolées, oblongues, entières et bordées d'un cartilage.

alongé et moins gros que les mangues moyennes; d'un côté, il est vert; de l'autre, il est rouge. Dans ce fruit se trouve un noyau pareil à celui de la mangue, mais un peu plus petit, qui renferme une amande divisée en deux, comme le haricot.

Lorsqu'on mutile l'arbre du tanguin, il en sort un lait âcre et un peu verdâtre qui est très-corrosif. Jamais les oiseaux ne se reposent sur ses branches; sous son son feuillage, on ne voit point de fourmis ni d'autres insectes ; cependant il existe, sur le bord des rivières où cet arbre se plaît plus qu'ailleurs, une petite espèce de crabe que les naturels nomment *foza coucou*, qui mange l'amande du tanguin et s'en nourrit.

On a vu des Madécasses et même quelques soldats françois pousser la hardiesse jusqu'à manger le fruit du tanguin dans sa parfaite maturité, sans en avoir éprouvé aucun inconvénient; ils prétendent que son goût est assez agréable, mais un peu aigrelet.

L'entêtement des Madécasses à suivre religieusement les coutumes de leurs ancêtres, leur a fait conserver des superstitions qui font gémir l'humanité. Ainsi, quand les juges sont embarrassés; quand, par ignorance ou par scélératesse, ils ne peuvent ni ne veulent prononcer, on a recours au tanguin ou à d'autres épreuves du même genre.

Depuis le pays des Betanimènes en se dirigeant

vers le nord jusqu'au cap d'Ambra, et depuis ce dernier point en descendant les côtes qui bordent le canal de Mozambique du nord au sud, en allant jusqu'au Fort-Dauphin et dans une très-grande partie de l'intérieur de l'île, l'épreuve du tanguin est admise. Les Antatsimes seuls ont adopté celle du fer rouge; celle de l'eau bouillante, quoiqu'on en fasse quelquefois usage, ne paroît pas avoir obtenu la confiance des naturels.

Une autre épreuve est pratiquée au Fort-Dauphin, indépendamment de celle du tanguin; c'est de faire précipiter l'accusé du haut de la pointe d'Itapère dans la mer. Il est réputé innocent s'il survit à cette épreuve.

Les causes qui donnent lieu le plus souvent d'employer le tanguin sont dans l'espèce que nous allons rapporter.

On sait que le superstitieux Madécasse croit ou peut-être feint de croire qu'on ne peut mourir naturellement avant d'être parvenu à une grande vieillesse ou d'avoir éprouvé les horreurs d'une longue maladie; de là résulte la conséquence, suivant eux, qu'un grand nombre de ceux qui meurent auroient encore vécu s'ils n'avoient été ensorcelés ou empoisonnés. Ce soupçon ne manque guère de tomber sur un des parens ou des amis de la personne décédée, et presque toujours sur le plus riche ou sur son plus proche héritier.

Cependant on n'en a encore aucun indice; et, pour y suppléer, voici ce que disent les naturels: « Le défunt a eu quelques différends avec celui qu'on présume être le coupable; ce dernier, qui a un mauvais caractère ou qui est irascible, etc. (on fait ici l'énumération de ses défauts, en les exagérant beaucoup, comme on doit le penser), lui aura porté de la haine pour *telle* et *telle* raison, et il l'aura fait ensorceler ou empoisonner. Nous, ses parens et ses amis, nous devons être sensibles à une perte aussi affligeante. Il faut donc le venger et tout employer pour vérifier si un *tel*, qui certainement étoit jaloux de ses richesses et n'avoit l'air de désirer que l'instant où le défunt devoit cesser de vivre, n'a pas abrégé ses jours. Cela paroîtra assez vraisemblable lorsque l'on se rappellera que celui que nous regrettons n'a été que fort peu de temps malade, et qu'il étoit d'une constitution robuste et à vivre cent ans. »

Après avoir ainsi raisonné, on convient de faire, chacun à part, toutes les recherches possibles et à se rendre compte mutuellement de ses découvertes.

Si les renseignemens qu'on a pris, ou qu'on dit avoir eus, viennent à l'appui des soupçons qu'on a formés, tous ceux qui cherchent à venger la mort du défunt prennent plusieurs poulets et vont avec les devins qui jouissent d'une haute

considération et ont sur ce peuple le pouvoir que Calchas avoit sur les Grecs.

Là, ils lui communiquent leurs intentions, et lui indiquent celui qu'ils présument être le coupable. Alors le devin prend un des poulets qu'on lui a apportés et lui fait avaler quelques gouttes de tanguin, en disant: «Je te donne ce breuvage «pour un *tel*, afin qu'il nous fasse connoître s'il «est innocent ou coupable du crime dont on l'ac-«cuse. S'il est véritablement coupable, toi, pou-«let, meurs par l'effet du tanguin, mais qu'il ne «te fasse aucun mal s'il est innocent; qu'au con-«traire, il te rende plus fort.»

Si, après avoir fait l'épreuve sur quelques poulets, ils en sont tous réchappés; ou si, sur quatre ou cinq, un seul meurt, on reconnoît alors que c'étoit injustement qu'on avoit formé l'accusation, et on garde le silence le plus rigoureux sur ses circonstances. Mais si tous les poulets succombent à l'effet du tanguin ou qu'il n'en survive qu'un ou deux, les parens du défunt coupent et emportent les bouts d'ailes des poulets morts pour être conservés soigneusement et s'en servir, ainsi que nous le ferons bientôt connoître; ceux qui sont restés en vie, sont donnés au devin avec un présent.

Lorsqu'un nombre égal de poulets meurt et survit, on fait l'épreuve sur des chiens. S'agit-il du

décès d'un chef important, de pauvres esclaves sont sacrifiés dans cette épreuve préliminaire.

Toutes ces épreuves étant faites sur les poulets, les chiens et les esclaves, les accusateurs, pendant la nuit la plus obscure, attachent toutes les ailes des poulets morts au bout d'un bâton qu'ils fichent sur le pignon de la maison de l'accusé, en frappant sur le toit à plusieurs reprises, et en s'écriant : « Reveille-toi pour nous répondre sur ce dont nous venons t'accuser. »

Le lendemain matin, le prévenu rassemble sa famille et les principales personnes du village; il leur montre les ailes de poulets, et leur déclare qu'étant assuré de son innocence, il faut que ses accusateurs lui fassent connoître leurs griefs, parce qu'il entend se justifier du crime qu'on lui impute.

Alors le procès commence, et le jour du cabare est indiqué : les plaidoiries ont lieu ; et si, comme il arrive presque toujours, les accusateurs ne s'appuient que sur des présomptions et que l'accusé ne se défende pas d'une manière assez victorieuse pour anéantir les soupçons qui se sont élevés contre lui, le chef ou président du cabare, après avoir été aux voix, déclare que l'indécision dans laquelle se trouvent les juges ne lui permet pas de rendre un jugement, et qu'ils vont concilier les parties ; mais rarement y réussit-on, et presque toujours le mal-

heureux accusé est contraint de subir la fameuse épreuve, sans quoi il seroit reconnu coupable, massacré à l'instant, ses biens confisqués, et sa famille réduite en esclavage.

Si l'infortuné cherchoit à s'évader après avoir promis de s'en rapporter à la *justice du tanguin*, pour nous servir de l'expression madécasse, il n'y réussiroit sans doute pas ; et d'ailleurs ses biens seroient perdus, sa famille couverte d'humiliation et d'opprobre, plongée dans l'esclavage, et entendroit répéter à chaque instant : « Cet homme savoit que, de tout temps, nous avons apprécié les vertus du tanguin ; que le tanguin est le seul juge qui sait reconnoître le coupable et le punir, distinguer l'innocent et le protéger. Des juges ordinaires peuvent être dirigés par l'intérêt ou par les passions ; le plus grand chef peut même prononcer avec partialité, mais le tanguin est à l'abri de toute atteinte ; et, puisqu'au lieu de se justifier par le seul moyen qui lui restoit, un tel homme a préféré abandonuer son pays et sa famille, c'est qu'il est réellement coupable, c'est lui, nous ne pouvons en douter, qui a empoisonné notre ami.

Observons encore que la fuite, en la supposant facile, n'assureroit pas à l'accusé une existence supportable; car, outre la difficulté qu'il éprouveroit à se procurer les besoins nécessaires à son existence, partout où il se retireroit, on l'accableroit

de malédictions, et on l'éviteroit comme s'il étoit lépreux, parce que les Madécasses seroient intimement convaincus qu'il est véritablement criminel, puisqu'il a redouté l'effet et la justice du tanguin, et à sa mort son corps deviendroit la proie des animaux carnassiers ; idée désespérante pour un Madécasse!

Cependant l'accusé consent-il à subir l'épreuve du tanguin, on fait choix alors de ses quatre plus proches parens et de quatre amis des parties adverses, dont les devoirs sont de surveiller les préparatifs, et d'observer que chaque chose se fasse dans les règles prescrites par les coutumes, et surtout d'empêcher qu'on exerce aucune violence contre l'accusé. Ils doivent aussi ne pas souffrir que la dose du tanguin soit ni trop forte ni trop foible, mais bien comme elle a toujours été pour ceux qui ont subi cette épreuve, sans avoir égard au sexe, à l'âge et au tempérament. Ce sont encore les mêmes personnes qui nomment deux préparateurs du tanguin (*ampa-moussavez*), qui indiquent le lieu où il doit être administré, mais le jour fatal est désigné par les devins.

Toutes ces choses convenues et préparées, la veille du jour fixé pour donner le tanguin étant arrivé, le prévenu, dès le matin, est gardé et enfermé dans une case avec les huit témoins et les deux ampa-moussavez, et il n'en peut sortir pour satisfaire ses besoins qu'accompagné de deux té-

moins, dont un est choisi parmi ceux de ses accusateurs, et l'autre dans ceux de son parti. Cette précaution est prise, tant pour qu'on ne fasse rien qui puisse atténuer l'effet du tanguin, qu'afin que l'accusé ne soit pas insulté.

Ces onze personnes réunies se surveillent mutuellement; elles mangent ensemble et des mêmes vivres, passent toute la journée et la nuit sans dormir, et elles ne peuvent s'entretenir que de choses indifférentes ou étrangères à l'objet qui les réunit.

Le lendemain, à la pointe du jour, tout le monde se met en marche pour se rendre à l'endroit qui a été choisi, et qui est toujours sur le bord d'une rivière; on y déshabille le patient qui reste entièrement nu, on lui détresse même ses cheveux; et, après avoir examiné s'il n'a aucun talisman qui puisse amortir la force du tanguin, les ampa-moussavez et les témoins se jettent dans la rivière; l'accusé s'y précipite aussi, et plonge plusieurs fois, sans qu'on lui fasse aucune violence : il doit chercher à rester le plus long-temps possible au fond de l'eau, parce que les Madécasses prendroient pour un mauvais présage de le voir surnager. Lorsqu'il s'est bien baigné, il sort et va s'asseoir sur un mortier de bois dont le fond est crevé. Alors les administrateurs du tanguin prennent une noix du fruit, l'ouvrent, partagent l'amande en deux portions; ils en râpent la

moitié sur une petite pierre, la mettent dans un coco et y versent à peu près un verre d'eau qui s'épaissit du suc de l'amande, et devient semblable à du lait très-épais. Ils tiennent à part un morceau de l'amande de la grosseur d'un demi-grain de blé ; ce qu'ils appellent *dieu-madiou*, c'est-à-dire témoin, pour le jeter bientôt dans le coco. Pendant ce temps, les amis de l'accusé allument du feu pour faire du *cange* (de l'eau de riz), qu'il boira lorsqu'il commencera à vomir.

Le breuvage préparé, on le lui présente, en lui recommandant de bien ouvrir la bouche, et d'éviter que le tanguin ne touche ses dents, parce qu'elles tomberoient ; et les barbares exécuteurs lui prononcent ces mots : « Ce tanguin, nous te » le donnons pour que, par sa vertu, il nous » prouve que tu n'as pas commis le crime dont on » t'accuse, ou pour qu'il te punisse si tu es cou- » pable. Et toi, tanguin, la confiance méritée que » nous avons en toi nous engage à te prier de » faire mourir cet homme s'il est criminel ; et, » dans le cas où il seroit innocent, nous te prions » de ne pas lui faire plus de mal qu'un verre d'eau » pure ; qu'au contraire il sorte de cette épreuve » mieux portant qu'il n'étoit avant de l'avoir su- » bie. »

Ces paroles dites, on plonge dans le breuvage cette petite portion du tanguin dont nous avons parlé, et l'on fait avaler le tout à l'accusé.

Dès que ce poison commence à faire son effet, ce qui ne tarde guère plus d'une demi-heure après qu'on l'a pris, et ce qui est facile à distinguer par les nausées qu'il cause et les vomissemens qu'il opère, on fait prendre au patient force *cange* bien clair, afin d'exciter et d'accélérer l'évacuation tant par en haut que par en bas. Des vases en reçoivent l'effet; et, à chaque fois que le malheureux fait ses fonctions, les témoins, impatiens de savoir quel sera son sort, cherchent dans les matières qu'il a rendues le *dieu-madiou* qu'on lui a fait prendre avec le breuvage; s'ils le trouvent, ils considèrent dès-lors l'accusé comme sauvé; car il est très-rare qu'il meure après avoir rejeté cette partie de l'amande du tanguin.

Pendant que le tanguin produit son effet, on invite le patient à confesser les fautes qu'il a pu commettre; on cherche à lui persuader que le breuvage qu'il a pris ne lui fera aucun mal pour celles qu'il aura avouées; que la justice du tanguin se borne à ne punir que les fautes cachées et inconnues. L'accusê, par le danger qu'il court et la confiance qu'il porte au tanguin, n'hésite point à faire un aveu général de toutes ses actions, et les témoins de lui répondre : « Si tu n'as fait que cela, le tanguin est trop juste pour te faire mourir. »

Il n'advient que trop souvent que le tempérament du prévenu n'est pas assez robuste pour

résister aux douleurs aiguës, aux déchiremens affreux et aux vomissemens violens que cause le tanguin; il tombe bientôt dans le délire, il lui échappe des paroles sans suite, souvent des aveux bizarres, et il expire dans des convulsions hideuses.

Si, après sa mort, on lui trouve une main fermée, les Madégasses supposent qu'il a fait périr cinq personnes; et, si ses deux mains le sont, ils croient fermement qu'il est la cause de la mort de dix de leurs compatriotes.

Les témoins du supplicié n'attendent pas qu'il ait cessé d'exister pour se retirer : aussitôt qu'ils s'aperçoivent que sa mort est certaine, ils l'abandonnent en silence, pour éviter les insultes de leurs adversaires.

On laisse le cadavre sur le lieu ; ceux qui ont été ses ennemis accourent pour satisfaire leur vengeance; ils s'y jettent avec fureur, le frappent jusqu'à en enlever des morceaux et accablent d'injures sa mémoire. On élève ensuite un bûcher où ils le consument en partie, et ses restes sont laissés exposés à l'avidité des chiens et d'autres animaux carnassiers.

De retour au village, les accusateurs se réunissent et invitent le cabare à leur rendre la justice qui leur est due.

Les usages madécasses établissent, à l'égard de celui qui a péri par l'effet du tanguin : 1° la

confiscation de tous ses biens au profit de ses adversaires ; 2° l'esclavage de ses femmes, à moins qu'elles ne se rachètent pour une somme qui est à l'arbitraire du cabare ; 3° les enfans sont partagés entre la mère qui s'est acquittée et les accusateurs ; mais ceux qui tombent dans ce dernier lot peuvent être libres en donnant en échange des esclaves, quelquefois deux ou trois pour chaque enfant ; 4° ses père et mêre, frères et sœurs doivent aussi se racheter ; mais il faut observer, en ce qui les touche, que le cabare ne manque jamais de s'intéresser en leur faveur, et qu'il représente toujours que les fautes du défunt ne doivent rejaillir qu'indirectement sur ses parens ; en sorte que, pour une légère rétribution qui, ordinairement, est d'un esclave pour trois individus, ils restent libres.

Si l'accusé ne succombe pas dans l'épreuve du tanguin, il est déchargé du crime qu'on lui imputoit ; il demande alors le cabare, et ses accusateurs sont condamnés à devenir ses esclaves, en réparation de l'injustice qui lui a été faite ; mais assez souvent le cabare prononce seulement que chacun d'eux donnera trois ou quatre esclaves, et, au moyen de cet accord, ils évitent eux-mêmes d'être esclaves.

C'est après ces formalités remplies que celui qui a été accusé, et que l'épreuve du tanguin

a fait reconnoître innocent, on célèbre la commémoration par une fête appelée *Fasi*, et où tous ses parens et amis assistent. On s'y livre à la joie la plus grande ; on y maudit les calomniateurs, et surtout on y chante la justice du tanguin.

Les recherches que nous avons faites nous ont convaincu qu'un cinquième à peu près de ceux qui ont pris ce poison échappe à son activité; cela provient sans doute de ce que le breuvage est quelquefois moins fort ou plus mal administré. Il y a des circonstances qui peuvent en atténuer l'effet; par exemple, quand l'amande qu'on a choisie est petite ou qu'elle est déjà sèche, car alors le poison perd de sa force; ou bien si, au lieu de râper le côté où est le germe, on emploie le côté opposé. On sent aussi que le tempérament, l'âge et le sexe de l'accusé, doivent influer sur l'effet que produit le tanguin.

Nous soupçonnons que les ampa-moussavez ont plusieurs fois fait ces observations; mais le peuple, ignorant et superstitieux à l'excès, ne s'en aperçoit pas. Il croit à la justice du tanguin, parce que beaucoup de ceux qui le prennent périssent, et qu'un très-petit nombre survit. C'en est assez pour le convaincre que les coupables sont seuls emportés, et que les innocens restent. Parmi ces derniers, nous en avons remarqué qui

ont acquis un fort embonpoint, mais beaucoup plus qui ont toujours conservé une maigreur hideuse et un abattement général.

L'occasion d'interroger quelques victimes de ce préjugé barbare s'est offerte à nous.

Le tanguin, disent-elles, est extrêmement amer; après l'avoir bu, il nous a causé des maux de cœur insupportables, et il sembloit parcourir toutes les parties de notre corps en nous faisant éprouver un chatouillement semblable à celui que causeroient des fourmis qui courroient sur la peau et sous les ongles : nos cheveux paroissoient se dresser; bientôt les maux de cœur se firent encore plus ressentir. Nous avons beaucoup vomi, le reste du breuvage s'est précipité par le bas, et il a produit sur nous l'effet d'une forte médecine. Nous sommes restés foibles plusieurs jours; mais enfin nos forces ont augmenté sensiblement, et nous jouissons même d'une meilleure santé qu'auparavant; ce que nous attribuons à notre innocence.

D'autres nous ont dit que, depuis qu'elles avoient pris le tanguin, et malgré leur innocence qui avoit été également reconnue, elles éprouvoient des douleurs continuelles dans toutes les parties du corps, surtout dans les changemens de temps et de saison; que leurs nerfs se trouvoient toujours dans un état d'engourdissement qui les gênoit beaucoup, et qu'elles

éprouvoient un dégoût qu'elles avoient vainement tenté de surmonter.

II.

De la langue parlée à Madagascar dans ses rapports avec l'ancienneté des peuples qui habitent cette île.

De tous les faits observés à Madagascar il n'en est pas qui aient autant contribué à me faire considérer ces peuples comme très-modernes, que l'idiome borné en usage chez eux, l'ignorance absolue où ils sont de l'art d'écrire, et l'identité du langage dans les nombreuses colonies qui couvrent le sol de l'île.

Il est fâcheux que, dans le *Vocabulaire madécasse* publié à l'Ile de France en 1773, par M. Challan, prêtre de la mission, l'auteur, en se livrant à ce travail utile, se soit renfermé dans une nomenclature aride et purement alphabétique des mots madécasses, sans donner la plus légère attention à la partie théorique la plus essentielle de toute langue, celle qui, sans contredit, est la plus féconde en découvertes sur l'origine et l'antiquité des peuples. J'aurois voulu y trouver la méthode analytique que M. Chapelier avoit employée dans le Vocabulaire dont j'ai parlé dans mes

notes sur les fragmens qui nous sont restés de cet infortuné voyageur. Il n'écrivoit pas un mot de la langue madécasse sans le décomposer, sans en marquer l'étymologie. En réduisant ainsi l'idiome à ses élémens les plus simples, l'ouvrage de M. Challan eût été précieux pour la philosophie. On y auroit vu ce que la langue des Madécasses devoit à celles des Européens, des Arabes, des Malais, des Indiens, et combien peu elle avoit de mots qui lui fussent particuliers, ou plutôt combien elle en avoit peu dont l'étymologie ne puisse plus se retrouver.

Je n'entre pas dans l'examen de cette langue avec la confiance qui m'a accompagné jusqu'à ce moment. Aux désavantages qui résultent pour moi d'une opinion contre laquelle s'élève un préjugé contraire, se joignent encore beaucoup d'autres difficultés pour tirer tout le parti convenable des faits d'un ordre supérieur à ceux qui ne parlent qu'aux sens et à l'imagination. Je ne veux donc ici que mettre sur la voie, en jetant quelques lumières sur les rapports généraux qui peuvent se rattacher au sujet que je traite.

« La langue madécasse est très-copieuse, dit » Flacourt ; cette langue a des mots composés à » la façon de la langue grecque, la conjugaison s'y » observe, on a le verbe passif et l'actif, et chaque » chose se dit et se nomme par l'action et par la » manière qu'elle se fait. » Peu en état de lutter contre Flacourt, je ne puis opposer à son senti-

ment sur l'abondance de la langue madécasse que le Vocabulaire de M. Challan, qui nous donne une nomenclature alphabétique de deux mille mots environ, et qui, selon toute apparence, renferme l'essentiel de la langue, puisque, ce Vocabulaire à la main, le voyageur, le marin, le traitant, sont entendus dans quelque partie de l'île qu'ils abordent.

Un des caractères qui marquent le plus une langue primitive est celui de la désignation des êtres par leurs qualités frappantes ou par l'expression imitée d'un cri qu'ils profèrent; ajoutons que c'est encore une langue primitive que celle où la plupart des appellations ne consistent qu'en monosyllabes. Les besoins étendirent les langues et les formèrent; mais les mots primitifs, qui furent l'expression de la terreur, de la joie, de la surprise, de l'admiration, de tous les sentimens enfin dont le cœur de l'homme est susceptible, n'ont été qu'un éclat de voix, qu'un son simple, aussi prompt, aussi rapide que le mouvement qui l'avoit produit. Je doute que, sous ce point de vue, l'analyse de la langue madécasse offre à la science des résultats satisfaisans. Les onomatopées y sont extrêmement rares. Elle n'a que peu de monosyllabes, et ses mots souvent d'une longueur interminable sont évidemment composés, ce qui la place au rang des langues les plus pauvres. Il est donc étonnant que Flacourt se soit extasié

sur son abondance dont il parle en beaucoup d'endroits. Il faut que l'arabe qu'il ignoroit ait prodigieusement enrichi la langue en usage alors dans la province de Carcanossy, et que sans autre examen il ait fait honneur d'une partie de ses richesses à la langue madécasse, ou qu'il ne se soit pas donné la peine d'analyser cette dernière. En effet, une langue où, pour demander *quel âge avez-vous?* vous êtes obligé de dire : combien ans toi? où il n'y a *ni genre, ni nombre, ni cas, et presque point de conjugaison* (1); une langue où, lorsqu'on *sait un mot*, on le sait *en tout sens*, où il n'y a point de *conjonctions*, où l'on ne remarque que très-peu de *prépositions et de particules, et de ce qui sert dans les autres langues à lier les termes pour en faire des phrases;* une langue enfin où, pour donner un exemple, l'infinitif épouser, *ananbadi*, se compose de la préposition *an*, en, dedans, et du substantif *badi*, femme, pour *vadi*, par le changement du *v* en *b*, comme nous le verrons par la suite; ce qui signifie *dans femme*, n'est et ne peut être une langue *copieuse*, pour me servir de l'expression de Flacourt.

Généraliser ainsi que je le fais ici, c'est dire que je pourrois multiplier les citations à l'infini, et qu'il est peu de mots qui, soumis à cette épreuve, n'offrissent pas les mêmes résultats. Quant à ce

(1) Avertissement du Vocabulaire de l'abbé Challan.

que la langue madécasse doit à l'arabe, j'oserois avancer que le tiers de ces mots vient de cette dernière langue. Cette assertion est facile à prouver en jetant les yeux sur le Vocabulaire madécasse; mais il me suffira encore d'en présenter un exemple, c'est la double appellation du soleil et de la lune, deux des objets qui frappent le plus fortement les sens, et qui conséquemment sont les premiers à recevoir un nom. Le soleil comme astre du jour, et la lune comme flambeau de la nuit, portent absolument le même nom dans l'une et l'autre langue; *samoussi* et *azohora* sont les noms qu'on leur donne comme planètes. Le madécasse ne doit peut-être pas moins au malais. Je prends au hasard les mots français suivans :

Malais.

Dix.	Etoile.	Feu.
Poulou ou *Sapoulou.*	*Vintane.*	*Api* ou *Afi.*
Fils.	Mère.	Père.
Onac.	*Nesa.*	*Bapa.*

Madécasse.

Dix.	Etoile.	Feu.
Poulou ou *Foulou.*	*Quintane.*	*Afe.*
Fils.	Mère.	Père.
Aka ou *Zama.*	*Nisie.*	*Bapa.*

Mais ce qui prouve encore davantage la grande

analogie qui existe entre ces deux langues, c'est la série des jours de la semaine parfaitement conforme et dont la prononciation est presque la même dans l'une et l'autre.

	Semaine malaise.	Semaine madécasse.
Lundi.	*Senene.*	*Sinine.*
Mardi.	*Telassa.*	*Talate.*
Mercredi.	*Robo.*	*Roubia.*
Jeudi.	*Camisse.*	*Camisse.*
Vendredi.	*Zouma.*	*Zouma.*
Samedi.	*Saplou.*	*Saboutsi.*
Dimanche.	*La Hate* ou *la Hade.*	*La Hadi.*

Court de Gebelin, dans son *Monde primitif*, pense qu'une seule langue est parlée dans tous les archipels qui sont au midi de notre globe, et que cette langue a le plus grand rapport avec le malais et celle de Madagascar; cela se peut, mais je ne crois pas, ainsi que lui, que ces peuples aient eu anciennement des connoissances en fait de navigation qu'on ne leur avoit jamais soupçonnées. Dans un autre lieu, j'attaquerai cette opinion, en ce qu'elle touche Madagascar, mais je ne peux m'empêcher ici de m'élever contre une assertion singulière avancée par ce savant auteur à l'égard des rapports qui pourroient exister entre la langue des Madécasses et celle des Phéniciens. Il cite plusieurs mots de cet ancien peuple qui, il est vrai,

paroissent avoir de la ressemblance avec quelques mots madécasses; mais ils en ont aussi (c'est Court de Gebelin qui le remarque) avec la langue des Teutons, et sans doute avec beaucoup d'autres; ce qui prouveroit seulement que tous les idiomes se ressentent plus ou moins d'un idiome primitif qui partout s'est altéré, mais différemment, dans divers lieux. Bornons ici les conséquences qu'on pourroit tirer de ce fait; car n'est-il pas aussi probable que les Madécasses ont pu prendre ces mots, dans des temps plus modernes, des Malais, des Indiens et des autres peuples orientaux qui les possèdent comme eux, plutôt que de supposer gratuitement que les Phéniciens les ont apportés eux-mêmes à Madagascar. Il paroît certain que ce peuple commerçant a visité les Indes et les îles malaises; rien, en effet, dans les moussons favorables, ne pouvoit l'empêcher d'établir des communications avec ces contrées, tandis que la position de Madagascar, d'après l'état présumé des connoissances nautiques, ne leur permettoit guère alors d'y aborder, soit à cause des courans singuliers qu'on ressent dans le canal de Mozambique, soit à cause des ouragans fréquens dont ces mers sont agitées. Ainsi donc il est plus raisonnable de conjecturer que, si la langue des Madécasses s'est enrichie de quelques mots phéniciens qui maintenant sont bien dénaturés, elle

les doit aux peuples divers dont les colonies se sont établies depuis dans cette île.

Les circonlocutions fréquentes sont aussi, dans une langue, des signes incontestables de sa pauvrété. Lorsque les choses n'ont point de mots propres, il faut les exprimer par un circuit de paroles, afin de peindre l'idée qu'il s'agit de rendre par une foule d'idées accessoires que l'on croit toujours insuffisantes, et que l'on multiplie souvent sans raison. Tel est assurément le langage du Madécasse, le peuple le plus verbeux de la terre, qui, doué d'une intelligence peu commune, et manquant des mots propres pour exprimer les idées qui naissent des rapports sans nombre qu'il doit à ses communications avec les étrangers, ne cherche point à en créer de nouveaux. Il se perd dans d'interminables circonlocutions; chaque période emporte avec elle un démembrement de l'idée principale qui ne sera complétement rendue qu'après une longue suite d'autres périodes dont il faut attendre la fin. M. Mayeur, qui a eu la patience d'écrire, sous la dictée de quelques Madécasses, les discours des chefs Betisnûçaracs et Betanimènes, lorsqu'il a recueilli les notes qui devoient servir à l'histoire de Ratsimila-o, en offre une grande preuve. M. Dumaine, dans ses Voyages, en rapporte quelques-uns, et nous avons encore à cet égard les témoignages d'une foule de voyageurs, et notamment de MM. Lescalier et Rochon

qu'on peut consulter à l'article des *cabares* dont l'un et l'autre rendent compte dans leurs ouvrages.

La langue madécasse a des substantifs, des adjectifs, quelques prépositions et le verbe *être*. C'en est assez pour se faire entendre ; mais grand nombre des uns et des autres, particulièrement parmi les substantifs, lui paroissent étrangers ; et cette implantation dénote ce qu'elle doit aux langues européennes depuis deux ou trois siècles, aux langues arabe, malaise, indienne, depuis un temps dont on ne peut déterminer la durée.

Tout le monde avoue que l'effet naturel du commerce, en établissant les rapports d'un peuple à un autre, pour satisfaire leurs besoins respectifs, est de multiplier successivement ces rapports et ces besoins, et par conséquent en agrandissant le cercle des idées de donner aux signes représentatifs une variété et une extension que, sans cela, ils n'auroient peut-être jamais acquises. Or, comment se fait-il que le Vocabulaire madécasse soit borné à si peu de mots, quand tant de causes concourent à en augmenter le nombre ? Les Européens fréquentent l'île de Madagascar depuis plus de trois siècles ; les Arabes sont en possession de son commerce depuis un temps qui nous est inconnu ; les uns et les autres y ont formé des établissemens qui subsistent encore. Ne sembleroit-il pas naturel que, par tant de communications dont

le premier effet est de produire le besoin et de le satisfaire, d'où résulte l'agrandissement du cercle des idées, les moyens d'exprimer ces idées auroient dû se multiplier dans une proportion égale et d'une manière plus sensible? L'examen de la langue madécasse se refuse à ces résultats, et il faut en conclure que ce qu'elle doit de mots aujourd'hui aux langues étrangères est l'effet de ces communications, mais dans un temps très-voisin du nôtre, puisqu'il n'a pas encore obtenu la variété et l'extension que l'avenir lui réserve. Donc ce qui lui appartient est très-peu de chose. Cette conséquence tire une singulière force du naturel même de ces peuples les plus intelligens, les plus spirituels, les plus industrieux de ceux que nous nommons barbares.

Un moyen de répandre quelques lumières sur ce point seroit de comparer l'idiome parlé sur les côtes avec l'idiome parlé dans les villages voisins plus éloignés du concours des étrangers. Il faudroit que ce parallèle fût suivi de celui de l'idiome qu'on parle dans l'intérieur des terres où il est difficile que des étrangers aient séjourné assez long-temps pour opérer des modifications sensibles. Si partout on retrouvoit les mêmes principes; si, dans la plus grande île du monde, c'étoient les mêmes élémens, ce surcroît de preuves n'ajouteroit-il pas à l'évidence. Je soutiens que, de toutes les recherches sur l'anti-

quité d'un pays, il n'en est pas qui promette des résultats plus satisfaisans que l'étude de la langue. L'examen des modifications apportées dans l'idiome primitif par des causes naturelles ou accidentelles, dont ces modifications sont l'effet ordinaire, est un fil d'autant plus sûr, qu'ici le langage est un, et que le madécasse actuel n'en est pas encore rendu au point où cet examen ne pourroit être fait sans succès.

Si donc, malgré les dispositions naturelles de ces peuples, vers un état de civilisation plus parfait; si, malgré leurs fréquentes communications avec l'étranger, leur idiome est renfermé dans un si petit nombre de signes verbaux, on ne sera pas étonné de ne point trouver chez eux de traces de l'art utile de l'écriture. On a parlé long-temps avant d'avoir écrit; le langage d'action, le langage des sons articulés pour lesquels nous sommes également conformes, sont l'ouvrage de la nature. Lorsque, pressés par le besoin, nous cherchons à en inventer d'autres, nous éprouvons encore ses secours dans l'analogie qu'elle nous donne pour règle, mais elle nous abandonne tout-à-fait dans la manière de communiquer nos idées par des marques et des figures; muette alors, elle laisse tout à faire à l'art et au génie dans cette création independante. Mais, si elle a refusé ses secours à l'homme dans le développement des procédés entièrement soumis

à l'arbitraire, elle a établi des relations entre les peuples, et ce moyen devient un dédommagement de son silence. Qu'il ne se soit pas trouvé chez les Madécasses un de ces génies heureux qui devoit illustrer l'application de quelque objet sensible au signe verbal destiné à l'exprimer, rien de plus simple; mais que, chez un peuple hospitalier, prompt à saisir les élémens de nos arts utiles, et à s'approprier ce qui lui en semble bon et qui convient à ses besoins, celui de l'écriture qui assure la bonne foi, l'exécution des traités, les droits et les propriétés, n'y ait pas encore été adopté : voilà ce que je ne saurai concevoir, si les peuples qui habitent Madagascar n'étoient pas plus modernes que ne le pensent les auteurs qui ont écrit sur cette île. Au reste, cet abandon peut, si on le veut, être considéré comme volontaire et comme l'effet de la pureté et de la simplicité des mœurs qui peuvent faire regarder l'écriture comme oiseuse ou inutile; mais il n'en est pas moins précédé, dans l'ordre des temps, de l'ignorance absolue des principes. Comment alors accorder le caractère de l'antiquité à un peuple qui n'en porte pas le sceau vénérable dans ses institutions, quand ces institutions sont communes à tous les peuples qui ont droit à ce titre, et sont l'effet le plus ordinaire de la lutte des intérêts dans toute société qui commence à s'agrandir?

L'identité du langage, ou, pour être plus vrai, la presque identité du langage est une chose tout-à-fait digne de remarque à Madagascar. Conçoit-on, en effet, que, dans la plus grande île qui existe, dont la population porte le caractère le moins équivoque de mélange avec les habitans de l'Afrique et de l'Asie, conçoit-on, dis-je, qu'avec tant de causes de modifications, différant toutes entre elles, selon les temps, les lieux, les circonstances dont l'emploi est infini, la langue parlée à Madagascar soit à peu près la même par toute l'île? Conçoit-on que celui qui parle le madégasse du nord puisse, sans truchement, sans interprète, parcourir une étendue de près de trois cents lieues sans rencontrer nulle part de ces différences sensibles qui font qu'on peut dire qu'on n'est plus entendu, et quelles sont ces différences? Elles reposent presque toutes sur la manière de prononcer. « Il est des mots dans » cette langue, dit M. Mayeur, dans une lettre à » M. Froberville, dont ce dernier a bien voulu » me donner communication; il est des mots qui » se prononcent de trois et quatre manières. Il en » est quelques-uns qui m'ont donné jusqu'à sept » variétés. Cela tient, je pense, uniquement à la » différence d'organisation dans telle ou telle pro- » vince, où l'accent est plus ou moins marqué; » mais le mot est toujours le même, il exprime » toujours la même idée. » Flacourt est précis

dans son avant-propos : « Elle se parle (la langue)
» également par toute l'île où il n'y a qu'un seul
» langage; mais elle est différente en ses accens,
» selon la diversité des provinces, où les uns
» parlent bref, les autres ont un parler long. »
M. Mayeur justifie encore cette identité, en disant qu'il n'y a qu'une langue, et toutefois différentes prononciations et manières de parler; il s'accorde d'ailleurs parfaitement avec ce que dit ici Flacourt.

Cette identité est d'autant plus extraordinaire que les lois, les coutumes, les gouvernemens ne se ressemblent point. Il suffit de traverser un bois, une montagne, une rivière, pour trouver un esprit et des manières toutes différentes. Cependant quelle influence ne doivent-elles pas avoir sur le langage? car c'est des idées acquises sur l'agriculture, sur les arts, les premiers en honneur parmi les peuples, que naît le besoin de les exprimer; et, comme les notions reçues sur ces divers objets dépendent de causes naturelles dont l'influence est extrêmement diversifiée et ne se manifeste pas de la même manière chez tous, on ne sait comment l'organisation particulière des individus, le climat, les localités, les besoins n'y apportent pas de continuelles modifications.

Les étrangers de tous les pays, en fréquentant les côtes de Madagascar, en y faisant part de leur commerce et de leur industrie, ont sans doute

accéléré chez ces peuples le développement des facultés morales. Il est incontestable que, par ce concours dont leur position, au commencement des mers de l'orient, est la cause, le Madécasse est sorti très-promptement de la classe des sauvages, habitans des îles ignorées de la mer du sud. Si je compare sa langue à celle de l'insulaire isolé, j'y verrai des progrès, parce qu'il a beaucoup vu, et en moins de temps peut-être qu'il n'en eût fallu à un autre peuple placé dans les mêmes circonstances. Mais je m'étonnerai toujours qu'ayant été à même d'observer, de réfléchir sur lui-même et sur tout ce qui avoit rapport à lui beaucoup plus qu'aucun autre, sa langue n'en soit encore qu'aux élémens d'où elle devroit être sortie, à en juger sur l'état où se trouvent dans ce pays le commerce, l'agriculture, la civilisation, tous les arts enfin qui portent l'esprit à l'observation par le sentiment du besoin. C'est un autre problême que celui-là, et non moins difficile à résoudre, si on n'admet pas que le Madécasse fût un peuple encore enfant lorsque les Européens le visitèrent pour la premiere fois. Qu'on le suppose tel un instant, toutes les difficultés disparoissent ; nos arts utiles, nos connoissances ont trouvé un peuple intelligent et docile qui en a sans peine adopté ce qui lui a paru bon. Trop jeune encore pour donner de la réflexion à ce qui ne lui paroît pas absolument

nécéssaire, il s'est borné à prendre des étrangers ce que le cercle très-circonscrit de ses besoins lui montre comme utile; mais les rapports des choses entre elles ne l'ayant encore que médiocrement touché, son Vocabulaire est resté pauvre de mots qui les indiquent, après s'être agrandi du nom des objets. Ceux-ci sont des pierres d'attente qui doivent un jour mettre le Madécasse sur la voie.

L'histoire des temps anciens nous montre, comme un usage constant à l'origine des sociétés, les noms significatifs donnés aux hommes que de grandes vertus ou la prééminence de l'âge rendoient recommandables entre les individus dont elles étoient composées. Cet usage fait voir quelles précautions on apportoit à conserver le souvenir des plus grands événemens de chaque âge et l'essentiel de l'histoire. Un moyen des plus propres à y réussir étoit de distinguer chaque père de famille, ou chaque chef de colonie, par un surnom relatif à quelque événement mémorable arrivé de son temps ou au lieu de son établissement. Ce surnom devenoit son nom ordinaire sur la fin de sa vie ou après sa mort.

Si toutes les sociétés anciennes nous offrent, dès leur origine, des dénominations significatives pour des personnages ou des faits marquans dans leur histoire, on ne doit pas s'étonner que ce moyen d'en perpétuer le souvenir, suggéré par la nature

elle-même, ait cessé d'être en usage parmi la plupart d'entre elles, aussitôt que l'art d'écrire leur eut été connu. Que les hommes aient commencé par l'usage des symboles, par une suite d'images peintes, par des paquets de cordelets ou tous autres signes auxiliaires d'une convention générale, il n'en est pas moins vrai que leur usage dut paroître infiniment préférable à une tradition orale sujette à s'altérer dans une longue succession de temps, et enfin la faire négliger tout-à-fait. Dès-lors l'écriture devint en très-peu de temps la voie principale de communication entre le passé et l'avenir; mais les sociétés qui ne la connurent pas durent rester au même point, et les noms significatifs transmis d'âge en âge continuer d'être, par une tradition orale, les registres dépositaires des événemens mémorables.

C'est ce que nous explique fort bien l'état actuel des Madécasses. L'application qu'on peut leur faire de ces principes mit ces mêmes principes dans un jour plus lumineux encore; car je suis persuadé que, si l'on faisoit un parallèle de ce qu'étoit l'idiome madécasse il y a cinquante ans avec ce qu'il est aujourd'hui, on le trouveroit augmenté d'un nombre de mots considérables que je ne fais aucune difficulté d'élever à près d'un cinquième, en prenant pour règle le Vocabulaire de M. Challan. Je n'ai point égard, dans cette augmentation, aux noms évidemment françois, por-

tugais et anglois dont il a pu s'enrichir, que les Madécasses ont trouvé plus commode de transporter dans leur langue, et qui s'y sont naturalisés; je ne parle que de ceux qu'ils ont composés des élémens même de leur langue, en y ajoutant, pour n'exprimer qu'une idée simple, les qualités principales ou essentielles de l'objet qu'il s'agissoit de désigner. Cette marche, qui, au reste, est indiquée par la nature dans l'analogie du langage, est une trace bien sensible de l'usage qui fut commun aux sociétés naissantes, de désigner les personnes et les choses par des noms significatifs propres à transmettre le souvenir des grands événemens à la postérité, à défaut de l'écriture ou de moyens équivalens.

Voilà donc en général ce qui peut être vrai; mais, pour le Madécasse, la chose est incontestable : suivons-le dans quelques-unes de ses dénominations. *Ramanghanou*, par exemple, sera le nom d'un prince despote, formé de *Ra*, sang, il, lui, celui, et de *Manghanou*, faire. Il nous présente dans un nom propre l'idée d'*un homme qui fait* tout à sa volonté, tout ce qu'il lui plaît: opposons-lui le nom de *Ramaroumanompou*, prince adoré, formé de *Ra*, celui; de *marou*, grand nombre, multitude, et de *manompou*, prier, dans un sens plus général *obéir*, celui à qui grand nombre est soumis, que la multitude adore, prie. Une province ou un canton prendront le nom d'une montagne,

d'un lac, d'une rivière remarquable, l'une par sa forme, sa hauteur, son escarpement; l'autre par son étendue, la couleur de ses eaux, sa profondeur; la troisième par la largeur de son lit, par sa rapidité, et un village tiendra son nom d'un objet qui s'y fera remarquer, de quelques localités qui lui sont particulières. Ainsi le village d'*Amboudiatafan*, mot qui veut dire *au pied du badamier*, est appelé de cette sorte, parce qu'il est composé d'*an* en, dans, à, aux, qui répond à l'*in* des Latins; de *boudi* pour *voudi* dont le *v* se change ici en *b*, lequel signifie pied, base, souche, et d'*atafan*, badamier (Terminalia-Catappa), parce qu'un individu de cette espèce d'arbre s'élève au milieu du village. Le canton d'*Hysatchan*, près Tamatave, reçoit son nom de *Satchan*, espèce de mourouc (Erythrina speciosa), qu'on voyoit autrefois à l'embouchure de la petite rivière stagnante qui se décharge dans celle d'Hyroudrou; quant à *hy*, c'est une particule de liaison.

Si, des noms de personnes, de choses, de lieux, nous passons à ceux de peuplades ou de colonies, nous trouverons comme partout ailleurs l'usage des noms significatifs; mais ici ils n'expriment plus les qualités ou les vertus qui distinguèrent le chef de la tribu ou de la peuplade, à moins que le nom propre de ce chef ne soit lui-même commémoratif, mais ils expriment la descendance, étant toujours composés du nom de ce chef et du

prénom de *zaphi* ou *zaffé*, qui veut dire *fils, lignée, postérité.* Ainsi on dit les *Zaphirabays*, les *Zaphibourahées*, les *Zaphidieunisois*, pour désigner les familles, les peuplades, les colonies issues de *Rabais*, de *Bourahée*, de *Dieunisois*, les premiers de leurs ancêtres. Dans cette dénomination, qui est un témoignage constant de la descendance, se retrouve le complément de l'usage commun à l'enfance des sociétés de perpétuer, autant que la mémoire peut le permettre, le souvenir de l'origine.

Une conséquence naturelle de ces faits est de nous montrer le peuple où se trouve un tel usage, comme assez voisin de son origine. Il n'y a point de doute que, si les antiques dénominations significatives des peuples qui couvrent le globe ont disparu pour faire place à des noms qui semblent l'effet du hasard ou du caprice, ou de quelque circonstance ignorée de leur histoire, cette perte ne doive être attribuée à l'éloignement des temps. Mais si on consulte les archives de ceux qui ont écrit, on y verra ces sortes de noms occuper la première époque. Ceux de la descendance occuperont la seconde; les noms arbitraires, la troisième qui est celle à laquelle le Madécasse n'est point encore parvenu. Ces peuples, d'après l'idée générale que j'en ai conçue, me paroissent tout au plus vers le milieu de l'intervalle qui sépare ces deux dernières, puisqu'ils sont privés de la faculté de

transmettre leurs origines d'une manière certaine aux races futures dont les regards les touchent peu d'ailleurs; ils en confient le soin à la mémoire des intéressés qui n'y cherchent ni droit, ni priviléges, ni prééminence sur les peuples voisins, mais seulement une distinction de famille et un objet légitime pour le culte sacré des ancêtres nulle part en plus grande vénération que chez les Madécasses.

Si, au règne fortuné des simples lois naturelles, si, à la pureté des mœurs qui en sont l'effet, à l'unité, à l'identité du langage, à l'ignorance absolue de l'art d'écrire, nous reconnoissons dans les peuples de Madagascar les traits essentiels de la nouveauté; si nous les voyons, sans physionomie particulière, réclamer un nom parmi les nations que la nature semble avoir voulu distinguer entre elles par un signe indépendant de la volonté de l'homme et de l'arbitraire de ses lois, accordons-le-leur, parce qu'ils occupent une place sur le globe et qu'ils méritent d'être étudiés; mais rejetons les droits qu'ils pourroient former à l'antiquité, leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion, considérées en elles-mêmes, les font déchoir de cet auguste privilége (1).

(1) Nous examinerons sous peu ces opinions de notre savant correspondant ; nous les croyons susceptibles d'être modifiées. (M. B.)


Carte
de la Route du Capitaine G. F. LYON, à travers
la RÉGENCE de TRIPOLI
ET LE
ROYAUME de FEZZAN
en 1818 1819 et 1820.
Route de Mr Ritchie et du capitaine Lyon
Route du capitaine Lyon, après la mort de Mr Ritchie
Milles Anglois
MER MÉDITERRANÉE
RÉGENCE DE TRIPOLI
DÉSERT
FEZZAN
ROYAUME DE FEZZAN
BONJEM
SOKNA
Mont Ouadan
ZEGHEN
SEBHA
MOURZOUK
ZOUEILA
GATRONE
Tegherry
Plaine de Sable graveleux
Montagnes de Sable
Dechnaison

NOTICE

SUR

LE ROYAUME DE FEZZAN

ET SUR QUELQUES PAYS LIMITROPHES,

D'après M. le capitaine LYON, compagnon de voyage de feu M. RITCHIE;

Avec une Carte.

LE *Fezzan* est le vestibule septentrional de l'Afrique intérieure ; il reçoit des caravanes de Tripolis et du Kaire, il en fait partir pour Bornou et Caschna, même pour Tombouctou. Son nom, déjà connu des Romains, se retrouve chez les voyageurs depuis Léon l'Africain jusqu'à Hornemann. Aussi les notions qu'on possédoit déjà sur ce pays étoient assez abondantes, mais elles manquoient de précision.

La ville de *Mourzouk*, capitale du Fezzan, est, selon M. Ritchie, à 25 degrés 54 minutes latitude nord, au lieu de 27 degrés 20 minutes

qu'on lui assignoit généralement. Cette latitude paroît être conclue des distances itinéraires et de l'observation astronomique faite à *Sokna*, qui est situé au 29° 5′ 56″. Ce changement de position de 1° 26′ doit influer sur la position de Bornou et de Caschna, qui se trouveront situés plus au midi que Danville et Rennel ne les ont placés.

La route de Tripolis à Mourzouk est de trente-neuf journées, ce qui s'accorde presque exactement avec les quarante journées qui avoient été indiquées par l'envoyé tripolitain Abderrhaman-Aga à M. de Niebuhr père (1). Les indications recueillies par la société africaine de Londres, qui réduisoient cette route à vingt-quatre journées, sont donc inexactes ou peut-être ne s'étendoient que jusqu'à la frontière du Fezzan.

On savoit déjà que le sol étoit généralement composé de sable graveleux dans les plaines. M. Lyon ajoute des notions sur les diverses chaînes de montagnes qui traversent ce pays. Les rochers basaltiques constituent la masse des montagnes *Soudah* ou Noires (l'*Ater-Mons* de Pline), qui ont plus de 100 milles anglois de largeur, et qui semblent être une continuation de quelque grande chaîne dans l'intérieur. Elles sont au sud de Sokna. D'autres hauteurs, moins considérables, offrent le calcaire coquillier, la dolomie et le grès nou-

(1) Nouveau Muséum allemand, III, 991.

veau. Le natron, nommé ici *trona* (1), flotte à la surface de plusieurs lacs non loin de *Gherma*, dans la vallée nommée *Ouadey-Chati.* Une plaine couverte de sel, près *Mafen*, a près de 30 milles de large. On y trouve aussi du soufre.

La sécheresse du terrain rend la végétation foible. C'est ce qu'on savoit déjà ; personne n'avoit dépeint le Fezzan, ni en général les Oasis, comme des contrées d'une extrême fertilité. Le Fezzan manque d'eau courante et de pluies; les étangs et les sources n'offrent que de l'eau saumâtre. Le dattier seul, en formant souvent de vastes bosquets, ôte à ce pays l'aspect d'un désert; le dattier fournit presque toutes les subsistances des habitans. En cultivant, en arrosant et fumant avec des peines infinies quelques petits jardins, on récolte un peu de froment, d'orge, et surtout de dourra; on y élève des vignes, des grenadiers, des abricotiers, des figuiers, dont le fruit est petit, mais excellent; on récolte aussi quelques légumes, des calebasses, des oignons, du poivre rouge.

M. Ritchie crut reconnoître le *rhamnus lotus*, qui s'élève à trente pieds de hauteur. Diverses

(1) Bruns (*Africa*, V, 306) avoit déjà conjecturé que le *trona* du Fezzan étoit du natron; mais on plaçoit les lacs de natron dans la province *Mendra*, au sud-est de Mourzouk.

sortes de palmiers fournissent du mauvais bois pour la construction des maisons, ou plutôt pour faire des portes et des bancs, car les murs sont en terre marneuse, *pisée* et cimentée de boue.

Le règne animal n'est pas plus riche. Le chacal, l'hyène, le *chat-tigre* (peut-être la petite once), diverses espèces d'antelopes et de buffles, l'autruche, le vautour, sont les plus remarquables parmi les animaux sauvages. On entretient des *maherry's* ou chameaux dromadaires, des chevaux, des ânes, des chèvres, des moutons à poils, mais en petit nombre. M. Lyon vit très-peu de vaches et seulement *deux* chiens. Les basses-cours ne sont pas bien fournies de volaille. Les pigeons sauvages émigrent au mois d'août vers le pays de Bornou et de Tibbou. D'après cette esquisse du règne animal, on peut bien croire que les Fezzanois mangent rarement de la viande; elle étoit très-chère lors du séjour de M. Lyon, comme elle le fut jadis du temps de Léon l'Africain (1). Mais les circonstances paroissent varier; car, d'après les *Procedings of the African Association*, la viande de mouton et de chèvre s'y vendoit, il y a cinquante ans, à un prix très-bas.

La population du Fezzan est de deux races; la blanche s'étend jusqu'à la ville de *Sebha*, où la race noire commence; mais il y a encore des

(1) Leo, p. 628.

blancs dans la capitale. Ces distinctions expliquent les différences entre les relations anciennes. Les Fezzanois propres, quoique noirs, n'ont pas la chevelure tout-à-fait laineuse, et leur physionomie se rapproche de celle des Berbers. Selon Abderrhaman-Aga, la population de Mourzouk est un mélange de plusieurs races, et il y en a qui ont les cheveux longs (1).

Une remarque très-intéressante de M. Lyon, c'est que les Fezzanois ont la bouche d'une largeur démesurée. C'est précisément le trait qui avoit frappé les anciens chez les Garamantes :

« *Æquantem rictus Garamanta ferarum.* »

Les femmes se distinguent par une laideur extrême. Aucun des deux sexes n'a ni force ni vigueur. Une grande malpropreté les rend repoussans pour un Européen. Ce peuple gai, ami de la danse, de la musique, obligeant envers ses compatriotes, a pour principe d'inviter à ses festins tout étranger qui entre dans la maison; mais on évite la pratique de cette règle en dînant à huis clos. La misère générale dans laquelle les Fezzanois gémissent aujourd'hui, excuse leur inhospitalité, leur avidité et leur mauvaise foi; cette misère est l'ouvrage de *Moukni-*

(1) Nouveau Muséum allemand, III, 993.

Bey, Tripolitain, qui les a subjugués et qui les tyrannise. Accompagné d'une troupe de partisans armés, cet usurpateur africain vint détrôner la famille qui avoit régné pendant cinq siècles sur le Fezzan, et qui paroît quelquefois l'avoir rendu heureux. C'étoit une famille des *schérifs*, ou soi-disant descendans de Mahomet, originaire de Fez, dans le Maroc. Abderrahman-Aga, qui en avoit vu des individus, dit à Niebuhr que leur teint étoit plutôt noir que blanc. Déjà, de son temps, le bey de Tripolis, mécontent de ne pas recevoir exactement le tribut qu'il réclamoit, avoit essayé d'envoyer à Mourzouk des gouverneurs ou *Kaïd's*, et ne voyoit dans le *sultan* du Fezzan qu'un *scheyk* vassal. Le bey actuel a vendu le gouvernement du Fezzan à Moukni, homme fameux par ses meurtres et ses rapines; il promit de payer un tribut annuel de 15,000 piastres, au lieu de 5,000 que payoit le dernier sultan; puis il alla s'installer en ravageant le pays, rançonnant le peuple et mettant à mort presque tous les individus mâles de la famille régnante. M. Lyon vit une fille de cette maison infortunée mendier dans les rues. Moukni s'est fait un revenu très-considérable en levant rigoureusement un droit sur tous les esclaves qui sont amenés de la Nigritie; il s'est créé un domaine en s'adjugeant tous les dattiers, possédés en propriété particulière par les anciens schérifs régnans; enfin, il se croit un

souverain avec sa troupe de 2,000 brigands auxquels il peut, au besoin, joindre 3,000 Arabes; il a deux pièces de 6, braquées devant son château; il fait des excursions parmi les tribus nègres voisines auxquelles il enlève des milliers d'esclaves; mais le bey de Tripolis, instruit de ses acquisitions, le menaça de destitution et ne lui confirma sa vice-royauté que pour trois années et contre une somme de 80,000 piastres, somme que Moukni sans doute est occupé dans ce moment à remplacer par de nouveaux brigandages.

Tel est l'aimable tyran qui amena à sa suite M. Ritchie, vice-consul anglois à Mourzouk, et M. Lyon, son compagnon de voyage. Il les traita avec des égards apparens, mais chercha sous main à les priver des moyens de se procurer les alimens et les commodités les plus nécessaires, dans l'espoir de les voir mourir et de s'emparer de leurs dépouilles. C'est du moins ce que pense M. Lyon; mais il nous semble que la défiance et la crainte suffisent pour expliquer la conduite de Moukni envers des étrangers qu'il pouvoit regarder comme des observateurs importuns. M. Lyon, qui a un caractère vif et qui aime à courir à cheval, paroît même avoir plu personnellement à Moukni, tandis que l'air réservé, le maintien timide et les manières froides de M. Ritchie durent lui inspirer quelque éloignement pour ce savant infortuné qui auroit

dû rester à Paris, n'ayant aucune des qualités nécessaires à un voyageur.

La relation de M. Lyon contient quelques détails curieux sur les usages des Fezzanois.

Le soir, dans le moment de la première fraîcheur, les deux sexes s'assemblent dans une plaine sablonneuse pour danser ensemble ; toute leur musique consiste dans des chants, appuyés du son d'une cymbale de fer; les figures de la danse se bornent à des rondes, des *balancés* et d'autres mouvemens très-simples. Ces danses rustiques offrent de la décence et même de l'élégance; mais, dans l'intérieur des maisons, on exécute des danses indécentes.

Ils parlent un dialecte arabe ; dans quelques districts, le langage *ertana* est assez répandu; c'est un dialecte du *berber*, et probablement l'idiome originaire du pays. Les idiomes du Soudan et du Bornou sont très-connus.

Les Fezzanois aiment la poésie; mais ils ne savent guère en composer. Leurs chants, empruntés à l'étranger, sont généralement dans le langage du Soudan, qui est très-musical; mais ils ont aussi des chants arabes. Les uns et les autres abondent en images. Un amant compare sa maîtresse à une datte fraîche qui vient d'atteindre à sa maturité, sa peau noire aux ailes d'un corbeau, ses dents à des perles, ses yeux au soleil, son haleine à l'essence de roses, ses

baisers au miel ou au sucre d'Égypte. Voici une chanson recueillie par M. Lyon :

« Me voici, bien monté sur un cheval aux » oreilles pointues, qui court comme une ante- » lope et qui ne connoît que son maître. Mon » nouveau bonnet rouge me va bien ; mon épée » est tranchante ; mes pistolets sont éclatans, et » ma ceinture étincelle aux rayons du soleil.

» Comme le cœur d'une colombe palpite lors- » qu'elle se voit privée de ses petits, ainsi le cœur » de ma bien-aimée va battre quand elle m'aper- » cevra. Elle ne permettra pas au chien d'aboyer, » et elle sortira de sa tente comme pour chercher » du bois.

» Si sa famille l'apercevoit avec moi, je ne la » laisserois pas tomber sous le poids de leur dis- » grâce. Je l'enleverois sur mon coursier, et je » m'enfuierois avec elle.

» Mon cheval aux oreilles pointues court comme » une antelope, et ne connoît que son maître. » Mon *tagaya* me va bien ; mon épée est tran- » chante ; mes pistolets sont éclatans, et ma » ceinture étincelle aux rayons du soleil. »

Ce peuple si gai suit pourtant, dans ses rits religieux, une secte mahométane très-rigoureuse, celle de *Malek*, un des quatre commentateurs du Koran. Leur culte est rempli de cérémonies minutieuses ; ils craignent les génies, les anges, les démons, et le grand *Iblis* ou satan est censé

très-occupé à jouer de mauvais tours aux pauvres mortels. On oppose à sa puissance diverses espèces de sorcellerie. Les *marabouts* ou saints, protégés par une haute réputation de savoir et de dévotion, se livrent aux intrigues et aux crimes. Il y a des faquirs, nommés ici *Fighi;* ils servent de lecteurs et de secrétaires.

Les saintes écritures des chrétiens sont connues au Fezzan. On y lit avec beaucoup de respect le Pentateuque, les livres de Salomon, les psaumes de David. On goûtoit beaucoup le Nouveau-Testament, traduit en arabe, excepté les endroits où Jésus-Christ est appelé fils de Dieu. Saint Paul, qu'on nomme *Baulous*, passe, aux yeux des Mahométans, pour avoir falsifié le Nouveau-Testament, en effaçant le nom de Mahomet, dont Jésus-Christ, selon eux, avoit prédit la venue. C'est le seul des apôtres qu'ils traitent de *Kafir* ou mécréant.

Abderrhaman-Aga dit à Niebuhr « que, dans le » Fezzan, il y avoit des musulmans et des païens » qui vivoient en paix ensemble (1). »

La justice et l'administration sont aujourd'hui à la turque; mais, sous les sultans légitimes, Fezzan jouissoit d'un régime doux et juste, dont il reste des souvenirs. Le vendredi, assis devant la mosquée, les vieux Fezzanois tiennent à basse

(1) Nouveau Muséum allemand, III, 993.

voix des discours peu favorables à la politique de leur tyran actuel.

Un dixième de la population se compose d'esclaves. Leur sort est tolérable, on leur permet de se marier; ils parviennent assez souvent à l'état d'hommes libres. Une nègresse, qui a eu un enfant de son maître, ne peut plus être mise en vente, et son enfant est libre; sur ce point, nos colons des îles paroissent plus barbares que les habitans du Fezzan.

La topographie du Fezzan a beaucoup gagné par le voyage de M. Lyon. Cependant les lieux, indiqués sur sa carte, ne sont pas les seuls qui composent ce royaume; il se trouve des lieux habités à droite et à gauche de sa route.

Bonjem, à 30° 35′ 32″ latitude nord, est l'endroit le plus septentrional et la place frontière du côté de Tripoli. On y voit des restes considérables d'une forteresse romaine. Les inscriptions, au-dessus des portes, indiquent qu'elle a dû être construite du temps de Septime-Sévère.

Sokna, ville murée de 1500 à 2000 Arabes, exporte des dattes d'une qualité supérieure. Elle a quelquefois été indépendante, et c'est probablement alors que la route de Bonjem à Mourzouk passoit plus à l'est par *Ouadan ;* c'est la route décrite par Lucas.

Ouadan est éloigné de *cinq* journées de la Syrte, ainsi que Lncas l'avoit déjà dit; ce sont cinq jour-

nées telles, qu'une tribu peut en faire en conduisant ses bestiaux ; il n'y a pas deux endroits de ce nom, comme Bruns l'avoit conjecturé, et par conséquent les côtes de la Syrte doivent être plus rapprochées d'Ouadan qu'elles ne le sont sur nos cartes ordinaires. Ceci s'accorde avec la route de M. Della-Cella et avec l'assertion d'un capitaine *Leauthier*, cité par ce voyageur, et qui paroît être un Provençal. Le golfe de la Syrte s'enfonceroit donc beaucoup plus dans les terres que les modernes ne l'ont cru. Les données des anciens appuient cette opinion.

Zeghen et *Sebha* sont des endroits peu importans ; mais, à l'ouest de ce dernier s'étend, à travers les déserts, une grande vallée, l'*Ouadey-Chaty*, qui offre le plus vif intérêt aux géographes ; car c'est là qu'est situé *Gherma*, l'ancienne *Garrama*, la capitale des Garamantes, et long-temps le chef-lieu du Fezzan. On avoit eu quelques raisons pour supposer que le *Gherma* du Fezzan étoit différent du *Gherma* placé par Edrisi dans un district appelé *Kaouar*, et que ce dernier étoit le vrai pays des Garamantes anciens ; mais tout concourt aujourd'hui à écarter ces doutes. Les Fezzanois ne connoissent point d'autre endroit du nom de *Gherma*. Les ruines imposantes d'un château arabe prouvent encore l'ancienne grandeur de cette ville. La position dans un grand *ouadey* rappelle la *Vallée Garamantique*. Ce qui nous a sur-

tout frappé, c'est qu'on y retrouve encore aujourd'hui, dans ce *ouadey* même, un village nommé *Brak*, qui est bien probablement le *Baracum* de Cornelius Balbus, de même que *Bonjem* nous paroît le *Boin* de ce général romain, et *Zouela* , nommé *Zellah* par les vieillards » selon M. Lyon, doit être son *Cillaba*.

Nous considérons donc le Fezzan actuel, dans sa plus grande étendue, comme la *Garamantique* des anciens, sans vouloir en exclure le Kaouar et d'autres districts situés au sud-est. La *Phazania* n'étoit alors qu'un district subordonné qui depuis a donné son nom à tout le pays. La Vallée Garamantique s'étend probablement très-loin au nord-ouest de Gherma, dans la direction de Gadames. Car pourquoi une capitale seroit-elle située à l'extrême lisière du pays cultivé? Peut-être les sables ont-ils couvert une partie de la vallée. Cornelius Balbus est probablement venu de Gadames par la route de Zouranit, Açawan et Djennet. Le mont *Ater*, qu'il a franchi, doit être la prolongation des monts *Soudah*. Les rivières qu'il a traversées sont celles de Maïss et d'Agrout.

On peut toujours objecter que, d'après Pline, il y a douze journées d'Augila jusque chez les Garamantes, tandis qu'il y a au moins le double entre Augila et Gherma; mais les mots « *usque ad Garamantes* » ne signifient que jusqu'à la limite extrême du territoire des Garamantes. L'autre

circonstance marquée par Pline, « que le pays des Garamantes et celui d'Augila étoient séparés par des montagnes remplies d'animaux sauvages. » Ce sont les montagnes de Ouadan, peuplées d'antelopes, de buffales, d'autruches.

Une autre objection pourroit être tirée d'Edrisi (1), qui place Gherma au *sud-est* de Mourzouk, tandis que le Gherma de notre carte est *au nord-est*. Il faut qu'il y ait une erreur de copiste dans le texte du géographe arabe.

M. Lyon a fait une excursion remarquable à l'est et au sud de Mourzouk. Il nous fait connoître la ville de *Zouela* ou *Zellah*, habitée par des Arabes, qui tous se prétendent descendans de Mahomet, et qui, en effet, par la blancheur de leur peau et leurs bonnes manières, paroissent fort supérieurs aux Fezzanois ordinaires. A *Catrone*, ville considérable, au sud de Mourzouk, le langage et la physionomie des habitans rappellent plutôt le Bournou que le Fezzan. A Tegherry, dernier endroit fezzanois du côté du midi, on ne parle que peu l'arabe.

La plupart de villages voisins sont habités par des *Tibbous*, peuple intéressant sous le rapport physique et moral. Une taille svelte, les formes les plus élégantes, des nez aquilins, des lèvres à l'européenne, s'unissent chez eux, à un teint d'ébene brillant qui n'a rien de désagréable.

(1) Hartmann, p. 137.

Leur démarche est noble, leurs danses ont de la grâce; mais le sexe mâle manque de forces musculaires. Ils vivent de dattes et de la chair de leurs troupeaux. Outre leurs cabanes, ils ont des demeures creusées dans les rochers; ce sont donc bien certainement les anciens *Troglodytes* « que » les Garamantes pourchassoient pour en faire des » esclaves, » ainsi que nous l'apprend Hérodote. Les Tibbous sont encore le gibier ordinaire des marchands d'esclaves du Fezzan. Eux-mêmes sont brigands, voleurs, marchands selon l'occasion. La plupart d'eux adorent des idoles.

M. Lyon a recueilli un grand nombre de notices intéressantes sur les pays avec lesquels les Fezzanois ont des relations.

Le *Tibesty* est au sud-sud-ouest du Fezzan. On y voit une source chaude qui semble toujours bouillonner, et dont les eaux acides guérissent un grand nombre de maladies. Cette source jaillit au milieu d'un terrain rempli de soufre, et qui même dans une grande étendue ne consiste qu'en soufre pur.

Voici un itinéraire à travers le pays des Tibbous de Borgou jusqu'à *Wara* ou *Ouara*, capitale d'un pays nommé *Ouadey* ou *Sala* (1).

(1) P. 264 et 230, dans l'original. Il faut réunir les deux itinéraires, mal à propos séparés par l'auteur.

Lieux.	Journées.
Tegherry	0
Meshrou, direction sud	2 (puits).
El-Ouarr, *idem*	2 ½ (puits parmi des rochers).
El-Fezzn, *idem*	2 (puits).
Abou, direction sud-est (C'est le *Feb-Abou* des cartes).	4 (ville de Tibesty.)
Ouadey-Khareet, direction sud-sud-est	1 (puits).
Tow, *idem*	1 (puits dans une vallée).
Zooar, *idem*	1 (eau de pluie parmi les rochers).
Marmar, *idem*	1 (*idem*).
Subka, *idem*	2 ½ (puits et arbres nommés *doum*).
Turké, *idem*	1 (puits).
Borgou, direction est	4
Kermidy, direction sud-est par le sud.	2 (puits).
Bokalia, *idem*	2 (puits).
Boushasheem, *idem*	2 (grand lac dans la saison pluvieuse).
Kharma, *idem* (1)	2 (puits).
Sobbou, direction sud	2 (ville des Tibbous).
Emharadje, *idem*	1 (ville de Ouadey).
Kermedy, *idem*	2 (ville).
Wara, *idem*	2 *heures*.
Total	35 j. 2 h.

(1) C'est peut-être le *Cherma* d'Edrisi.

Cet itinéraire nous servira de terme de comparaison lorsque nous donnerons l'analyse promise des notions recueillies par Burckhardt, sur le Bornou et les pays limitrophes. Nous dirons seulement que la position de Wara, devant être portée plus au sud que l'auteur de la carte de Burckhardt n'a cru, celle de Bornou devra aussi l'être.

De *Wara*, il y a cinq ou six journées de marche, dans la direction sud au lac *Fittri* (1); il y a cinq jours à *Moudago*; au sud-ouest; il y en a sept au *Bahr-el-Ghazel*, au nord-ouest; il y a six, sept ou huit jours à *Kaougha*, au sud-ouest. *Moudago* est le nom d'une très-haute montagne, composée de pierres noires. *Battali* est à tort considéré comme une rivière; c'est, comme le *Bahr-el-Ghazel*, un immense torrent desséché, qui en est à cinq journées de distance, et qui s'y trouvoit réuni. *Battali* n'en conserve pas moins le nom de *Bahr*. Tous les esclaves qu'on apporte de *Ouadey* viennent de *Kouka* ou *Kaougha*, de *Kola*, *Tama*, *Rounga*, et d'autres petits états du voisinage.

Mais il y a encore une autre route de Tibbou-Borgou au pays de Ouadey, moins connue en détail, mais intéressante en ce qu'elle touche à une province de Bornou : la voici (2):

(1) *Fittri* est un grand lac plein de poissons que l'on sèche et que l'on envoie à une grande distance. On n'a pas connoissance qu'aucune rivière communique avec ce lac.

(2) P. 267 de l'original.

De Borgou au Bahr-el-Ghazel, sud		5 jours.
A Kanem, sud-ouest..........		12
A Ouadey, sud-sud-est........		14

Voici encore une troisième route, un peu vaguement indiquée par les *ghrazzia* ou troupes armées qui vont chercher des esclaves :

Le *Ouayounga* est un pays assez fertile, montagneux et bien arrosé, à huit journées est de Borgou. De là à Ouadey, il y a dix journées dans une direction sud; sur la route, à trois journées de Ouayounga, est *Terraweya*. Mais ces journées, calculées militairement d'après des marches forcées, et en partie nocturnes, ne peuvent nous fournir que des approximations très-vagues. Le Ouayounga comprend deux districts, ayant chacun leur chef-lieu à une journée de distance est et ouest. Dans le Ouayounga oriental, une rivière très-profonde et large de 5 à 600 *yards*, coule «*nord et sud.*» Les eaux saumâtres nourrissent beaucoup de poissons. Les montagnes excessivement escarpées se composent de rochers absolument noirs. Dans le Ouaounga occidental, il coule trois rivières; deux ont les eaux douces, la troisième est salée. La plus grande de ces rivières est appelée par les Arabes *le Nil;* il coule de l'ouest à l'est. Les dattes, les bestiaux, les *éléphans* et les autruches abondent dans cette contrée.

Ce pays ne doit pas être très-éloigné du *Lewata*

de Danville, qui marque une chaîne de montagnes dans cette direction.

Les Tibbous de Borgou sont une race jolie, agile, et douée de beaux traits, quoique très-noirs. Les Arabes assurent qu'ils ne connoissent ni culte divin ni mariage. Les femmes sont en commun; frères et sœurs vivent ensemble, sans en avoir honte. Si on parle de Dieu, ils conviennent qu'il doit y avoir un *grand esprit;* mais ils demandent, en riant, où est-il? Le tonnerre et les éclairs viennent, selon eux, de leurs amis et parens morts; ils ont grand soin de se les rendre propices. Mais tout cela n'est fondé que sur les récits des Arabes, leurs ennemis.

Kawar et ***Bilma***, d'après les expressions un peu obscures de M. Lyon, ne sont pas deux contrées distinctes, mais deux parties de la même contrée, « ayant des villages et des familles isolées, disséminés à travers le désert. »

De Tegherri, limite méridionale du Fezzan, jusqu'à ***Bilma***, ville capitale du pays de ce nom, on compte dix-huit journées de huit à neuf heures de marche; on passe dans une direction sud (1) par ***El-Haat***, une journée; ***Mischrou***, une journée; ***Teneïa***, où il y a des rochers, une journée;

(1) Il est difficile de croire à cette exactitude constante de cette direction. M. Lyon l'a donnée deux fois, p. 244 et p. 267, avec de légères variantes.

El-Ouata, une journée; *El-Ouarr*, une journée; *El-Hammer*, deux journées; *Maffrus*, deux journées; *Zhaï*, deux journées; *El-Mara*, une journée; *Hataït-el-Domi*, une journée; *Ouguira*, qui est une ville considérable de *Kaouar*, une journée; *Kesbi*, autre ville, une demi-journée; *Chenumma*, ville, une demi-journée; *Dirki*, ville, une journée; *Bilma*, grande ville, deux journées. Tout ce pays de *Bilma* est en blanc sur nos cartes; c'est aussi en général un désert, mais il est coupé par des endroits peuplés. M. Lyon n'a vu personne qui connût les lacs salés de *Dombou* qu'indiquent nos cartes; mais on lui a beaucoup parlé du sel que l'on tire d'un grand lac nommé *Agram*, à quatre journées ouest-sud-ouest de *Bilma*. Il est probable que ce lac est le même que celui de *Dombou*, sous un autre nom.

Les données sur les routes de Tegherri à Tibesty sont confuses. M. Lyon parle, pag. 267, d'une *route plus courte* à Tibesty; mais il n'a pas donné la plus longue, dont sans doute il a voulu parler pag. 250. Il paroît toutefois, par l'itinéraire de Ouara, que le Tibesty est à huit à dix journées sud-est de Tegherri. A deux journées de Tibesty est *Berdai*, probablement le fameux *Berdoa* des cartes.

Un itinéraire de Zouela dans le Fezzan à Benghasi et Dernè offre les détails suivans, qui peuvent, sur quelques points, être comparés avec ceux

de Della-Cella. Les journées sont en général de huit heures.

De Zouela à Temissa.	2 journées. La première à l'est, la deuxième au nord.	
A Fugga...........	2 longues journées d'été. 3 demi-journées d'hiver.	Direction nord-nord-est (1).
A Zella ou Zala....	4 journées de 8 heures.	Direction nord-est.
A Marada..........	4 *idem.*	
A Zdabia..........	4 *idem.*	
A Benghazi.........	4 *idem.*	
A El-Abiar-Fil-Naga.	1 longue journée.	On ne dit pas dans quelle direction, probablement nord-est.
A Saas ou El-Khof...	1 journée.	
A Maraoua..........	1 *idem.*	
A El-Homrie.......	1 demi *idem.*	
A Garinna (2).......	1 *idem.*	Direction est.
A Leghaiba..........	1 *idem.*	
A Dernè...........	1 *idem.*	
	28 à 30 journées.	

Il paroîtroit, d'après la direction de cette route, que la pointe de la Syrte, près Tiné, est trop à l'est sur les cartes de Danville.

(1) Fugga est une ville où l'on fait des *abbas* et des *djends* (des marteaux et des lances). Elle est à une journée à l'ouest de Haroudje-el-Abiad. Il paroît que c'est la limite du Fezzan au nord-est.

(2) C'est sans doute *Kurin* ou l'ancienne *Cyrène.*

Selon les informations prises par M. Lyon, la ville de *Bornou* est à quarante journées de marche, ou près de 700 milles (de 60 au degré), au sud du *Fezzan*, ce qui le feroit descendre au 15ᵉ ou même au 14ᵉ parallèle de latitude N. Le royaume est borné à l'est par le *Baghermi;* au nord, par *Kanem;* à l'ouest, par *Kano* ou *Cano.*

Pour mettre quelque précision dans nos notions sur le Bornou, il faut distinguer avec soin les diverses capitales que ce royaume a eues. Le *Karné* de Danville, le *Mokouwi* d'Einsiedel et l'*Akumbo* de Seetzen, ne sont peut-être que des noms différens en divers idiomes; mais M. Lyon nous apprend positivement que la capitale actuelle de ce pays, nommée *Birnie-Djidid*, ou la *Nouvelle-Birnie*, doit être distinguée de *Birnie-Djidim* ou la *Vieille-Birnie.* Ces deux villes sont à cinq journées de distance de l'est à l'ouest; la rivière de *Tzâd* ou *Tschad* coule près de l'une et de l'autre. Cette rivière va du sud-ouest au nord-est; elle est fort large, «et coule plus loin que le *Darfour*,» expression très-obscure; après avoir passé *Birnie*, elle se nomme «*Gambaro*» et «*Nil.*» D'autres Arabes assurent, avec plus de vraisemblance, que le *Tschad* est un immense lac pendant la saison des pluies, et que, pendant la saison sèche, il ne reste qu'une petite rivière, qui, venant de l'ouest, coule à l'est.

Rien n'est incertain, selon M. Lyon, comme

les indications des Africains, surtout des Arabes et des Tibbous, sur la direction de leurs fleuves; cette circonstance ne leur paroît d'aucune importance. Nous croyons donc qu'on peut choisir librement entre ceux de leurs rapports qui se contredisent; or, deux indigènes, soigneusement interrogés par M. de Seetzen, nous apprennent que les fleuves de Bornou et de Wara (ou Bergon), coulent *du sud au nord;* c'est aussi la direction du Bahr-el-Ghazel, selon Danville, et de Misselad, selon Rennel; enfin, cette direction des fleuves de la Négritie orientale est conforme aux précieuses données de M. Browne. Pourquoi ne pas préférer ces témoignages à ceux des Fezzanois, ou plutôt pourquoi ne pas concilier les uns et les autres, en admettant qu'un grand fleuve, coulant du sud au nord, traverse le royaume de Bornou et reçoit une rivière secondaire, venant de l'est et formant le débouché du lac Tchat ou Tchati? Ce dernier nom paroît commun à plusieurs vallées, temporairement inondées. M. Burckhardt a eu connoissance d'un grand fleuve *Schari* qui traverse Baghermy, et qui reçoit le *Bahr - Djad.* Ce dernier nous paroît identique avec le *Tchat.*

Toutes ces rivières parallèles au Nil, et qui descendent des montagnes ou des plateaux de Dar-Four, de Runga, etc., peuvent être comparées à celles qui, dans le Maroc et l'Alger, descendent du mont Atlas dans la direction op-

posée. Non seulement nous avons des témoignagnes en faveur de leur existence et de leur direction ; les lois même de la nature semblent indiquer qu'elles doivent, du moins en partie, couler dans le sens de la pente générale de la partie nord-est du continent africain, c'est-à-dire du sud au nord.

Voici, d'après les renseignemens pris par M. Lyon, les distances de diverses contrées relativement à *Birnie-Djidid* : de cette capitale du *Bornou* à *Baghermi*, à l'est-sud-est, on compte dix journées (1); à *Maou*, capitale de *Kanem* (1), au nord-nord-est, quinze journées (2); à *Kano*, à l'ouest, dix journées; à *Kouka*, au sud-est, quinze journées; à *Ouadey* (3), à l'est, seize journées; à *Bahr-el-Ghazel*, dans sa partie méridionale à l'est-nord-est, dix journées; à *Kaouar*, au nord-est, dix journées; à *Bilma*, au nord-est, quinze journées; à *Makari*, à l'est-sud-est, huit journées; à *Ongournou*, au sud-est, quatorze journées; à *Zegzeg*, au sud-ouest, quinze journées; à *Zakari*, à l'ouest, huit journées; à *Cas-*

(1) D'autres ont compté vingt journées. Il partirent probablement de la *Vieille-Birnie*, qui est cinq journées plus à l'est.

(2) *Maou* paroît être *Mathan* d'Èdrisi.

(3) C'est le nom arabe usuel de *Dar-Bergou* ou *Mobba*, dont *Wara* est la capitale. *Voyez* plus haut.

chenah, à l'ouest, seize journées; à *Mourzouk*, au nord, quarante journées. D'autres données anciennes portent cette distance à quarante-six ou même à quarante-huit journées; mais c'est en prenant un détour par Kanem, ou bien c'est en parlant de l'ancienne capitale. En général, ces distances se concilient bien avec celles qui ont été recueillies par Seetzen et Burckhardt, et que nous chercherons avant peu à expliquer en détail sur notre *carte du Bornou ou de la Nigritie orientale*, promise et déjà considérablement avancée.

A *Kattagoum*, selon ce qui a été dit à M. Lyon, coule une rivière appélée le *Nil* par les natifs, qui coule au nord-est, et traverse la route de *Bornou* à *Cachenah*; elle est considérable, et a, comme le *Nil*, des inondations périodiques. Comme *Kattagoum* n'est qu'à quatre journées de la capitale du *Bornou*, on pourroit croire que cette rivière doit être la même que celle dont il a été question précédemment sous le nom de *Tschad*. Mais il faut faire attention que cette même rivière se montre encore à dix journées au sud-est de Caschena, où elle coule de l'*est à l'ouest*, selon les indigènes. N'est-ce pas plutôt le *Kulla*, qui fait plusieurs détours avant de se diriger vers le golfe de Guinée?

Ongornou n'est qu'à une journée de marche de *Kouka*. Ce pays, habité par des Mahométans,

est tributaire de *Bornou ;* la rivière qui le traverse coule vers l'est ; c'est probablement un affluent du Misselad ou du Shary. Peut-être est-ce le *Ianchor* de Brown. Ce pays n'a rien de commun avec l'*Oungourou* ou *Ougourra* de la carte et des itinéraires de M. Bowdich ; il est placé par ce voyageur à l'ouest, et non au sud-est de *Bornou*, comme l'indique M. Lyon (1).

Le Bornou, d'après les renseignemens de M. Lyon, seroit un pays bien moins important et moins riche que les indigènes ne l'ont dit à M. Seetzen. Du moins les Tibbous n'en exportent point d'or. On y passe les rivières moitié nageant et moitié assis sur un bâton attaché à deux calebasses qui le soutiennent. Le sultan a mis en réquisition toutes les peaux de lion qu'on peut se procurer dans son royaume ; il fait coucher les femmes de son *harem* sur ces peaux ; ce qui, d'après l'opinion du pays, les empêche de devenir enceintes. Les habitans de deux sexes ont des formes moins belles que ceux du Soudan.

Le *Bahr-el-Ghazel* est un immense *Ouadey*, ou vallée formée du lit des rivières ou torrens desséchés ; on y trouve des ossemens curieux pétrifiés, des arrêtes de poissons très-gros, disent les Arabes ; ce singulier terrain, rempli de forêts,

(1) *Oungourou* est probablement *Ouan-Gara*, mal saisi ou mal rendu par un voyageur capricieux.

nourrit beaucoup d'éléphans, de rhinocéros, de lions et autres bêtes sauvages. On y voit aussi la girafe, nommée *Djimel-Allah*, ou chameau de Dieu, par les Arabes. Ce pays est habité par des tribus de nègres idolâtres, ou du moins *cafres*, c'est-à-dire qu'ils ne croient pas à Mahomet. Ils parlent un arabe corrompu; mais ils ont aussi un ou deux dialectes qui leur sont particuliers.

Le sultan de *Bornou* a laissé prendre un grand ascendant à l'un de ses vassaux, le cheyk de *Kanem*. Ce cheyk joue le rôle de marabout ou saint; mais il sait accumuler des richesses et en jouir. Il se contente de quatre femmes légitimes; mais il entretient une nombreuse troupe de concubines. Il réside à *Maou*. A un jour de marche de cette dernière ville est une grande rivière qui coule du sud-ouest au nord-est. Le peuple de *Kanem* la nomme *Yaou*; mais les marchands lui donnent le nom de *Nil*. Il est probable que cette rivière est encore le *Tschad*, ou la rivière de *Bornou*. Moukni, le sultan de *Fezzan*, fit une excursion dans le *Kanem*, et emmena dix-huit cents esclaves, sans le moindre égard pour le sexe.

M. Lyon a donné un itinéraire détaillé de *Mourzouk* à *Caschna*. Nous allons comparer les données de M. Lyon avec la route du shérif Imhammed, communiquée par Lucas.

Itinéraire de Mourzouk *à* Caschna.

La route se dirige au sud-sud-ouest.

Noms des lieux.	Nombre des journées parcourues.
Mourzouk	0
Akraf	14 (1)
Felezlis	4
Tadent	4
Assiou (2)	6
Tradjit	4
Siloufia	2
Aghadès	2
Begzam	3 (3)
Ghroulghiwa	3
Tagama ( )	6
Caschna	7
	56 j. de m. (5)

(1) C'est précisément les 14 jours employés par Imhammed pour arriver à Hiats, province dont Akraf peut être le chef-lieu.

(2) C'est *Açouda* ou Açoudi, chef-lieu du district Asben. C'est à tort que quelques géographes l'en distinguent.

(3) Les distances d'Imhammed entre Açoudi et Begzam sont les mêmes.

(4) C'est *Teyomah* d'Imhammed et *Taghamis* d'Abderahman-Aga.

(5) Le shérif y a mis 64 jours; mais c'est probablement à cause du détour qu'il a fait pour aller à Ganat.

En réduisant ces journées à 17 milles par jour, on auroit 952 milles, ce qui porteroit Caschna presque à 10 degrés de latitude. C'est sans doute trop; mais nous sommes persuadés qu'il faudra reculer cette ville au sud, au moins au 13me parallèle. Ne seroit-ce point la même ville que *Ouassanah?* Le *s* et le *ch* se permutent dans la prononciation des Bornouais. Le *K* et le *H* aspiré peuvent aussi être mis à la place du *w*. Cette ville est actuellement sous la dépendance de Bello, fils du célèbre chef des Fellatas, Hatman Danfodio, qui réside à *Sakkatou*. Le gouverneur actuel de *Caschna* se nomme *Mellona Acharou Deladgie*. Il prend le titre de sultan en l'absence de son maître; sa famille consiste en deux cents nègresses et autant d'enfans qu'il a eus d'elles.

Aghadez est plus grand que *Mourzouk*; les maisons y sont de même construites en terre. On compte trente-six jours de marche de *Mourzouk* à *Aghadez* en été, et quarante-cinq en hiver. De *Ghraat* à *Aghadez*, il y a trente journées de marche en été, et trente-cinq ou quarante en hiver. *Aghadez* est habité par des *Touariks* de la tribu de *Kellewi*. Ils sont mahométans, et forment un état indépendant.

Caschna est à vingt jours de marche de *Noufi*. Les villes ou pays qu'on rencontre sur cette route sont *Yandekka*, *Dougroumkai*, *Zourmi*, très-grande ville; *Faouschi* ou *Zanfara*,

Doufa-Bafora, *Thalata-Noma*, *Bacoura*, *Gandi*, *Bourni-Dangada*, *Sakkatou*, grande ville, habitée par des *Fellatas*, *Mifferadaati*. On traverse ensuite encore d'autres villes avant d'arriver à *Noufi*, qui est sur les bords du *Nil*, c'est-à-dire du *Niger* ou *Joliba*. La capitale de *Noufi* se nomme *Bakkani*. C'est dans cette ville, et dans la maison d'un nommé Ali-el-Felatni, qu'Hornmann a succombé à la maladie. Son projet étoit de se rendre par le *Dagwumba* au pays des *Aschantis*, qui n'est qu'à quarante journées de marche de *Noufi*. Si cette distance est juste, il est évident que le Niger se rapproche beaucoup de la côte maritime, et qu'il prend déjà à Noufi la direction sud-ouest ou celle du golfe de Biafra et de Benin. Il sembleroit même s'éloigner plus de Caschna qu'il ne doit d'après l'opinion générale; peut-être le fleuve au sud-ouest de Caschna n'est-il pas le Joliba, mais le Koulla. Voici encore un fait qui concourt à établir l'hypothèse de l'écoulement du Niger dans l'Océan. On dit qu'il existe un commerce régulier entre ceux de *Noufi* et les blancs qui habitent les côtes de la grande mer, et un de ceux qui ont donné des renseignemens à M. Lyon l'assura même qu'à *Noufi* il y avoit un ou deux habitans qui entendoient le langage des blancs. Cet Africain ne vit aucune rivière entre *Kano* et *Zegzeg*; et ce pays est à sec, même en hiver; mais en été le sol est couvert d'eau dans plusieurs

endroits, ce qui donne à toute la contrée l'apparence d'un grand lac. Cette eau, suivant l'informateur de M. Lyon, étoit dormante, et provenoit, à ce qu'il croyoit, du Nil de Caschna. Il resta à *Zegzeg* jusqu'à ce que l'inondation eût cessé, et conclut pendant ce temps des marchés avantageux; car, pour sept aunes de drap rouge, il eut sept femmes, grandes, jeunes et belles, qui avoient été prises à *Yagouba*.

Entre *Noufi* et le pays des *Aschantis*, les marchands traversent un pays nommé *Gonja :* près de *Dagomba*, on trouve des montagnes, mais elles ne portent pas le nom de *Kong ;* plus à l'est, le pays est bas et entrecoupé de lacs ou de rivières. C'est ce que disent aussi les marchands d'esclaves de Lagos, de Benin. Les montagnes qu'on place au nord de Benin sont imaginaires, ou du moins aucun témoignage n'appuie leur existence. Rien ne s'oppose donc au cours du Niger, tel que M. Reichard l'a supposé. Au contraire, Caschna ou Wassana devant être portée plus au sud, de deux à trois degrés au moins, la direction du Niger vers l'Égypte devient presque impossible à concevoir.

Au reste, voici un nouvel exemple des incertitudes dont chaque nouvelle relation accroît le nombre. Un nommé Moustapha, fils d'un mamelouk qui s'étoit enfui au *Soudan*, a dit à M. Lyon qu'il y avoit trois rivières qui couloient près de

Caschna. Il croit que toutes se dirigent de l'est à l'ouest, sans cependant en être tout-à-fait certain. La plus petite est celle de *Ringhem*, qui est à sept journées de distance de *Caschna*, du côté de l'est. Mais, quelques pages plus loin, M. Lyon nous dit, au contraire, que la ville et la rivière de *Ringhem* sont à trois journées au nord, et qu'on passe pour s'y rendre, à *Gayzaa* et à *Zakari*. A une journée à l'est de cette rivière est une ville appelée *Sankara*. La seconde rivière du *Caschna*, nommée *Doudrou*, est à six journées de marche au sud de la ville de *Caschna*. La grande rivière, qui se nomme *Kattagoum*, en est à dix journées au sud-est. Cette rivière est en tout temps fort large; et, comme le *Nil* d'Égypte, elle est sujette à des inondations périodiques. L'explication la plus naturelle de ces contradictions, c'est qu'il y a deux ou plusieurs rivières *Ringhem*. Le mot *enghi* ou *inghi* signifie eau dans l'idiome de Baghermi, et peut-être aussi dans celui de Bornou. Ensuite le pays de Caschna est montueux, puisqu'on l'appelle *Bab-Haoussa*, c'est-à-dire porte ou défilé d'entrée de Haoussa. Il doit donc y avoir un certain nombre de rivières, et leur cours compliqué et embarrassé ne sauroit être deviné par des raisonnemens généraux.

M. Lyon, évidemment entraîné par des hypothèses, soutient que la rivière *Kattagoum*, nommée aussi par les indigènes *Goulbi* ou *Nil*, est

réellement l'un et l'autre. Il ajoute qu'elle coule à treize journées au sud de *Caschna*, et qu'elle tourne ensuite au nord-est. «Les mots *Nil*, *Goulbi*, *Kattagoum*, désignent le même fleuve. Ce » fleuve coule de Tombouctou, à travers le pays » de *Melli*, dans la contrée habitée par les *Fellatas*, » qui est au sud-ouest de *Caschna*. Il traverse ce » dernier royaume à treize journées au sud de sa » capitale; il reparoît ensuite à *Kattagoum*, à » quatre journées à l'ouest-sud-ouest de la capi- » tale de *Bornou*, où il coule dans un lac nommé » *Tchad*. Au-delà de ce lac, une grande rivière » traverse le *Baghermi*; on l'appelle *Gambarro* » et *Kamadakou* ou *Nil*. On ne sait rien du *Nil* » au-delà; mais on s'accorde à dire que ce fleuve » joint le *Nil* d'Égypte au sud de *Dongola*. »

Ces assertions vagues ne prouvent rien, précisément parce qu'elles prouvent trop. Les noms de *Nil*, de *Goulbi*, etc., sont des termes généraux que les Africains appliquent à toute grande rivière. Il en est probablement de même du mot *Quolla* dont on a fait tant de bruit depuis quelque temps; c'est le mot *Koollum* de la langue haoussa, qui signifie *toujours*, et qu'on aura appliqué à un fleuve toujours coulant, chose fort rare en Afrique.

A l'égard de *Wangara* ou *Ouangara*, M. Lyon dit qu'il lui a été impossible d'obtenir des renseignemens certains sur ce pays, ni de s'assurer

même s'il existe; on croit néanmoins généralement que ce nom désigne un pays dont le sol est bas et souvent inondé. Il a très-probablement raison; car nous voyons dans le Vocabulaire de la langue *haoussa* que *garee* signifie contrée; l'autre moitié du mot s'y retrouvera un jour. Quelques-uns placent ce pays à vingt journées au sud de *Tombouctou;* d'autres le mettent au sud de *Caschna,* et quelques-uns même à l'est au-delà de *Wadey*.

Les détails topographiques sur les environs de Caschna prouvent que c'est un pays peuplé et fertile. C'est la contrée la plus occidentale où l'on voie le chameau, et où la vigne réussisse. La ville de *Ringhem* est à une journée de *Gonja,* et celle-ci n'est qu'à trois journées de *Kattagoum*. ce *Gonja* pourroit bien être l'île de *Gongou* d'Inhammed et Ben-Ali, qui est, selon leur information, une île sur le *Nil-el-Kibir*, ou le grand *Nil des Nègres*, à cent milles au sud de *Caschna*. On voit aussi un endroit nommé *Gonjeh* sur la carte de M. Bowdich; c'est le lieu où l'on traverse le *Quolla* pour se rendre du *Mallowa* (nom qu'il a plu à M. Bowdich d'imposer à tout le Soudan), dans le *Sarem*, ou la côte d'Or.

En allant de *Caschna* au *Bornou,* on se dirige vers l'est; et l'on passe par *Sabongari, Roma, Boschi* et *Kano*. A l'est de la ville de *Kattagoum* sont, à peu de distance, les villes de *Cizzra* et d'*Ibrahim-Zubbo;*

et non loin de cette dernière ville, au nord, sont celles de *Dowra* ou *Daoura*, et *Kalawa;* puis, à l'est de Kalawa, *Bayankalawa* et *Demitro*. A trois journées de distance à l'ouest de la ville de *Sakatou*, est la ville de *Gouberr*, habitée par des *Fellatas*, qui paroît être la capitale du *Gouberr* de Léon l'Africain et du *Goubirri* de Delisle; adopté par M. Bowdich.

Maradi est un pays situé entre *Caschna* et *Gouberr*, dont les habitans sont cafres ou non-croyans, et vont presque nus. Il a été presque dépeuplé par les incursions des *Fellatas*.

Caschna est à quatre journées de distance, à l'est de *Zanfarah*.

Kouka ou *Cauga* est à trente journées à l'est de *Caschna*, en inclinant vers le sud. *Zegzeg*, mentionné par Léon l'Africain et d'autres auteurs (1), est à quatre ou cinq journées au sud-ouest de *Caschna*. Si, au contraire, *Zegzeg* sur la carte de Danville, et *Zaczac* sur celle de Delisle, sont à l'est de *Cassine*, c'est probablement parce que ces deux géographes ont confondu *Kassenti*, pays voisin de Dahomeg avec Caschna. Nous reviendrons sur ce pays.

(1) C'est probablement le *Sezikhit* de l'habitant de Bournou, interrogé par M. Seetzen. C'est un pays aride qui cependant prend quelquefois l'aspect d'un lac par les inondations du grand fleuve.

Yagouba, selon M. Lyon, est à six journées au sud de *Caschna*. *Yagouba* est limitrophe de *Yemyem*, le *Lamlam* d'Edrisi et de nos cartes. Ce pays, qui est à six journées au sud de *Zegzeg*, est habité par des peuples idolâtres et antropophages. Un jeune esclave de ce pays dit que la partie la plus estimée du corps humain est la poitrine; elle est mangée par les hommes, les autres morceaux sont donnés aux femmes. En général, toutes les nations qui sont au sud des fleuves qui arrosent le *Soudan* sont dépeintes par les Maures et les Arabes, comme vivant dans l'état de nature, et plus semblables à des bêtes féroces qu'à des hommes.

Il y a quatre-vingt-dix journées de route de *Mourzouck* à *Tombouctou* (1); on passe par *Touat*. On a dit à M. Lyon que *Tafilet* n'étoit qu'à dix journées au nord-ouest de *Touat*; mais, si ce n'est pas une erreur, ceci ne pourroit s'entendre que des frontières des deux pays. Selon les renseignemens qui lui ont été donnés par des marchands, on auroit beaucoup exagéré l'importance de *Tombouctou*. Plusieurs même assurent que cette ville si célèbre n'est pas plus grande que *Mourzouk*. Elle est entourée de murs; mais les maisons sont basses et bâties irrégulièrement,

(1) M. Lyon écrit *Tembouctou*; ce qui, d'après la prononciation angloise, fait *Tocumbowctow*. Ces minuties orthographiques ne servent à rien.

à l'exception d'une ou deux petites rues. Quand il arrive de nombreuses caravanes, on construit des cabanes à la hâte, et la population ordinaire de la ville se trouve augmentée de dix à quinze mille ames. De là viennent les récits exagérés qu'on fait sur la grandeur de cette ville et sa nombreuse population. Nous rappellerons ici le témoignage de M. Mollien qui ne trouva dans *Timbou* qu'une ville capable de contenir neuf à dix mille habitans, quoiqu'on lui eût dit qu'elle en avoit cinquante mille. Nous ne finirions pas, s'il falloit citer toutes les erreurs de ce genre. On lit, il est vrai, dans Mungo-Park, que *Sansanding*, une des villes du *Bambarra* où il s'est embarqué, renferme onze mille habitans, et que *Sego* en contient trente mille. Mais comment les a-t-il comptés ? C'est une illusion naturelle; on sort du désert; on est frappé d'un contraste, et on voit double.

M. Lyon donne ensuite la distance de plusieurs lieux relativement à Tombouctou. *Kabra*, son port, en est à douze milles; c'est plutôt un rassemblement de magasins qu'une ville. De grands bateaux, qui viennent de *Djenni*, chargés de marchandises, les déchargent à *Kabra*. La rivière dans ce lieu est très-large, coule lentement et vient de l'ouest. Dans la saison sèche, un chameau peut la passer à gué; mais, après les pluies, elle devient profonde, rapide et dangereuse.

Djenni est, dit-on, le lieu d'où vient l'or; et, par cette raison, l'on nomme ce pays *Blid-el-Tibbr*, ou la *contrée de l'or pur*. Cette assertion est contraire à l'opinion générale qui place le *Bled* ou *Belad-el. Tibbr* au sud-est de Tombouctou dans le Ouangara; mais elle coïncide très-bien avec ce que M. Mollien apprit à Timbou. Les mines d'or sont, lui dit-on, vers les sources du Dialli - Bâ. Cela n'empêche pas que l'or ne soit recueilli en paillettes dans l'Ouangara après l'inondation du fleuve. Il peut y avoir deux ou plusieurs pays de l'or pur. A une journée et demie à l'est de *Tombouctou* est une grande ville, ou un district, qu'on nomme *Downa*. *Arowan* est une autre ville importante, à sept journées au nord de *Tombouctou*. La ville d'*Ezawen*, qui est aussi fort grande, en est éloignée de vingt journées de marche vers l'est. *Taudenny* ou *Taoudenny*, d'où viennent les grandes caravanes qui apportent annuellement du sel à *Tombouctou*, en est éloigné de vingt - quatre journées vers le nord. *Telemsen* est à moitié chemin de cette route; on traverse, pour y arriver, un désert, où l'on est dix jours sans trouver d'eau, et qu'on nomme pour cette raison *Adchirea* (1). *Mabrouk* est à trois journées au nord de ce lieu, à dix au sud de *Taoudenny*, à dix jours à l'est

(1) C'est probablement le même mot que *Ahir* ou *Haïr*.

d'*Arowan*, à dix-huit jours au sud d'*Awlef*, dans le pays de *Taouat*.

Sula est sur le *Nil*, à trois journées à l'est de *Tombouctou*.

Celui des trois *Ouangara's* qui est au sud ou plutôt au sud-ouest de *Tombouctou*, est habité par une nation pour ainsi dire invisible. On ne trafique avec eux que la nuit. C'est pendant la nuit qu'on dépose dans des lieux particuliers les marchandises qu'on veut vendre, et le matin on trouve qu'elles ont été emportées, et remplacées par l'or pur qui en est le prix.

D'après les informations qui ont été données à M. Lyon, *Haoussa* ne seroit point un nom de ville, mais de pays: les noms de *Haoussa*, d'*Afnou* ou de *Soudan*, seroient synonymes, et désigneroient toute l'étendue de pays comprise entre *Kano*, qui est à quatre journées à l'est de *Caschna*, et les frontières de *Tombouctou*. Ceci est très-conforme aux indications données à Niebuhr et à Einsiedel (1). D'après leurs renseignemens, comme d'après ceux de M. Lyon, le nom de *Haoussa* s'applique à la partie septentrionale du pays arrosé par le grand fleuve, et s'étend beau-

(1) Nouveau Muséum allemand, III, 979; IV, 421. Cahn, Histoire des Voyages en Afrique, III, 439. — Nous avons déjà fait observer dans ces Annales que le mot arabe *Belad* signifie également un grand pays, une ville et un village.

coup de l'est à l'ouest, mais fort peu du sud au nord; car *Aghadès*, qui est au nord de *Caschna*, n'est plus du *Soudan;* et *Yemyem*, au sud, n'en fait pas non plus partie. Cette détermination de limites rentre dans celle que M. *Bodwich* donne à *Mallowa* dans sa dernière carte. Peut-être, au lieu d'une « Mésopotamie africaine » qu'on a voulu supposer ici, trouvera-t-on une suite d'îles environnées de divers bras du Niger.

Mais Einsiedel a fait une distinction importante entre Caschna ou Kaschna, à l'est de Tombouctou, sur les bords du grand fleuve, et *Cassina*, pays montagneux, habité par des pasteurs, au sud du grand fleuve. Cette distinction se trouve confirmée par les renseignemens que le missionnaire Oldendorp a eus de la bouche des nègres sur le *Kassenthi*, que Ræmer connoissoit également sous le nom de *Kassianti;* elle peut servir à expliquer beaucoup de contradictions.

Les *Touariks* sont presque toujours en guerre avec les peuples du *Soudan*, et emmènent de ce pays une grande quantité d'esclaves. Les femmes du *Soudan* sont renommées par leur talent pour le chant: elles sont mieux partagées, sous le rapport de la beauté, que celles de *Bornou*. Elles arrangent leurs cheveux avec élégance. Outre les esclaves, on apporte du *Soudan* à *Mourzouk* de l'or, dont le sultan actuel cherche à empêcher l'exportation pour Tripolis, diverses étoffes en

coton, des peaux de brebis et de chèvres, maroquinées et teintes en jaune, en rouge et en noir.

Les contrées situées directement à l'ouest du Fezzan sont de vastes déserts, où cependant l'on voit quelques habitations. Les Fezzanois ont des relations amicales avec les Touats, branche des Touariks.

Itinéraire de Mourzouk au pays des Touats.

	Noms des lieux.	Nombre des journées.
Dans le Fezzan.	Mourzouk	0
	Tessowa, ville avec un vieux château	1
	Oubari	2
	Hagki	2
	Kaïbo	4
	Bengheh	6
	Doukaraat	2
	Tadera	5
	Amaghi	7
	Temadraati	3
	Houhaned	1 et demi
	Ounabraghri	4
	Aïn-el-Salah, ville des *Touats*	2
		39 et demi

Cet itinéraire se concilie bien avec la carte de

M. Walckenaer dans ses savantes *Recherches sur l'Afrique septentrionale*, mais les distances entre Mourzouk et Oubari ne coïncident pas avec celles que donne la carte de M. Lyon.

Un passage intéressant de la relation de M. Lyon est celle où il nous fait connoître deux petites Oasis à l'ouest du Fezzan ; l'une est *El-Berkat* et l'autre *Ghraat*, toutes deux jusqu'ici inconnues aux géographes, du moins sous ces noms. *Ghraat* est une ville murée, qui a des maisons en pierre et en pisé ; elle est à cinq journées de route de *Ganat*, à sept journées au sud-ouest de *Sebhâ*, dans le *Fezzan*, à dix journées de *Mourzouk*, à vingt journées de *Ghadamès*, et aussi à vingt journées de *Touat*. A six milles de *Ghraat* est *El-Berkaat*, célèbre par l'abondance et la beauté des raisins que ses environs produisent ; mais la ville, quoique murée, est moins peuplée que la précédente. Les habitans de *Ghraat* se nomment *Ghratiâ;* ils sont *Touariks:* ils font un commerce régulier avec le *Soudan*, et sont très-riches. Il y a chez eux, au printemps, une foire générale ; ceux de *Ghadamès* y apportent des épées, des fusils, des pierres à fusil, du plomb à tirer, de la poudre et quelques vêtemens ; ceux du Soudan, des esclaves, de l'or, des étoffes de coton, des peaux, des fourreaux d'épée, des poignards, des outres en cuir, des noix de gourou: Les marchands du *Fezzan* y transportent diverses mar-

chandises d'Égypte et de Tripoli. Les *Ghratia* permettent aux étrangers de converser avec leurs femmes et filles qui abusent rarement des occasions que cette liberté leur procure. Le *sultan* de Ghraat est une espèce de maire dont les pouvoirs se bornent à présider le conseil des anciens ou *cheiks*. Il a beaucoup à faire et jouit de peu d'éclat; aussi ne lui dispute-t-on guère son sceptre, ou, pour mieux dire, son bâton patriarcal.

Ghadames offre une singularité qu'aucun voyageur précédent n'avoit indiquée. Cette ville, environnée d'un mur circulaire, est habitée par deux tribus arabes, les *Beni-Ouazeed* et les *Beni-Oualid*, qui, unies contre un ennemi étranger, se battent souvent entre elles; un mur avec une porte étroite les sépare; aussitôt que la guerre civile éclate, on ferme la porte. Une seule source fournit de l'eau à ces deux peuplades, et elles viennent prier dans la même mosquée, s'il faut en croire le plan de la ville, tracé par un Arabe.

Il est intéressant de connoître les termes dont les Arabes d'Afrique se servent pour désigner les différentes natures du sol et les différens aspects du désert. L'ignorance, à l'égard de ces mots, a donné lieu à des erreurs, et, en y faisant attention, nous pourrions nous former plusieurs notions sur la géographie-physique de l'Afrique.

Sahar exprime un désert de sable sans pierre et sans eau; pourtant ce mot s'emploie aussi dans

l'acception étendue et générale que les Européens lui donnent. *Grhoud* dénote des collines de sable stériles, ou n'ayant que quelques palmiers, et difficiles à franchir (1). *Sirir* sont des plaines de gravier ou caillouteuses, dont le sable a été enlevé par les vents; c'est dans ce genre de désert seulement qu'on trouve des collines de sable. *Warr* (*Ouarr*) sont des plateaux de montagne, dont la surface est inégale et couverte de grosses pierres détachées, qui les rendent difficiles à traverser. En lisant les itinéraires donnés par M. Lyon, nous avons reconnu à ce mot l'emplacement de plusieurs continuations de montagnes. *Hatia* est un sol qui, d'espace en espace, est susceptible d'une légère végétation, et où l'on aperçoit quelques buissons. *Wischek* sont des plaines ou des collines de sable, qui portent des dattes sauvages, auxquelles on donne le même nom. Ces sortes de terrains ont presque toujours été autrefois ce qu'on appelle des *Ghraba*, c'est-à-dire des terrains cultivés, dont les palmiers produisent des fruits, mais près desquels il n'y a point de villes, et où le propriétaire ne vient que dans la saison des dattes pour faire sa récolte. Les Fezzanois se servent du mot *Dzidzira* (2)

(1) Ceux qui ont vu les côtes nord-ouest du Jutland auront vu ces collines escarpées, quoique uniquement composées d'un sable comprimé par son propre poids.

(2) Probablement de *Djegirah*, île.

comme synonyme de *Ghraba*. On appelle *Soubkir* des plaines de sel, qui sont marécageuses en hiver, et dont la surface se dessèche et se perd en été. *Wadey* (*Ouadi*) désigne une vallée arrosée par un ruisseau ou torrent qui n'existe que pendant le temps de pluies et où il croît des buissons; aussi ce nom s'applique-t-il à des contrées différentes. Tout le monde sait que *Dgibel* signifie montagne. Le Désert est loin d'offrir une plaine continue; les *Dgibel* ou montagnes y sont plus fréquentes qu'on ne le croit communément, et très-variées dans leur composition, leur forme, leur direction et leur caractère de fertilité ou de stérilité. C'est probablement dans les asiles qu'offrent plusieurs régions montagneuses qu'on peut espérer de découvrir des restes des anciens Getuliens ou Berbers.

Les petits vocabulaires, donnés par M. Lyon, ont beaucoup de prix pour ceux qui étudient l'histoire des peuples dans les langues, monumens plus durables que ceux de marbre et de bronze.

Celui de l'idiome *ertana*, parlé à Sokna, nous fait connoître un dialecte de la grande langue berber ou berbère. On le soupçonne tout de suite, en examinant les noms de nombres :

	En *berber*, selon *Hœst*;	En *ertana*.
Un.	*Jen.*	*Idgen.*
Deux.	*Sen.*	*Sunn.*
Trois.	*Karad.*	*Shard.*

Mais il y a bien d'autres mots importans qui mettent hors de doute la parenté de l'*ertana* avec les idiomes berbers. En voici une liste que nous avons formée par une comparaison rapide et qui pourroit sans doute être augmentée :

Soleil, en ertana *Tefookt;* en berber de Maroc, *Tafogt ;* en schilha, d'après Jones, *aphougo ;* d'après Jackson, *atfuet;* en schowiah, d'après Shaw, *taphoute;* en siwah, d'après Hornemann, *itfuet.*

Lune, en ertana *Tajeeri ;* en showiah, *tizeer.*

Eau, en ertana *Aman;* en berber, selon Hœst, *amâm;* en schowia, *amam;* en siwah, *aman.*

Jour, en ertana *Azill;* en berber, *azall.*

Femme, en ertana *Tamtoot;* en berber, d'après Hœst, *tamergart;* d'après Jackson, *tamtute.* (*Fille*, en ertana *temazzet.*)

Tête, en ertana *Ighrof;* en schilha, *eagph.*

Œil, en ertana *Teeat;* en berber, *ted ;* en schilha, *tetten.*

Oreille, en ertana *Tamazookh ;* en siwah, *temmesoght.*

Main, en ertana *Foos;* en berber, *afius;* en schilha, *aphoose ;* en schowiah, *afuse;* en siwah, *fuss.* (C'est évidemment le *fuss* et *fod* des langues gothiques, mais appliqué à un autre membre.)

Pain, en ertana *Tegrari;* en schilha, *tagora;* en siwah, *tagora.*

Cheval, en ertana *aghemar ;* en siwah, *ackmar.* (Probablement *mar* est un adjectif accessoire ; *aghe* est le mot en lui-même ; il répond à la racine *ayesse* dans le schilha.)

Chameau, en ertana *laghroom;* en schilha, *algrom ;* en berber, *aram.*

Lait, en ertana *Akhi* et *Ashfai ;* en berber, *agfai ;* selon Hœst, *eckce ;* selon Jackson ; en schilha, *akfai ;* en schowiah, *aukfee;* en siwah, *achi.*

Les pronoms dans l'oraison dominicale berbère, donnée par Jones, se retrouvent dans le vocabulaire *ertana.* Nous y avons même trouvé une analogie nouvelle avec l'idiome des anciens Guanches : *theaghsee*, chèvre, en ertana et *tihaxa*, mouton, en guanche.

M. Lyon nous a donc fait avec ce petit vocabulaire un présent plus précieux qu'il ne le pensoit lui-même.

Les mots de la langue des Tibbous, quoique moins nombreux, nous ont offert quelques ressemblances avec les idiomes de Nubie, tels que *tooggoo*, soleil ; mais aussi avec les dialectes berbers, par exemple *aouwrée*, lune (*ayour* en berber, selon Hœst) ; *timbih*, dates (*tini* en berber) ; *aee*, eau, etc. On donne ici les noms de nombres plus complétement que Hornemann.

Les vocabulaires *bornou*, *haoussa* (ou soudan)

et *tombouctou*, nous fourniront une autre fois des éclaircissemens curieux ; mais, pressés par d'autres occupations, nous ne pouvons suivre dans ce moment des recherches aussi difficiles avec l'attention convenable. Nous dirons seulement que le vocabulaire *fellani* ou *fellatah*, que M. Lyon a recueilli, prouve, selon lui, l'identité des Fellatahs, peuple dominant sur les bords du Joliba avec les *Fulahs* de Mungo-Park, c'est-à-dire avec les *Fouls* ou *Pouls* du Sénégal. Cette identité, reconnue d'abord par MM. Seetzen et Vater, peut devenir d'une haute utilité pour faciliter les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. M. B.

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

A geographical and commercial View of Northern Central Africa, etc., etc.; *by* J. MAC-QUEEN.—Edimburgh, 1821. —(*Coup d'œil géographique et commercial sur l'Afrique centrale du Nord, avec un aperçu du cours du Niger et de son écoulement dans l'Océan atlantique;* par James MAC-QUEEN. — Edimbourg, 1821).

L'auteur du mémoire intéressant que nous allons analyser a dirigé des plantations dans les Indes occidentales, et, dans cette situation, a pu interroger des nègres de plusieurs contrées, et recueillir beaucoup de renseignemens nouveaux. De plus, il a lu avec soin tout ce qu'on a écrit sur le cours du Niger et des autres grands fleuves de l'Afrique centrale du Nord. Il entreprend ici d'arranger ce qui lui a paru le plus authentique dans les relations des géographes et des voyageurs européens, d'après les notions qu'il s'est procurées lui-même et d'après les principes qu'il s'est faits.

Mais, tout instruit qu'il est, M. Mac-Queen n'est pas initié dans la critique géographique; il prend non seulement le texte de Ptolémée, mais même les cartes

ajoutées à ce texte pour des autorités respectables ; et, ne connoissant pas les recherches modernes qui ont démontré que le *Gir* et le *Ni - Gir* du géographe étoient des fleuves rapprochés de la chaîne de l'Atlas, il applique aux rivières de la Nigritie des notions qui leur sont en grande partie étrangères. Je dis *en grande partie*, attendu que, si M. Latreille a démontré que les deux fleuves de Tafilet et de Tatta représentent le Gir et le Ni-Gir des *cartes* de Ptolémée, il n'est pas impossible que le Gir du *texte* n'ait rapport au fleuve *Djir* dans le Dar - Szélih à l'est du Bornou, et que, dans ce cas, le Ni-Gir du texte ne soit un des fleuves encore mal connus du Bornou ou du Kanem (1). De semblables doubles sens n'auroient rien de surprenant dans les ouvrages des anciens sur des pays, non seulement mal connus, mais défigurés par la forme systématique qu'on donnoit à l'ensemble de l'Afrique. Le nom de *Djir* ou *Dshir* ressemble trop à celui de Gyr pour ne pas autoriser nos doutes, même en supposant qu'il n'est qu'un nom générique de fleuve dans quelque idiome ancien. Mais, dans tous les cas, le *Ni-Gir* de Ptolémée ne peut jamais avoir rien de commun avec le Joliba auquel un préjugé a donné le nom de *Niger*. Aucun homme instruit en France ne disputera là-dessus; mais les recherches et les écrits de MM. Gosselin, Latreille, Walckenaer, etc., étant peu répandues dans l'étranger, M. Mac - Queen raisonne encore d'après

(1) J'écris ici *Ni-Gir*, dans la persuasion que c'est un mot composé. Jusqu'à présent, je n'ai pu en trouver aucune étymologie dans les petits vocabulaires *bornou*, *berbers* et autres. Mais il est remarquable que, dans quelques dialectes nègres, *Ni* signifie *mère*, et *gerri*, ville ; d sorte que *Ni-Gira*, dans Ptolémée, seroit le synonyme de *metropolis*.

Danville, et toutes ses citations des anciens ne font par conséquent que fatiguer un lecteur au niveau actuel de la science.

Une autre imperfection du mémoire de M. Mac-Queen, mais imperfection inévitable, résulte de ce qu'il a écrit avant la publication du savant travail de M. Walckenaer, où la position de Tombouctou est fixée, avec beaucoup de probabilité, plus au nord et plus à l'ouest que ne l'avoient fait Mungo-Park, Rennel, et en général les géographes. En voulant expliquer des difficultés déjà résolues, en raisonnant vaguement sur les distances des lieux entre Sego et Tombouctou, il est entraîné à porter cette dernière ville à 3 degrés *est* de Grenwich, c'est-à-dire encore à 40 minutes plus à l'est que Rennel, qui déjà l'avoit placé à 2 degrés et demi plus à l'est que la position véritable. Partant de ce faux point, M. Mac-Queen se trouve souvent gêné par les renseignemens mêmes qu'il prend pour bases de son opinion et qui le conduisent trop à l'est dans la partie inférieure du cours du grand fleuve.

Il paroît également qu'il n'a pas connu les importans renseignemens recueillis par Niebuhr et Einsiedel; il semble même ignorer ceux que Seetzen nous a procurés, et il n'a pas lu Burckhardt (quoique publié en anglois) avec toute l'attention convenable. De là, ses idées tout-à-fait arbitraires sur les fleuves du Bornou et de Baghermé. Il ne connoît pas non plus l'ouvrage du missionnaire Oldendorp, qui a nommé tant de pays et de nations avant Bowdich et Robertson.

Malgré ces défauts, M. Mac-Queen mérite tout l'intérêt de ceux qui s'occupent de la géographie de l'Afrique. Il a rajeuni avec beaucoup de savoir et d'esprit l'hypothèse de M. Reichardt, qui fait écouler le Niger

(puisqu'il faut encore se servir de ce faux nom) dans le golfe de Guinée par le Delta de Benin ; il bâtit même sur ce fondement un système complet de la géographie de la Nigritie, système très-plausible et du moins très-ingénieux. En voici la substance :

1. Le Joliba ne peut s'écouler dans un grand lac intérieur, parce qu'on n'a aucune autorité pour l'existence d'un lac assez vaste pour servir de réceptacle aux eaux abondantes d'un aussi grand fleuve. Ce commencement d'argument ne vaut rien ; car le Joliba n'est pas plus considérable que l'Oxus (l'Amou-Daria), qui se contente et s'est, nous le soutenons, toujours contenté du lac Aral pour son écoulement. Or, un lac de cette grandeur répondroit assez bien à ce que l'on a dit sur le Bahar-Soudan, le Merja, etc. Mais M. Mac-Queen améliore considérablement son argument, en appuyant sur les détails contenus dans les relations de ceux qui ont parlé d'un grand lac, recevant le Joliba, tels que Shabeny, Scott et autres. Ils disent que c'est un *Bahar-Maleh*, un lac d'eau salée ; ils l'appellent *Bahar-Sifina*, le lac où il y a des grands vaisseaux ; enfin, ils le décrivent comme sujet au flux et reflux. Ces circonstances démontrent qu'il est question du golfe de Biafra, partie de celui de Guinée (1). Qu'il existe un ou plusieurs grands lacs dans les pays que parcourt le fleuve dans sa partie moyenne ou inférieure, c'est très-possible, très-probable même ; qu'on appelle un de ces lacs Bahar-Soudan, n'importe ; le Bahar où le fleuve se termine est le golfe de Guinée.

(1) Nous avons, dans le *Précis de la Géographie universelle*, fait observer qu'il y a, selon Danville, un endroit *Olil* dans une des îles formées par le Kalbary, et que ce nom répond à celui de l'île d'*Onlil*, que les Arabes placent à l'embouchure du *Nil des Nègres*.

2. Le Joliba ne peut pas se perdre dans une plaine sablonneuse ; d'abord, ses eaux sont trop abondantes pour pouvoir être absorbées de cette manière ; ensuite le Wangara, où cette absorption devoit avoir lieu, loin d'être un pays de sable, doit, d'*après la signification du nom*, être un pays humide, fertile, arrosé par beaucoup de rivières; enfin, un Delta. M. Mac-Queen auroit dû nous donner l'étymologie du mot Wangara, ou du moins indiquer dans quelle langue il faut la chercher.

3. Le Joliba ne se joint pas au Nil de l'Egypte. D'abord les meilleurs géographes arabes distinguent formellement le *Nil-el-Abeed* (et non pas *Abiad*), le fleuve du pays des esclaves, du fleuve célèbre d'Egypte dont le nom est devenu générique pour toutes les rivières africaines qui subsistent en été et qui inondent leurs bords. Les montagnes et plateaux, élevés aux environs de Dar-Four et plus au sud encore, s'opposent aussi à toute jonction entre les deux fleuves; car M. Mac-Queen n'a pas, comme M. Bowdich, le talent de faire couler son « *Quolla* » du bas vers le haut; c'est une qualité réservée aux fleuves de ce jeune voyageur, et sur laquelle nous attendrons avec patience les savantes explications d'un géomètre qui croit, dit-on, au *Quolla* de M. Bowdich. Enfin, l'époque des crues du Joliba et de celles du Nil fournit à M. Mac-Queen un argument très-solide contre l'identité de ces fleuves. Le Joliba ou le Niger est, selon les renseignemens de Mungo-Park, à sa plus haute élévation à *Yaoura*, à la même époque où le Nil atteint son plus haut niveau en Egypte ; or Yaoura, d'après le cours qu'on voudroit supposer, seroit à 4000 milles de l'Egypte, et l'inondation, pour se propager, auroit besoin de plusieurs semaines.

4. Quant au fleuve Congo ou Zaïr, qui avoit été annoncé avec tant d'assurance comme le débouché du Niger,

il n'est pas besoin de réfuter cette opinion pour le public continental. Proposée par M. Seetzen pour la première fois, et long-temps avant que M. Maxwell y eût pensé, elle a été aussitôt réfutée. Les hautes terres des Camaroens ou d'Ambozes indiquent une chaîne de montagnes à travers laquelle il seroit tout-à-fait contraire aux lois générales de conduire un fleuve venant d'un pays bas et plat. M. Mac-Queen décrit ces terres hautes d'après les *Notes on Africa*, de Robertson, qui y a vu des pics très-élevés; l'un d'eux est évidemment volcanique, et paroît plus élevé que le pic de Ténériffe.

5. Le Delta de Benin présente sans doute l'aspect le plus imposant et toutes les apparences d'un débouché d'un grand fleuve; plus large que celui d'Egypte et même que le Gange, il offre quatre ou cinq grandes rivières qui semblent être autant de branches d'un fleuve magnifique venant de très-loin. Cependant on a trouvé moyen d'affoiblir et presque de décréditer cet argument, en citant l'exemple du Rio-Grande, du Rio-Nunez et de la Gambia, qui, n'ayant qu'un cours de moyenne longueur ou même très-court, n'en présentent pas moins de vastes embouchures et forment une espèce de Delta, aussi large que celui de Benin. Ces phénomènes, concluoit-on, appartiennent, non pas aux grands fleuves, mais aux terrains marécageux, principalement à ceux de la zone torride, de la région des pluies périodiques. M. Mac-Queen a repoussé avec vigueur ces explications, en faisant voir que le Delta de Benin présente des caractères qui ne peuvent convenir qu'à un fleuve venant de très-loin. Le sol s'élève d'année en année par des atterrissemens; on montre à Bonny, à Calbary les endroits qui étoient il y a peu d'années des marais couverts d'eau, et qui offrent aujourd'hui des terrains, non seulement secs, mais élevés. Le *Formoso*

ou *Benin* entraîne dans son cours de nombreuses îles flottantes ; le *Bonny* roule à son embouchure un volume d'eau égal à celui du Congo. L'inondation n'est pas le produit des seules pluies locales ; les rivières descendent à cette époque avec une force double, et emportent, dans leur marche rapide, tous les villages temporairement élevés sur le terrain bas.

D'après ces circonstances ne sembleroit-il pas naturel de regarder ces rivières comme les branches du seul grand fleuve que l'on connoisse dans l'intérieur ? Le Joliba, selon Shabeny, inonde toute la vallée où il coule, à une grande distance, de manière à forcer les habitans riverains à chercher avec leurs troupeaux un asile sur les terres hautes.

6. Une dernière considération générale est tirée des communications fréquentes qui existent entre Tombouctou, Haoussa et Nyffi d'un côté, et les pays maritimes de Lagos, Benin, Bonny de l'autre. Cet argument a déjà été mis en avant par M. Robertson, dans ses *Notes on Africa*, mais d'une manière maladroite. Ce voyageur, si bien instruit à l'égard des pays maritimes, s'est gravement trompé sur l'intérieur, en confondant avec le Niger une rivière, nommée *Mory*, qui débouche dans la mer près Lagos, et encore une autre, nommée *Nakor*, qui vient près de Gatto se jeter dans le Benin. Il a placé sur les bords de ces deux rivières Tombouctou, Haoussa, Boussa, et toutes les villes et contrées que l'on indique comme riveraines du Niger (1).

(1) Voici, selon nous, la cause probable de l'erreur de Robertson. Le *Mory* remonte jusqu'à la capitale de Degomba, nommée *Yahndi*, selon les voyageurs modernes, mais qui, d'après Rœmer et Einsiedel, porte le nom de *Tiembo*, nom peut-être générique pour toute ville commerçante. C'est ce nòm, semblable à celui de Tombouctou, qui a pu tromper Robertson.

Cette erreur reconnue a dû faire révoquer en doute l'ensemble de ses assertions. Mais M. Mac-Queen, en rejetant les erreurs géographiques de Robertson, confirme de nouveau le fait principal, savoir la communication par eau entre Benin et Tombouctou. Les rapports des habitans de la côte coïncident sur ce point avec les renseignemens donnés par ceux qui n'ont vu le Niger que dans l'intérieur, tels que Schabini, Sidi-Hamed et autres. Tous ces voyageurs ont vu de grands bateaux à mât remonter le Niger jusqu'à Ouassanah, ville qui, d'après ce fait, doit être située à l'endroit où finissent les montagnes et où commence la plaine. De l'autre côté, les bateaux de Bonny sont construits pour faire de longs voyages et pour porter près de deux cents hommes. Il faut donc que le cours du fleuve Bonny pénètre bien en avant dans l'intérieur des terres; et comme, de l'autre, Ouassanah ne peut être qu'à 9 ou 10 degrés de latitude, la probabilité de la continuation non interrompue d'un cours d'eau depuis Tombouctou jusqu'à Benin acquiert certainement une grande force. Une circonstance de détail l'accroît encore; les géographes arabes placent des *salines* ou *marais salans* considérables à l'embouchure du Nil des Nègres. Or, ce trait se retrouve précisément dans la partie orientale du Delta de Benin et du Calabar; il paroît même que le Soudan en tire une grande partie du sel qu'il consomme.

Pour ce qui concerne la continuation de la chaîne des montagnes Kong, il paroît que les marchands de Haoussa et de Tombouctou ne la rencontrent pas du tout dans leur route; ils ne parlent d'autres obstacles que de grands lacs et de nombreuses rivières qu'on traverse sur des radeaux.

Toutes ces considérations générales rendent probable

qu'un grand fleuve verse ses eaux dans le golfe de Biafra, et que ce fleuve est le Joliba, ou du moins qu'il est en communication avec celui-ci. Nous ne croyons pas encore devoir positivement adopter cette opinion, nous inclinons seulement à l'adopter. Mais M. Mac-Queen cherche même à décrire en détail les parties inconnues du cours du Niger; et, dans cette tentative audacieuse, nous serons souvent forcés de désapprouver quelques-unes de ses idées.

Il suppose que toutes les rivières du Bornou, de Bagbermi, de Dar-Four, de Dar-Koullah se réunissent pour former un grand fleuve, une espéce de Niger oriental qui, sur sa carte même, joue un rôle plus imposant que le Niger proprement dit; il lui impose les noms classiques du *Gyr* et de *Nil* du Soudan. Non content d'enrichir son *Gyr* de toutes les eaux du Misselad, du Tchary, du Tzad, etc., il crée encore un nouveau *Gulby*, qui, venant des monts Eyre, passe par Agadez et Caschna avant de tomber dans le Gyr. Pour appuyer toutes ces assertions, il cite, et généralement avec soin, les relations de voyageurs, mais il les commente souvent avec cette violence ingénieuse qui écarte sans scrupule le sens le plus positif en faveur d'une hypothèse favorite; il dedaigne le témoignage des géographes arabes, de M. Browne, de M. Burckhardt, qui évidemment tendoit à indiquer dans cette partie orientale de la Nigritie un certain nombre de fleuves s'écoulant dans des lacs sans débouché à l'instar de ceux du plateau de la Tatarie. Ptolémée lui-même, cet auteur chéri de M. Mac-Queen, nous semble clairement indiquer deux fleuves de cette classe sous les noms de *Gyr* et de *Ni-Gyr*. Le Bornouais, natif d'Affadeh, interrogé par M. Seetzen, soutint que le principal fleuve de son pays natal couroit du sud au nord; si cette direction est juste, ce fleuve doit se perdre dans les lacs salés de Dombou ou

d'Agram ; car il est bien certain qu'aucune rivière ne joint le Nil à cette latitude.

Le *Gulby* de Caschna, quoique fondé sur de foibles autorités, n'a aucun fait positif contre lui ; seulement, il est visible que M. Mac-Queen l'identifie dans une partie de son cours avec le torrent *Ouadi-el-Meczara;* il est certain que ce torrent n'a pas d'eau pendant la plus grande partie de l'année, et il est donc très-probable qu'il n'atteint pas même le bassin du Niger.

Les détails des opinions de M. Mac-Queen, relativement au Joliba, offrent quelques traits dignes d'attention. Toujours dominé par Ptolémée, il voudroit faire du *Gozen-Zair*, torrent de l'oasis de *Wablet* ou Gualata, une branche principale du Niger qui, venant du *nord-ouest*, iroit grossir le Joliba. Ceci répondroit à ce qu'on voit dans la carte du géographe alexandrin, et pourroit également se concilier avec le récit de Léon l'Africain. Le fleuve *Sansera* de ce dernier seroit le Joliba, le long duquel s'étendoit le royaume de Melli. Cependant, sur sa carte, notre auteur fait terminer le *Gozen-Zair* ou *Ouadi-el-Tenji* dans les sables ou dans un très-petit lac. Il y distingue aussi Gualata de Wablet. Il donne encore au Haut-Joliba un affluent très-considérable nommé *Zamma* ou *Coumba*, et qui parcourt en demi-cercle un plateau montagneux, d'où sortent aussi, mais dans une direction opposée, les rivières *Koumencorca* et *Kornala* pour joindre le *Mory* (Niger de Robertson)*;* le Kornala arrose le pays ou la vallée de *Mouzeh.* Ces détails intéressans sur le plateau de Kong doivent être comparés avec M. Bowdich, dont nous estimons l'autorité lorsqu'il s'agit des lieux rapprochés d'Assianthe. D'un autre côté, M. Mac Queen a eu presque la même idée que M. Walckenaer, de faire couler un fleuve considérable du *nord nord-est* au *sud-ouest*,

pour se joindre au Joliba aux environs de Kabra; c'est sur cette rivière qu'il place Tombouctou, Haoussa et Tugguet; il l'appelle *Bahr-el-Amar et Sahara*, c'est le *Gambarou* de M. Walckenaer, mais la direction est plus nord et sud.

Le cours du grand fleuve formé de la réunion de toutes ces rivières avec le Joliba se dirige constamment depuis Tombouctou jusqu'à Ouassanah, vers le *sud-est;* c'est l'assertion de Sidi-Hamet dont M. Mac-Queen démontre très-bien la haute crédibilité. Je crois qu'on ne peut rien dire contre cette direction; seulement tout le cours du fleuve doit être porté plus à l'ouest. Il est probable qu'à la réunion du Joliba avec le Tzad (le Gyr), on devra substituer une communication indirecte avec le Koulla, le seul fleuve de la Nigritie orientale auquel on ait de fortes raisons pour supposer un écoulement vers le golfe de Guinée.

Dans la partie tout-à-fait inconnue du cours du grand fleuve, c'est-à-dire entre Ouassanah et Benin, entre 10 et 5 degrés de latitude, M. Mac-Queen place le pays *Fillani* de M. Robertson et les *Wawas*, nommés par Oldendorp. Les *Fillani* seroient-ils encore une branche de ce grand peuple de *Fellata*, *Fellan*, etc., répandus entre Tombouctou?.... Les fleuves Nakos et Mory joignent le bras occidental du delta du grand fleuve ou le Formoso.

On ne sauroit nier que le cours du Niger, ou plutôt du Joliba, tel que M. Mac-Queen nous l'a tracé, abstraction faite de son *Gyr* ou *Tzad*, n'ait un grand caractère de vraisemblance; mais qu'est-ce que la vraisemblance en géographie? C'est souvent une illusion; c'est un argument fallacieux, ou du moins très-équivoque.

Que la plupart des grands golfes de l'Océan reçoivent une ou plusieurs rivières à l'endroit de leur plus grand

enfoncement, c'est une analogie spécieuse, j'en conviens; mais le golfe des Syrtes, mais la mer Rouge, mais les deux golfes Spencer ou Buonaparte, et Carpentarie en Nouvelle-Hollande, font des exceptions absolues à cette règle. Le golfe de Biscaye ou de Gascogne ne reçoit des fleuves que par un seul de ses côtés.

Que les delta's étendus soient ordinairement l'indice de l'embouchure d'un grand fleuve, c'est encore une analogie très-plausible; mais l'exemple de l'Escaut, du Rio-Grande, de la côte de Malabar et de Cayenne, prouvent que des fleuves médiocres peuvent former en apparence de grands delta's, et nous voyons justement sur la carte de M. Mac-Queen deux nouvelles rivières, le Mory et le Nakor, qui, avec le Koulla, suffisent peut-être pour produire les faits les plus remarquables que présentent le Delta de Benin.

Un seul voyage de 150 à 200 lieues, en remontant le Formoso ou le Calbary, décideroit plus que tous les raisonnemens; car si ces fleuves continuent à être grands et profonds pendant l'espace indiqué, leur lit sera nécessairement très-rapproché de celui du Joliba ou du fleuve quelconque, coulant à 13 journées au sud de Caschna, ainsi que du fleuve coulant devant Ouassanah, selon Sidi Hamet. Mais, à l'égard des fleuves de Formoso et de Calbary, les cartes modernes offrent des détails moins circonstanciés et même moins étendus que celles de Danville. Les *Instructions Nautiques* de *Dalzel*, imprimées à Londres en 1806, coïncident parfaitement avec les cartes de Danville et de Mannevillette. Il paroîtroit qu'il n'y a pas de barre devant les trois rivières à l'est du cap Formoso, tandis qu'il y en a une devant la rivière de Benin; mais on ne fréquente pas ces trois rivières qui sont précisément au milieu du Delta et qui paroissent très-pro-

fondes. Les deux cartes spéciales, données par M. Mac-Queen ne pénètrent pas dans l'intérieur. Celle de la rivière de Bonny semble indiquer un très-grand fleuve; la barre n'en ferme pas l'entrée. Un membre de l'académie des sciences, M. Palissot de Beauvoir, qui a fait une *Flore d'Ouari*, n'a rien appris de précis ni de neuf sur le cours du fleuve Formoso dont il a si long-temps parcouru les bords. M. le capitaine Landolphe, qui y a eu un établissement, nous a dit qu'il croyoit qu'on peut remonter ce fleuve pendant l'espace de 80 lieues avec des bricks de 300 tonneaux, mais ce navigateur est mort sans avoir rédigé les résultats de ses observations.

C'est une chose singulière que ni le gouvernement anglois ni la société africaine de Londres n'aient renouvelé la tentative qu'avoit faite M. Nichols de pénétrer dans l'intérieur du Benin. On assure toujours que M. Dupuis, consul anglois auprès du roi des Assianthis, a obtenu la certitude que le Joliba s'écoule par le Delta, et peut-être ne tardera-t-on pas long-temps à voir paroître les renseignemens qu'il a recueillis.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Remarques sur les divisions politiques de l'Empire ottoman; par M. le baron Derfelden de Hinderstein.

L'empire ottoman, cet ancien colosse qui fit jadis trembler l'Europe, bien déchu aujourd'hui de son antique grandeur, mérite cependant encore toute l'attention de

l'homme d'état et du géographe; sa situation particulière domine trois parties du monde, et il comprend les contrées les plus riches en souvenirs historiques.

Mais, parce qu'un peuple à demi barbare occupe aujourd'hui la place où se trouvoient les empires de la Grèce, de Memphis et de Babylone, doit-on négliger entièrement les divisions modernes de cet immense territoire? Presque aucune carte ne donne même les noms des *pachalics*, moins encore leurs limites, tandis que nous possédons les divisions exactes de la Chine aux extrémités orientales de notre hémisphère!

En commençant par la Turquie européenne, savons-nous combien de *pachas* y commandent? Les cartes, même les plus nouvelles, présentent encore les noms surannés de *Bulgarie, Macédoine, Thessalie*, et *Livadie* (1); dénominations exactes pour la géographie ancienne, mais qui ne signifient rien sur des cartes modernes; c'est à peu près comme si on vouloit graver en grandes lettres les noms de *Gaule Narbonnoise* ou d'*Aquitaine* sur une représentation moderne du royaume de France!

Une des meilleures cartes de la Turquie d'Europe (2),

(1) Et, par une inconséquence singulière, on trouve les noms de *Dgezire*, *Irak arabi* et *Kourdestan* sur les cartes de la Turquie asiatique, au lieu de *Mésopotamie*, *Chaldée* et *Assyrie*, que dans ce système il auroit de même fallu conserver (*).

(2) Dans l'atlas classique de la géographie ancienne et moderne, par M. Lapie, 1812.

(*) On pourroit cependant répondre que les Turcs eux-mêmes conservent les noms de *Bulgar-Ili*, *Roum-Ili*, etc., etc., noms qui marquent l'état des royaumes qu'ils subjuguèrent. La Thessalie étoit une *despotie* ou principauté grecque lors de la conquête. La terminaison *ili* signifie *pays*. (*Note du rédacteur.*)

celle de M. *Lapie*, donne à la vérité les noms et les limites des gouvernemens de *Bosnie*, *Janina*, *Scutari* et *Negrepont;* mais c'est tout, et nulle carte moderne ne présente les noms des autres pachalics. Ainsi on se trouve dans la nécessité de supposer avec *Sanson* et *Jaillot* (1) que la *Romélie* s'étend (par rapport à l'autorité du pacha) depuis le Danube jusqu'au *cap Matapan* en Morée; cependant *Sonnini* (2) nous parle de *Saloniki* ou *Salonique* comme le siége d'un des principaux gouvernemens de l'empire. D'autres voyageurs citent le *pacha* de *Tripolizza* ou de la *Morée;* et les gouverneurs de *Widdin*, *Silistrie*, et *Rutchuck* dans la soi-disante *Bulgarie*, cités comme pachas par *Ludecke* et autres, n'existent ils plus? et doit-on réunir les provinces de leur domination à l'énorme gouvernement de *Romélie*? Une carte allemande (3) assez moderne donne à la *Bulgarie* un *sangiacat* de *Sophie*, tandis que M. *Pertuisier* en fait un *pachalic*, et que d'autres prétendent que le *beglerbeg* de *Romélie* réside dans cette ville. Quelques voyageurs parlent du *pacha* de Candie (4), quoique des anciennes cartes et quelques relations nouvelles réunissent cette île à la domination maritime du *capitan pacha*.

Ricaut (5) et *Ludecke* (6) ont donné le détail des divi-

(1) Cartes de l'empire du grand-seigneur en Europe, Asie et Afrique.

(2) Voyage en Grèce et en Turquie, T. I, p. 363.

(3) Carte de l'empire ottoman en Europe, par M. A. Lotter, divisé, non en pachalics, mais en sangiacats et en anciennes provinces de Bulgarie, etc., etc. La carte nouvelle de la *Turquie d'Europe*, de Reichard, 1816, ne donne presque aucune indication moderne.

(4) Promenades pittoresques de Constantinople; par *Pertuisier*, T. I p. 205.

(5) Etat de l'empire ottoman.

(6) Relation de la Turquie.

sions générales de l'empire entier, de même que la géographie turque de *Hadgi-Kalfah* (1); mais, quoique les limites et les noms cités par ces auteurs n'existent plus en partie, ils contiennent des données précieuses, qui, à l'aide des voyageurs modernes, pourroient être employées sur les cartes. Il existe encore à Constantinople un atlas turc (2) qui n'a jamais été vu peut-être que par des personnes peu instruites en géographie, et qui cependant pourroit fournir de grandes lumières pour la situation politique actuelle.

Quant à la partie asiatique de l'empire, *Hadgi-Kalfah* divise *l'Asie-Mineure* en six pachalics, *Anadhouly*, *Sirvas*, *Tarabosan*, *Konieh*, *Merache* et *Adana*; mais il faut y compter aujourd'hui *les états de Tchapan-Oglou* dont les limites sont indiquées par *Macdonald Kinner*. (3) Ce voyageur cite aussi les pachalics de *Malatia* et de *Césarée*: *Malatia*, *Merache* et *Zoulkadir* paroissent trois différens noms appliqués à la même province; mais *Césarée ou Kaizarieh* se trouve dans les limites de *Konieh* selon la géographie turque (4).

On peut remarquer que ledit ouvrage de *Hadgi Kalfah* ne fait pas mention du mot de *Caramanie*, mais y substitue *Konieh*, et cependant les géographes s'obstinent à écrire *Caramanie* sur leurs cartes, quoique récemment encore

(1) Dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque royale de Paris. M. *Malte-Brun* en a donné un extrait dans le troisième volume du *Précis de la Géographie universelle*.

(2) Il s'entend que j'excepte ici M. *Pertuisier*, qui nous apprend cette nouvelle intéressante dans ses *Promenades pittoresques à Constantinople*. *Voyez* T. II, p. 389 de son Voyage.

(3) T. I, p. 137.

(4) Précis, etc., de M. Malte-Brun, T. III, p. 96.

M. de *Beaufort* (1) ait fait observer que cette dénomination surannée n'est plus d'usage sur les lieux.

Dans l'*Arménie*, M. *Morier* (2) place le *grand pachalic d'Arzroum*, divisé en quinze liwa (3) ou districts, et cite *Bayasid*, comme en faisant partie; on ne sait si ceci n'est pas une erreur, car M. *Lapie* établit dans une de ses cartes (4) un pachalic distinct dont cette ville frontière est la capitale.

Le gouvernement de *Tarabosan* ou *Trébisonde*, qui est limitrophe d'*Erzroum*, doit de même être assez étendu, car un voyageur moderne (5) dit que le pacha réside à *Phash*, à cinq journées de marche par-delà *Trébisonde*. Le même cite encore un *pachalic de Mouch* inconnu jusqu'à ce jour, quoique la ville de ce nom se trouve sur les cartes; seroit-ce le même que celui que les anciennes géographies indiquent sous le nom de *Van*?

Kars, déjà nommé par *Ricaut*, est cité récemment (6)

(1) Nouvelles Annales des Voyages, T. V, p. 5.

(2) Voyage de Morier, T. III, p. 300.

(3) Les quinze liwa sont :

1. Erzroum.
2. Apir.
3. Passin.
4. Tourtoum.
5. Khamons.
6. Garahissar.
7. Charky.
8. Kiz-oul-chan.
9. Mamervan.
10. Keyfy.
11. Medgen-Kurd.
12. Melaz-Kurd.
13. Lekman.
14. Elech-Kurd.
15. Bayazid.

Tout cela est encore totalement inconnu sur nos cartes, en exceptant deux ou trois noms au plus.

(4) Carte des pays compris entre la mer Caspienne et la mer Noire, dans les Annales des Voyages.

(5) Macdonald-Kinneir, T. III, p. 87.

(6) Voyage de Morier, T. II, p. 425.

comme le siége d'un pacha à trois queues, qui tient une petite cour.

« Au nord-est de l'Arménie, dit M. Malte-Brun, l'an-
« cien pachalic de *Tcheldir* nommé par *Ricaut*, et que
« plusieurs géographes cherchoient vainement, a pris
« le nom d'*Akalzike* d'après celui d'une forteresse située
« sur le *Kour*, et qui en est le chef-lieu (1).

M. Lapie (2) place *Akalzike* ou *Akalzickh* par 47° 38' N. et 40° E. de Paris. Ainsi, selon ces indications réunies, ce gouvernement doit être tracé au nord de celui de *Kars*, et non à son midi, comme quelques cartes l'ont représenté jadis (3). La vice-royauté la mieux connue est celle de *Bagdad*, elle forme actuellement un état à peu près indépendant. Après avoir gouverné douze ans consécutifs, le pacha prend même le titre (honorifique) de *calife* (4) si fameux dans les chroniques orientales. On sait que son autorité s'étend, outre l'*Irack-Arabi*, sur la presque totalité de l'ancienne *Mésopotamie* ou *Algezira* et sur le *Kourdestan*.

Ce dernier pays est aujourd'hui partagé en cinq grandes principautés : *Betlis* (qui dépend nominativement du pacha de *Mouch*), *Djessir*, *Amadie*, *Djulamerik* et *Karatcholan* (5). Ces divisions sont inconnues jusqu'à ce jour sur les cartes ; il en est de même des trois pachalics inté-

(1) Précis de la Géographie universelle de M. Malte-Brun, T. III, p. 104.

(2) Carte des pays compris entre la mer Caspienne, etc.

(3) C'est ce qu'exprime littéralement le mot *pachalic*, qu'il faudroit prononcer *pachahlic*, de *pa-chah*, vice-roi. (Je doute de l'exactitude complète de cette interprétation. — *Note du rédacteur*.)

(4) Voyage en Perse, par A. Dupré, T. I, p. 159.—Paris, 1819.

(5) *Ibid.*, T. I, p. 90 et suiv.

rieurs, *Khoi-Sandjac*, *Zakho* et *Suleymanieh* du *Chehresour* que contient la même contrée (1).

L'ancien pachalic d'*Orfa* paroît n'être plus qu'une sous-préfecture; ceux de *Mosul* et *Diarbekir* existent encore, et se trouvent sur la *carte d'Europe* de M. de *Bouge*, dédiée à l'empereur *Alexandre*, qui comprend *la Turquie d'Asie entière* (2).

Le célèbre Volney nous a fait connîotre la *Syrie*, cette contrée éminemment classique; la division de ses provinces est connue par cette relation et par la carte de MM. *Paultre* et *Lapie*. Il paroît que le soi-disant pachalic de *Payas* (ou plutôt Agalic) n'existe pas, le pacha rebelle *Rotchuc-Ali* ayant été décapité en 1817.

Ayas ou *Payas* et *Iskiendroun* dépendent aujourd'hui du pachalic d'*Adana* (3).

Les possessions ottomanes en Afrique se réduisent à l'*Egypte*, et n'offrent ainsi aucun point de discussion; mais la Porte est-elle encore en possession des enclaves situées en Arabie, *Jambo*, *Jeddah* et *Confida* (4), c'est ce qui semble douteux.

Les divisions intestines et les changemens fréquens qui ont lieu chez les Turcs, sont un grand obstacle à la connoissance exacte de leurs provinces; cependant on parviendroit peut-être à décrire les limites sur une carte de la *Turquie*, à l'aide des lumières répandues de tous côtés par de nombreux voyageurs qui parcourent sans cesse ces contrées. On hasarde bien de nous tracer les frontières de

(1) Cheheresul des anciennes cartes; *Kierkouk* a aujourd'hui un *musselim* ou dépositaire d'autorité, sous *Bagdad*.

(2) Première édition, publiée en 1810 ou 11.

(3) Nouvelles Annales des Voyages, T. VI, p. 92.

(4) Carte d'Arabie, par *Bonne*, dans l'Atlas encyclopédique.

Haoussa et de *Bournou* sur les cartes les plus récentes de l'*Afrique;* ces limites, où aucun voyageur européen n'a encore pénétré, sont-elles plus intéressantes à connoître? On peut se procurer des cartes détaillées du *Japon* où tous les districts sont marqués, et on néglige celles d'un empire voisin de nous; ses limites intérieures sont marquées d'une manière inexacte, et souvent c'est avec un mélange singulier et étrange de noms grecs, romains et slaves, que l'on publie des cartes de l'empire ottoman; ce qui, à la longue, doit produire de la confusion en géographie (1).

Un article de Constantinople, du 20 décembre 1820 (2), inséré dans les journaux, donne le nombre actuel des provinces de l'empire. Voici ce paragraphe :

« L'empire est partagé en soixante-treize gouvernemens,
« vingt-sept européens, quarante asiatiques, et six afri-
« cains; à ces derniers sont ajoutés (pour la forme) *Alger,*
« *Tunis* et *Trypoly;* il a été nommé un seul pacha pour
« plusieurs gouvernemens.

Il est à croire que les petits pachalics et les districts des vaivodes de l'archipel sont compris dans cette liste, si tant est qu'elle est authentique. Quoi qu'il en soit, nous croyons pouvoir fixer le total des grands gouvernemens à trente-trois; savoir : douze en Europe, vingt en Asie, et un en Afrique.

(1) Surtout les cartes angloises ont ce défaut. *Voyez* entre autres la carte d'Arrowsmith pour le voyage de *Macdonald-Kinneir,* qui, à d'autres égards, est bien faite, et contient des détails nouveaux, excepté pour la configuration de la partie orientale de la mer Caspienne, qui y est erronée; on peut comparer à ce sujet la carte de M. *Lapie.*

(2) *Voyez* la Gazette officielle d'Hollande, intitulée *Nederlandsche Staats Courant,* du 30 janvier 1821.

En Europe :

Romélie.
Bosnie.
Belgrade.
Widdin.
Rutchuck.
Sophie.
Scutari.
Janina.
Négrepont.
Trypolizza.
Candie.
L'Archipel (1).

En Asie :

Anadholy.
Jouzghat.
Siwas.
Konieh.
Adana.
Mérasche.
Tarabosan.
Kaizarieh.
Akalzike.
Kars.
Erzeroum.
Bayazid.
Van ou *Mouch*.
Diarbekir.
Mosul.
Bagdad, avec le *Kourdestan* et *Orfa*.
Alep.
Trypoly.
Damas.
Seyde, ou Acre.

En Afrique :

L'Egypte.

Description de l'Atush-Kudda, ou des temples de feu naturel des Guèbres, formés par des sources de naphte.

Les Guèbres, ou Parsis, ancienne secte distinguée de

(1) Dont dépend l'île de *Chypre*, où le *capitan-pacha* nomme un *musselim*. *Voyez* la Relation de *Macdonald-Kinneir*, T. I, p. 279.

toutes les autres par l'adoration du feu, tirèrent leurs opinions de Zoroastre. La Perse fut leur berceau; mais, d'après les diverses persécutions qu'ils y essuyèrent, un grand nombre d'entre eux quittèrent ce royaume; et, après avoir erré de différens côtés, ils trouvèrent enfin un asile à Surate, à Bombay, et en d'autres établissemens sur la côte de Malabar.

Ceux qui restèrent en Perse éprouvèrent une destinée plus cruelle que leurs frères émigrés; et, par suite des oppresions et des exactions du gouvernement, ils ont été réduits à l'état le plus abject de dégradation.

Les Guèbres persans habitent principalement les rives de la mer Caspienne et les villes d'Ispahan, d'Yezd, et de Kerman. Cependant leur grand temple du feu, nommé *Atush-Kudda*, *Atashghah* ou *Atechghah*, est situé dans le voisinage de Badku; et, avant la conquête des Sarrasins, des milliers de pélerins s'y rendoient tous les ans.

La ville de Badku, qui est un des plus grands et des meilleurs ports de la mer Caspienne, est située dans la péninsule d'Abschéron, sous la latitude septentrionale de 42° 22'. La terre des environs de cette ville est complétement imprégnée de naphte, et cette substance est le seul combustible et la seule lumière dont se servent les habitans. Ils forment des boules de pétrole noir mêlé avec du sable, et il n'en faut que trois pour chauffer un four de manière à pouvoir y cuire du pain, mais le pain cuit de cette manière contracte un goût et une odeur désagréables.

A environ dix milles au nord-est de cette ville, on voit encore les ruines des anciens temples que les Guèbres avoient construits. Le lieu retiré, où ils adorent la divinité sous l'image du feu, est un espace de près de cent pieds carrés, entouré d'un mur peu élevé, et contenant divers appartemens, dans chacun desquels est un petit volcan de

feu sulfureux, sortant de terre par une fournaise ou tuyau, ayant la forme d'un autel. Quoique ce feu soit un objet de culte, il n'en sert pas moins à faire la cuisine, et à préserver ses adorateurs des rigueurs du froid. Quand on ferme le tuyau, la flamme s'éteint à l'instant; et, en approchant l'oreille de l'ouverture, on entend un bruit souterrain, et l'on sent un courant d'air froid qu'on peut allumer à volonté, en approchant une substance enflammée. La flamme est d'une couleur pâle et claire; elle ne produit aucune fumée sensible, mais elle exhale une vapeur fortement imprégnée de soufre, qui gêne la respiration, à moins qu'on ne baisse la tête au-dessous du niveau de la fournaise. Les Guèbres qui y demeurent sont maigres et blêmes, et sujets à une toux qui annonce l'éthisie. Le terrain, dans tout cet enclos, est rempli de ce feu souterrain qui en sort par des ouvertures artificielles, mais qui a toujours besoin d'être allumé par une autre flamme.

Outre ces feux qui se trouvent dans les appartemens, il s'en trouve un plus considérable qui sort d'une crevasse naturelle de la terre, et qui brûle continuellement. On voit même plusieurs de ces volcans à l'extérieur des murs, et on les prendroit pour des fours à chaux. L'espace où l'on trouve ce feu volcanique a presque un mille de circonférence. C'est une colline peu élevée descendant vers la mer, et dont le sol se compose d'une terre sablonneuse mêlée de pierres. M. Forster observe que, de l'Atush-Kudda, on ne voit pas de terres montagneuses, ni de violentes éruptions de flamme; mais M. Kinneir assure que « toute la contrée autour de Badku a quelquefois l'air d'être enveloppée de flammes. On croiroit souvent, ajoute-t-il, que le feu descend des montagnes en masses énormes avec une incroyable vélocité; et, pendant les beaux clairs de lune des nuits de novembre et

de décembre, on voit de temps en temps une lumière bleue et brillante en couvrir toute la partie occidentale. Ce feu ne se consume point; et, si quelqu'un se trouve au milieu, il n'en est pas brûlé. »

Tout le terrain, à environ deux milles tout autour du feu principal, a la propriété remarquable de s'enflammer par un charbon brûlant quand on l'ouvre à la profondeur seulement de deux ou trois pouces. Mais, si l'on creuse la terre avec une bêche, et qu'on en approche une torche enflammée, il en résulte une conflagration considérable qui a quelquefois causé des incendies, et mis en danger la vie des hommes.

Si l'on enfonce, à environ deux pouces dans la terre, un roseau creux, ou même un tube en papier, et qu'on souffle sur un charbon ardent approché de l'orifice extérieur, il en sort une flamme légère qui ne brûle ni le roseau ni le papier. Les habitans se servent de ce moyen pour éclairer les maisons qui ne sont point pavées. Cette flamme suffit pour faire bouillir de l'eau, et même pour apprêter divers alimens. Pour l'éteindre, il ne s'agit que de boucher l'orifice par où elle sort. Les endroits où le terrain est le plus rocailleux sont ceux qui fournissent la flamme la plus active et la plus brillante. On sent une odeur de naphte assez forte; mais, quand on y est accoutumé, elle cesse d'être désagréable.

On emploie même ce feu naturel pour calciner la chaux. On place les pierres l'une sur l'autre, sur un endroit ouvert pour les recevoir, et, en moins de trois jours, elles sont en général parfaitement calcinées. La terre contient aussi du soufre, près de l'endroit où se trouvent les sources de naphte.

C'est principalement dans la petite île de Wetoy qu'on se procure le pétrole noir, et la naphte couleur d'ambre.

Les Persans en emportent de grandes quantités dans leurs vaisseaux; mais ils sont généralement en si mauvais état, que la naphte coule à travers, et qu'on en voit souvent la mer couverte à une distance de plusieurs lieues. Dans les temps sombres, ou quand le ciel est couvert de nuages orageux, les sources sont dans l'état de leur plus grande ébullition; et la naphte, qui s'enflamme quelquefois spontanément à la surface de la terre, coule dans la mer en quantité, et à une distance véritablement incompréhensible. Quand le ciel est pur et le temps serein, l'ébullition des sources n'excède pas deux à trois pieds.

Par suite de cette ébullition, le pétrole acquiert, par l'évaporation de la naphte plus volatile, un degré de consistance qui obstrue peu à peu l'orifice de la source qu'on voit alors entouré de petits tas de naphte ou de poix minérale terreuse, substance noire aussi compacte et aussi tenace que la poix. Quand cette accumulation de matière oppose une résistance supérieure à la force de la source, la naphte se forme quelque autre ouverture. Des sources qui n'ont pas été ouvertes depuis long-temps, ont une embouchure de 8 à 10 pieds de diamètre.

La naphte coule de ces sources dans des réservoirs, par le moyen de petites tranchées; et, quand un réservoir se trouve plein, une autre tranchée la conduit dans un second. On laisse dans le premier les parties les plus grossières qui accompagnent l'écoulement de la naphte. Elles ont une odeur forte et pénétrante, et servent de combustible aux classes indigentes de la Perse et des pays voisins. On les emploie principalement pour suppléer à l'huile à brûler et pour faire les boules à feu dont nous avons déjà parlé. Il est pourtant nécessaire de conserver cette substance dans

des vases bien fermés, attendu la facilité avec laquelle elle prend feu dès qu'une flamme en approche, ce qui occasionne des conflagrations.

La naphte la plus pure et la plus blanche se trouve principalement dans la péninsule d'Abschéron. Elle est plus fluide et plus volatile que toutes les autres espèces, mais on n'y en recueille qu'une petite quantité. Les Russes la boivent comme un cordial, mais elle ne les enivre pas. Prise intérieurement, elle passe pour être utile contre la pierre, les maux de tête et de poitrine, les maladies vénériennes et la blennorrhagie, maladies auxquelles les Persans et les Russes sont fort sujets. On dit que ceux-ci boivent de la même manière l'huile volatile de térébenthine, et en aussi grande quantité.

On se sert de la naphte extérieurement pour les taches scorbutiques, pour la goutte, les contusions, les entorses et les spasmes nerveux. Il faut pourtant prendre garde de ne l'appliquer que sur les endroits affectés; car, d'après son extrême subtilité, elle est aisément absorbée par le système lymphatique, et peut occasionner de vives douleurs en s'y amalgamant. Il faut aussi avoir grand soin d'éloigner toute substance enflammée, de peur de brûler la personne qu'on veut soulager.

On l'emploie aussi, de même que l'alcohol, pour faire disparoître les taches de graisse des étoffes de laine et autres, mais il est difficile de faire passer l'odeur désagréable qu'elle y communique. On dit encore qu'en y faisant dissoudre des substances résineuses, on en forme un vernis aussi brillant que durable.

Près des sources de naphte, il en existe d'eau chaude, et l'ébullition y est la même que dans celles de naphte. On en prend des bains qu'on dit d'une nature fortifiante,

et qui excitent l'appétit de ceux qui en boivent l'eau en même temps. Ce motif y attire beaucoup de malades et de personnes de distinction.

A l'est de la péninsule d'Abschéron sont plusieurs îles qui produisent aussi une naphte plus ou moins pure. Les Russes les nomment *Svitaiyé Ostrowa* ou Iles Saintes. Suivant M. Kinneir, la quantité de naphte qu'on recueille dans la plaine, au sud-est de Badku, est énorme. Quelques sources en fournissent mille à quinze cents livres par jour. On peut les regarder comme inépuisables; car, dès qu'elles sont vides, elles recommencent à se remplir, et la naphte y remonte jusqu'à ce qu'elle ait atteint son premier niveau.

Au milieu du défilé qui sépare le district de Kerkouk de la belle plaine d'Altun Kupri, dans le pachalik de Bagdad, on trouve un grand nombre de puits de naphte noire qui en produisent une quantité inépuisable. La plupart sont situés dans le lit d'une petite rivière qui se fraie un passage à travers les rochers. Ils ont environ trois pieds de diamètre sur huit à dix de profondeur. On y puise la naphte dans des paniers de cuir, la transporte, dans l'intérieur du pays, dans des de terre.

M. Kinneir regarde la naphte blanche comme une substance tout-à-fait différente de la noire, et ressemblant au suif plus qu'à aucune autre matière. Elle surnage à la surface de l'eau, tandis qu'on se procure la blanche en creusant dans la terre. La seule source de naphte blanche qu'ait vue M. Kinneir, étoit située aux pieds des montagnes de Bactiari, entre la ville de Shuster et la vallée de Ram-Hormouz. (*Philosophical Journal.*)

Détails sur le séjour de Napoléon Buonaparte à Sainte-Hélène.

La mort a livré Napoléon tout entier au tribunal de l'histoire ; mais les écrivains qui se respectent ne prétendront pas encore aborder un sujet aussi vaste et aussi difficile que la vie de cet homme unique. Il est toutefois une époque de sa vie sur laquelle le moment présent est précisément le plus favorable pour la publication des détails. Je veux parler de sa détention à Sainte-Hélène.

Une lettre, signée de M. de Montholon, une lettre du D. Oméara, un petit écrit de Santini, *huissier de la porte*, et quelques autres opuscules de ce genre, ont été répandus sur le continent, dans le but exprès de faire croire que Napoléon subissoit à Sainte-Hélène de mauvais traitemens qui ont abrégé ses jours. Rien n'est absurde comme cette imputation, si on l'examine en détail. Nous trouvons cet examen dans un discours prononcé au parlement britannique par lord Bathurst, ministre des colonies, discours qui n'a jamais été traduit en françois.

Le climat de l'île de Sainte-Hélène est le premier sujet de plainte ; il est tour à tour trop chaud, trop froid, trop sec et trop humide. Ce premier grief paroîtra bien singulier à tous ceux qui ont habituellement lu les relations des voyageurs. Le rocher de Sainte-Hélène doit précisément sa réputation à sa température douce, ses bonnes eaux et ses plantes anti-scorbutiques. La température moyenne de Longwood, dit lord Bathurst, est de 66 degrés de Farenheit ; ce qui est à peu près celle de Marseille, et probablement celle de beaucoup d'endroits de la Corse et de la Toscane.

Le choix de Longwood avoit d'abord été approuvé par

Napoléon; c'étoit la maison de campagne du lieutenant-gouverneur; et, d'ordinaire, les fonctionnaires publics savent bien choisir le site le plus agréable pour leurs maisons de plaisance; c'étoit, d'ailleurs, le seul endroit de l'île qui présentoit une plaine de douze milles de long, où Buonaparte avoit la liberté de se promener à pied, à cheval, en voiture, exercice qu'il avoit toujours représenté comme nécessaire à sa santé. On fut donc étonné d'apprendre que l'ex-empereur se plaignoit de cet emplacement, cependant on crut en trouver la raison; c'est que la plaine de Longwood, placée au centre de l'île, est le point le moins accessible à ceux qui auroient pu tenter d'enlever le célèbre prisonnier d'état; lui-même, s'il eût retrouvé le courage *maritime* qui l'abandonna à Rochefort, il eût eu plus d'obstacles pour se rendre sur les bords de la mer.

La mesure de faire ouvrir et lire ses lettres par le gouverneur, mais par lui seul, celle de le faire garder presque à vue par un officier anglois, celle de lui donner le titre de *général*, puisque l'Angleterre n'avoit jamais reconnu l'*empire*, n'ont pas besoin d'être discutées; mais il est curieux de connoître le motif du gouvernement anglois pour ne pas lui permettre de s'abonner aux journaux anglois de l'opposition. « C'est, dit le comte Bathurst, parce qu'on a fait des « tentatives de lui donner des avis, moyennant des avertis- « semens, en apparence indifférens, insérés dans les jour- « naux anglois. » Nous pouvons y ajouter un éclaircissement : étant rédacteur des nouvelles étrangères de *la Quotidienne*, il y a quelques années, nous avions pour correspondant un Italien, demeurant à Paris; ses nouvelles étoient remplies de petits détails locaux; par exemple : « On a trouvé une tête de Scipion au Campo-Vaccino « en présence du Saint-Père; » ou bien : « Un rocher « s'est écroulé près de Perugia. » Nous nous aperçûmes

que ces petites nouvelles nous attiroient des démentis dans les journaux italiens; nous prîmes le parti de les supprimer. Notre correspondant insista vivement pour que ses lettres fussent insérées sans retranchement : sur notre refus positif, et après avoir même fait des démarches contre nous auprès du propriétaire du journal, il nous retira sa correspondance et la donna presque gratuitement à une autre feuille. Nous soupçonnâmes alors que ces prétendues nouvelles étoient des avis symboliques donnés aux *carbonari*, et ce soupçon a depuis été confirmé. Nous ne sommes donc pas étonnés qu'un moyen semblable ait été employé pour correspondre avec le prisonnier de Sainte-Hélène. Ce fut un avertissement de vente inséré au *Statesman*, feuille insignifiante, mais *dévouée*, qui trahit ce secret. Buonaparte avoit la faculté de faire venir des livres, et il en fit une fois une demande pour 1200 liv. st. (28,800 fr.) qui fut remplie. On lui donnoit des numéros détachés des journaux.

Une des accusations les plus odieuses contre le gouvernement anglois, c'est d'avoir laissé manquer Napoléon et ses amis de vivres et de boissons. Mais la réponse du lord Bathurst à cet égard est aussi curieuse que positive. Le maître-d'hôtel de Buonaparte avoit mille livres sterling à dépenser par mois; et, quelque élevés que fussent les prix, cette somme, égale à celle qui est allouée au gouverneur de l'île, semble devoir suffire. C'est à l'égard des *vins* que le ministre anglois se justifie avec le plus de soin; on diroit qu'il y attache une importance particulière en parlant devant une nation chez qui l'usage veut que les créanciers laissent à un *gentleman* banqueroutier la partie de sa cave nécessaire pour sa consommation. « On nous a reproché, dit-il, de ne donner au général Buonaparte qu'*une* bouteille de vin par jour, et de même, à M. et madame Bertrand, à M. et

madame Montholon, à MM. Gourgaud et Lascasas, une bouteille à chacun. Peut-être cette proportion auroit-elle pu paroître justifiable, c'est celle qu'on observe dans la maison du roi d'Angleterre..... Mais nous avons poussé plus loin nos soins pour Buonaparte et sa suite. On fournit à sa table, de quinze en quinze jours, 84 bouteilles de vin ordinaire et 266 bouteilles de vins forts; savoir, 7 bouteilles de Constance, 14 de Champagne, 21 de Grave, 84 de Ténériffe, et 140 de Bordeaux. Le nombre des personnes qui mangent dans sa maison est de neuf, sans comprendre les enfans : ainsi, chacun avoit deux bouteilles de vins forts par jour. On donnoit en outre 42 bouteilles de porter par quinzaine. »

La détention de Napoléon, pendant les six ans qu'il a passés à Sainte-Hélène, paroît avoir coûté à l'Angleterre au moins deux millions de livres sterling (48 millions de France.)

Sur le peuple du Sonia, au Congo; par M. Maxwell.

On assure que les habitans du Sonia étoient obligés autrefois d'apporter des charges de sable blanc de mer, depuis les côtes jusqu'à Banza-Congo, qui en est à 150 milles de distance, pour former des promenades agréables dans la résidence du roi. Cette corvée qu'on en exigeoit finit par mécontenter tellement des gens dont toutes les nations voisines craignoient l'esprit belliqueux et indépendant, qu'ils cachèrent des armes dans leurs charges de sable et se trouvèrent par ce moyen en état de se venger de cet acte de tyrannie, en pillant la capitale et en tuant un grand nombre de sujets du roi.

Le Sonia, après avoir ainsi secoué le joug, fut toujours gouverné par des princes du pays.

Quelque extravagante que puisse paroître l'idée de faire porter des charges de sable à une telle distance, l'histoire de toutes les nations barbares, soumises au despotisme, garantit jusqu'à un certain point l'authenticité de ce fait; car on y voit les esclaves chargés de tâches ignominieuses, disproportionnées à leurs forces et à leurs moyens : nous en avons la preuve dans les Israélites, condamnés par Pharaon à faire des briques sans avoir les matériaux nécessaires. Si cette tradition d'ailleurs n'étoit pas fondée sur un fait véritable, il seroit difficile de concevoir comment on auroit pu l'imaginer chez un peuple qui ne connoît pas aujourd'hui le luxe de promenades artificielles.

Il est bon de remarquer que la manière dont ils portent encore leur charge sur l'épaule rend très-facile d'y cacher des armes, cette charge faisant un paquet d'environ huit pouces carrés sur cinq pieds de longueur. Elle se forme par le moyen d'une branche de bambou ou de palmier qui, quoique légère et flexible, est assez forte pour soutenir le fardeau et le maintenir dans sa forme alongée; et ce fardeau est entouré de feuilles étroites, mais fort longues. C'est de cette manière qu'on apporte à Embomma du sel et d'autres objets.

On raconte des histoires merveilleuses du courage et de la fierté des habitans du Sonia. Lorsque l'un d'eux est fait prisonnier, ce qui, dit-on, arrive très-rarement, il cherche à irriter un ennemi déjà peut-être implacable, en lui demandant à être mis à mort avec ses propres armes, dont il fait l'éloge, en même temps qu'il parle avec mépris de celles de son vainqueur. On peut juger d'après cela que, dans leurs guerres, on ne fait pas de quartier.

Cette nation a certainement des coutumes toutes différentes de celles des autres peuples qui habitent la côte. Elle n'a eu aucune communication avec les Européens depuis cinquante ans. A cette époque, les habitans massacrèrent en une nuit une colonie de Portugais qui, depuis long-temps, peut-être depuis 1484, étoit établie dans le Sonia. Ils y avoient construit des églises et des séminaires; mais tous ces édifices ont été détruits, à l'exception d'un seul, nommé *Ganga-Emkisse*, qu'on a conservé comme un monument de vengeance, et qu'on a rempli des débris de tous les autres, de cloches, de crucifix, etc.

Au total, on ne doit pas refuser toute croyance à ce qu'on raconte des prouesses et du caractère martial de ce peuple. Il peut y régner quelque exagération; mais est-ce une raison pour n'y voir que des fables? Devons-nous en être surpris, quand nous voyons que, même chez les nations policées, tout ce que transmet la tradition prend bientôt une teinte de merveilleux? Ce que je puis dire des habitans du Sonia, d'après ma connoissance personnelle, ne dément pas la magnanimité qu'on leur attribue. Je n'en ai jamais éprouvé aucun acte de violence ni de trahison, et cependant je me suis trouvé une fois complétement en leur pouvoir. Je m'étois avancé à une assez grande distance de l'équipage d'une barque qui coupoit de l'herbe pour des bestiaux que nous avions à bord, quand une troupe d'habitans du Sonia qui se trouvoient dans les environs, m'ayant entendu tirer un coup de fusil, parut tout-à-coup devant moi, avant même que j'eusse eu le temps de recharger. Je n'étois pas sans alarmes; mais je fis bonne mine à mauvais jeu; et, m'avançant vers le chef, je lui demandai s'il vouloit me vendre ses trompettes d'ivoire. Il y consentit, et m'ac-

compagna jusqu'à la barque, où je lui en achetai deux, après lui avoir offert des rafraîchissemens, ainsi qu'à toute sa troupe. Ils alloient, me dirent-ils, à Ganga-Empinda. Ils parurent fort à l'aise tout le temps qu'ils restèrent à bord, montrant par leur conduite qu'ils ne craignoient ni ne méditoient aucune trahison. Avant de se remettre en route, ils nous régalèrent d'un concert de trompettes, aussi sauvage, aussi discordant que le génie de l'Afrique auroit pu le désirer. Le chef avoit six trompettes, dont la plus grande paroissoit avoir été une défense d'un poids d'environ quatre-vingts livres. Il avoit aussi un tambour, et trois autres instrumens ayant quelque ressemblance à une lyre.

Des défenses d'une telle grandeur ne peuvent appartenir, comme on peut bien le croire, qu'à l'éléphant. On en fait des trompettes en creusant l'ivoire intérieurement. L'extrémité la plus large en est fort mince; mais l'épaisseur augmente graduellement, en avançant vers l'autre bout. A peu de distance de la pointe, on pratique un trou communiquant à la cavité intérieure, et l'on y applique la bouche quand on veut jouer de cet instrument. La surface extérieure de la trompette est parfaitement polie, et souvent elle est couverte de dessins réguliers et de figures hiéroglyphiques qu'on y grave avec un fer chaud. On taille quelques cercles sur la partie la plus étroite. La valeur intrinsèque de ces trompettes n'est rien en comparaison du travail qu'elles exigent, et c'est ce qui en fait tout le prix; mais, comme instrument de musique, elles ne peuvent avoir la moindre prétention.

Quand deux personnes d'un rang égal se rencontrent, l'une d'elles, fléchissant le genou gauche, fait ce qu'on appelle le *saccula*, ce qui est une certaine manière de battre des mains, et dit à l'autre : « Comment vous por-

tez-vous ? » Celui-ci en fait autant à son tour, et lui répond : « Fort bien, je vous remercie. »

Quand un inférieur s'approche de son supérieur pour lui demander une faveur, il se prosterne à terre, joint les mains, jette de la poussière sur la tête, et s'écrie : « Soyez miséricordieux, je suis votre serviteur et votre esclave. » (*Philosphical Journal.*)

Pomare, roi d'Otaïti.

Ce n'est pas le Pomare connu de Cook, de Vancouver et de tant d'autres navigateurs ; c'est son fils, désigné par ces voyageurs sous le nom d'*Otou.* Il règne depuis le 3 septembre 1803, mais ce n'est qu'au mois de juillet 1812, qu'il se déclara formellement partisan de la religion chrétienne, et qu'il invita les missionnaires anglois à bâtir une église. Le 19 novembre 1815, les partisans du paganisme attaquèrent le parti chrétien ; ils furent complétement battus, et la clémence de Pomare lui gagna tous les cœurs ; il règne depuis cet événement sans opposition. Les anciennes idoles ont été brûlées ou envoyées au *Muséum* de la société des missionnaires à Londres. Le grand bloc, qui représentoit le dieu *Oro*, sert, dans la cuisine du roi, à supporter les corbeilles remplies de vivres qu'on y suspend ; c'est un emploi très-avilissant selon les idées des Taïtiens. Les îles d'Eiméo et de Rayétéa (Ouliétéa) ont aussi adopté le christianisme. Pomare a lui-même travaillé à imprimer un alphabet de la langue otaïtienne, et il en composa le dictionnaire. C'est bien dommage que ce prince ne joigne à sa douceur naturelle aucune grande qualité, il s'intéresse peu aux progrès des arts et de l'agriculture.

Il a été formé à Eiméo une société de missions, auxiliaire de celle de Londres. (*Evangelical Magazine.*)

Cérémonies usitées dans quelques pays de l'Afrique à l'inhumation des personnes d'un rang élevé; par M. Maxwell.

Dans le royaume d'Angoya et de Chimfouka, quand un homme d'importance vient à mourir, on garde son corps pendant un temps proportionné au rang et à la richesse de sa famille. Ainsi le corps d'un prince n'est inhumé qu'au bout de quatre ans. Dans le Loango propre, à quatre-vingts milles vers le nord, on place les morts sur une claie, et on dessèche les corps sur un feu lent de bois aromatique. Je n'ai pu savoir comment on en dispose ensuite.

Mais, dans les deux premières contrées, le corps est constamment gardé par des pleureurs à gages, qui, à certains intervalles, poussent des lamentions et des hurlemens; ils arrachent leurs cheveux, et se déchirent le corps de la manière la plus extravagante, comme s'ils éprouvoient réellement une douleur excessive. De temps en temps ils témoignent leurs regrets par des chants lugubres, en faisant l'éloge du défunt, et en célébrant sa noblesse, son opulence, sa bonté, sa force, sa sagesse et sa valeur. Ils sont occupés à couvrir le corps, qui est soutenu debout au centre d'une maison destinée à cet usage, d'abord d'étoffes du pays, chaque pièce étant attachée sur celle qui précède, et enfin d'étoffes de manufacture d'Europe et d'Asie, jusqu'à ce que le corps devienne le centre d'une véritable montagne. On a vu de ces enveloppes d'étoffes précieuses d'indiennes, de taffetas, de brocart, former une masse

d'environ deux cents pieds cubes, ayant l'air d'une balle de forme oblongue, avec une protubérance s'élevant du milieu de la surface supérieure. Pour retarder les progrès de la putréfaction, on arrose tous les jours cet édifice de quelques gallons d'eau-de-vie; ce qui coule à travers est reçu dans des vases disposés à cet effet, et les pleureurs s'en régalent comme du breuvage le plus délicieux. Il est certain qu'il a l'effet d'un talisman, car c'est après qu'ils en ont bu, que leurs chants de douleur ont le plus d'énergie. C'est ainsi que furent célébrées pendant un an les obsèques d'un commerçant de Malamba nommé Empollo Leumba, misérable à qui sa richesse, ses grandes alliances et sa vanité, valoient des démonstrations extérieures de respect que le cœur de ses concitoyens lui refusoit secrètement. Il avoit eu les oreilles coupées dans sa jeunesse pour quelque méfait, et sa physionomie annonçoit la perfidie et la trahison. J'assistai à la fin de la cérémonie funèbre.

Des milliers d'individus étoient présens à ses funérailles, et on leur distribuoit l'eau-de-vie avec profusion, ce qui contribuoit sans doute à rendre le concours si nombreux. Le corps étoit placé sur une espèce de char découvert monté sur de petites roues, et on le traînoit avec des cordes vers le lieu de la sépulture, où l'on avoit creusé une fosse de douze pieds de profondeur, dans laquelle étoit un énorme panier en osier destiné à recevoir le corps avec toutes les enveloppes dont il étoit entouré; on l'y descendit avec des cordes, on le couvrit de terre, et l'on plaça sur la tête deux grandes défenses d'éléphans. Un sentier conduisoit dans la vallée où est situé le cimetière, et l'on peut conclure que le domicile des morts est regardé comme sacré, puisque les naturels résistent à la violente tentation que doit leur offrir la quantité d'ivoire qui s'y trouve déposée.

Un négociant m'y montra un endroit où il avoit vu un lion dévorer un antilope ; et je dois dire que cette vallée sombre et retirée me sembla de nature à pouvoir servir de repaire aux monarques des forêts. (*Philosophical Journal.*)

Sur l'état actuel du Mexique.

La discussion actuelle entre les députés européens et américains sur les moyens de pacifier l'Amérique espagnole, amène des révélations et des éclaircissemens utiles à la statistique.

« La population du Mexique s'est accrue de plusieurs millions d'individus, mais le nombre des propriétaires ne s'est pas accru en proportion de celui des habitans. Il n'y existe que 3,406 propriétaires fonciers, d'après les registres des contribuables. Un territoire de 480,000 lieues carrées est divisé entre 3,406 individus ! C'est cette classe qui, sous le nom de *Criollos* (Créoles), se regarde comme la véritable nation...... Le reste des habitans agricoles est dans leur dépendance. Cette multitude immense, n'ayant aucune propriété fixe, est toujours prête à se laisser entraîner par tous les chefs de faction, tels que Hidalgo et Morales, mais elle ne leur fournit aucun appui solide.

Les Européens sont toujours désignés à la haine publique, sous le nom de *Gachupinos ;* ce sobriquet vient de la langue mexicaine, et signifie *souliers pointus ;* il fut d'abord donné aux soldats de Cortez. Une réconciliation entre les Créoles et les *Gachupinos* paroît dans ce moment plus que jamais impossible.

« Mais les Créoles mexicains ne sont pas disposés à courir les hasards d'une révolution contre la métrople,

qui ne pourroit s'effectuer qu'avec le secours de la multitude. La classe des commerçans et des capitalistes est européenne, elle quitteroit le pays en cas d'une déclaration d'indépendance. On ne voit pas comment l'exploitation des mines pourra continuer, sans le secours du commerce qui prête aux propriétaires les grands capitaux nécessaires pour les travaux préparatoires.

« Les mines, ayant été ruinées par les insurgés, n'ont produit pendant bien des années que 4 à 5 millions de piastres par an; le produit s'est élevé, l'année passée (1820), à onze millions.

« Le Mexique n'a donc pas de très-grands moyens pour jouer le rôle imminent que plusieurs rêveurs politiques lui assignent. Du repos et de l'ordre, voilà ses besoins les plus pressans. Les trois derniers vice-rois Calleja, Vénéga et Apodaca, ont montré de grands talens en rétablissant la tranquillité et le contentement. C'étoit également par les fautes et les excès des trois vice-rois, Brunchifoste, Azanza et Iturrigay, que les semences d'un mouvement révolutionnaire avoient été répandues. »

(*El Universal.*)

Sur la religion des habitans du Congo et du Loango; par M. Maxwell.

Il est difficile, s'il n'est pas impossible, de se former une idée juste de l'état de la religion chez un peuple dont nous connoissons si peu le langage. Ce n'est guère même qu'au hasard que nous pouvons devoir quelques informations à ce sujet. J'en vais donner un exemple: M. Deshayer et plusieurs négocians dînant un jour avec moi, une barque françoise, appartenant à un bâtiment qui étoit à l'ancre au cap Padron, et qui étoit envoyée pour reconnoître et sonder le fleuve, passa bord à bord de notre

navire. L'officier, qui commandoit la barque, dit que son bâtiment serait à Embomma dans dix à douze jours. En toute autre circonstance, cette nouvelle ne m'auroit pas peu alarmé, car je savois que ce navire avoit une bonne cargaison de marchandises de défaite. Mais comme j'avois presque achevé mon chargement, je dis au capitaine Deshayer, d'un air indifférent, que cela étoit peu important pour moi, attendu qu'à cette époque j'aurois fini mes affaires. « *Eh bien!* » dit-il, « *le soleil luit pour tout le monde,* » voulant faire entendre que lui-même ne perdroit pas son temps. Les naturels, qui entendoient un peu le françois et l'anglois, ne savoient que faire de cette phrase et n'en comprenoient ni le sens ni l'application. Ils l'expliquèrent de plusieurs manières fort bizarres. Enfin le prince Nefoumu-Emfoute me dit : « Je vous dirai ce que je crois qu'est le soleil. Je crois que c'est le premier lieutenant d'Enzambi Empoungu. »

D'après tout ce que j'ai pu recueillir sur ce sujet intéressant, il paroît que la croyance générale dans cette partie de l'Afrique est que les affaires de ce monde sont gouvernées par un être invisible, dont la sagesse et la puissance sont infinies, et dont tous les projets tendent au bonheur et au bien-être de ses créatures, et qu'on y regarde le soleil comme le principal agent dont il se sert pour diriger les opérations de la nature, et sans la puissante influence duquel les ténèbres et la désolation couvriroient la face de la terre. Ils avoient remarqué que le premier lieutenant d'un navire faisoit exécuter tous les ordres du capitaine sans que celui-ci eût besoin de paroître lui-même, et c'étoit sans doute ce motif qui avoit porté le prince à se servir de cette comparaison ingénieuse, pour expliquer le sens qu'il attachoit à la remarque de M. Deshayer.

Autre exemple : — Ayant détaché les liens d'un esclave que je venois d'acheter, il se prosterna dans une attitude de dévotion; et, levant les yeux vers le ciel, il s'écria: « Enzambi Empoungu, je suis ta créature ! » Me regardant alors d'un air satisfait, il prit une pipe dans sa ceinture, et me fit voir qu'elle étoit vide. Je lui donnai un peu de tabac et du biscuit. Il parut fort content, et devint le favori de tout l'équipage.

Ces incidens prouvent qu'on peut tirer des conclusions importantes des événemens les plus ordinaires de la vie, dans un état de société non civilisée, quand on veut les observer avec soin ; et qu'au milieu d'une foule d'absurdités mélées à leur culte religieux, les habitans du Congo ont quelques notions très-relevées d'une divinité suprême qu'ils adorent sous le nom d'Enzambi Empoungu. Quoi qu'en puissent dire certains voyageurs, j'ai peine à croire qu'il existe ou qu'il ait jamais existé une nation assez barbare pour qu'on n'y trouve aucune trace de croyance en un être suprême et en une existence future.

Les bonzes dont on exécute les ordres, comme si c'étoient des décrets du destin, sont regardés avec une vénération toute particulière. Quand on voit un tourbillon balayer la plaine et faire lever circulairement des masses de poussière et de sable, les naturels s'écrient : « C'est l'esprit des bonzes ! » Et ils sont frappés de terreur et de consternation.

Les habitans du Congo ont des idoles auxquelles ils donnent le nom de fétiches, quelles que soient leur forme, leur nature et leur vertu, et la variété en est innombrable. Les plus ordinaires sont le lait, les œufs et les oiseaux. Parmi ces derniers, la perdrix est regardée comme si sacrée, que si la patte d'une perdrix morte a touché à quelqu'un de leurs alimens, ils periroient de faim, avant de

se résoudre à en manger. Le lait et les œufs ne sont pas l'objet d'une semblable vénération, ou, pour mieux dire, d'une telle horreur, car j'ai vu plusieurs naturels sur le navire avaler les fétiches les uns des autres avec la plus grande harmonie.

D'autres fétiches consistent en de grossières imitations du corps humain et de quelques animaux, ayant un fragment de miroir placé sur la poitrine; des défenses de jeunes éléphans, remplies d'une pâte noire dans laquelle on plante certaines coquilles; des griffes et des dents de tigres; de petites cornes de chevreaux et d'autres animaux; des coquillages de mer pleins de la pâte noire dont j'ai déjà parlé; enfin de petits paquets de guenilles de diverses couleurs, de petits sacs remplis d'ingrédiens précieux, et de petits flacons contenant de la poudre à fusil consacrée.

Personne ne boit sans faire une oblation à son principal fétiche, qui est ordinairement une défense d'éléphant. Il la tient de la main gauche, passe la langue sur la pâte noire dont elle est pleine, emplit sa bouche du breuvage qu'il va prendre, en lance quelques gouttes sur le fétiche, et rejette le reste dans le vase où il l'a pris, en murmurant quelques paroles. (*Philisophical Journal.*)

Sur le roi de Malemba.

Il n'est permis au roi de Cimfouka ou Malemba, ni de faire le commerce, ni de visiter les ports de mer. Il est obligé de résider avec les prêtres dans une partie du pays très-éloignée, pour surveiller le grand dépôt de leur établissement religieux, et garder l'asile sacré des fétiches. Il ne peut porter aucuns vêtemens de manufacture étran-

gère, et il faut qu'il se contente, pour son costume, du drap le plus grossier du pays. Ils portent si loin le scrupule à cet égard, qu'il n'est permis à aucun des princes d'approcher de la personne du roi, sans être vêtu de la même manière. Les Européens eux-mêmes, quand ils font au roi une visite de cérémonie pour lui offrir des présens, sont obligés de se conformer à cette étiquette. Cet usage, joint à plusieurs autres, fait que, lorsque la couronne devient élective, à défaut d'héritier mâle, les nobles hésitent à accepter un trône qui les condamne à la réclusion et à des privations. Il en résulte quelquefois un interrègne de plusieurs années, et c'est ce que je vis arriver en 1785. Mambouka était le seul candidat au trône vacant; mais comme il jouissoit d'un grand pouvoir, et qu'il faisoit un commerce très-lucratif, il amusa la nation et retarda son inauguration pendant plusieurs années, tant il étoit peu empressé de changer ses avantages actuels et les jouissances qu'il pouvoit se procurer, contre les austérités et les mortifications de la royauté. Mambouka, à ce qu'il paroît, ne considéroit la royauté que comme la caisse qui recouvre la montre; et si elle n'avoit nulle part plus de charmes, le genre humain n'en seroit peut-être pas plus malheureux.

Sans les nombreuses restrictions auxquelles est assujéti le roi de Chimfouka, on ne trouveroit pas très-extraordinaire qu'il ait cinq cents femmes, comme on l'assure: car la polygamie est admise dans toutes les parties de l'Afrique que nous connoissons.

Les titres de dignité au-dessous du roi sont *Macheila*, *Makai*, *Mambouka*, *Mamfouka*, *Machainge*, *Mabaillie* et *Foumu*. Les deux premiers titres appartiennent à l'héritier présomptif du trône, et sont par conséquent les plus élevés après celui du roi; mais le vice-roi, qui porte celui de Mam-

bouka, ayant le commandement des forces, ou pour mieux dire ayant le droit d'assembler et d'employer des hommes armés (car il n'existe pas de troupes réguliéres), est l'homme le plus puissant du royaume. Le titre de Mamfouka, ou Mafouka, est porté par le percepteur des douanes, et c'est un poste fort lucratif, s'il faut en juger par les intrigues et les cabales qu'on emploie pour l'obtenir, et qui vont quelquefois jusqu'à une petite guerre. Ceux de Machainge et de Mabaillie appartiennent à des officiers inférieurs du Mamfouka, et leurs principales fonctions sont de conduire les fournitures de bois et d'eau aux navires qui viennent sur la côte, et dont ils reçoivent un petit droit pour ce service. Le machainge a ordinairement une bonne provision de bois à brûler, qu'il vend à un prix modéré. C'est pour la plus grande partie du manglier, bois qui se fend aisément, qui brûle bien, mais qui rend une fumée piquante, dont le résultat est souvent une maladie cruelle et opiniâtre, l'opthalmie. Le titre de foumu équivaut à celui de prince.

Il est impossible de comprendre, d'après une observation accidentelle de leurs effets, les ressorts et les mouvemens d'un gouvernement semblable; la manière dont ses différentes parties correspondent entre elles, montre une régularité de dessin qui y existe, sans aucun doute, jusqu'à un certain point, et qu'on peut y remarquer avec du soin et de l'attention. Quelque barbare, quelque incivilisée que soit une nation, on y trouve en général un petit nombre d'êtres qui ont assez d'adresse et de moyens pour réduire la tyrannie en système, et pour forger des fers à l'esprit comme au corps du plus grand nombre; et dans un pareil état de société, la multitude est un animal patient qui courbe la tête sous le joug sans résistance.

(*Philosophical Journal.*)

Les Cotsakia des Grecs modernes.

Les voyageurs ont porté des jugemens très-différens sur les Grecs modernes ; quelques-uns ont certainement exagéré la dégénération de ce peuple, surtout M. Bartholdy, qui, ayant rassemblé beaucoup de citations de tout ce que les Grecs modernes ont écrit de plus mauvais en vers et en prose, en conclut même que ce peuple a perdu tout-à-fait le génie poétique de ses ancêtres. Ce jugement est mal fondé. Les Grecs sont dans une situation politique qui les empêche d'avoir un théâtre national ou d'imprimer de grands poèmes ; mais leurs petites chansons improvisées rappellent encore la manière de leurs ancêtres ; on les appelle *cotsakia ;* ils en chantent dans toutes leurs réunions sociales ; ils s'en servent pour égayer leurs travaux, en s'accompagnant de la guitare. La plupart de ces impromptus ont pour objet l'amour ; d'autres cependant offrent des pensées plus graves. Ce sont absolument les *skolia* des anciens ; et, s'ils n'ont pas toujours l'élégance d'Anacréon, ils ont souvent son feu et sa verve. En voici deux échantillons :

Τον ουρανον καμνω χαρτι,
Την θαλασσαν μελανι,
Να γραφω τα πισματικα
Κου παλα, δεν με φανα.

« Si le firmament étoit du parchemin, si la mer étoit de l'encre, en écrivant et récrivant, je ne finirois pas de peindre mes tourmens. »

Ισως θαρρεις κι ᾽αν μ᾽ ᾽αρνητης,
Πως θενα κιτρινισω ;
Δαρφαλακι θαγενω
Δια να σε δαιμονισω.

« Par tes rigueurs, tu te flattes de me rendre pâle comme le fruit du citronnier : je deviendrois un œillet odorant et plein d'éclat pour te faire enrager. »

Κυπαρισσακι μου 'οψηλω,
Σκυψε να σε λαλησω.
Εχω δυο λογια νασεπω,
Κι απε να ξεψυχησω

« Mon cyprès élancé, courbe-toi pour que je te parle. J'ai deux mots à te confier, et puis j'expire. »

Les habitans de la Morée se distinguent surtout comme improvisateurs; on entend encore sur les montagnes de l'Arcadie les bergers se saluer par des strophes de ce genre. C'est, je crois, des marins de l'Archipel que les gondoliers de Venise avoient pris la coutume de ramer en cadence au bruit d'un chant uniforme.

Pertes de la religion catholique parmi les Irlandois.

Ce n'est pas l'église anglicane qui a eu la pensée de propager les doctrines protestantes parmi les catholiques d'Irlande; l'église anglicane est trop riche pour ne pas être apathique. Un grand nombre de sociétés, formées par les diverses sectes *non conformistes*, a entrepris ce grand projet et y réussit au-delà de toute idée.

Les *Baptistes* entretiennent des prédicateurs ambulans, de véritables missionnaires qui expliquent les saintes écritures en irlandois.. Les rapports de la société baptiste assurent qu'à mesure que la lecture de la Bible se propage, les Irlandois renoncent au catholicisme et ne fréquentent plus les chapelles.

La *société évangelique irlandoise* est encore plus formidable; elle a des maisons à Dublin, à Cork, à Belfast, à Youghall, où l'on élève avec soin de jeunes misionnaires qni ont fait de très-grands progrès parmi la classe inférieure des catholiques.

Dans le midi de l'Irlande, les Sociniens ont fait des conquêtes considérables, et leurs efforts sont d'autant plus efficaces qu'ils procèdent avec beaucoup de finesse.

La *société des écoles de dimanche*, à Dublin, s'occupe à faire élever des pauvres enfans catholiques dans la religion protestante; elle comptoit, en 1818, d'après son rapport, 59,888 élèves.

La *société hibernienne*, dont le siége est à Londres, s'occupe à fonder des écoles et à répandre des Bibles dans les provinces les plus catholiques de l'Irlande. Elle avoit 32,516 enfans 1250 élèves adultes au mois de mai 1818. Partout où cette société a de l'influence, les catholiques commencent à lire la Bible, malgré les défenses de leur clergé, qui, précisément par son opposition, perd les affections du peuple. Plus les prêtres catholiques blâment la lecture de la bible, et plus leurs paroissiens se rapprochent des protestans.

(*Phelaw*, the Bible, not the Bible society, etc. Dublin. *N. B.* M. Phelaw est docteur en l'université de Dublin).

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Expédition du capitaine Parry.

Ce célèbre navigateur, entré dans le *détroit de Hud-*

son, et non pas dans celui de *Davis*, étoit, le 1er juillet, près de l'île *Résolution;* il paroît qu'il cherche à pénétrer, soit par le *Welcome*, soit par le bras de mer qu'on croit exister entre l'île Cumberland et l'île Southampton; c'est le bras de mer où James Foxe se vit arrêté par les glaces en 1611, et que le Danois Jens Munck, qui le vit en 1619, nomma *mer Christiane.* On peut consulter notre carte polaire, dans le VIIIe volume de ces *Nouvelles Annales.*

Voici deux lettres des personnes à bord des vaisseaux de l'expédition :

A bord du vaisseau de S. M. *le Fury*, baie de Hudson, sur la côte d'Amérique, le 29 juin 1821.

« Je profite, pour vous écrire, du retour du *Nautilus*, qui nous a accompagnés avec des munitions. Nous avons eu une excellente traversée des Orcades jusqu'ici; mais, depuis que nous y sommes, le temps a été moins favorable.

« Nous avons fait deux essais pour décharger le transport, l'ayant amarré à cet effet à des montagnes de glace; mais de forts ouragans nous ont éloignés successivement et ont enlevé quelques-uns de nos canots sur le pont. Le transport a été aussi maltraité, n'ayant pas été assez fortifié contre la glace. Néanmoins, tout considéré, il s'en est tiré assez bien, n'ayant perdu que le cuivre de ses bossoirs. Nous profitons maintenant d'une belle journée, et nous espérons pouvoir, dans un jour ou deux, le congédier et nous avancer vers notre destination.

« Nous avons reconnu, il y a environ huit jours, une île appelée *Résolution*, où nous espérions voir des Indiens; mais il y avoit tant de glaces entre les vaisseaux et la terre, que nous n'avons pu attérer.

« A peine puis-je vous donner une idée de notre route tracée, ou, pour mieux dire, de notre route idéale : premièrement, parce que notre direction doit en grande partie dépendre de l'état de la glace; secondement, parce que nous manquons de cartes; car celles dont on se sert communément sont si peu exactes, qu'elles sont absolument inutiles. Dans le cas où néanmoins vous auriez une bonne carte du pays, je vais vous dire la direction que nous essaierons de suivre.

« Après avoir doublé le cap Farwell, à l'extrémité sud du Groënland, par 49° de lat. N. et 4′ de long. O., nous avons gouverné presque directement à l'ouest, entre le cap Shidley, sur la côte de Labrador, et l'île de Résolution, par 61° 40′ de lat. N. et 63° de long. O., où nous sommes actuellement. D'ici nous nous proposons, si le vent et la glace le permettent, de porter vers le nord-ouest, et d'essayer de reconnoître une ouverture à l'est de la baie de Repulse, dans laquelle il n'est jamais entré aucun vaisseau, excepté *le Fox*, il y a environ cent cinquante ans (1); de là nous irons dans la mer de Hearne, où nous hivernerons (si nous y arrivons); ensuite dans la mer de Mackenzie, le détroit de Behring, etc.

« Tous les officiers sont extrêmement aimables, et je ne doute pas que nous ne passions l'hiver très-agréablement ensemble. Nous préparons tous nos carabines pour tuer les cerfs, qui abondent dans cette île. Nous sommes cependant bien pourvus de vivres; nous avons en abandance de la viande fraîche, du bœuf, du mouton, du porc, des œufs et de la volaille, en outre des moutons, des cochons et vingt-deux bœufs vivans à bord du trans-

(1) L'auteur de la lettre prend le grand navigateur *James Foxe* pour un vaisseau. (*Note du rédacteur.*)

port, des soupes et des viandes préparées de toute espèce pour plus de trois ans; de sorte que nous n'avons pas besoin, à moins que nous ne le voulions, de toucher à nos provisions salées.

« La température moyenne, où nous sommes, est à peu près 30° de Fahrenheit; le soleil, dans ce moment, à minuit, paroissant sur l'horizon : ainsi, nous avons constamment de la clarté, ce qui est très-agréable lorsqu'on navigue à travers les glaces. On a fait descendre hier une machine pour prendre de l'eau à cinq cents brasses de profondeur; sa température, suivant un thermomètre à registre, étoit de 40 ¼ degrés de Fahrenheit, celle de la surface étant de 36 degrés. La gravité spécifique, à la même profondeur, étoit de 1,0278, et, à la surface, de 1,0260. Notre position, ainsi déterminée astronomiquement, est toujours au nord-ouest de nos calculs fixes; d'où il suit qu'il y a constamment un courant du nord-ouest au sud-est. »

Extrait d'une lettre de M. Edward, chirurgien du *Fury*, datée du détroit de Davis (*lisez* Hudson), le 30 juin, et adressée au docteur Martin, secrétaire de la Société humaine.

« Le transport le *Nautilus* retourne dans la Tamise, et je profite avec joie de l'occasion qu'il m'offre pour vous accuser la réception de votre lettre du 20 avril, et de la description des îles Tonga. Agréez-en mes sincères remercîmens, ainsi que des vœux que vous faites pour nous. La lecture de cet intéressant ouvrage m'a déja procuré beaucoup de plaisir et d'instruction; et si nous étions assez heureux pour effectuer le passage si long-temps douteux dans la mer Pacifique, il nous seroit d'une utilité inappréciable. Dans ce cas, nous visiterions indubitablement plu-

sieurs îles que baigne cet immense océan. Nous nous ravitaillerions et radouberions certainement aux îles de Sandwich, pour notre voyage de retour; mais je crains que les îles Tonga (que la relation de M. Mariner nous tenteroit doublement de visiter) ne fussent hors de notre route; soit que nous retournassions en faisant le tour du nouveau monde, ou en traversant l'océan indien, doublant le cap de Bonne-Espérance, et faisant ainsi le tour du globe.

« Jusqu'ici notre voyage n'a été accompagné d'aucun incident remarquable. Nous sommes arrivés le 18 de ce mois au bord de la glace, environ à 40 milles du détroit de Hudson. Depuis ce jour nous avons employé notre temps à décharger le transport, opération qui a été contrariée par une continuation de brouillards épais et froids, et de mauvais temps. Nous poursuivrons immédiatement notre voyage à travers la glace. Elle est trop peu épaisse à cette latitude pour nous offrir beaucoup de résistance, et nous comptons arriver, vers le 1er d'août, à l'extrémité N. E. de l'île de Southampton. Dans ces parages, dont nous n'avons qu'une connoissance géographique très-confuse, il est très-probable qu'on trouvera la vraie côte de l'Amérique continentale; et si nous la trouvons, elle nous conduira peut-être dans la mer Pacifique. Mais les obstacles qui s'opposent à une navigation heureuse sur une telle côte sont trop multipliés et trop évidens pour autoriser une confiance illimitée dans le succès. Nos espérances sont grandes; et si, grâce à la Providence, nos vaisseaux résistent, je ne désespère pas de dater la première lettre que j'aurai le plaisir de vous écrire, du Kamchatka. Je vous salue, etc. »

Les lettres du capitaine Parry lui-même ne donnent pas des espérances aussi positives.

Voyage de M. Billingshausen au pôle austral.

Le voyage des deux vaisseaux russes sous les ordres de M. Billingshausen a eu pour résultat la certitude qu'il n'y a point de *continent austral.* Ce navigateur a d'abord visité l'île de Roche, ou la Géorgie de Cook; de là il s'est dirigé sur la terre Sandwich ou Thule australe; mais en route il a découvert trois petites îles nouvelles, dont l'une est un volcan en pleine activité. Il a fait le tour de la terre Sandwich, que le capitaine Cook n'étoit pas éloigné de considérer comme la pointe d'une grande île, pour ne pas dire d'un continent. M. Billingshausen a constaté que ce n'est qu'une chaîne d'îles. Il s'est ensuite élevé jusqu'au 69ᵉ parallèle, en traversant une mer ouverte, quoique offrant de temps à autre des glaces flottantes; en tournant à l'ouest, il a passé *au sud* du Nouveau Shetland, et a par conséquent constaté que les terres de ce nom ne vont pas au pôle. Il a continué sous cette même latitude, ou à peu près, à faire le tour de près des deux tiers de la zone polaire antarctique sans y trouver de terres : les glaces mobiles y sont en quantité et de dimensions énormes. Il est enfin venu mouiller à Port-Jackson, à la Nouvelle Galles du sud.

Nouvelle-Islande.

Ce n'est qu'un nom que les Américains ont prétendu donner à une partie des terres du Nouveau Shetland, afin de s'en attribuer la découverte. Ils y ont fait une pêche abondante, et ils en ont rapporté des échantillons de roches, qui paroissent pour la plupart basaltiques.

D'après les dernières recherches des Anglois, l'archipel du Nouveau Shetland paroît s'étendre jusqu'au 66ᵉ parallèle, entre 52 et 64 degrés de longitude ouest de Grenwich.

Relation de l'éruption du volcan de l'île de Bourbon, année 1821.

Le 27 février, à dix heures du matin, le temps étoit couvert, on entendit un bruit épouvantable, semblable à celui d'un fort coup de tonnerre, et qui fut produit par l'explosion d'une colonne de feu et de fumée vomie par le cratère du volcan. La clarté du jour s'opposoit à ce que l'on pût jouir pleinement de cette brillante horreur. Mais la nuit étant survenue, on aperçut une gerbe formée par des tourbillons de feu et de matières enflammées, s'élevant avec majesté à une hauteur prodigieuse, et retombant avec un fracas qui imprimoit la terreur. La clarté qu'elle répandoit, étoit telle que dans toute l'étendue de ce quartier on pouvoit lire une lettre à la lueur de ce prodige. Vers le milieu de la nuit, on distingua trois rivières de feu s'ouvrant un passage dans le haut de la montagne, un peu au-dessous du cratère, et prenant une direction perpendiculaire au grand chemin. Le 9 de mars, l'une d'elles l'avoit déjà traversé en y laissant un piton de lave de cinq ou six pieds de haut sur vingt de base, et rouloit à la mer sur une étendue de trente gaulettes en faisant rejaillir l'eau à une hauteur si considérable, qu'elle retomboit en forme de pluie.

Au moment de l'éruption, il s'établit dans les environs du volcan une pluie fine, composée de cendre noirâtre, de fils de verres couleur d'or et de parties sulfureuses. Cette pluie a duré deux heures. Le 9 de mars nous éprouvâmes un tremblement de terre, qui fut si prompt et de si peu de durée que l'on ne put en saisir la direction.

Depuis le moment de l'éruption jusqu'à ce jour, le volcan n'a pas cessé de brûler, mais en parcourant diverses périodes. Le 1er de ce mois, il rendit une si grande quantité de fumée, que la tête de l'île en était couverte. Le 2, les pluies ont été si abondantes que le bras de lave rendu à la mer s'est éteint; et, le 4, l'on a pu le traverser sans courir de grands dangers.

Un observateur que j'ai placé de manière à saisir les plus petites circonstances que le volcan en travail pourroit nous présenter, m'annonce en ce moment que le

second bras de lave est rendu au grand chemin sur une étendue double de celle du premier, c'est-à-dire de soixante gaulettes, et que le troisième en est à deux cents.

Ayant habité long-temps la ville de Naples et la Sicile, je me suis assuré que la lave produite par le volcan de Bourbon ne ressemble en rien à celle que fournissent le Vésuve et l'Etna. La lave de ces deux derniers volcans est compacte, dure et très-peu poreuse; l'on en fait des bijoux, des tabatières d'un poli supérieur à celui du marbre. Le pavé de la ville de Naples est formé de carreaux du Vésuve; et il en est tellement glissant que dans les temps de pluie on y patine comme sur la glace. La lave du volcan de Bourbon est en scorie, d'une couleur noire, et présente l'aspect du mâchefer.

Sainte-Rose, le 9 avril 1821.

Le maire de Sainte-Rose, Preyré de Ballergue.

Sur l'existence de la licorne.

Nous avons annoncé, il y a déjà quelques mois, qu'on croyoit avoir de nouvelles indices de l'existence de la licorne, mais que ces indices étoient très-douteuses. Voici le passage du *Quarterly Review*, auquel nous avions fait allusion :

« Le major Latter, qui a un commandement dans le territoire de Radjah de Sikkims, dans les montagnes à l'est du Népaul, a informé officiellement l'autorité, à Londres, que la licorne existe réellement dans l'intérieur du Thibet. Voici l'extrait de son rapport: « Dans un manuscrit du « Thibet, que je me suis procuré l'autre jour, et qui con- « tient les noms de différens animaux, la licorne est ran- « gée sous la classe des animaux à pied fourchu; elle est « appelée *tso'po* (à une corne). Ayant demandé à la per- « sonne qui m'avoit apporté ce manuscrit quelle espèce « d'animal c'étoit, elle me décrivit exactement la licorne « des anciens, en disant qu'il se trouvoit dans l'intérieur du « Thibet, qu'il étoit de la grandeur d'un petit cheval sauvage

« et très-farouche, ayant l'ongle divisé et le pied fourchu ;
« qu'une corne longue et recourbée lui sortoit du milieu
« du front; qu'il avoit la queue d'un sanglier, comme dans
« la *fera monoceros* de Pline; qu'on le prenoit rarement
« en vie, et que sa chair étoit bonne à manger. La même
« personne m'assura avoir vu souvent de ces animaux, et
« en avoir même mangé. Elle ajouta qu'on les voyoit en
« troupes auprès du grand Désert, à la distance d'environ
« trente journées de marche de Lassa, dans la partie ha-
« bitée par les Tartares nomades. J'ai écrit au lama pour
« le prier de me procurer la peau d'un de ces animaux,
« avec la tête, la corne et les pieds..... »

Il faut attendre que le major Latter ait obtenu les preuves positives qu'il cherchoit à se procurer; mais l'impatiente crédulité a prétendu hâter la décision. On a imprimé que le missionnaire M. Campbell, de retour d'un voyage qu'il vient de faire dans l'Afrique australe, a rapporté à Londres *la tête d'une licorne.* Malheureusement, il n'en est rien. Ce que M. Campbell a rapporté est une tête de rhinocéros.

« L'animal, dit M. Campbell, fut tué par mes Hottentots dans le pays de Maschcou, non loin de la ville du même nom, à deux cent milles environ nord-est de la Nouvelle-Lattakou, dans l'ouest de la baie de Lagoa. Nos Hottentots, qui n'avoient jamais vu un animal dont la tête fût armée d'une corne aussi grande, et qui n'en avoient même jamais entendu parler, lui coupèrent la tête, et, l'ayant chargée sur un bœuf, me l'apportèrent encore saignante. Son grand poids et mon éloignement du cap de Bonne-Espérance (quatre cents lieues) me forcèrent d'en détacher la mâchoire inférieure. Les Hottentots dépecèrent le reste de la bête pour en manger la chair, et, avec l'assistance des naturels, l'apportèrent à dos de bœuf jusqu'à Mascheou.

« La corne, qui est presque noire, a trois pieds de long; elle est plantée sur le front de l'animal à neuf ou dix pouces au-dessus du nez; du nez aux oreilles, l'intervalle est de trois pieds; précisément au-dessous de la grande corne en est une petite dont la longueur est de huit pouces; il n'y a ni poil ni laine sur la peau, qui est d'une couleur brune mouchetée.

« Cet animal est bien connu des gens du pays; c'est une espèce de rhinocéros : à en juger par la grosseur de sa tête, sa taille doit être beaucoup plus considérable qu'aucun des sept rhinocéros que tua mon parti, et dont l'un avoit onze pieds depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue. »

Ainsi, l'existence de la licorne reste encore un problême. On trouve réunis les passages des anciens sur cet objet dans une *Note* jointe à la traduction françoise du *Voyage à la Cochinchine* par M. Barrow.

Expédition faite par ordre de M. de Romanzow.

Nous avons annoncé que M. le comte de Romanzow avoit fourni les frais d'une expédition qui devoit se faire au nord du détroit de Behring, en passant par les glaces fixes qui y couvrent la mer. Cette expédition vient d'être tentée; une troupe de Russes et de Tchoukches s'est avancée jusqu'au 69e degré de latitude; mais, ayant entendu un grand bruit dans la mer qui sembloit annoncer la débâcle, ils ont pris la résolution de retourner sur leurs pas.

On ignore si, à la suite de cet événement, la barrière de glace s'est réellement ouverte. Cela n'arrive, selon les traditions des indigènes, « qu'une fois en cent ans. »

Ruines de Méroë.

M. Burckhardt avoit fait connoître qu'il existoit sur les bords du Nil, entre Dongola et Berber, un endroit nommé *Merawi*, où il n'avoit pu pénétrer. Deux Anglois y sont arrivés. Ils assurent y avoir trouvé des ruines analogues à celles de Karnak, deux *monolithes* couverts d'hiéroglyphes et hauts de trente pieds, cinquante pyramides semblables à celles de Sakarah et ayant des repos. Ils croient que c'est l'ancienne Méroë. Le général prussien, M. Menu de Mi-

nutoli, qui voyage en Egypte, avoit l'intention d'envoyer à Merawi un de ses dessinateurs, M. Nicci.

Langue françoise et wallone.

M. Marechal va publier, à Bruxelles, une seconde édition de son *Mémoire sur l'ancienneté de la limite actuelle de la langue françoise ou wallone d'un côté, flamande et allemande de l'autre.* Selon lui, cette ligne traverse Calais, Lille, Tournai, Ath, Tubize, la forêt de Soigne, Jodoigne, Liége, Herve, Henri-Chapelle, et se dirige de là vers le sud-est, en traversant les contrées stériles du Luxembourg, divisées en quartiers wallon et allemand, la Lorraine et la Suisse, etc.

L'auteur prouve que les sections de Bruxelles, connues sous les noms de la Chapelle, des Marolles et du Sablon, habitées en grande partie par la classe indigente et illettrée du peuple, sont une enclave wallone; la langue françoise y est vulgaire.

Ce mémoire démontre que les divers dialectes wallons, base du françois, y étoient en usage avant l'époque où César pénétra dans la Belgique, et y sont probablement plus anciens que le flamand et l'allemand; ils n'y ont presque point changé, la preuve en est tirée entre autres d'un serment prononcé par Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, en 842: les expressions de cet acte intéressant sont celles de nos jours: l'on y retrouve jusqu'aux syllabes longues et brèves de l'idiome rural des Wallons.

Par conséquent l'on verra, selon M. Marechal, qu'il est faux, 1° que le françois soit un jargon, un mélange du latin, du tudesque et du celtique de la Basse-Bretagne; 2° que les habitans des campagnes de tout le midi des Pays-Bas aient abandonné le flamand pour adopter le françois.

Il y a quelque chose de bon dans ce *Mémoire.* Nous le recommandons à l'attention des philosophes.

Statistique de la ville de Paris.

On lit dans le compte d'administration de la préfecture de police, qui vient d'être rendu public, que, dans le courant de 1819, il a été vendu à Paris pour

3,165,520 fr.	25 c.	de marée;
399,270	50	de poisson d'eau douce;
821,618	50	d'huîtres;
7,161,402	29	de volaille et gibier;
7,105,531	01	de beurre;
3,676,502	68	d'œufs.

Il a été consommé dans la même année :

211,906 sacs de farine:
119,268 $\frac{2}{6}$ sacs de grains;
1,485,565 hectolitres de charbon.

Il y a à Paris :

900 fiacres qui paient 6 fr. 25 c. par mois;
750 cabriolets de l'intérieur, et
450 cabriolets des environs qui paient 13 fr. 33 c. $\frac{1}{3}$ par mois pour le droit de stationner sur les places.

Le nombre des filles publiques enregistrées est de 2687; on en compte le double qui ne le sont pas, faute de pouvoir franchir la ligne de démarcation entre la dissolution et la prostitution publique.

L'éclairage de la ville de Paris coûte 495,331 fr. 98 c. par an, à raison d'un centime et $\frac{49}{100}$ par heure et par bec de lumière.

Le nétoiement des rues, arrosement des ponts, quais, places, boulevards, etc., est affermé à 402,753 fr. 92 c. par année.

FIN DU TOME X.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOLUME X.

Pages.

Pages.

BULLETIN.

ANAYSES CRITIQUES,

I.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

IV.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME X.

Planches qui accompagnent le Tome X.

